S. & M. CHAULANGES

HISTOIRE DE FRANCE

COURS MOYEN

Classes de 8e & de 7e



DELAGRAVE

HISTOIRE DE FRANCE

COURS MOYEN

Classes de Huitième et de Septième

M. CHAULANGES

Ancien élève de l'École Normale supérieure
de Saint-Cloud.
Agrégé d'Histoire et Géographie
Inspecteur d'Académie.

S. CHAULANGES

Ancienne élève
de l'École Normale supérieure
de Fontenay-aux-Roses

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME MILLE



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1947

LES PREMIERS HABITANTS DE NOTRE PAYS

1. — Il y eut un temps où la France n'était pas encore habitée : on n'y trouvait que de grandes forêts dont le silence était seulement troublé par le bruit des rivières... Puis des hommes apparurent. Ces hommes vous auraient fait peur ; ils ressemblaient à des bêtes, ils vivaient dans des trous de rochers, dans des cavernes ; ils mangeaient des fruits sauvages, des poissons et la chair crue des biches ou des ours qu'ils chassaient. Avec leurs massues en bois, ils n'osaient s'attaquer ni au grand ours gris, ni au bison (bœuf sauvage), ni surtout au mammouth (éléphant géant). Bien souvent ils avaient faim, ils avaient peur, ils avaient froid.

2. — Mais au cours des milliers d'années qui suivirent, les plus intelligents parmi ces hommes découvrirent peu à peu beaucoup de choses. Ils surent allumer du feu pour éloigner les bêtes féroces, cuire les viandes et réchauffer les cavernes. Ils inventèrent des armes plus redoutables : la hache en pierre dure (en silex), l'arc, la fronde. Ils se construisirent des cabanes : souvent ils les plaçaient sur un lac ou sur un fleuve pour mieux se défendre contre leurs ennemis et contre les bêtes féroces. Ils se mirent à élever du bétail, à tisser des étoffes, à cultiver la terre. Beaucoup plus tard, ils apprirent à fondre les métaux ; ils eurent ainsi des armes et des outils en bronze, puis en cuivre, puis en fer.

Nous sommes très fiers de nos inventions modernes : le cinéma, la T.S.F., la télévision. Mais nous ne pensons pas assez aux efforts obscurs de ces lointains ancêtres... Quelle est la femme qui tissa le premier brin de laine pour obtenir un fil ? Celle ou celui qui distingua parmi les herbes tremblant au vent des prairies sauvages la petite graine qui deviendra le blé ? Celle ou celui qui apprit à tisser, qui découvrit le minerai de cuivre ou de fer ?

3. — Ces hommes ne savaient pas écrire ; mais ils gravaient d'admirables dessins sur les parois de leurs grottes. Il y avait parmi eux de véritables artistes. Il se passa ainsi des siècles et des siècles avant que les hommes apprennent l'écriture. Ce sont *les temps préhistoriques*. Depuis les premiers habitants jusqu'aux Gaulois, il s'est écoulé peut-être 40 ou 50 fois plus de temps que depuis les Gaulois jusqu'à nous.

LECTURE — Le feu retrouvé. La tribu des Oulamhr a perdu son feu, nourri dans trois cages. L'ennemi a détruit deux cages ; dans la troisième, la braise s'est éteinte... Et les Oumlahr fuient, dépouillés, dans la nuit



Retour de chasse.

d'automne... Alors un des nomades, Naoh, part chez la tribu voisine, pour dérober quelques précieuses étincelles. On l'attend avec angoisse...

Enfin Naoh fut en vue... Il arrivait tout noir sur la plaine grise et Faoumh hurlait : « le feu... Naoh rapporte le feu ». Ce fut un vaste saisissement. Le feu était là. Le fils du Léopard le tendait dans sa cage de pierre. C'était une petite lueur rouge, qu'un enfant aurait écrasé d'un coup de silex. Mais tous savaient la force immense qui allait jaillir de cette faiblesse. Haletants, muets, avec la peur de le voir s'évanouir, ils emplissaient leurs prunelles de son image. Puis ce fut une rumeur si haute que les loups et les chiens s'épouvantèrent. Toute la horde se pressait autour de Naoh avec des gestes d'adoration et de joie...

(D'après J.-H. Rosny Aîné « *La Guerre du Feu* », E. Fasquelle éd.)

RÉSUMÉ - 1. — Les premiers habitants de notre pays vivaient comme des bêtes sauvages.

2. — Peu à peu, ils apprirent à faire du feu, à fabriquer des outils, des vêtements et des armes, puis à cultiver la terre.

Cela dura des milliers d'années.

EXERCICES — 1. Que mangeaient les premiers habitants de notre pays ? 2. De quels animaux avaient-ils peur surtout ? 3. Pourquoi furent-ils moins malheureux quand ils surent faire du feu ? 4. Citez quelques-unes de leurs armes. Dessinez-les.

AU TEMPS DES GAULOIS ET DES ROMAINS

1. — Beaucoup de siècles ont passé... Notre pays s'appelle la Gaule. Ses habitants, les *Gaulois*, sont grands, forts, avec un teint clair et des yeux bleus ; ils ont des moustaches tombantes et de longs cheveux roux relevés en touffe sur la tête. Ils habitent des cabanes rondes avec un toit de paille ; ils labourent et sèment, élèvent des troupeaux de porcs, font de la bière et du vin.

Les Gaulois sont braves et fiers. Mais ils ne sont pas unis entre eux. Ils forment plusieurs peuplades qui se combattent souvent.

2. — En Italie, vivait alors un peuple bien commandé, qui possédait les meilleures armées du monde : les *Romains*. La Gaule fertile et riche leur faisait envie. Un jour, les troupes romaines, dirigées par *Jules César*, envahirent la Gaule. Ce fut un branle-bas général chez nous ; des feux allumés sur les hauteurs, des courriers à cheval propagèrent la nouvelle. Des troupes de guerriers s'assemblèrent ; les solides légions romaines subirent plus d'un échec. A ce moment même, un jeune noble d'Auvergne, *Vercingétorix*, réussit à grouper les Gaulois pour la défense commune et arrêta l'envahisseur. Mais il finit par succomber : assiégé dans *Alésia* (Alise-Sainte-Reine, dans le département de la Côte-d'Or), il se rendit à César, qui le fit enfermer à Rome, puis exécuter.

Après une dizaine d'années de guerre, vers 50 avant Jésus-Christ, la Gaule fut entièrement occupée par les Romains.

3. — Les Romains étaient plus civilisés que les Gaulois. Aussi la Gaule changea d'aspect. D'une région à l'autre, on put désormais circuler sans crainte des brigands, sur de grandes routes pavées. Nos villes s'embellirent ; les riches y firent construire des maisons luxueuses, Aux jours de fêtes, la foule se réunit en plein air pour voir combattre des bêtes, des hommes dans les arènes, pour assister à des représentations dans les théâtres. *Orange*, *Nîmes*, *Vienne*, *Lyon* conservent encore des monuments romains.

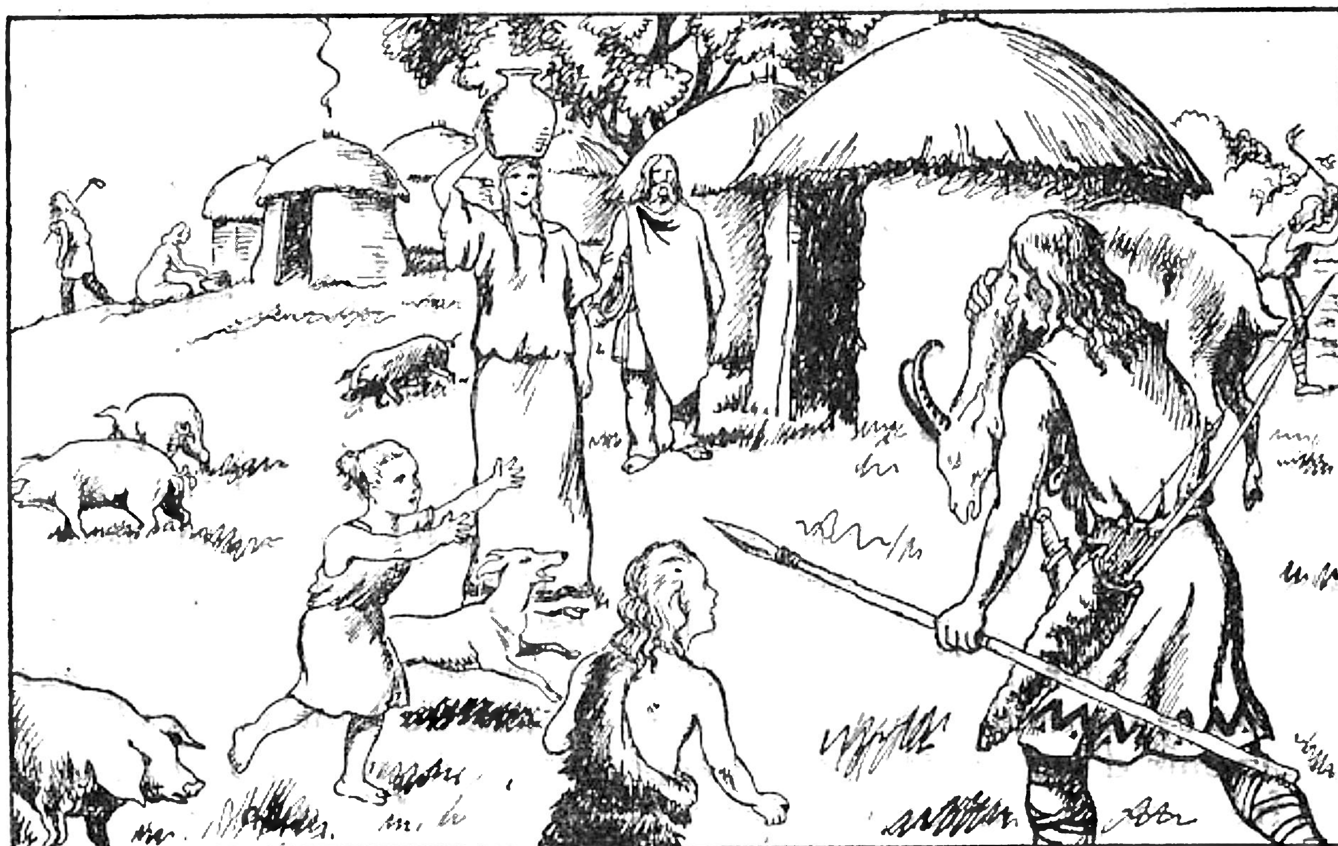
Les Gaulois avaient perdu leur indépendance, mais ils ne se faisaient plus la guerre entre eux ; ils cultivaient mieux leurs terres ; ils faisaient du commerce et s'enrichissaient. Ils s'instruisaient aussi dans des écoles fondées par les Romains ; ils y apprenaient la langue de ceux-ci, *le latin*, qui, modifié, deviendra plus tard la langue française.

Cette période, ou période gallo-romaine, dura plus de 400 ans.

4. — A cette époque, des marchands et des missionnaires, venus

d'Orient, propagèrent la religion nouvelle prêchée par Jésus de Nazareth et ses disciples : le *Christianisme.*

En vain le gouvernement romain, resté païen, fit-il emprisonner des chrétiens, en fit dévorer par les bêtes féroces, comme, à Lyon, *Sainte Blandine;* les chrétiens devinrent de plus en plus nombreux.



Village gaulois

RÉSUMÉ. - 1. — Les Gaulois, braves et fiers, étaient divisés en peuplades souvent ennemies.

2. — Vers 50 avant Jésus-Christ, l'armée romaine de Jules César occupa la Gaule; malgré sa bravoure, Vercingétorix fut vaincu et pris à Alésia.

3. — Les Gaulois perdirent leur liberté ; mais, grâce aux Romains, des routes, des villes, des monuments, des écoles furent créées.

4. — Malgré les persécutions, le christianisme se répandit dans le pays.

EXERCICES — 1. Pouvez-vous faire le portrait d'un paysan Gaulois? 2. Décrire, dessiner une habitation gauloise. 3. Quelle viande mangeaient surtout les Gaulois ? 4. Pourquoi, malgré leur bravoure, les Gaulois furent-ils vaincus par les Romains ? 5. Quel fut le grand défenseur de la Gaule ? 6. Citez des monuments romains en Gaule. Recueillez des photographies.

LES INVASIONS BARBARES — CLOVIS ET LES FRANCS

1. — Quatre ou cinq siècles après l'occupation romaine, la Gaule fut de nouveau envahie. Mais cette fois cela dura bien plus longtemps. Quelle terrible épreuve pour notre pays ! Des bandes de guerriers venus d'au-delà du Rhin, attirés par la richesse du sol, s'installent dans nos plaines fertiles. Souvent, comme il était de règle en ces temps barbares, ils incendient, pillent, massacrent ; la terreur règne. Finalement toute la Gaule est occupée par ces peuples barbares : les *Francs* au Nord, les *Burgondes* à l'Est, les *Wisigoths* au Sud. Notre pays semble perdu.

2. — Une des plus petites de ces peuplades, les Francs Saliens, s'était installée dans la Belgique actuelle ; son roi, *Clovis*, s'empara d'abord des territoires occupés par les roitelets barbares ses voisins. Puis, en quelques années, il battit les armées burgondes à *Dijon*, les Wisigoths à *Vouillé*, et se rendit maître de presque toute la Gaule.

Sans doute Clovis était un chef audacieux et il avait des guerriers aussi braves que dévoués. Mais cela ne lui aurait pas suffi pour vaincre : il avait épousé une princesse catholique, *Clotilde*, et s'était converti lui-même à la religion chrétienne ; dès lors, il avait eu l'appui des évêques et des prêtres catholiques que les barbares persécutaient.

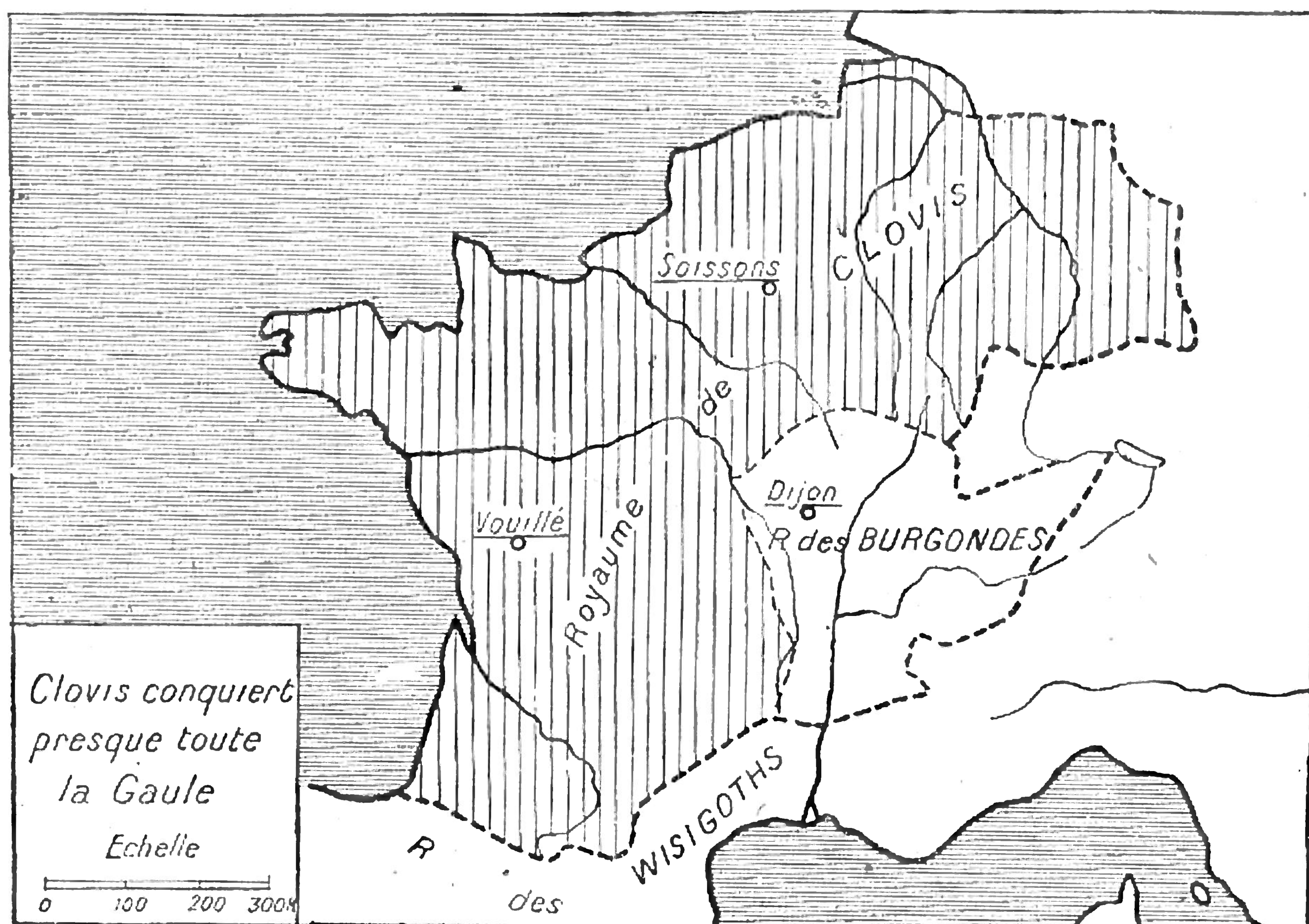
Grâce à Clovis, la Gaule n'est plus divisée ; les guerres ne la ravagent plus ; on se reprend à espérer. Retenez le nom de Clovis et des Francs : en souvenir d'eux, notre pays s'appellera la *France* et le prénom le plus fréquent de nos rois sera *Louis* (c'est-à-dire Clovis).

3. — Malheureusement les successeurs de Clovis ne furent pas toujours dignes de lui. Ses petits fils se partagèrent la Gaule et se firent la guerre. Ces rois ne surent pas gouverner. On les appela « les *rois fainéants* ». Quelle triste époque ! Toujours des batailles, des pillages, des incendies ; les paysans n'osent plus cultiver leurs champs, les riches propriétaires se barricadent dans leurs grosses fermes ; les belles routes romaines ne sont plus entretenues, les brigands arrêtent les voyageurs. Dans les villes, on souffre de faim ; de terribles épidémies font mourir des milliers et des milliers de personnes.

LECTURE — Une famille lyonnaise à l'époque franque. Les VITALIS sont marchands de père en fils à Lyon depuis 500 ans. A l'époque romaine, ils vendaient du vin, ils avaient une demeure à la campagne, ils étaient riches. A présent, les Francs sont les maîtres en Gaule. Que sont devenus les VITALIS ? Leur « villa » a été pillée ; c'est un Franc qui la possède. Leurs magasins sont presques vides, car les vins du Midi et

de la Bourgogne n'arrivent plus ; on ne voit plus de bateaux sur la Saône. A Lyon même, on n'ose guère sortir de la ville.

Les enfants ne vont plus à l'école et personne ne sait lire dans la famille. D'ailleurs il n'y a plus d'écoles. Les parents ne vont plus au théâtre et aux courses de chars. Il n'y a plus de théâtre et plus de courses... Les Vitalis ne portent plus leurs belles toges de laine et leurs sandales de luxe ; ils sont vêtus à la franque, mais si misérablement. Heureux encore d'avoir échappé aux deux terribles épidémies de peste qui ont fait mourir la moitié des Lyonnais. Ils sont ruinés. Il ne leur reste plus qu'à partir à la campagne pour travailler la terre d'un propriétaire franc.



RÉSUMÉ - 1. — Clovis, roi franc, était païen. Il se fit chrétien et eut l'appui des évêques.

2. — Il vainquit les Wisigoths, puis les Burgondes, et devint roi de presque toute la Gaule. Il mourut en 511.

3. — Les rois francs successeurs de Clovis ne savent pas gouverner. La Gaule est ruinée par les guerres et les pillages.

EXERCICES — 1. Quel fut le peuple barbare qui s'installa dans votre région à l'époque des grandes invasions ? 2. Pourquoi Clovis fut-il aidé par les évêques ? 3. La Gaule fut-elle heureuse et prospère après Clovis ? Pourquoi ?

L'EMPEREUR CHARLEMAGNE

1. — A l'époque des rois « fainéants », les étrangers envahissent notre pays ; les Arabes, venus d'Espagne, s'avancent jusqu'à Poitiers, en 732. Ce ne fut pas le roi qui alla les combattre, mais un ministre énergique, le Maire du Palais : *Charles Martel ;* les bandes arabes durent rebrousser chemin ; la Gaule avait échappé à un grand péril. Le fils de Charles Martel fut proclamé roi des Francs ; son petit-fils, Charles, devint l'empereur *Charlemagne* (Charles le Grand).

2. — Désormais, tout va changer. Charlemagne repousse les envahisseurs très loin au delà de nos frontières. Observez la carte, page 11 ; vous voyez jusqu'où sont allées les armées franques ; elles se sont emparées d'une partie de l'Italie et de l'Allemagne. Jamais, depuis les Romains, on n'avait vu un empire aussi vaste. Le *jour de Noël, en l'an 800,* Charlemagne fut proclamé Empereur dans l'église Saint-Pierre à Rome.

3. — Notre pays n'est plus envahi ; les voyageurs et les marchands peuvent circuler sans crainte d'être attaqués ; les routes, les ponts, les églises sont réparés. Des écoles sont ouvertes. L'Empereur s'efforce de gouverner avec justice.

Aussi, conservera-t-on le souvenir de l'empereur Charles ; on se le représentera sous les traits d'un géant à barbe blanche, terrible pour ses ennemis, plein de bonté pour son peuple. Longtemps, longtemps, on célèbrera en France les exploits de Charlemagne et de son neveu *Roland*.

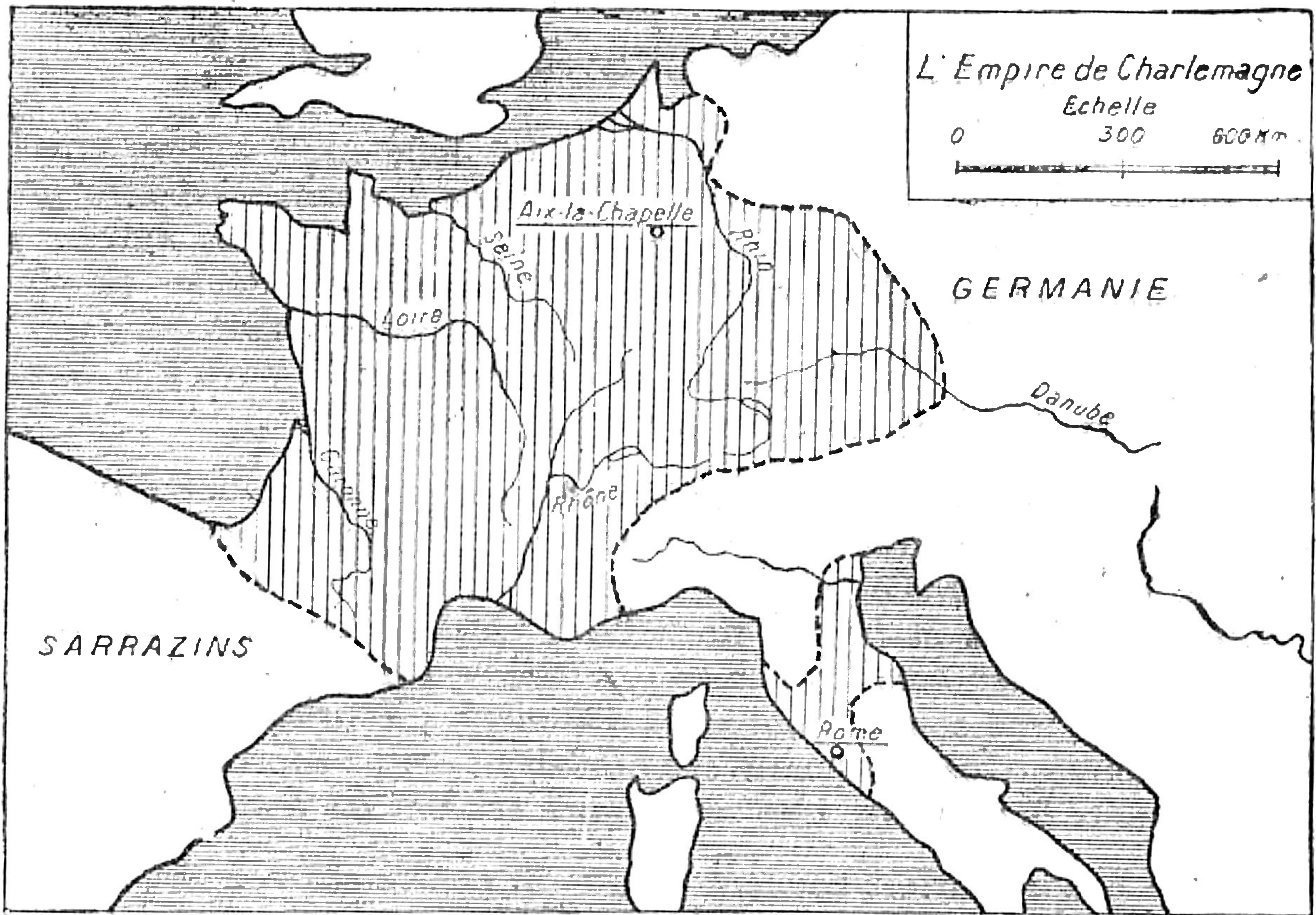
4. — Malheureusement, les descendants de Charlemagne furent aussi incapables que les descendants de Clovis. Ses petits-fils se partagèrent son empire en trois royaumes par le *traité de Verdun en 843* : France, Germanie, Lotharingie (voir carte page 11). C'est là l'origine de l'Allemagne et de la France.

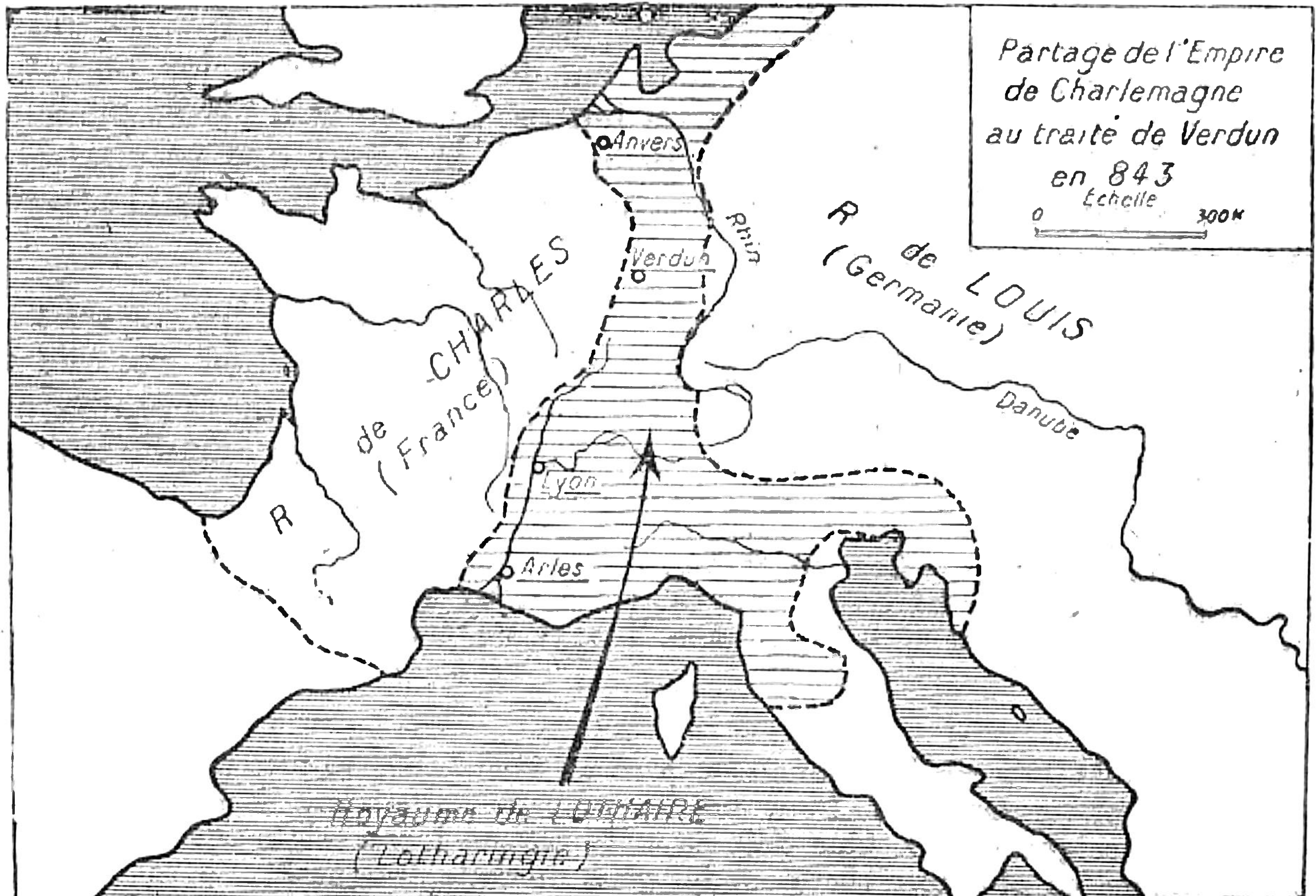
RÉSUMÉ - 1. — Charles Martel arrête l'invasion des Arabes à Poitiers en 732. Son petit-fils Charles, est proclamé Empereur à Rome en l'an 800.

2. — Charlemagne conquiert une partie de l'Italie et de l'Allemagne. Notre pays redevient prospère.

3. — En 843, au traité de Verdun, l'Empire de Charlemagne est partagé entre ses petits-fils : c'est l'origine de la France et de l'Allemagne.

EXERCICES — 1. Que vous rappellent ces dates : 732 ? 800 ? 2. Quels bienfaits Charlemagne apporta-t-il aux Francs ? 3. La capitale de l'empire de Charlemagne était Aix-la-Chapelle — Où se trouve cette ville ? (atlas ou dictionnaire)


L' Empire de Charlemagne
Echelle
0 300 600 Km
Aix-la-Chapelle
Seine
Rhin
GERMANIE
Loire
Danube
Rhône
SARRAZINS
Rome


Partage de l'Empire de Charlemagne au traité de Verdun en 843
Echelle
0 300 K
Anvers
Verdun
Rhin
R de LOUIS (Germanie)
R de CHARLES (France)
Danube
Lyon
Arles
Royaume de LOTHAIRE
(Lotharingie)

AU TEMPS DES SEIGNEURS

1. — Après Charlemagne, la France fut longtemps encore envahie et saccagée. Ceux qui possédaient de grands domaines construisirent des maisons fortifiées qu'on ne pouvait plus piller. Les autres, pas assez riches pour en faire autant, leur demandèrent de les protéger. Ainsi, dans toute la France, il y eut de nombreux *châteaux-forts* où habitaient des *seigneurs;* le seigneur possédait tout le pays à la ronde ; les habitants devaient travailler pour lui et le servir.

2. — Le château est perché au sommet d'une colline ; un *fossé* profond l'entoure comme une île. Pour entrer, il faut passer sur un pont de bois qu'on relève et abaisse à volonté : le *pont-levis.*

Quelles épaisses et hautes murailles ! Quelles *tours* énormes ! Elles sont percées de fenêtres étroites ou *meurtrières*, par où tirent les archers. A l'intérieur, une cour est entourée d'ateliers, d'écuries et de magasins. Puis un nouveau fossé, un nouveau pont-levis et une énorme tour, le *donjon*, où habite le seigneur. Des souterrains servent de cave et de prison.

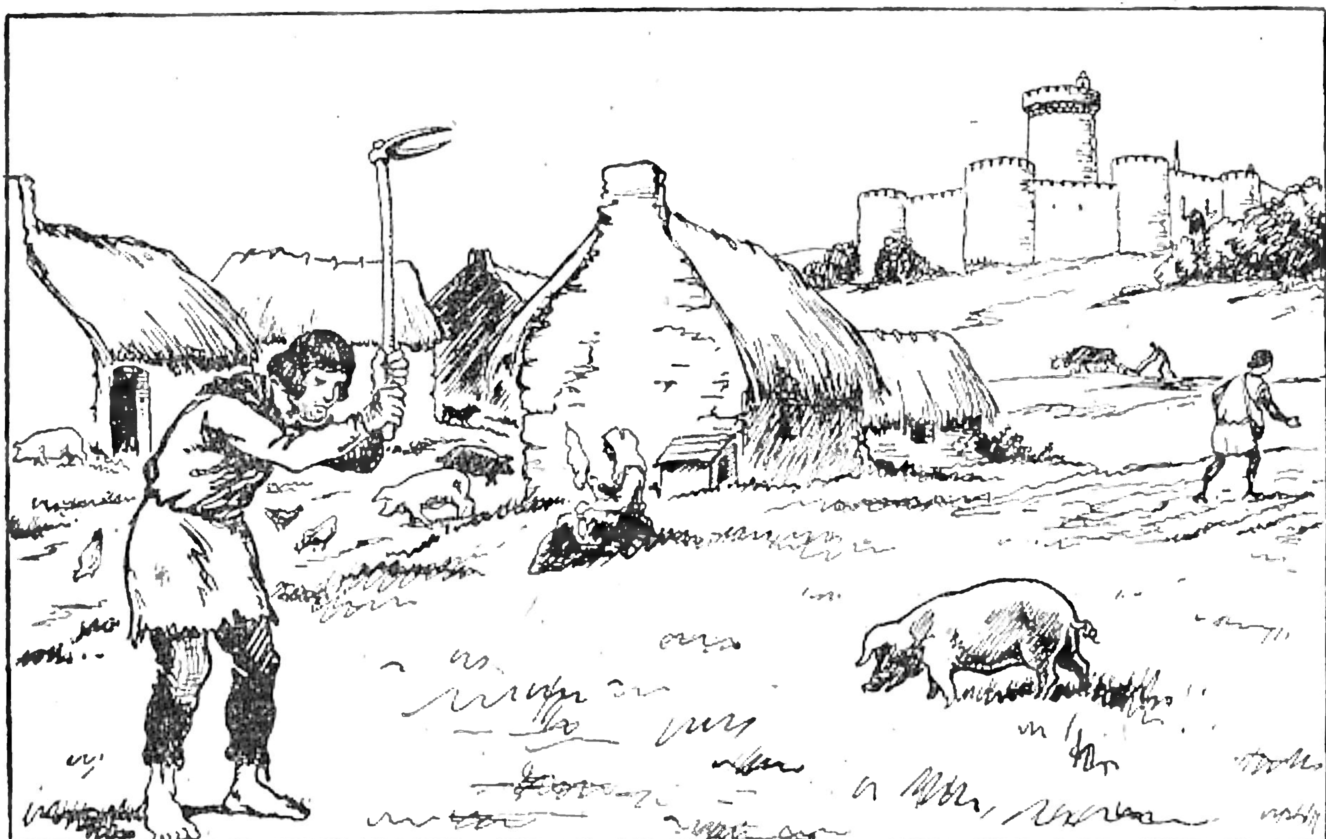
3. — Le seigneur est souvent en guerre contre ses voisins. Au galop de son cheval, vêtu et casqué de fer, il donne de grands coups avec sa lance et son épée. Il passe aussi de longues matinées à chasser l'ours et le sanglier. D'autres fois, ce sont des combats pour rire, en public (les tournois) ; des chevaliers courent les uns contre les autres et cherchent à se renverser avec leurs lances. Les soirs d'hiver, on fait la veillée dans la grande salle du donjon, à la lueur des torches. Des *jongleurs* montrent des singes, des ours, et font mille tours d'adresse ; un *troubadour* chante les chansons qu'il a composées.

4. — Au village, dans de pauvres chaumières, vivent les paysans qui cultivent les terres du seigneur.. Certains sont un peu comme ses fermiers : les *vilains.* D'autres sont presque esclaves ; ils appartiennent au seigneur, qui peut les vendre ou les échanger : on les appelle les *serfs.*

RÉSUMÉ - 1. — Les seigneurs habitaient des châteaux forts. Ils aimaient la guerre et la chasse.

2. — Les paysans devaient au seigneur l'impôt, la corvée et une part de leurs récoltes.

EXERCICES — 1. Connaissez-vous un vieux château-fort ? Visitez-le. Examinez une photographie. 2. Pourquoi les paysans redoutaient-ils les chasses et les guerres des seigneurs ? 3. Que doit payer le paysan à son seigneur ? 4. Quels sont les malheurs les plus terribles pour les gens de cette époque ?



LECTURE — La vie des paysans. Un soir d'hiver. Dans la chaumière du serf Martin, plusieurs paysans sont réunis. Une seule pièce, pas de plancher, deux petites fenêtres sans vitres, avec des volets de bois ; pour tout mobilier, un grand lit garni de paille, un coffre à vêtements, une table, des bancs grossiers. Dehors, la neige tombe ; on entend, dans la forêt proche, hurler les loups.

Les hommes font le compte de ce qu'ils doivent au seigneur, le Comte Richard : d'abord nous payons le cens (le fermage), puis la taille (les impôts). Il faut payer encore chaque fois que nous allons utiliser le four ou le moulin du Comte. Richard fait prendre le sixième de notre foin, de notre blé, de nos bestiaux. Et puis, il y a la corvée : il faut aller gratuitement curer les fossés, réparer les murs au château, rentrer le bois, entretenir les chemins.

On parle avec terreur de la famine d'il y a dix ans : on rongeait les racines des arbres, on mélangeait la craie à la farine. Les vieux se rappellent la grande épidémie de peste noire apportée, disent-ils, par des marchands venus d'Orient : il ne resta que 30 habitants sur 120 dans le village. On parle aussi de la bonne châtelaine qui faisait soigner les malades, du cruel baron qui bastonnait les paysans. On parle du roi qui va, dit-on, protéger les pauvres campagnards.

LES ROIS CAPÉTIENS, RASSEMBLEURS DE LA TERRE FRANÇAISE

1. — Regardez la carte page 15. Le roi *Hugues Capet* ne gouverne que son domaine seigneurial, un tout petit territoire autour de Paris. Partout ailleurs, règnent des seigneurs qui ne lui obéissent pas ; ils se prétendent plus puissants que lui et souvent ils le sont beaucoup plus.

Mais, petit à petit, les descendants de Hugues Capet, *les rois Capétiens*, agrandissent leur domaine. Par des guerres ou des mariages ou des arrangements habiles, ils arrivent à gouverner une partie de la France de plus en plus vaste. Au bout de 300 ans, la France presque tout entière obéit à un seul chef, le roi. Comparez les deux cartes qu'on vous a dessinées ; vous comprendrez pourquoi on a pu appeler les rois capétiens *les rassembleurs de la terre française.*

2. — Parmi ces rois, retenez surtout *Louis VI le gros, Philippe Auguste, Saint-Louis, Philippe-le-Bel.* Retenez aussi le nom d'une bataille : un seigneur français devenu roi d'Angleterre arrive à posséder la moitié de la France ; notre pays va-t-il devenir anglais ? Philippe Auguste engage la lutte. Un jour, dans la plaine de Flandre, *à Bouvines*, en 1214, les français remportèrent une grande victoire ; on dansa de joie à Paris. Nous restions français ! Ce fut notre première victoire nationale.

3. — Sachez enfin qu'au XIIIe siècle, à l'époque du roi Saint-Louis, (1226-1270), la France est la première puissance d'Europe. Elle est riche. De nouveaux villages, de nouvelles villes se construisent : les Français ont grande réputation dans le monde. Ce sont eux qui ont surtout fait les croisades, qui ont bâti les premières cathédrales ; la langue française passe pour la plus belle des langues. De très nombreux étudiants viennent l'apprendre dans les célèbres écoles de Paris. Le roi de France est souvent pris comme arbitre par les autres rois.

RÉSUMÉ - 1. — Hugues Capet devient roi en 987.

2. — Les rois capétiens ont forcé les seigneurs à leur obéir et agrandi la France. Les plus célèbres furent Louis VI, Philippe Auguste, saint Louis et Philippe le Bel.

3. — Au XIIIe siècle, la France est la première puissance d'Europe.

EXERCICES — 1. A quelle époque votre province a-t-elle été soumise à l'autorité du roi ? Comment ? Par quel roi ? 2. Que vous rappellent ces dates : 987, 1214 ? 3. Comparez les frontières de la France en 987 et en 1328 (sur les 2 cartes).

La France et le domaine royal sous Hugues Capet

Echelle

0 100 200 300 400Km

Frontière du royaume

Domaine royal

Meuse
Soissons
Verdun
Paris
Seine
Orléans
Loire
Rhône
Lyon
Garonne
Toulouse

La France et le domaine royal sous Philippe le Bel 350 ans après Hugues Capet

Remarquer combien les possessions du Roi se sont étendues

Domaine royal

Frontière du royaume

Meuse
Verdun
Paris
Orléans
Lyon
Toulouse

UNE VILLE AU TEMPS DE SAINT LOUIS

1. — On aperçoit de loin les remparts de la ville, la flèche de son église et la tour de son hôtel de ville, le beffroi. Pour y pénétrer, il faut franchir un pont-levis et une porte voûtée percée dans le rempart. Nous voici dans les rues étroites et sombres, sans pavé ni trottoir ; au milieu, une rigole recueille les eaux sales et les ordures. Des chiens, des volailles, des porcs, se promènent. Quelles odeurs ! Aussi y a-t-il souvent des épidémies, parfois la peste.

Les maisons sont serrées, sans alignement, très hautes, construites en pierre et en bois. Si le feu prend, toute une rue, tout un quartier, toute la ville parfois, sont brûlés. Et il n'y a ni pompiers, ni assurances !

Voici une petite place carrée. Elle sert de marché. Là, se dresse l'*Hôtel de Ville* avec son *beffroi*. Là-haut, le guetteur veille et sonne la cloche en cas d'incendie ou d'attaque. Un peu plus loin, *l'église*. Ce sont les seuls monuments de la ville.

2. — Il n'y a ni grands magasins, ni usines, mais surtout de petites boutiques où le maître travaille avec ses compagnons (ouvriers) et avec ses apprentis. Les gens d'un même métier sont installés souvent dans la même rue (rue des chaudronniers, de la boucherie, etc...). Ils sont groupés dans une association appelée *corporation*. Aux jours de fêtes, ils défilent avec leurs costumes et leurs bannières.

3. — Les habitants sont fiers de leur ville, de leur église, de leur beffroi, de leurs remparts. Tout cela leur a coûté tant d'argent et tant de peine ! Il leur a fallu lutter contre le seigneur, qui possédait presque toute la ville et les traitait en maître exigeant. Par un contrat *(une charte)* il leur a laissé, moyennant une somme d'argent, la liberté de se gouverner eux-mêmes.

Ils ont construit un bel hôtel de ville ; ils élisent à présent leur maire ; ils ont une troupe armée, *la milice communale*. Et leur église ! Il a fallu près de cent ans pour achever ce long et coûteux travail. Mais quelle magnifique dentelle de pierre et quels somptueux vitraux ! Combien les gens sont heureux, aux jours de fête, d'assister au défilé des corporations, bannières en tête, et de voir jouer des pièces de théâtre devant le porche de la cathédrale !

LECTURE — La révolte des bourgeois de Laon. Les habitants de Laon avaient pour seigneur l'évêque Gaudry. Il les traitait comme des serfs. Un jour, les bourgeois lui donnèrent une grosse somme d'argent et il accorda une charte. Puis il la retira. Alors les habitants

deviennent furieux. Ils ferment leurs boutiques ; ils s'arment d'épées, de haches et d'arc, et ils courent au palais de l'évêque en criant : « Commune ! Commune ! ». Ils enfoncent les portes ; ils cherchent partout Gaudry. A la fin, ils le trouvent à la cave où il s'est caché dans un tonneau. Il demande grâce. Mais un serf lui fend la tête d'un coup de hache.

Le roi Louis VI le Gros fit pendre plusieurs bourgeois. Mais quelques années plus tard un nouvel évêque accorda la charte.

LECTURE — La Ville la nuit. La nuit tombe ; le travail s'arrête ; les marchands ferment leurs boutiques. Bientôt la cloche sonne le *couvre-feu :* personne ne doit avoir chez soi ni feu ni lumière. On n'ose plus se risquer dehors, car les rues sont noires et les malfaiteurs rôdent. On n'entend plus que la patrouille du guet (la police) ou le cri du veilleur de nuit qui annonce les heures : « Il est minuit. Réveillez-vous, gens qui dormez ; priez pour les trépassés. »



Une Ville au temps de Saint-Louis

RÉSUMÉ - 1. — Au Moyen Age, beaucoup de villes obtiennent de leur seigneur un écrit ou charte qui leur accorde la liberté de se gouverner elles-mêmes.

2. — Il se construit de beaux monuments : des cathédrales et des hôtels de ville surmontés d'un beffroi.

EXERCICES — 1. Existe-t-il, dans votre région, de vieux quartiers, de vieilles rues, de vieilles maisons du Moyen Age ? 2. Connaissez-vous une église, un hôtel de ville de cette époque ? 3. Qu'est-ce qu'une charte ?

IL Y EUT GRANDE PITIÉ AU ROYAUME DE FRANCE ; MAIS JEANNE LA LORRAINE VINT LE SAUVER

1. — Soixante-dix ans après la mort de saint Louis, la France se trouvait engagée dans des guerres avec l'Angleterre qui devaient durer plus d'un siècle (1337-1453 : « *la guerre de Cent ans* »). Quelles terribles épreuves !

Les chevaliers français étaient follement braves ; mais ils avaient en face d'eux une armée mieux disciplinée et plus moderne ; aussi, dès le début, ils subirent deux graves défaites, à *Crécy* et à *Poitiers;* le roi *Jean le Bon* fut fait prisonnier ; un tiers de la France appartenait aux Anglais.

2. — Heureusement il se trouva un vaillant chevalier breton, Bertrand *Du Guesclin*, qui fit à l'ennemi une habile guerre d'escarmouches ; en quelques années les Anglais furent chassés ; à la mort de Charles V, ils ne conservaient plus que cinq villes françaises ; on reprenait espoir.

3. — Mais de plus grands malheurs nous attendaient. Par une journée d'été 1392, le roi *Charles VI* devint subitement fou ; ses oncles se disputèrent le gouvernement ; les armées anglaises reprirent l'offensive et furent victorieuses ; une partie de la France se livra à l'ennemi. Le *traité de Troyes en 1420* désignait le roi d'Angleterre comme héritier du trône de France ! Pendant ce temps le jeune roi français *Charles VII*, chassé de Paris, réfugié à Bourges, gouvernait péniblement un territoire de plus en plus réduit. Les Anglais et des bandes de brigands pillent nos provinces ; la famine, la peste font de terribles ravages ; les Français se battent entre eux. Tout semble perdu.

4. — C'est alors qu'apparaît *Jeanne d'Arc*. Cette jeune paysanne lorraine va trouver le roi Charles VII à *Chinon*. Elle lui dit que Dieu l'envoie pour sauver la France ; elle se fait confier une armée. Vous connaissez ensuite la merveilleuse histoire : la délivrance d'*Orléans*, le sacre de Charles VII à *Reims*, les sièges de Paris et de Compiègne ; la captivité et la mort sur le bûcher, à *Rouen (1431)*.

L'élan était donné ; Jeanne avait rendu confiance aux Français ; elle avait réveillé le patriotisme. Les Anglais furent chassés de France ; en 1453, ils n'occupaient plus que la ville de Calais.

LECTURE — Le Grand Ferré. Puisque le roi ne peut les défendre, un peu partout les paysans s'arment pour résister aux Anglais. Dans un village de l'Oise, 200 paysans occupent un vieux château et tiennent tête à l'ennemi. L'un d'eux, un colosse, « le Grand Ferré », abat à lui seul 18 Anglais, et les paysans restent maîtres du château. Mais Ferré tombe malade et doit se coucher. Tout à coup, sa femme accourt, affolée : « Les Anglais reviennent ! » Le Grand Ferré, malgré sa fièvre, saute sur sa hache de bûcheron : « Ah ! brigands ! Vous venez me prendre au lit ! Vous ne me tenez pas encore ». Adossé au mur de sa chaumière, il frappe à coups redoublés ; cinq Anglais tombent ; les autres se sauvent. Ferré, brûlé de fièvre, épuisé, en sueur, boit de l'eau froide et se recouche. Mais quelques jours après, il meurt. Dans tout le pays, on pleura ce brave paysan (vers 1360). *(D'après le continuateur de Nangis.)*

LECTURE — La mort de Jeanne d'Arc. Jeanne est amenée dans une charrette sur la place du Vieux Marché ; 800 soldats anglais l'encadrent ; la foule s'écarte, silencieuse ; on entend des sanglots. Jeanne ne se plaint pas ; elle n'accuse point le roi de l'abandonner ; elle dit seulement : « O Rouen, Rouen, dois-je donc mourir ici ? ». Elle est liée à un poteau sur le bûcher. L'évêque Cauchon s'avance encore pour l'interroger ; elle répond sans colère : « Evêque, je meurs par vous ». Le bourreau allume le feu. Jeanne demande un crucifix ; un Anglais lui tend une croix faite avec deux bâtons ; elle la presse sur sa poitrine. La flamme l'environne. Elle pousse un cri déchirant : Jésus ! Jésus ! Sa tête se penche ; elle expire. La foule pleure ; les soldats anglais pleurent. Un secrétaire du roi d'Angleterre dit : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte ! ». (D'après MICHELET : *Jeanne d'Arc.*)

RÉSUMÉ - 1. — La lutte entre la France et l'Angleterre dura plus de cent ans (de 1337 à 1453).

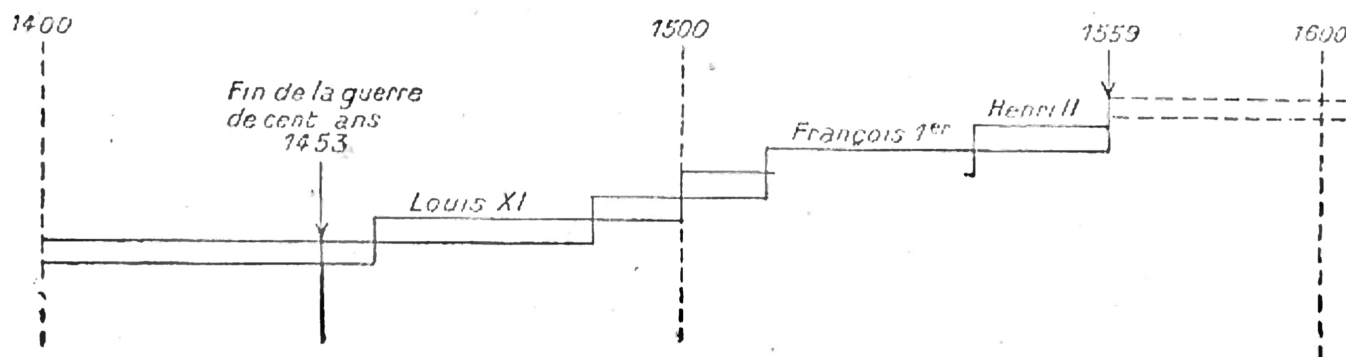
2. — Les Français furent d'abord vaincus à Crécy et à Poitiers.

3. — Sous le règne de Charles V, Bertrand Du Guesclin les chassa presque complètement.

4. — Mais sous Charles VI le fou, la France faillit devenir Anglaise. Jeanne d'Arc la sauva. Elle délivra Orléans, fit sacrer le roi Charles VII à Reims, périt sur le bûcher à Rouen en 1431. Elle avait réveillé le patriotisme des Français.

EXERCICES — 1. Episodes de la guerre de Cent ans dans votre région. 2. Que vous rappellent ces dates : 1420-1431 ? Que savez-vous de Du Guesclin ? Jeanne d'Arc ?

DÉSORMAIS UN SEUL MAITRE EN FRANCE : LE ROI



I. — Louis XI et surtout François Ier se font obéir de tous les Français, même des puissants seigneurs.

A la fin de la guerre de Cent ans, il y a bien longtemps que la France est gouvernée par des rois : plus de 1.000 ans ! (depuis Clovis). La même famille — celle des Capétiens — règne depuis près de 500 ans. Ces souverains ont beaucoup travaillé pour la France; mais il reste beaucoup à faire.

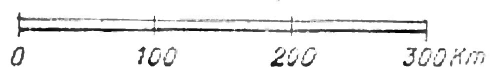
Le roi n'est pas complètement le maître dans son royaume. — Il existe toujours quelques grands seigneurs qui lui obéissent quand ils le veulent bien. Ces personnages sont parfois aussi riches et aussi puissants que lui. Ils se font payer les impôts par les paysans et les citadins; ils possèdent une armée à eux; ils ont leurs tribunaux et leurs prisons. Ce sont de véritables roitelets qui dédaignent le roi de Paris.

Mais quelques rois habiles et énergiques, Louis XI et Francois Ier surtout, viennent à bout de la résistance des derniers seigneurs. — Le rusé Louis XI (v. lecture n° 1) s'attaque au plus puissant d'entre eux : le riche et orgueilleux duc de Bourgogne, Charles le Téméraire; il réussit à annexer une partie de ses états au royaume de France. Les successeurs de Louis XI continuent cette lutte contre les seigneurs (v. carte page 21).

En outre, retenez bien ceci : petit à petit, à la place des juges du seigneur, qui faisaient un peu ce qu'ils voulaient, le roi nomme dans tout le royaume des juges à lui, qui rendent la justice en son nom (ces tribunaux royaux s'appelleront des *Parlements*). A côté ou à la place des percepteurs d'impôts du seigneur, le roi nomme des percepteurs à lui.

Calais
Meuse
PICARDIE
VALOIS
Verdun
Metz
Toul
Rhin
Seine
BRETAGNE
ANJOU
Loire
COMTE DE NEVERS
Dijon
BERRI
BOURGOGNE
MARCHE
BOURBONNAIS
LIMOUSIN
AUVERGNE
Lyon
Garonne
Avignon
PROVENCE
ARMAGNAC
Toulouse
BEARN

Echelle

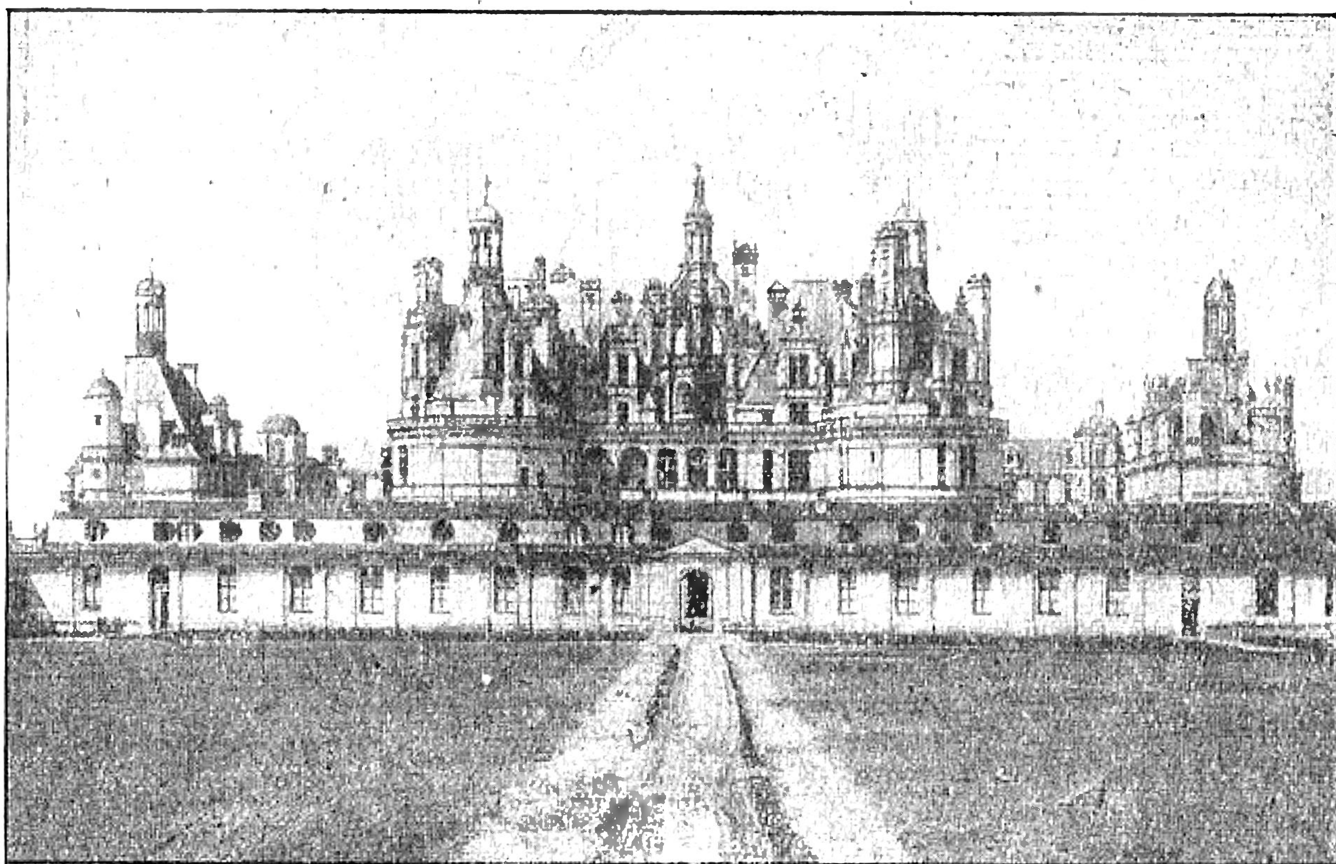


Accroissements des possessions royales en un siècle : 1453-1559

Acquisitions de Louis XI
" " François I
" " Henri II

A la place du seigneur qui gouvernait la province un peu à sa guise, le roi nomme un *gouverneur*, chargé d'exécuter ses ordres, qui n'obéit qu'à lui seul et qu'il peut casser.

Voyez quels changements ! Désormais la France entière est gouvernée par des hommes du roi, selon la volonté du roi. Picards, Gascons, Dauphinois, etc..., obéissent au même souverain. Quand le roi donne un ordre écrit aux habitants de son royaume — *une ordonnance* — tous les



Cliché N. D.

CHATEAU DE CHAMBORD (Façade Sud).

Construit à l'époque de François Ier par l'architecte Pierre Neveu. C'est un palais de plaisance qui ne ressemble guère aux sévères châteaux fortifiés du Moyen Age.

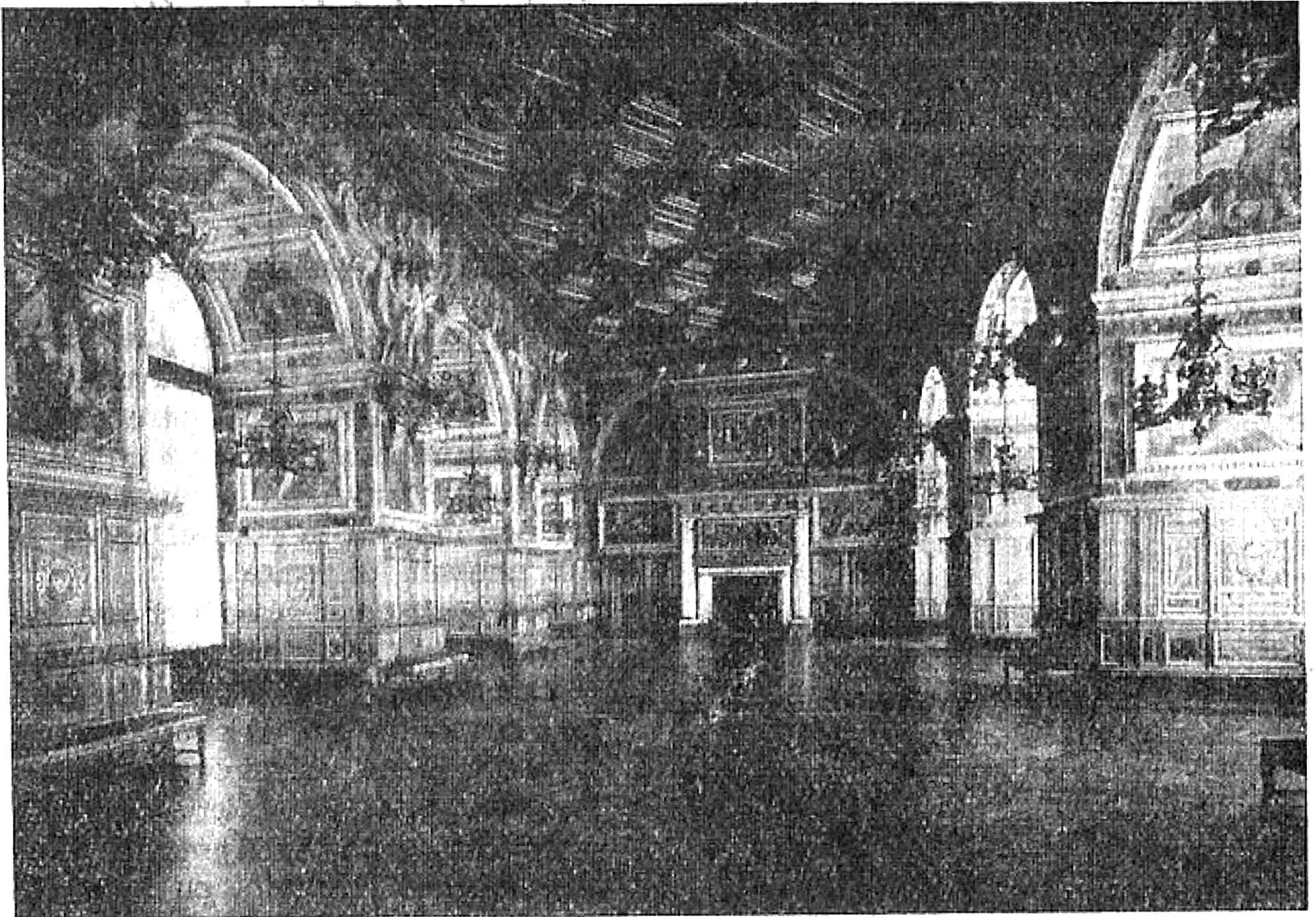
Français doivent s'y soumettre. Elle se termine par ces mots : « Car tel est notre bon plaisir ».

Dans la moitié Nord de la France seulement, on parlait le français; les gens du Midi parlaient et écrivaient en langue d'oc (que vous trouverez dans les dialectes actuels du Limousin, de Provence, de Languedoc, de Gascogne). *François Ier* voulut que, pour l'administration, pour les actes officiels, on employât partout la langue française. Comprenez-vous à présent le sens de ces mots : *Louis XI et François Ier ont accru le pouvoir royal et renforcé l'unité française* ?

II. — Le roi s'impose à tous par sa richesse, son luxe et son bon goût.

La personne du roi est sacrée; il semble aux Français comme un chef désigné et protégé par Dieu.

Il est très riche. Il est entouré d'une foule de nobles en brillants costumes. Au lieu de rester dans leurs châteaux de province, les seigneurs



Cliché Bulloz.

CHATEAU DE FONTAINEBLEAU. — Salle de bal Henri II.

viennent auprès de lui; ils l'accompagnent, ils le servent, ils reçoivent de lui des cadeaux et des pensions; c'est pour eux un grand honneur. Ces nobles sont les *courtisans;* ils forment la *cour* du roi.

Jamais roi n'avait tant aimé les belles choses que François I[er]; jamais la cour de France n'avait été aussi brillante; c'est à cette époque que le roi fait construire les beaux châteaux de la Loire où il vient séjourner. Quels beaux cortèges, quelles belles chasses, quelles étincelantes réunions! Admirez le goût parfait de ces palais (gravures, pages 22 et 23).

III. — Le roi et la France sont respectés par les étrangers qui redoutent la puissance française.

Désormais le roi de France a une armée forte, avec de grands chefs, comme Bayard, Gaston de Foix, Montluc.

Cette armée fit souvent la guerre en Italie. Elle tint tête surtout aux troupes de l'*Empereur Charles-Quint* qui régnait en Autriche, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Espagne; elle usa ce formidable adversaire. Et, par *le traité du Cateau-Cambrésis, en* 1559, *trois villes lorraines sont annexées à la France : Metz, Toul et Verdun.* (*V.* carte, page 21).

LECTURES

1. Louis XI vu par un témoin de son entourage.

Son habileté : Entre tous les seigneurs que j'ai jamais connus, le plus habile pour se tirer d'un mauvais pas, c'était le roi Louis XI, notre maître, le plus humble en paroles et en habits et celui qui travaillait le plus à gagner un homme qui le pouvait servir ou qui pouvait lui nuire.



Cliché Giraudon.

LOUIS XI, ROI DE FRANCE (1461-1483), par *Francesco Laurana.*

Médaille gravée par un artiste italien de cette époque. Sur le pourtour, en latin, l'inscription : *le divin Louis, roi des Francs.*

Son souci de se renseigner sur tout et sur tous : Nul homme ne prêta jamais autant l'oreille à toutes gens, ne s'enquit de tant de choses comme il faisait, ni ne voulut connaître tant de gens. Car véritablement il connaissait toutes gens d'autorité et de valeur en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Bourgogne et en Bretagne, comme il connaissait ses propres sujets.

Sa cruauté envers ses ennemis : Il avait fait de rigoureuses prisons, des cages de fer ou de bois, couvertes de plaques de fer au dehors et en dedans avec de terribles ferrures — de quelque huit pieds de large et dépassant la hauteur d'un homme... on les appelait les fillettes du roi.

D'après les *Mémoires* de *Commines*, chroniqueur (Édition Calmette). Paris, Champion.



Cliché Bulloz

François 1er par *Clouet*.
Peintre français de l'époque Renaissance.

2. Le Roi François Ier vu par un ambassadeur italien en France.

Le roi est maintenant âgé de cinquante-quatre ans; son aspect est tout à fait royal, en sorte que, sans avoir jamais vu sa figure ni son portrait, à le regarder seulement, on dirait aussitôt : c'est le roi...

Son tempérament est robuste; il mange et boit beaucoup; il dort encore mieux. Il aime un peu la recherche dans son habillement qui est galonné et chamarré, riche en pierreries et en ornements précieux...

Ses connaissances ne se bornent pas simplement à l'art de la guerre; mais il est très expérimenté dans la chasse, dans la peinture, en littérature, dans les langues, dans les différents exercices du corps qui peuvent convenir à un bon chevalier.

La cour de France entretient ordinairement six, huit et jusqu'à douze mille chevaux. Sa prodigalité n'a pas de bornes; les voyages augmentent la dépense du tiers au moins, à cause des mulets, des charrettes, des litières, des chevaux, des serviteurs qu'il faut employer et qui coûtent le double de l'ordinaire.

Relation de MARINO CAVALLI : *Les relations des Ambassadeurs Vénitiens sur les affaires de France au* XVI[e] *siècle.* Traduction Tomasco. Tome I.

3. Un héros dauphinois et français : Bayard.

Il a mérité le beau surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche.*

Son courage était légendaire. Agé de 20 ans à peine, il se couvre de gloire à la bataille de *Fornoue* en Italie. Dans une retraite de l'armée française, il défend un pont, le célèbre *pont du Garigliano*, seul contre 200 Espagnols, qui ont peine à croire que ce ne soit qu'un homme. En 1515, à Marignan, après la victoire, François Ier voulut être armé chevalier par lui.

Il s'illustre encore au *siège de Mézières.* Sommé de se rendre, il refuse et résiste à tous les assauts et à la disette. « Comment avez-vous fait pour ne pas prendre cette bicoque, ce pigeonnier? » demandait on au Général des Impériaux. « Ah! c'est que ce pigeonnier était gardé par un aigle autrement becqué que tous les aigles de l'Empire. »

Blessé à mort, en Italie, il se fait coucher sous un arbre, le visage tourné vers les Impériaux : « *Je n'ai jamais montré le dos à l'ennemi ; je ne veux pas commencer au moment de mourir* »

Bayard était ménager du sang de ses hommes; il évita le pillage et les vexations à l'égard des habitants; il n'accrut pas d'un denier sa fortune personnelle. Sans peur, mais aussi « sans reproche. »

4. Les Funérailles de Bayard.

« Je crois qu'il y a mille ans qu'il mourut un gentilhomme du pays plaint de la sorte. On alla au-devant du corps jusqu'au pied de la montagne et il fut amené

d'église en église, avec grand honneur, jusque près de Grenoble où allèrent au-devant, à une demi-lieue, les magistrats, quasi tous les nobles du pays et la plupart des bourgeois, manants et habitants de Grenoble.

Le lendemain, avec les mêmes honneurs, il fut enterré au couvent des Minimes... Durant un mois on eût dit que le peuple dauphinois n'attendait que ruine prochaine, car on ne faisait que pleurer et larmoyer, et on cessa fêtes, danses, banquets et tous autres passe-temps. Las!

Ils avaient bien raison, car plus grosse perte n'eût pu advenir pour le pays.

La très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil Seigneur de Bayard composée par *le loyal Serviteur*, publiée pour la Société de l'histoire de France par J. Romen, 1878, p. 421.

RÉSUMÉ

1. — Le roi Louis XI a vaincu un puissant seigneur français, le duc de Bourgogne, et annexé une partie de ses États.

2. — A partir de Louis XI les rois nomment dans les provinces des hommes qui gouvernent en leur nom, à la place des seigneurs; le roi devient ainsi peu à peu le seul maître en France.

3. — De nombreux nobles vivent auprès du roi; ils forment sa Cour. La Cour de François Ier fut une des plus brillantes d'Europe.

4. — François Ier et Henri II ont vaincu le puissant Empereur Charles-Quint. Par le traité du Cateau-Cambrésis, en 1559, Metz, Toul et Verdun sont annexées à la France.

EXERCICES

1. — Reproduisez et apprenez le tableau des règnes, page 20.

2. — Observez la carte, page 21. Essayez de la reproduire, ou tout au moins de retenir les principales provinces françaises acquises par les différents rois.

3. — Qu'appelait-on une ordonnance royale? un Parlement?

4. — Que vous rappelle cette date : 1559?

5. — Qu'appelait-on un courtisan? Sous quel règne les courtisans deviennent-ils particulièrement nombreux?

AVEC LES BLANCHES CARAVELLES VERS DES RIVAGES INCONNUS

A l'époque de Louis XI et de François Ier, autour de 1500, il arriva en Europe des événements extraordinaires.

Tout le monde en parlait : on n'osait pas y croire; on invoquait le ciel et on remerciait Dieu. Que s'était-il donc passé? Sur des barques de 30 mètres de long (véritables coquilles de noix à côté de nos transatlantiques !) de hardis marins avaient osé affronter le mystère et les dangers des océans inconnus. Ils avaient découvert des *terres nouvelles* où vivaient des hommes étonnants et des animaux étranges, au milieu de plantes et de fruits qu'on ne connaissait pas. Tout d'un coup l'horizon devenait immense et merveilleux.

I. — Rappelez-vous que jusqu'alors l'horizon des Européens était assez étroit.

On connaissait seulement l'Europe et les pays situés autour de la Méditerranée; ceux qui étaient au delà de l'Arabie, en Asie, demeuraient bien vagues (lisez le récit merveilleux qu'avait fait de son voyage en Chine et au Japon un Vénitien, qui vivait au temps de saint Louis et qui s'appelait *Marco Polo :* lecture nº 1). Personne ne se doutait qu'il y avait un immense continent au delà de l'Atlantique. Pour toutes sortes de raisons les marins n'osaient pas s'éloigner des côtes d'Europe.

II. — Et puis sont venus des hommes intrépides, Portugais et Espagnols, qui ont risqué la grande aventure...

Ils rêvaient d'atteindre par mer le fabuleux et lointain pays des épices qu'on appelait les Indes et de rapporter dans leurs vaisseaux de précieuses cargaisons : avec les épices [1], du sucre, de l'or, de l'argent, des diamants et des parfums. Et ils espéraient bien réussir.

A présent ils pouvaient se diriger en pleine mer la nuit comme le

1. *Épices :* on appelait anssi le poivre, la cannelle, la muscade, qui servaient à assaisonner les viandes.

Les grands voyages de découvertes
C Colomb
V de Gama
Magellan

AMÉRIQUE DU NORD
AMÉRIQUE DU SUD
ESPAGNE
FRANCE
CHINE
INDE
ANTILLES
CYPANGU (Japon)
Marco Polo (13e Siecle) Pekin
C. Colomb 1492
V de Gama 1498
Magellan 1519-1522
Magellan
Cap de B. Espérance

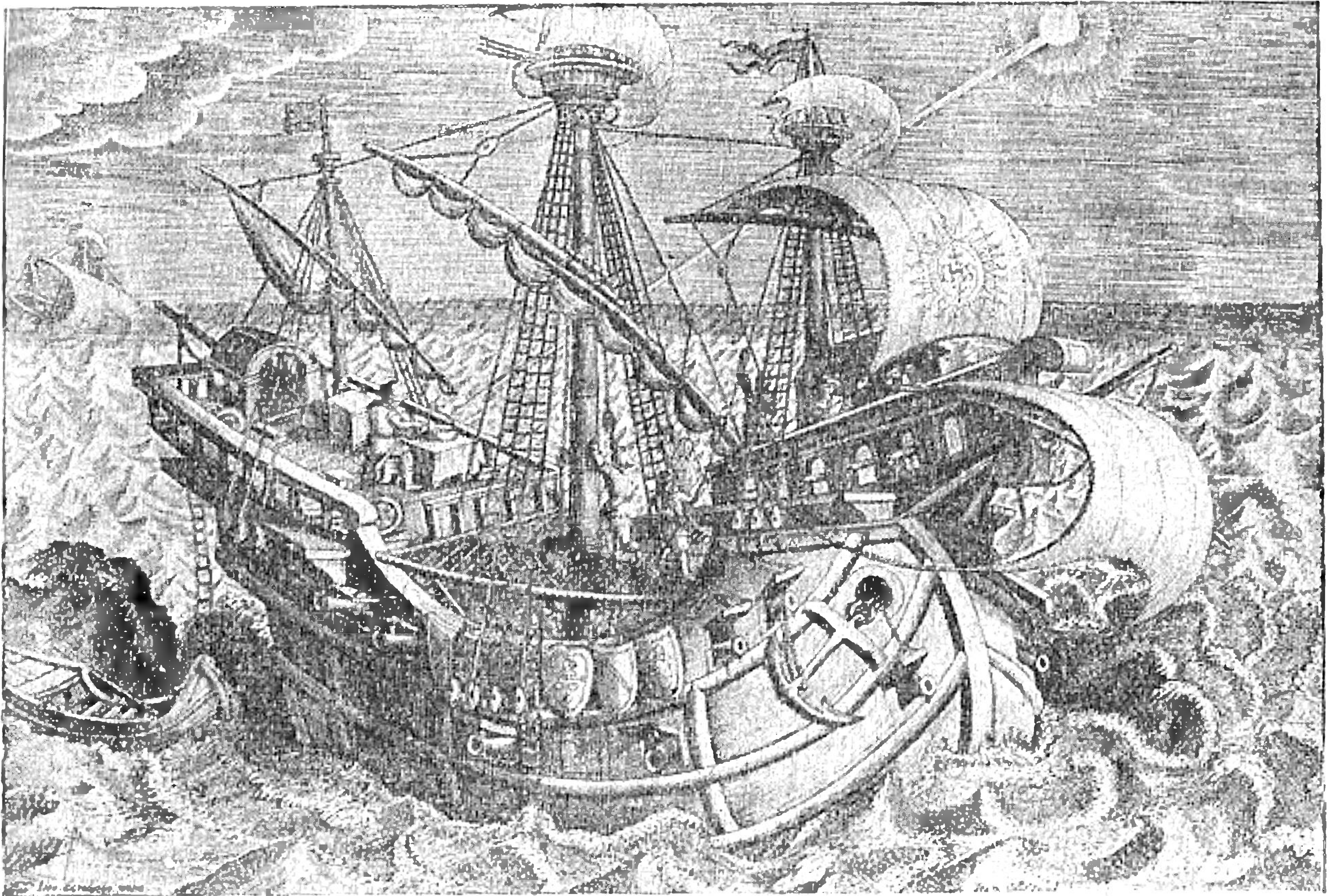
Echelle
0 2000 4000 6000 8000 Km

ITINÉRAIRES DES GRANDS VOYAGES DES XVe ET XVIe SIÈCLES.

jour. N'avaient-ils pas *la boussole*, petite aiguille aimantée qui se tourne toujours vers le Nord?

Des savants leur affirmaient que la terre était ronde, qu'une seule mer baignait l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et que la distance de l'Europe aux Indes n'était pas bien grande.

Et puis maintenant on construisait des *caravelles* (gravure ci-dessous); elles avaient un gouvernail aisé à manœuvrer; elles étaient rapides et légères, hautes de bord et bien faites pour la haute mer.



Cliché Giraudon.

UNE CARAVELLE.

Christophe Colomb, Vasco de Gama, Magellan. — Lisez le récit émouvant du départ de Christophe Colomb, ce Génois audacieux, passé au service des souverains de Castille, *qui découvrit l'Amérique en 1492*. Suivez à présent son voyage sur la carte. Imaginez-vous la force d'âme qu'il lui fallut pour ne pas se décourager. (Lectures n°s 2 et 3.)

Il fit encore trois voyages par la suite et mourut persuadé que toutes les terres qu'il avait explorées étaient voisines des Indes. Il se trompait. Quelques années plus tard, un Florentin, *Améric Vespuce*, affirma qu'il

s'agissait d'*un Nouveau Monde*. Il avait raison : et on baptisa ce nouveau monde : *Amérique*.

Sans lui les Espagnols n'auraient pas pu conquérir par la suite, avec les Antilles, les vastes territoires du Mexique et du Pérou (voyez la carte, page 28) où abondaient l'or et l'argent.

De leur côté, pendant près de cent ans, des marins portugais longèrent les côtes d'Afrique en allant toujours plus au Sud. L'un d'eux, *Vasco de Gama*, franchit le cap de Bonne-Espérance (ainsi baptisé par le roi de Portugal) et continua de naviguer vers le Nord-Est. Il aborda à Calicut, sur la côte des Indes, en 1498. *Désormais on put aller directement par mer du Portugal au riche pays des Indes* (voyez la carte, page 28).



Cliché Giraudon.

VASCO DE GAMA (1469-1524).

Enfin un autre Portugais, *Magellan*, entreprit ce qu'on n'avait jamais fait jusque-là : *le tour du monde*. Suivez son voyage sur la carte. Écoutez le récit des souffrances qu'endurèrent ses marins (lecture n° 4). Magellan mourut en route, mais un de ses lieutenants acheva l'entreprise.

III. — **Toutes ces découvertes amenèrent de grands changements.**

Les caravelles arrivaient chargées de produits nouveaux. Cela éveilla un grand appétit de richesses chez les peuples d'Europe. Les uns après les autres, *ils vont conquérir des colonies, puis ils se les disputeront entre eux*. Si bien que les Européens deviendront propriétaires de la plus grande partie du monde, mais auront de nouvelles raisons de se quereller.

A partir de ce moment l'or et l'argent affluent en Europe (du Mexique et du Pérou) et il se fait beaucoup de commerce. Les banquiers, les

marchands, les industriels, c'est-à-dire tous ceux qui forment la *bourgeoisie*, s'enrichissent et deviennent importants.

Le savoir lui aussi s'élargit, et d'abord la géographie; on est confus des erreurs passées. On ne met plus en doute que la terre est ronde. Les astronomes ajoutent de nouvelles étoiles sur les cartes du ciel. On a de quoi s'étonner et rêver pour bien longtemps.

LECTURES

1. Le voyageur italien Marco Polo visite la Chine et le Japon à l'époque de saint Louis.

Au Moyen Age, les habitants de nos contrées connaissaient à peine l'Asie, Un marchand de Venise en Italie, Marco Polo, visita, au temps de saint Louis, la Chine et le Japon. Ils lui parurent des pays fort mystérieux, d'une richesse merveilleuse. Voici ce qu'il vit dans la capitale chinoise (sur l'emplacement de Pékin) :

« Sachez que le Grand Khan demeure dans la cité de Catay où s'élève son grand palais. Il y a tout autour un grand mur carré qui a un mille de côté, dix pas de haut, tout blanc et tout crénelé. A ce mur sont adossés huit beaux et riches magasins remplis de selles, de harnais, d'arcs et d'armes diverses. La couverture est très haute; les murs sont couverts d'or et d'argent; il y a encore des figures peintes : dragons, bêtes, oiseaux, chevaliers et images de toute espèce. La grande salle du palais est si vaste que 6.000 personnes y pourraient manger. Il y a un si grand nombre de pièces que c'est merveille à voir. Les poutres du toit sont vermeilles, jaunes, vertes et d'autres couleurs; elles sont si bien vernissées qu'elles resplendissent comme des cristaux.

Entre les diverses enceintes on voit de belles prairies et de beaux arbres chargés de toutes sortes de fruits; des bêtes de tous genres : cerfs, daims, chèvres, biches, bêtes à musc (il y en a tant que tout est plein); un très beau lac traversé par une rivière et peuplé par le seigneur de toutes espèces de poissons...

A une portée de flèche s'élève une colline artificielle haute de 100 pas et longue d'un mille, toute couverte d'arbres toujours verts. Quand il connaît un bel arbre, le seigneur l'envoie chercher avec toutes ses racines et le fait planter sur sa colline; ce sont ses éléphants qui le transportent. Ainsi a-t-il les plus beaux arbres du monde. Sur le sommet de la colline s'élève un très beau palais, vert à l'extérieur et à l'intérieur. »

D'après *le Livre de Marco Polo*, éd. par M. C. PAUTHIER, 1re partie, chap. LXXXIII, p. 265-280.

Voici le Japon : « Cypangu est une île à l'Est de l'Asie, très éloignée de la terre ferme. Les gens sont blancs et de belle manière; ils sont idolâtres; ils ont tant d'or que c'est sans fin, car ils le trouvent en leurs îles. Le seigneur a un grand

palais tout couvert d'or fin, comme nos églises le sont avec du plomb. Le palais et les chambres sont pavés d'or, de pierres de taille épaisses de deux doigts... Ils ont des pierres précieuses. Ils ont des poules rouges très bonnes à manger... ».

D'après *le Livre de Marco Polo*, 2e partie, chap. CLVIII, p. 537 et suivantes.

2. Le premier grand voyage de Christophe Colomb.

Le 3 *août* 1492, au lever du soleil, après s'être confessé et avoir reçu le Saint-Sacrement, Christophe Colomb leva l'ancre au port de *Palos*. Sa flotte se composait de 4 navires hauts de bord ou caravelles. Le vaisseau amiral, la *Santa Maria*, mesurait 39 m. 10 sur 22 m. 60, jaugeait 233 tonnes; il était armé de 4 bombardes se chargeant par la bouche, avec des boulets en pierre de 10 centimètres de diamètre, et de 6 « fauconneaux » qui lançaient des projectiles en plomb ou en fer...



Cliché Giraudon.

CHRISTOPHE COLOMB (1436-1506).

Ils firent escale aux *îles Canaries*, d'où ils repartirent le 9 *septembre*. 17 jours après on avait parcouru une distance supérieure à la distance prévue; la terre, qu'on crut un moment distinguer, n'était toujours pas en vue; Christophe Colomb donna des instructions pour qu'on s'abstienne de naviguer à certaines heures de la nuit; à plusieurs reprises des vols d'oiseaux laissèrent espérer des terres proches; mais l'espoir s'évanouissait chaque fois. Les matelots, d'abord découragés, devinrent menaçants. Un des capitaines, Pinzon, intervint énergiquement pour empêcher tout retour en arrière. « Pendez quelques-uns des mutins, dit-il à Colomb, et si vous n'osez le faire, mes frères et moi passerons à votre bord et le ferons... Quant à nous, nous irons de l'avant pendant un an s'il le faut. » La discipline se rétablit. *Le* 6 *octobre*, Colomb obliqua vers le S O; six jours plus tard, *le* 21 *octobre*, il aborda aux *îles Lucayes ou Bahama*, puis à *Cuba*, puis à *Haïti*.

D'après H. VIGNAUD, *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*. Paris, H. Welter, 1911, 2 vol.

3. Les découvertes de Christophe Colomb. (Récit de l'explorateur lui-même.)

« J'ai trouvé un grand nombre d'îles peuplées d'innombrables habitants. J'ai pris possession de toutes pour Leurs Altesses avec proclamation et bannière royale déployée, sans rencontrer d'opposition...

Toutes ces îles sont extrêmement fertiles. Elles possèdent beaucoup de ports et bon nombre de rivières salubres et grandes, que c'est merveille. Ces îles sont très belles; de mille formes, toutes accessibles et couvertes d'arbres de mille espèces; je tiens pour assuré que ces arbres ne perdent jamais leurs feuilles, car je les vois aussi verts et aussi beaux que le sont les arbres en Espagne au mois de mai...

Le rossignol et d'autres petits oiseaux de mille espèces chantaient au mois de novembre, quand j'arrivai. Il y a des palmiers de six ou huit espèces. Il y a des pinières merveilleuses, des champs très vastes, du miel et beaucoup d'oiseaux, et des fruits très variés. Le sol contient beaucoup de mines de métaux; la plupart des rivières charrient de l'or.

Les habitants vivent entièrement nus; ils sont craintifs, doux, et nous croient des hommes venus du ciel. »

Lettre de Christophe Colomb aux souverains de Castille, le 13 février 1493, au cours du voyage de retour, cité dans J. de CROZALS, *Lectures historiques*, p. 140-147.

4. Le voyage de Magellan. 110 jours entre ciel et eau à travers le Pacifique.

« Le mercredi 28 novembre, nous débouchâmes du détroit pour entrer dans la grande mer, à laquelle nous donnâmes ensuite le nom de *Pacifique*, dans laquelle nous naviguâmes pendant le cours de trois mois et vingt jours sans goûter d'aucune nourriture fraîche.

Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui de plus était d'une puanteur insupportable, étant imprégnée d'urine de souris. L'eau que nous étions obligés de boire était putride et puante. Nous fûmes même contraints, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de cuir de bœuf, dont on avait recouvert la grande vergue pour que le bois ne rongeât les cordes. Ces cuirs toujours exposés à l'eau, au soleil et aux vents étaient si durs qu'il fallait les faire tremper pendant 4 à 5 jours dans la mer pour les rendre un peu tendres ; ensuite, nous les mettions sur la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois ; et les souris mêmes, si dégoûtantes pour l'homme, étaient devenues des mets si recherchés, qu'on les payait jusqu'à un demi-ducat la pièce.

Ce n'était pas là tout encore. Notre plus grand malheur était de nous voir attaqués d'une espèce de maladie par laquelle les gencives se gonflaient au point

de surmonter les dents, tant de la mâchoire upérieure que de l'inférieure; et ceux qui en étaient attaqués ne pouvaient prendre aucune nourriture. Dix-neuf d'entre nous moururent.



Cliché Chaumien.

MAGELLAN (1470-1521).

Pendant cet espace de trois mois et vingt jours, nous parcourûmes à peu près 4.000 lieues de cette mer que nous appelâmes Pacifique, parce que durant tout le temps de notre traversée nous n'essuyâmes pas la moindre tempête. Nous ne découvrîmes non plus pendant ce temps aucune terre, excepté deux îles désertes, où nous ne trouvâmes que des oiseaux et des arbres; et par cette raison nous les désignâmes sous le nom d'Iles Infortunées.

Si Dieu et sa Sainte Mère ne nous eussent pas accordé une heureuse navigation, nous aurions tous péri de faim dans une aussi vaste mer. Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage! »

PIGAFETTA : *Premier voyage autour du monde, pendant les années* 1519-1520-1522. Trad. française de l'an IX. (Le Chevalier Pigafetta était un des compagnons de Magellan.)

RÉSUMÉ

1. — A la fin du XVe siècle eurent lieu de grands voyages par mer. Ils amenèrent la découverte de nombreuses terres inconnues et de nouvelles routes maritimes.

2. — Christophe Colomb a découvert l'Amérique en *1492* et, après lui, les Espagnols ont conquis, avec les îles des Antilles, le Mexique et le Pérou, riches en or et en argent.

3. — Vasco de Gama a découvert une route qui permet d'aller directement, et par mer, du Portugal aux Indes (1498) par le Cap de Bonne-Espérance.

4. — Magellan fit, pour la première fois, le tour du monde (1519-1522).

5. — Ces découvertes amenèrent de grands changements dans la vie des Européens. L'Europe s'enrichit et par la suite devint propriétaire d'une grande partie du monde. Le savoir s'accrut aussi d'une façon considérable.

EXERCICES

1. — D'après la lecture n° 2, dites combien de jours a duré le premier voyage de Christophe Colomb?
2. — Combien de voyages a faits Christophe Colomb? Où croyait-il avoir débarqué?
3. — N'y a-t-il pas une erreur géographique qui l'a encouragé à faire son premier voyage?
4. — Quelle était la route pour aller aux Indes avant le voyage de Vasco de Gama?
5. — Magellan n'a-t-il pas prouvé une vérité géographique jusqu'alors discutée?
6. — Pourquoi a-t-on appelé le Nouveau Monde « Amérique »?
7. — Avez-vous vu une boussole? Si vous en avez une, essayez de vous orienter.
8. — Quels sont les pays d'Europe qui eurent les premiers des Empires coloniaux?
9. — Est-ce que la vie des Européens a été changée par les grandes découvertes maritimes?

DE GRANDES DÉCOUVERTES : LA PRESSE A IMPRIMER — LES ARMES A FEU

Aujourd'hui où tant d'inventions ont été faites, on a peine à imaginer le temps où elles n'existaient pas. Pendant tout le Moyen âge beaucoup de petites inventions avaient peu à peu allégé le travail des ouvriers et rendu la vie moins inconfortable : le moulin à vent, le moteur à eau, le soufflet de forge, le gouvernail, le rabot, le collier d'attelage, la cheminée, la chandelle de suif, etc... Il en est quelques-unes qui se répandirent plus tard et qu'on appelle les *Grandes Inventions* parce qu'elles amenèrent des changements considérables.

I. — Une des plus importantes, l'imprimerie, fut faite sous le règne de Charles VII (vers 1450), à la fin de la guerre de Cent ans.

On apprit qu'un Allemand de Mayence, du nom de *Jean Gutenberg*, avait trouvé le moyen d'imprimer des livres avec une incroyable rapidité. Bientôt quelques exemplaires sortis de son atelier circulèrent à Paris. D'autres ateliers se montèrent à Lyon. Il fallut se rendre à l'évidence. Quel émoi dans les écoles, dans les abbayes, chez les marchands de parchemin et de plumes d'oie !

Regardez la première des deux gravures (ci-contre). Elle vous rappelle que jusqu'alors on avait écrit les livres à la main ; on les appelait des *manuscrits*. Cela demandait un temps considérable et coûtait très cher; aussi les livres étaient rares et représentaient une fortune; seuls les princes et les seigneurs pouvaient en acheter.

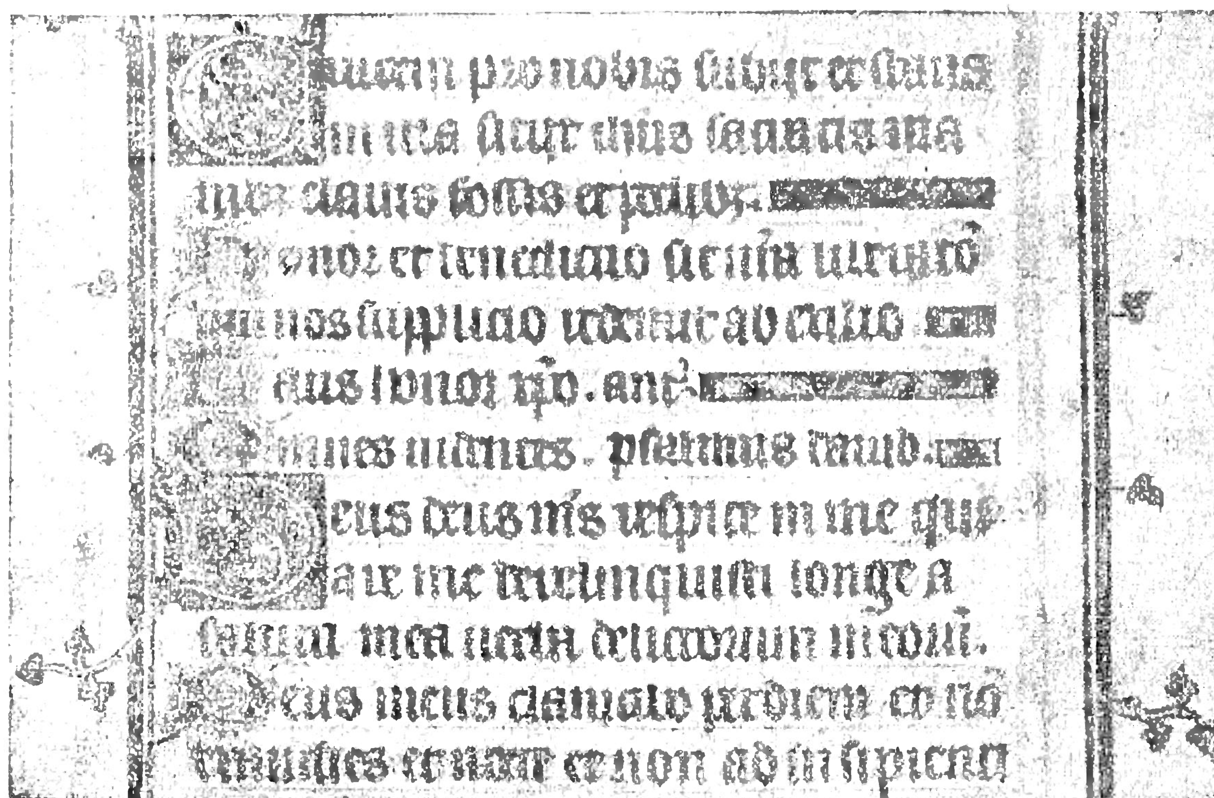
On commençait à utiliser des moyens mécaniques lorsque *Gutenberg* imagina mieux encore. Il se servit de lettres de plomb *mobiles* et, les plaçant les unes à côté des autres, put composer à volonté des mots et des phrases. Il lui suffit ensuite de les enduire d'encre, d'appliquer dessus une feuille de papier et d'appuyer avec force. La machine chargée de ce travail, la *presse à imprimer*, fut mise au point (autour de 1450). *Gutenberg en est l'inventeur* (lecture n° 1) (v. gravure p. 40). Mais, direz-vous, on se servait donc de papier à cette époque? Reportez-vous à la lecture n° 2 et vous verrez que de grands progrès avaient été réalisés là aussi.



Cliché Giraudon.

UN COPISTE AU TRAVAIL.

Avant le xve siècle, on écrivait les livres à la main, travail très long, souvent très soigné, avec des ornements, des encres de couleurs et de très beaux caractères. La plupart étaient écrits encore en latin ; au siècle suivant, l'usage du français se répandit dans les écoles et chez les savants.



Cliché Bulloz.

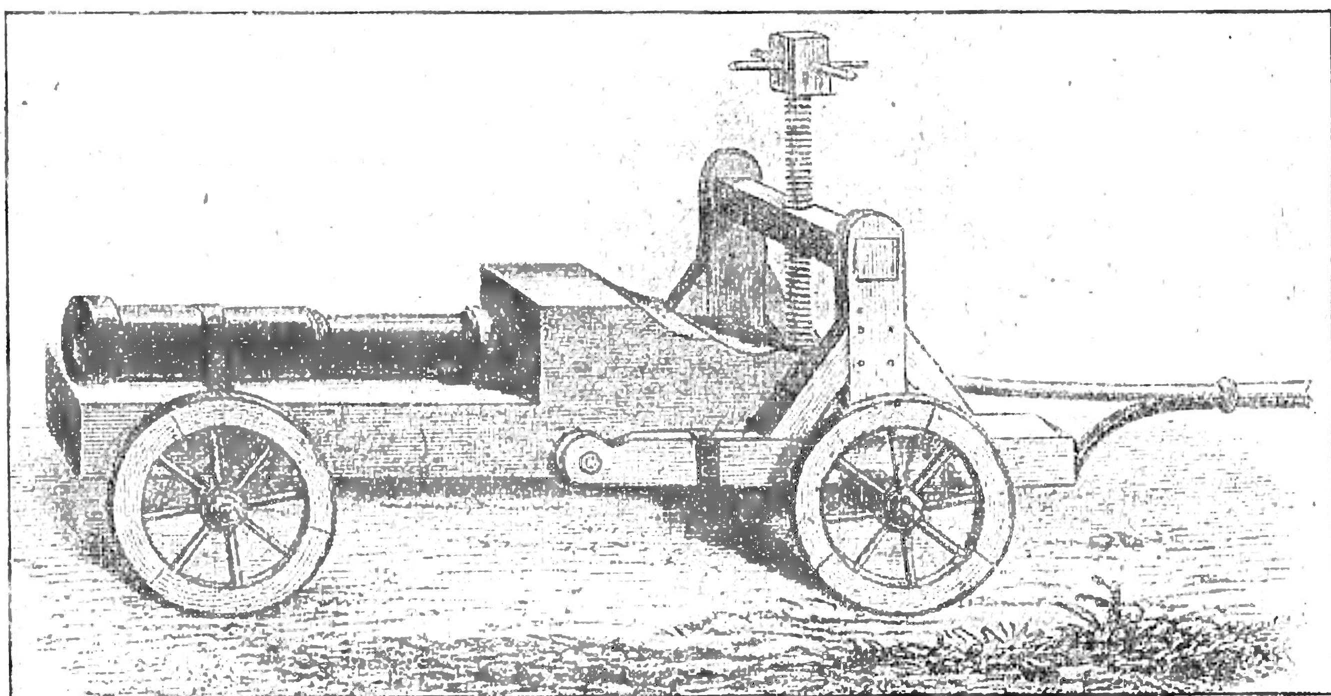
FRAGMENT DE MANUSCRIT.

Il est probable que sans cela l'ingénieuse découverte de Gutenberg n'aurait pas connu le même succès.

L'impression à la machine allait très vite; le papier coûtait moins cher que le parchemin; aussi *le prix des livres diminua et leur nombre augmenta beaucoup.* Cela devait amener bien plus de gens à lire et à s'instruire.

II. — Une invention redoutable : les armes à feu.

Lisez le récit de la bataille de *Crécy* (lecture n° 3). Vous voyez qu'Anglais et Français se battent surtout avec des *arbalètes* et des *épées.* Mais



Cliché Illustration.

UNE BOMBARDE AU XVe SIÈCLE.

Tube en fer. La mise à feu se fait à la main. Portée : une centaine de mètres.

plus tard, l'Empereur *Charles-Quint*, qui assiège la ville de *Metz*, l'attaque avec des armes plus puissantes, des canons ou *bombardes* (récit n° 4).

L'usage de la poudre et des armes à feu s'était répandu en Europe depuis le XIVe siècle, mais l'invention en était très ancienne (les Chinois et les Arabes connaissaient la poudre depuis longtemps).

On fit donc des canons grossiers qui lançaient des boulets (voyez la gravure ci-dessus) et, plus tard, des sortes de fusils rudimentaires qui lançaient des balles, les *arquebuses.* Mais elles étaient si lourdes et si difficiles à manier que longtemps encore on se servit des armes anciennes : l'épée et la lance.

L'usage des armes à feu a entraîné de grands changements. — Dans la

façon de se battre d'abord. Le courage désormais ne suffit plus à lui tout seul. *Le matériel d'artillerie a un rôle important.* Et cela pose toutes sortes de problèmes nouveaux relatifs aux transports et au ravitaillement en munitions.

D'autre part, les *murailles fortifiées des châteaux et des villes ne résistent pas aux boulets*, qui ouvrent de larges brèches par où les soldats peuvent passer. Il faudra les enterrer (ce que fera Vauban sous le règne de Louis XIV). Enfin les armures de fer seront trouées par les balles.

Ainsi les rois seront très aidés, par les inventions nouvelles, dans leur lutte contre les seigneurs.

Eux seuls peuvent acheter des bombardes qui coûtent très cher. Et les châteaux forts, bien en vue sur leurs escarpements, deviennent des cibles aisées à atteindre.

LECTURES

1. Les débuts de l'imprimerie.

Les sceaux, les cachets avec légendes gravées à rebours étaient déjà comme autant d'ébauches de l'imprimerie.

Dès le *Xe siècle, les Chinois pratiquaient l'art de reproduire l'écriture par impression.* Ils employaient des planches de bois sur lesquelles l'écriture était gravée en relief et à rebours. *Au XVe siècle, en Europe, on imprimait aussi les cartes à jouer.* Laurent Coster, de Haarlem (Hollande), imprima de la sorte un livre d'images des Saints.

Mais l'imprimerie n'exista vraiment que du jour où la fonte des *caractères mobiles* en métal permit d'obtenir une grande régularité dans les types, dans les lignes et dans le calibre même des lettres.

Ce fut la gloire de *Gutenberg ;* et s'il n'est pas possible de prononcer avec une absolue équité entre les quinze villes qui revendiquent l'honneur d'avoir vu naître l'imprimerie, on ne saurait enlever cette gloire aux bords du Rhin; elle appartient sans doute à titre égal à *Mayence* et à *Strasbourg*.

J. de CROZALS, *Lectures historiques*, classe de Seconde, p. 121-122. Delagrave, 1893.

2. Le parchemin. — Le papier.

Les *Romains* se servirent à la fois de *papyrus* et de *parchemin*. Celui-ci, plus résistant et plus durable, était réservé pour les œuvres de prix.

Au moyen âge, on employa surtout le parchemin ; mais, comme il ne pouvait suffire pour copier des livres de plus en plus nombreux, on revint au papyrus d'Égypte, puis au papier de coton, connu en Europe dès le Xe siècle et répandu par les Vénitiens, qui l'avaient pris à Constantinople et en Grèce.



Cliché Girandon.

UN ATELIER D'IMPRIMEUR AU XV[e] SIÈCLE.

A gauche, des ouvriers assis devant des pupitres composent le texte à imprimer en réunissant les lettres mobiles dans le composteur (le manuscrit est placé au-dessus du pupitre.

A droite, encrage des caractères avec des tampons (au fond), manœuvre de la presse à vis pour imprimer les caractères sur le papier, les feuilles imprimées sont rangées sur une table.

La Chine connaissait depuis des siècles l'usage du papier de bambou, de paille, de coton, d'écorce de mûrier et même de chiffons broyés. *Les Arabes* empruntèrent aux Chinois leurs procédés de fabrication; il y eut des papeteries à Ceuta (Maroc) et en Espagne.

Ces premiers papiers, spongieux, ternes, étaient rapidement abîmés par l'humidité et par les vers; ils ne servaient guère que pour les actes de médiocre valeur et les écrits passagers.

Enfin la fabrication du *papier de lin ou de chiffes*, qui se répandit dès *le XIV[e] siècle*, fournit à la copie une matière indéfiniment renouvelable, de dimension variée, doux à la plume, d'un prix modéré.

Dès lors on pouvait multiplier rapidement les copies. *Sans le papier, l'invention de l'imprimerie n'aurait pas permis de nombreux tirages de livres à bon marché.*

J. de CROZALS, *Lectures Historiques*. Classe de Seconde. Paris, Delagrave. 1893.

3. La bataille de Crécy.

« L'air commença à s'éclaircir et le soleil à luire bel et clair. Et les Français l'avaient dans les yeux, et les Anglais par derrière.

Les quinze mille arbalétriers génois qui formaient l'infanterie du roi de France s'avancèrent et commencèrent à crier si haut que ce fut merveille, mais les Anglais jamais n'en firent semblant... Puis ils *tendirent leurs arbalètes* et commencèrent à tirer. Quand les archers anglais virent cela, ils firent un pas en avant et *firent voler leurs flèches* qui tombèrent si bien ensemble sur les Génois que ce semblait de la neige.

Quand ils *sentirent ces flèches qui leur perçaient bras et mentons, les Génois coupèrent les cordes de leurs arbalètes* ou les jetèrent et firent demi-tour ! Mais ils se heurtèrent à une haie de chevaliers français, et le Roi, très mécontent, cria : « Tuez toute cette ribaudaille, car ils nous barrent le chemin sans raison. »

Alors les cavaliers se jettent sur eux de tous côtés, les *frappent, les renversent*. Et toujours les Anglais tiraient dans cette mêlée. Ils empalaient les corps, les membres, les gens, les chevaux, qui tombaient et ne pouvaient se relever.

Ainsi se déroula la bataille de Crécy ce samedi à l'heure des vêpres [1]. »

D'après FROISSART : *Chroniques de France*, pp. 172-173.

4. Le siège de Metz.

L'Empereur faisait *faire la batterie de* 40 *doubles canons où la poudre n'était épargnée ni de jour ni de nuit...*

M. de Guise fit abattre les maisons les plus proches; les poutres et les solives étaient arrangées bout à bout et entre deux on plaçait des fascines, de la terre, des lits et des balles de laine; puis on remettait encore par-dessus d'autres poutres et solives... Tout le monde était employé à porter la terre, jour et nuit. Messieurs les princes, seigneurs et capitaines, lieutenants, enseignes, portaient tous la hotte pour donner l'exemple aux soldats et aux habitants; ceux-ci s'y employaient, jusqu'aux dames et aux demoiselles; et ceux qui n'avaient pas de hottes s'aidaient de chaudrons, de paniers, sacs, draps et de tout ce qu'ils pouvaient prendre. En sorte que l'ennemi n'eut point *si tôt abattu la muraille à coups de canons qu'il trouva derrière un rempart plus fort.*

Nos soldats criaient à ceux du dehors : au renard ! au renard, au renard ! Ils attachèrent des chats vivants au bout de leurs piques et les placèrent sur la muraille en criant avec les chats : Miaut, miaut, miaut.

Les Impériaux, furieux, se jetaient sur les pauvres chats et les tiraient à coups d'arquebuse comme on fait pour le tir au perroquet...

D'après A. PARÉ : *Voyage et apologie*. Ed. N. R. F. Paris, 1923 (p. 53 à 67).

1. On se servit dans cette bataille des premières bombardes, mais elles effrayèrent surtout les chevaux. Les armes essentielles furent encore longtemps l'épée, la lance et l'arbalète.

RÉSUMÉ

1. — Au Moyen âge on avait fait beaucoup de petites inventions utiles. Au XIVe et au XVe siècles on en fait quelques-unes très importantes.

2. — Vers 1450 Gutenberg mit au point les caractères mobiles et la presse à imprimer. En même temps la fabrication du papier fit de grands progrès. Cela permit d'avoir beaucoup de livres à bon marché et bien plus de gens purent s'instruire.

3. — Au cours du XIVe siècle on apprit à se servir de la poudre pour lancer au loin des projectiles; les bombardes sont des canons grossiers qui envoient des boulets; les arquebuses, des fusils primitifs qui envoient des balles.

4. — Les rois sont très aidés par les armes à feu dans leur lutte contre les seigneurs; seuls ils peuvent en acheter. La guerre ne se fait plus de la même façon qu'au temps des chevaliers.

EXERCICES

1. — Citez quelques inventions faites au Moyen Age qui ont rendu a vie plus facile.
2. — Pourquoi les livres coûtaient-ils si cher au Moyen Age?
3. — Que signifie le mot « manuscrit »?
   Qu'est-ce que le parchemin?
4. — Pourquoi l'invention de Gutenberg a-t-elle rendu les livres moins coûteux?
5. — Avec quelles armes combattaient les Anglais et les Français à la bataille de Crécy?
6. — Est-ce que les châteaux forts furent à l'abri des bombardes?
7. — A qui profita l'invention des armes à feu?
   A qui fit-elle beaucoup de tort?

LES ARTISTES INVENTENT AUSSI... ET D'ABORD LES ITALIENS

I. — A partir du XIVe siècle les États italiens sont très riches ; les princes et les nobles vivent dans un grand luxe, et de nombreux artistes travaillent pour eux.

Lisez la description d'un des somptueux palais qui s'élevaient au bord des canaux de Venise. Et maintenant assistez à l'arrivée du roi de France Henri III, reçu à Venise en 1574. Ne se croirait-on pas dans un conte de fée? (Lectures no 1 et no 3). Vous comprenez pourquoi les plus célèbres artistes d'Italie viennent séjourner et travailler à Venise : architectes, sculpteurs, peintres décorateurs, orfèvres, céramistes, etc... C'est eux qui cisèlent l'or et l'argent des armes et de la vaisselle, qui ornent les jardins de statues, qui décorent les palais de peintures et de fresques[1]. Les lettres sont aussi bien accueillies dans les cours princières, car on y goûte beaucoup la lecture et le savoir.



Cliché Bulloz.

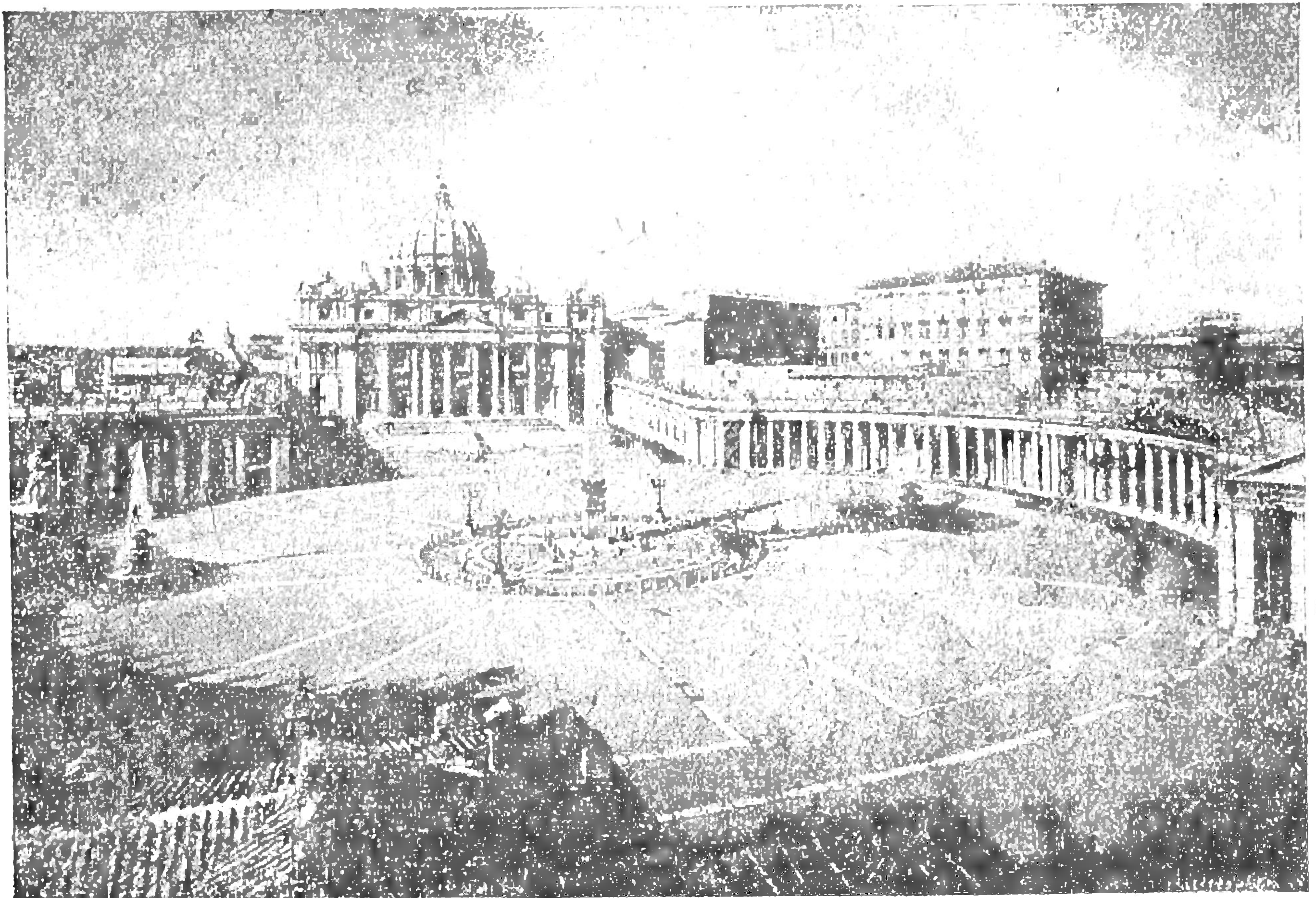
UN SAVANT, LE HOLLANDAIS ÉRASME.
(Portrait par *Franz Holbein*, peintre allemand de l'époque Renaissance, Musée du Louvre.)

Il en est ainsi dans la plupart des grandes villes italiennes, à Rome, à Milan, à Florence, où les étrangers, Flamands, Français et Allemands, viennent travailler sous la direction des plus grands maîtres.

1. Fresques : peintures faites directement sur les murs.

II. — Lettrés et artistes n'ont plus les mêmes idées ni les mêmes goûts que ceux du Moyen Age.

Certes, *les artistes du Moyen Age avaient fait des œuvres splendides, les cathédrales en particulier.* Mais à partir du XIVe siècle, en Italie, le goût change. Au lieu d'imiter leurs aînés, les lettrés et les artistes tournent les yeux sur des modèles bien plus anciens et qu'on avait délaissés depuis longtemps : les Romains et les Grecs de l'Antiquité. Leur sou-



Cliché Anderson.

SAINT-PIERRE DE ROME.

venir était resté plus vivace en Italie que partout ailleurs. De nombreux restes des monuments romains, théâtres, arènes, temples, arcs de triomphe, étaient visibles dans toute l'Italie. Et dans les bibliothèques des couvents on trouvait des centaines de manuscrits grecs et latins qu'on traduisait en italien.

Aussi les écrivains de l'Antiquité sont lus, commentés et admirés. — L'invention de l'imprimerie permet de répandre leurs œuvres (les livres coûtent moins cher qu'autrefois), et beaucoup de gens les admirent. Les idées qu'elles contiennent n'ont pas vieilli. La langue est souvent très belle. Aussi on est tenté de les imiter.

L'érudit[1] le plus versé dans la connaissance des auteurs anciens à cette époque est un Hollandais du nom *d'Erasme*. Regardez son portrait (gravure page 43).

Les restes des monuments anciens, les bas-reliefs[2] *et les statues antiques servent de modèles aux architectes et aux sculpteurs.* — Voyez l'église de Saint-Pierre de Rome construite à cette époque (gravure page 44).



Cliché Bulloz.

LES ENFANTS CHANTEURS.

Bas-relief du sculpteur italien *Luca della Robia.*

« Quel naturel, quelle vie des attitudes et des expressions! »

Elle ne ressemble pas du tout aux cathédrales du Moyen Age. Ses lignes, ses proportions, ses éléments décoratifs sont tout autres.

De même le bas-relief qui représente des « Enfants chanteurs » de Luca Della Robbia (gravure ci-dessus). Voyez comme l'artiste a bien su sculpter les plis des draperies ! comme les attitudes sont vraies et les visages bien observés! Ainsi faisaient les sculpteurs grecs de l'Antiquité.

1. Érudit : savant qui s'occupe de littérature ou d'histoire.
2. Bas-relief : sculpture sur la face d'un mur, d'une porte (différence avec une statue).

III. — Grands parmi les grands, trois artistes de cette époque dominent tous les autres.

Ils sont comme les plus hautes cimes d'une chaîne de montagnes qui dépassent les nombreux sommets environnants.



Cliché Bulloz.

LA VIERGE A LA CHAISE, par *Raphaël*, peintre italien de la Renaissance.
A la beauté du dessin, à la grâce du geste maternel, s'ajoutent, dans le tableau original, les savantes harmonies et la délicatesse des couleurs.

Léonard de Vinci (1452-1519). — Il a réuni les dons les plus prodigieux et les plus variés. Il était à la fois peintre, sculpteur, poète et en même temps savant et ingénieur (n'a-t-il pas pressenti l'aviation?).

François Ier le fit venir à sa cour et ses tableaux les plus célèbres sont aujourd'hui au Louvre. Admirez le portrait de la Joconde et lisez le texte qui l'accompagne (page 48).

Michel-Ange a fourni un labeur surhumain, surtout comme sculpteur et comme peintre. Il avait, lui aussi, un génie universel.

Raphaël a travaillé surtout à Rome pour les Papes. Il est pour nous le peintre exquis des « Madones ». (Voyez la gravure de la page 46.)

IV. — On a appelé « Renaissance » ce retour à la pensée et à l'art des Anciens.

Vous comprendrez sans peine pourquoi. Les chefs-d'œuvre de l'Antiquité qui avaient été oubliés pendant des siècles semblaient *renaître*, c'est-à-dire naître une seconde fois. L'Art italien les remettait à la mode et les autres pays d'Europe l'imitèrent. Il se créa ainsi un courant *neuf* de pensée et d'art, qui partit d'Italie et gagna de proche en proche les Pays-Bas, l'Allemagne, surtout la France.



Cliché Bulloz.

LE BANQUIER ET SA FEMME.

La journée finie, le mari examine des pièces d'or ; sa femme feuillette un livre (œuvre de *Quentin Matsys*, peintre flamand de l'époque Renaissance, Musée du Louvre).

LECTURES

1. Le luxe des riches Vénitiens au XVIe siècle.

Les habitations impressionnent merveilleusement les yeux de qui les regarde du dehors. Mais quand on avait franchi les portes aux *marteaux de bronze finement ciselés*, on trouvait d'abord la cour intérieure, tantôt *décorée de fresques* ou délicieusement parée de plantes, tantôt *embellie de toutes les recherches d'une architecture somptueuse*.

Un puits à la *margelle sculptée* en occupait le centre; sous les portiques qui

l'encadraient, *des armes et des trophées étincelaient* aux murailles, *des statues et des vases s'alignaient*. Un escalier souvent ingénieusement aménagé montait aux appartements. La partie essentielle en était la grande salle de réception parée de *marbres d'Orient ou de brillantes céramiques;* de grandes cheminées décorées de sculptures se dressaient sur toute la hauteur des parois; de riches plafonds aux caissons peints et décorés mettaient au-dessus des têtes leur élégance somptueuse; et sur les murs tendus de *velours et de tapisserie*, décorés aussi de tableaux de maîtres, jouait à travers *les vitraux* sertis de plomb qui garnissaient les fenêtres une lumière tempérée et harmonieuse. Le mobilier n'était pas moins beau. *Vaisselles précieuses, verreries aux formes compliquées et charmantes, grands vases de majolique, lampes de cuivre* de style oriental se mêlaient en un élégant désordre sur les tables de *bois sculpté*, pleines de fleurs et d'herbes odorantes.

De beaux jardins enfin complétaient cette vue harmonieuse.

D'après DIEHL : *Une République patricienne; Venise*, Paris, Flammarion, 1931, pp. 239-241.

2. La Joconde.



Cliché Bulloz.

LA JOCONDE.
Portrait par le peintre italien *Léonard de Vinci*, Musée du Louvre.

« Ce n'est qu'un portrait de femme qu'on appelle la Joconde. Pas jolie, n'est-ce pas, au premier abord? Vous êtes tentés de me dire : n'est-ce que cela? Mais regardez-la encore, ou plutôt, laissez-la enfoncer dans vos yeux ses yeux étranges, comme contractés par un effort intérieur d'attention. Voyez! peu à peu elle s'anime, elle se met à vivre devant vous, la mystérieuse et charmante femme. Elle vous sourit, et ce sourire n'appelle pas le vôtre, il vous inquiète, il vous trouble. Involontairement, cette question se pose dans votre esprit : est-elle méchante, est-elle bonne? Et, si vous continuez à la regarder, elle vous apparaît de plus en plus vivante et de plus en plus mystérieuse, jusqu'à ce qu'elle se soit emparée de votre imagination, comme un secret irritant caché sous la grâce et la beauté. La Joconde, mes enfants, c'est peut-être la plus grande œuvre d'art que le monde ait vu naître de-

puis l'Antiquité. Devant ces yeux chargés d'une indéchiffrable pensée, devant le mystère de son sourire, des milliers d'hommes ont passé et passeront encore, et s'en iront avec ce tourment de l'inconnu que vous venez de sentir. »

PÉCAUT ET BAUDE : *l'Art* (Larousse, Paris).

3. Le Roi de France Henri III reçu à Venise en 1574.

« Arrivé à Murano, le roi fut reçu par *soixante* sénateurs montés dans *soixante gondoles*. On lui présenta une *gondole magnifique tendue de brocart d'or*, qui lui était destinée; et, auprès de lui, quarante jeunes nobles *vêtus de soie et d'or* firent le service d'honneur.

Le lendemain, le doge vint le chercher; le roi prit passage sur une galère manœuvrée par 400 rameurs, sur la poupe de laquelle *un trône était dressé*. Parmi les salves d'artillerie, le cortège, qui comptait plus de 200 *navires*, se mit en route pour Venise.

Au Lido, où d'abord on s'arrêta, *un arc de triomphe* était dressé que *décoraient des peintures de Tintoret et de Véronèse*. De là on gagna la ville, et *en grande pompe* on mena le roi au *Palais Foscari*, où il devait loger. Et telle était la beauté de la fête, qu'on entendit le roi s'écrier : « *Plût à Dieu que la reine*, ma mère, se trouvât là pour jouir de ce spectacle! »

Ch. DIEHL : *Une République patricienne : Venise*.
Paris, Flammarion, 1931, p. 237.

RESUMÉ

1. — A partir du XIVe siècle les villes italiennes, Florence, Rome, Venise en particulier, sont très belles : les princes et les nobles y vivent dans un grand luxe, de nombreux artistes travaillent pour eux.

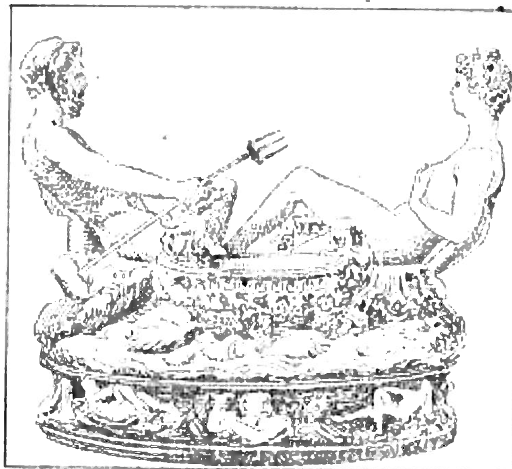
2. — De grands changements se produisent à cette époque dans l'art et la pensée, on admire et on *imite* les écrivains et les artistes de l'Antiquité.

3. — Trois artistes du XVe et du XVIe siècles dominent tous les autres :
Léonard de Vinci,
Michel-Ange,
Raphaël.

4. — Les anciennes civilisations de la Grèce et de Rome semblaient renaître avec un merveilleux éclat. C'est pourquoi on a appelé Renaissance la période qui a vu ce retour à l'Antiquité. Partie d'Italie la mode des Anciens gagnera l'Allemagne, la Flandre et surtout la France.

EXERCICES

1. — Pourquoi Henri III fut-il émerveillé en arrivant à Venise en 1574?
2. — Pouvez-vous expliquer pourquoi le souvenir des Romains et des Grecs s'était mieux conservé en Italie que partout ailleurs?
3. — Citez le nom du plus grand érudit de la Renaissance?
4. — Les visages des « Enfants chanteurs » sont-ils bien observés? Les draperies sont-elles habilement sculptées?
5. — Que savez-vous de Léonard de Vinci? Aimez-vous le portrait de la Joconde?
6. — Qu'avez-vous retenu de Michel-Ange?
7. — Pourquoi aimez-vous la Vierge à la Chaise?
8. — Expliquez le sens du mot Renaissance?

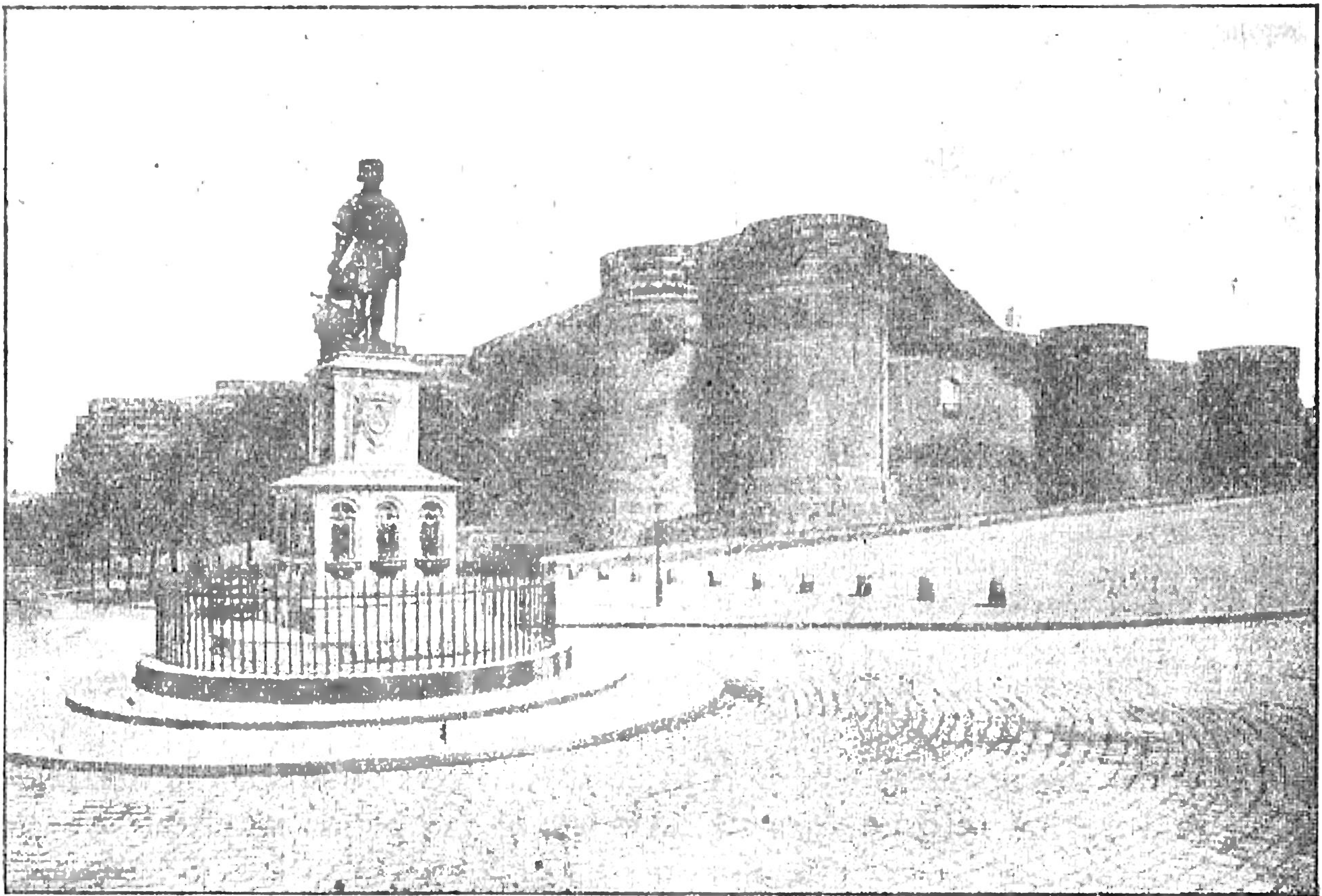


EN FRANCE AUSSI, IL Y A UNE BRILLANTE RENAISSANCE...

I. — De beaux châteaux surgissent du sol de France.

Voyez ici un château féodal : *le château d'Angers*, et, sur la page suivante un château de la Renaissance : *le château d'Azay-le-Rideau.* Ils n'ont pas du tout le même aspect.

Le premier est une *forteresse. Il fait tout de suite songer à la guerre.* Il

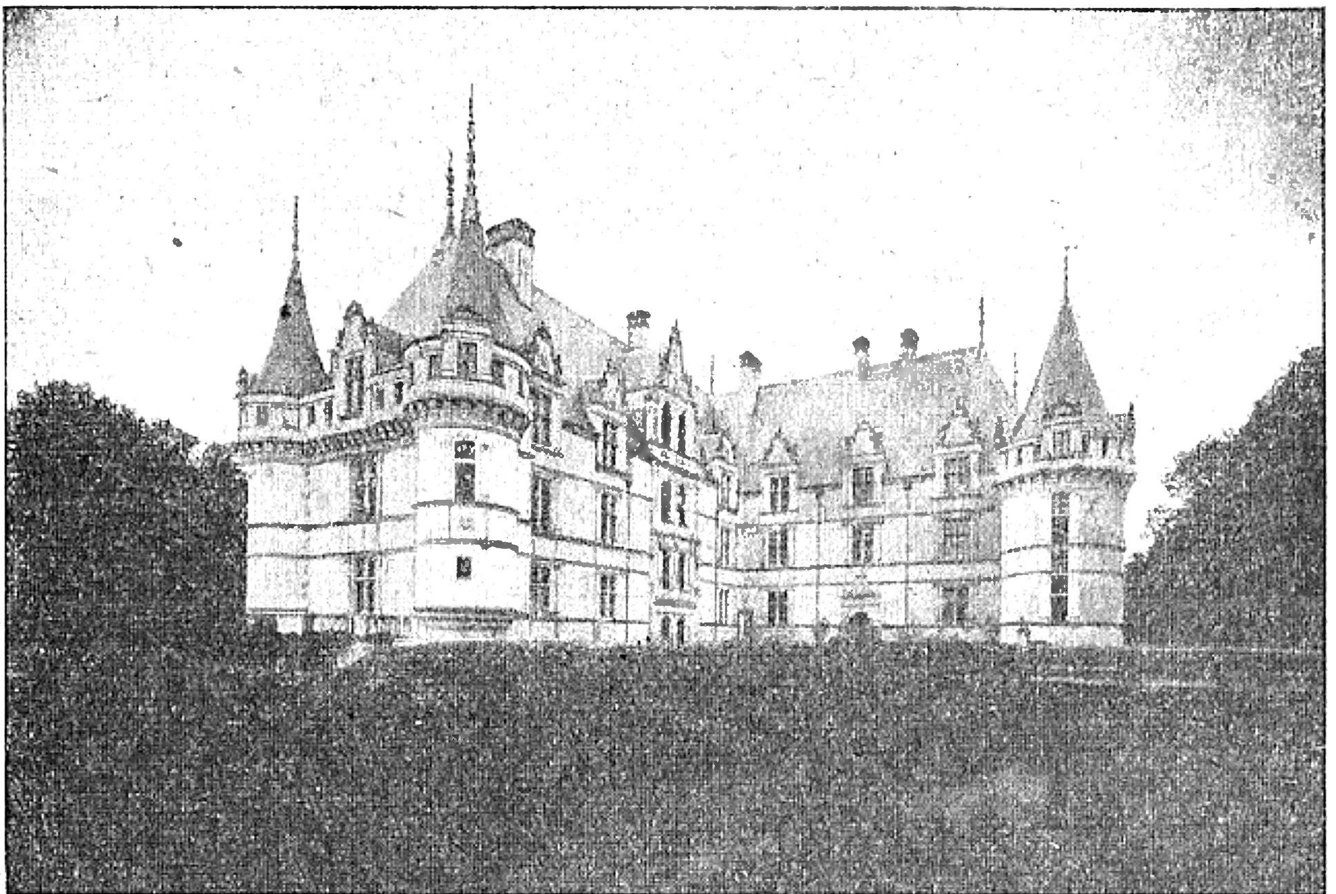


Cliché N. D.

UN CHATEAU FÉODAL : LE CHATEAU D'ANGERS.

a été construit pour abriter le seigneur et ses gens à une époque où les guerres civiles étaient fréquentes; aussi tout est méfiant et hostile dans les détails (pas de fenêtres, seulement des meurtrières, des tours, des créneaux, des fossés, etc.). On dirait une énorme carapace.

Regardez à présent le château d'Azay-le-Rideau construit en 1518. *Il ne parle plus du tout de guerre, mais de vie élégante et aimable.* Sans doute retrouve-t-on plus d'un souvenir du château fort : le plan général, les tourelles d'angles, les douves [1], les toits en poivrières [2], les créneaux, mais tout cela sert seulement à l'embellir; les murs sont percés jusqu'en bas de larges fenêtres qui laissent entrer à flot l'air et la lumière; les douves élargies sont devenues un miroir liquide qui reflète la blanche façade du château. Le parc est comme un écrin de verdure...



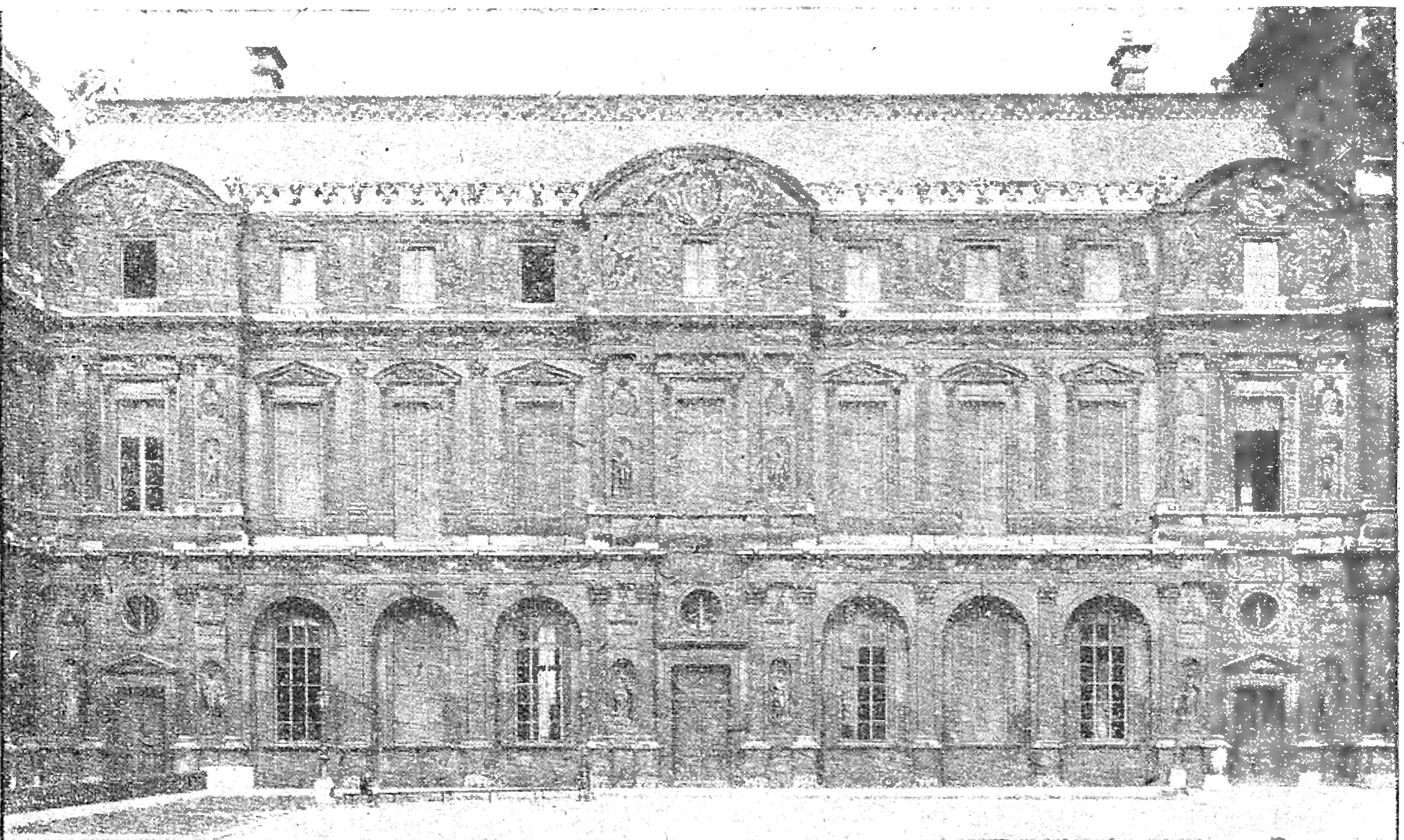
Cliché Bulloz

AZAY-LE-RIDEAU. UN CHATEAU RENAISSANCE QUI RESTE ENCORE TRÈS FRANÇAIS.

Le fracas des armures a cédé le pas au frou-frou de la soie, le martèlement guerrier au rythme léger de la danse, et l'appel du guetteur au son du cor...

C'est que la vie a bien changé depuis Louis XI; le roi est le maître : les seigneurs ne se font plus la guerre et ils n'ont plus besoin de châteaux forts. Vous savez que François Ier aime le luxe et le plaisir et qu'il a organisé une cour brillante; pour la loger, de belles résidences surgiront ou s'achèveront; à Paris c'est le Louvre et les Tuileries; sur les bords

1. Douves : fossés entourant le château et remplis d'eau.
2. Poivrières : toits pointus surmontant une tour, en forme d'entonnoir renversé.



Cliché Giraudon.

UN CHATEAU DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE QUI IMITE DAVANTAGE L'ITALIE ET L'ANTIQUITÉ : LE LOUVRE;
aile construite par Pierre Lescot à l'époque de Henri II.

(Toit plus bas qu'à Azay-le-Rideau, sans les ornements de Chambord. Bâtiment allongé. Trois pavillons, avec fenêtres et portes également réparties. Au rez-de-chaussée. vastes baies en plein cintre; sur les fenêtres, frontons triangulaires ou en arcs. Colonnes plates ou rondes surmontées de chapiteaux. Statues dans des niches. Ces divers procédés étaient familiers aux architectes de l'Antiquité et de la Renaissance italienne.

de la Loire, au milieu de parcs ombragés, ce sont Amboise, Blois, Azay-le-Rideau, Chambord (p. 22), Chenonceaux. Vous retiendrez le nom de deux architectes célèbres : *Pierre Lescot*, qui fit les plans du Louvre, et *Philibert Delorme*, ceux des Tuileries.

II. — La mode italienne a marqué l'art français, surtout après 1550.

Pendant trente années (1495-1526) les rois de France ont guerroyé en Italie, avides qu'ils étaient d'en posséder une part... Durant toute cette période les chevaliers français ont ainsi parcouru l'Italie, éblouis par sa beauté et sa richesse. Ils ont rapporté avec eux de nombreux objets d'art : tableaux, statues, vases, vaisselle d'or ou d'argent, armes ciselées, etc... François I[er] a même appelé auprès de lui des artistes italiens qu'il a installés à Fontainebleau. Ainsi peu à peu on s'est mis à aimer tout ce qui venait d'Italie, l'art antique en particulier. La mode s'en est mêlée et vous savez qu'elle est toute-puissante.

Voyez, par exemple, *le Louvre* de Pierre Lescot (gravure page 53). Il ne ressemble pas au château d'Azay-le-Rideau, qui est bien français d'allure. Un architecte de l'Antiquité aurait pu le signer (lisez l'explication de la gravure). Comparez de même les deux sculptures de la page suivante et lisez l'explication.

Vous retrouveriez la *même mode* dans le mobilier, l'orfèvrerie et toute la décoration.

Vous retiendrez le nom d'un grand céramiste : *Bernard Palissy*, qui trouva le secret d'un merveilleux émail au prix d'une vie entière de sacrifices... Admirez un de ces beaux plats (gravure page 56). Lisez le récit de ses inlassables recherches et de ses souffrances héroïques (lecture, page 55).

III. — Écrivains et savants français lisent et admirent les anciens grecs et romains, qu'ils rêvent d'égaler.

Jamais encore la France n'avait eu autant d'écrivains célèbres. *Marot* et *Ronsard* sont deux grands poètes. *Montaigne* écrit une sorte de journal de ses pensées quotidiennes. *Rabelais* compose une histoire de géants qui deviendra très populaire. (Connaissez-vous Gargantua et Pantagruel ?)

Quant aux sciences, elles font toutes des progrès, surtout la médecine. *Ambroise Paré* fut un chirurgien réputé, même à l'étranger.

Le roi François I[er], qui aimait beaucoup l'instruction, fonda le *Collège de France*, où l'on apprenait les langues anciennes et où des professeurs

illustres enseignaient toutes les sciences. Il est encore à l'avant-garde des recherches, aujourd'hui.



Cliché N. D.

UNE SCULPTURE DE L'ÉPOQUE RENAISSANCE

Nymphe de la Fontaine des Innocents, à Paris, par Jean Goujon. XVIe *siècle.*

Personnage et costume imités des anciens sculpteurs grecs. Exécution admirable, d'ailleurs. Regardez ces plis de draperies. Le marbre lui-même semble couler...



Cliché Bulloz.

UNE SCULPTURE DU MOYEN AGE.

Pleurant du tombeau de Philippe Pot. XVe *siècle.*

Tradition française. Personnage et costume de chez nous observés et rendus sur le vif.

Ainsi au XVIe siècle, la mode de l'Italie et de l'antiquité est alors visible partout; elle a *stimulé* les artistes et les écrivains français; elle leur a apporté des éléments neufs sans détruire autant qu'on l'a peut-être dit leur originalité.

En France comme en Italie, l'époque de ces nouveautés dans les arts, les lettres et les sciences, a été appelée la « *Renaissance* ».

LECTURE

Bernard Palissy.
Un modèle d'ingéniosité et d'énergie françaises.

Pendant 20 ans, Bernard Palissy cherche le secret de l'émail sur poteries « Je me mis à chercher les émaux, comme un homme qui tâte en ténèbres. Je pilai, de toutes les matières que je pouvais penser, et je les mettais sur des pièces obtenues en brisant des pots en terre. Puis ayant fait un fourneau à ma fantaisie, je mettais cuire lesdites pièces, pour voir si mes drogues pouvaient faire quelques couleurs de blanc... Quand j'eus bâtelé plusieurs années ainsi, je m'avisai d'envoyer les drogues que je voulais employer à quelque four de potier. Je couvris

trois ou quatre cents pièces d'émail et les envoyai à une poterie distante d'une lieue et demie de ma demeure... Mais il ne se trouvait rien de bon, car le feu des potiers n'était pas assez chaud.

... Dieu voulut qu'au moment où je commençais à perdre courage, il se trouva une épreuve sur les 300 apportées à la verrerie qui fut fondue en 4 heures, blanche et polie; elle me causa une joie telle que je pensais être une nouvelle créature. J'employai 7 ou 8 mois à faire des vases en terre; puis je bâtis un four de verrier;



Cliché Bulloz.

BERNARD PALISSY : PLAT EN TERRE ÉMAILLÉE.

Observez la décoration avec des feuillages et des animaux.

il fallut que je maçonnasse tout seul, que je fasse le mortier, que j'aille quérir moi-même la brique sur mon dos. Il me fallut travailler l'espace de plus d'un mois pour broyer les matières dont je voulais obtenir l'émail. Mais bien que je fusse six jours et six nuits devant le fourneau sans cesser de brûler du bois par les deux gueules, il me fut impossible de pouvoir faire fondre l'émail; j'étais comme un homme désespéré.

... Le bois m'ayant manqué, je fus contraint de brûler les étais qui soutenaient les taillis de mon jardin, puis les tables et le plancher de ma maison. J'étais en une telle angoisse que je ne saurais dire; car j'étais tout tari et desséché,

à cause du labeur et de la chaleur du fourneau. Il y avait plus d'un mois que ma chemise n'avait séché sur moi. Encore, pour me consoler, on se moquait de moi, et même ceux qui me devaient secourir allaient crier par la ville que je faisais brûler le plancher, que j'étais fol. Les autres disaient que je cherchais à faire de la fausse monnaie; et je m'en allais par les rues, tout baissé comme un homme honteux. J'étais endetté en plusieurs lieux, et avais ordinairement deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires. Personne ne me secourait; mais au contraire ils se moquaient de moi en disant : « Il lui appartient bien de mourir de faim parce qu'il délaisse son métier. »

... J'ai cru entrer jusqu'à la porte du sépulcre. Je me suis trouvé pendant plus de dix ans si amaigri qu'il n'y avait aucune forme ni apparence de grosseur à mes bras et à mes jambes... je m'allais souvent promener dans la prairie de Saintes, en considérant mes misères et mes ennuis. Pendant plusieurs années, n'ayant rien pour faire couvrir mes fourneaux, j'étais toutes les nuits à la merci des pluies et des vents, sans avoir aucun secours, aide ni consolation, sinon des chats-huants, qui chantaient d'un côté, et des chiens qui hurlaient de l'autre.

Parfois, il se levait des vents et des tempêtes qui soufflaient de telle sorte que j'étais contraint de quitter là tout, avec perte de mon labeur; plusieurs fois, n'ayant rien de sec sur moi, je m'en allais coucher à minuit ou au point du jour, accoutré comme un homme qu'on aurait traîné par tous les bourbiers de la ville, bricolant sans chandelle, tombant d'un côté et d'autre comme un homme ivre de vin et rempli de grandes tristesses »...

Bernard PALISSY (de *l'Art de Terre*).

RÉSUMÉ

1. — La vie de Cour est très brillante sous François Ier (1515-1547) et Henri II (1547-1559). Ces rois font construire de magnifiques résidences à Paris et sur les bords de la Loire.

2. — Les guerres d'Italie ont donné aux Français le goût de l'art italien et antique. Surtout après 1550, architectes et sculpteurs français imitent les anciens grecs et romains.

Pierre Lescot construit le Louvre. Jean Goujon sculpte de beaux bas-reliefs.

3. — Un grand céramiste, Bernard Palissy, découvre le secret de l'émail.

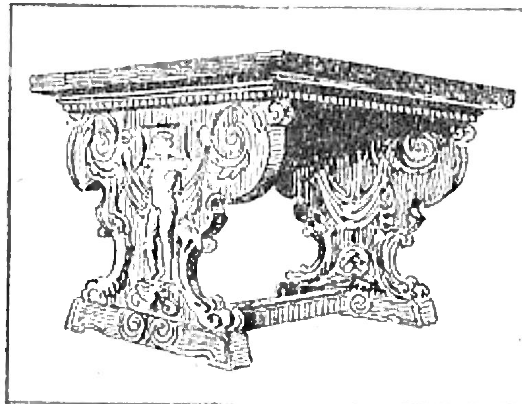
4. — La France a de grands écrivains : des poètes, Ronsard et Marot; des prosateurs : Montaigne et Rabelais. Tous admirent les auteurs de l'Antiquité et les prennent pour modèles.

Elle a aussi des savants d'une grande réputation : Ambroise Paré.

5. — Le roi François Ier, qui aime beaucoup l'instruction, fonde le Collège de France.

EXERCICES

1. — Est-ce que les châteaux de la Renaissance ressemblent aux châteaux forts?
2. — Citez quelques beaux châteaux de la Renaissance. Qui a construit le Louvre, les Tuileries?
3. — Y a-t-il dans votre région des châteaux, des œuvres d'art datant de cette époque?
4. — Comment les Français ont-ils connu l'art italien?
5. — Qu'est-ce qui vous paraît admirable dans les longues recherches de Bernard Palissy?
6. — Citez deux grands poètes français de la Renaissance? deux grands prosateurs?
7. — Quelles sont les œuvres qui servaient de modèles aux artistes et aux écrivains français de la Renaissance.?
8. — Est-ce que le roi François Ier aimait les arts et l'instruction?



UN GRAND CHANGEMENT RELIGIEUX : LA RÉFORME

SES CONSÉQUENCES DOULOUREUSES : LES GUERRES DE RELIGION

Jusqu'alors il n'y avait eu qu'une seule religion dans toute l'Europe de l'Ouest : le catholicisme.

Cela va changer sous le règne de François Ier (1515-1547).

I. — Un grand nombre de catholiques sont mécontents de l'Eglise.

Ils trouvent que les Papes et les évêques de la Renaissance aiment trop le luxe et n'apportent plus l'ardeur d'autrefois à combattre l'impiété. A présent que les livres sont plus nombreux, beaucoup lisent les Evangiles et voudraient que l'Eglise revienne à ce grand élan de foi, d'amour et de pauvreté.



Cliché N. D.

CALVIN.
Portrait à la Bibliothèque de Genève.

II. — Un moine allemand, nommé Martin Luther, se querelle avec le Pape et fait de nombreux partisans; Calvin suit son exemple.

Regardez le portrait de Luther (gravure page 61). Ce moine est un croyant sincère et ardent; l'amour de Dieu le consume. Mais en 1510, à la suite d'un voyage à Rome, il revient in-

digné du luxe tout païen dans lequel vit le Pape Jules II. Quelques années après, il refuse d'obéir au Pape et le fait savoir à tous les fidèles de sa petite ville. Beaucoup lui donnent raison; la querelle s'envenime et devient très grave. L'Empereur Charles-Quint, qui redoute le désordre, essaie de réconcilier les deux adversaires, mais il échoue. Et les partisans de Luther, qu'on appelle les « Réformés » ou les « Protestants », se multiplient dans toute l'Allemagne.

Pendant ce temps une autre doctrine protestante, partie de Genève, s'est répandue en France. Elle a été prêchée par un Français très sévère, du nom de *Calvin*. Il a exposé ses idées dans « l'Institution chrétienne », un livre écrit en beau français, que de nombreux catholiques lisent alors en cachette et se passent de la main à la main.

III. — **François Ier et surtout Henri II essayent d'arrêter la Réforme en France. Mais ils n'y parviennent pas.**

Vers 1560, un tiers du royaume est gagné à la religion de Calvin : la Normandie, la Picardie, le Centre, l'Ouest, le Dauphiné, le Languedoc comptent de très nombreux convertis. Et pourtant ils sont poursuivis, jetés en prison, brûlés vifs (lecture n° 1, page 63). Mais la persécution ne peut rien contre la foi...

Ils ont des chefs parmi les plus grands seigneurs : *Antoine de Bourbon, roi de Navarre*, et son frère, *le prince de Condé*, tous deux cousins du roi et descendants de saint Louis. Les catholiques ont à leur tête la puissante famille des Guises, en particulier *François de Guise*, qui a défendu Metz, contre Charles-Quint (lecture n° 4, page 41) et repris Calais aux Anglais. Les deux partis se haïssent et sont armés : la France est menacée d'une lutte sanglante; des jours bien sombres vont marquer son histoire.

III. — **La veuve de Henri II, Catherine de Médicis, parvient à maintenir la paix jusqu'en 1562, mais ensuite pendant 30 ans les Français se déchirent.**

Henri II est mort, laissant quatre fils bien jeunes et de santé fragile. François II meurt au bout d'un an. Charles IX, qui lui succède, n'a que dix ans. Sa mère gouverne à sa place et essaye d'échapper à la fois aux Bourbons protestants et aux Guises catholiques, mais ce n'est pas aisé. Il y a alors un Ministre plein de sagesse qui voudrait que les Français s'aiment les uns les autres et soient tous unis dans le même désir de bien servir le roi et la France. Mais la haine rend sourd aux meilleurs conseils et personne n'écoute *Michel de l'Hospital* (lecture n° 2, page 63).

La guerre civile éclate en 1562; elle durera trente ans, trente ans de

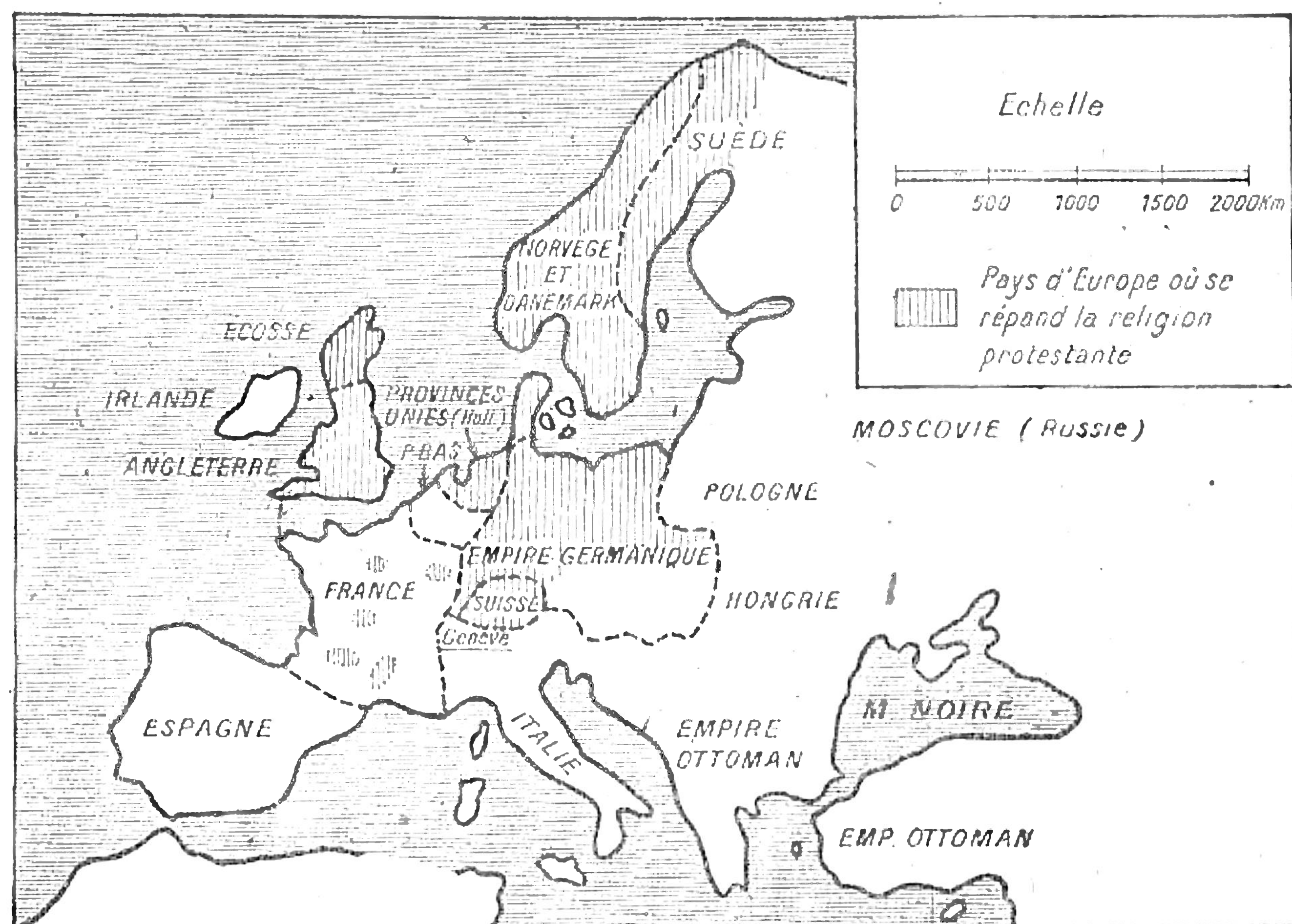


Cliché Bulloz.

LUTHER, portrait par le peintre allemand *Holbein.*

nuit et de sang sur la France. Aveuglés par la haine, les Français n'hésitent pas à faire appel à l'étranger : les protestants à Elisabeth d'Angleterre, les catholiques au roi d'Espagne Philippe II. Ils oublient que les rois étrangers pensent surtout à retirer un gros profit de leur intervention et qu'il est dangereux de leur demander un appui. C'est là une grande faute contre la Patrie.

Jamais on ne connut plus de sanglantes erreurs et plus d'atrocités. Le catholique Montluc fit des exécutions terribles de protestants; le



LES PROGRÈS DU PROTESTANTISME.

baron protestant des Adrets obligea ses prisonniers à sauter du haut d'une tour. La nuit du 24 *août 1572* est restée tristement célèbre sous le nom de *Massacre de la Saint-Barthélemy.* Inquiets de voir Charles IX accorder sa confiance à l'amiral protestant Coligny, les Guises et Catherine de Médicis finirent par persuader le roi que les protestants projetaient de le tuer. Effrayé, celui-ci donna l'ordre d'assassiner tous ceux qui étaient à Paris; la province suivit parfois l'exemple de la capitale et ce fut une horrible tuerie. « Que de sang, que de sang ! » criait Charles IX dans son agonie en 1574.

Sous le règne de son frère Henri III, le désordre ne fit qu'augmenter.

C'était un prince frivole et bien au-dessous de la tâche qui l'attendait. Le vrai roi de France est le chef des catholiques, Henri de Guise, surnommé le Balafré. Les Parisiens le portent en triomphe en 1588 et Henri III, exaspéré par la jalousie, le fait assassiner. Mais ce crime rend le roi odieux aux catholiques et il meurt poignardé par un moine, l'année suivante (1589).

Après un martyre de trente ans, la France n'est plus que ruines et misère. Incendies, pillages, massacres, assassinats ont couvert de plaies tout le corps de la France (lecture n° 4, page 64).

Spectateur de tous ces désordres, le roi d'Espagne, Philippe II, songe à s'emparer de notre pays. La France est aux bords d'un abîme et il semble qu'il faille un miracle pour la sauver.

LECTURES

1. Exécutions de protestants à Paris (1533-1535).

Le 10 novembre 1534, sept personnes furent condamnées à faire amende honorable dans un tombereau, tenant chacune une torche ardente à la main, à être brûlées, à avoir leurs biens confisqués.

Le premier, Barthélemy Mollon, fils d'un cordonnier, fut brûlé vif au cimetière Saint-Jean, le 13 novembre. Le second fut Jean du Bourg, riche drapier, demeurant à Saint-Denis, à l'enseigne du « Cheval noir »... Le troisième fut un imprimeur de la rue Saint-Jacques, qui avait imprimé et vendu des livres de Luther; etc

Le 24 janvier 1535 furent brûlés six luthériens. Le lendemain fut brûlée la femme d'un cordonnier, qui était maîtresse d'école et mangeait de la chair le vendredi et le samedi.

Le 18 septembre 1535, deux compagnons, faiseurs de rubans de soie et de tissus, furent brûlés tout vifs, l'un à la place Maubert, l'autre au cimetière Saint-Jean. Ils étaient natifs de Tours; ils arrivaient d'Allemagne et des Flandres, d'où ils avaient apporté des livres luthériens qu'ils voulaient faire relier et vendre à Paris...

D'après le *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 379-382.

2. Paroles de Michel de l'Hospital (1560).

« La bonne vie, comme dit le proverbe, persuade plus que l'oraison; le couteau vaut peu contre l'esprit.

La bonne vie des pasteurs vaut plus, pour la conversion des dissidents, que les prêches et sermons.

Regardez comment et avec quelles armes vos prédécesseurs, anciens Pères, ont vaincu les hérétiques de leur temps; nous devons par tous moyens essayer

de retirer ceux qui sont dans l'erreur, et ne faire comme celui qui, voyant l'homme ou la bête chargée dans le fossé, au lieu de la retirer, lui donne du pied; nous la devons aider sans attendre qu'on nous demande secours; qui fait autrement est sans charité : c'est plus haïr les hommes que les vices.

Prions Dieu incessamment pour eux, et faisons tout ce qu'il nous sera possible pour les convertir; la douceur profitera plus que la rigueur. Otons ces mots diaboliques, noms de partis, factions et séditions, luthériens, huguenots, papistes : ne changeons pas le nom de Chrétiens... »

3. L'assassinat du duc de Guise.

« Sur les huit heures, M. Revol, Secrétaire d'Etat, sortant du Cabinet du Roy, vint dire à M. de Guise, qui était assis au Conseil, que le roi le demandait. Aussitôt Guise part et, étant entré dans le cabinet royal, tenant son chapeau d'une main et levant la tapisserie de la porte de l'autre, étant penché pour entrer (car la porte se trouvait fort basse), 25 gentilshommes avec poignards et grandes dagues, qu'ils avaient mis sous leurs manteaux, le poignardèrent si soudain qu'il n'eut loisir que de dire : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ». Il alla tomber au pied du lit du Roi où, sans parler, il rendit les derniers soupirs. Aussitôt un tapissier qui détendait la tapisserie reçut l'ordre d'en mettre une pièce sur le adavre du duc.

Le trépignement et le bruit étant entendus par le Cardinal de Guise et l'Archevêque de Lyon, les firent sortir du Conseil pour secourir le Duc; mais, à la porte, les gardes leur présentèrent la pointe de leurs hallebardes...

(Mémoires de P. VICTOR PALMA CAYET, né en 1525. Dans : *Collection Universelle des mémoires pour servir à l'Histoire de France.* Tome LV, p. 261 et 267.)

4. La France pendant les guerres de religion.

Les troupes ne recevaient pas leurs soldes et devaient réquisitionner. Elles frappaient les campagnes de lourdes contributions, enlevaient le bétail, ou s'emparaient de la personne des récalcitrants. Leur marche répandait la terreur dans la population civile. Le son lointain des tambours, la poussière soulevée à l'horizon par les argoulets [1] galopant dans la plaine étaient pour les paysans le signal de la fuite. C'était alors chez tous ces pauvres gens une panique, une agitation, une cohue tragi-comique : on clôturait portes et fenêtres, comme si les maraudeurs pouvaient être arrêtés par ce vain obstacle; on chassait le bétail devant soi, on emportait ses économies, on se chargeait, on chargeait les bêtes de somme des ustensiles les plus indispensables, on détachait de la cheminée les salaisons qui, dans la vie errante, devaient empêcher de mourir de faim, on se sauvait dans le bois le plus voisin, on s'entassait dans les églises.

A côté des troupes régulières, il y avait des bandes de pillards, ramassis de

1. *Argoulets :* soldats à cheval armés de l'arc, puis de l'arquebuse (plus tard : les dragons).

soldats licenciés dont le seul but était le brigandage. Elles liaient les paysans et les prêtres sur un banc, leur faisaient racheter aux enchères leurs lettres de prêtrise ou la conservation d'un membre menacé de mutilation.

Elles avaient mille inventions pour faire déclarer à l'habitant la cachette où il avait enfoui ses économies : on lui serrait la tête avec une corde, on le pendait par les aisselles ou par les doigts, on lui brûlait les pieds avec une pelle rougie au feu, on l'enfermait dans un four, on lui faisait prendre un bain prolongé, on le tenaillait, on le rôtissait comme un chapon, on le salait, on le faisait jeûner, on le crucifiait, on le faisait enfler jusqu'à ce qu'il crevât, on lui perçait les lèvres.

Un ambassadeur vénitien en France écrivait : « Partout des ruines; le bétail est en grande partie détruit, de sorte qu'on ne peut plus labourer et que la plupart des champs restent en friches. La population n'est plus comme autrefois probe et civile. La misère, la vue du sang, la guerre l'ont rendue rusée, grossière, sauvage... Il y a des révoltes, des jacqueries. »

D'après FAGNIEZ : *l'Économie sociale sous Henri IV*, 1897, Hachette.

RÉSUMÉ

1. — Au début du XV[e] siècle un grand nombre de catholiques sont mécontents de l'Eglise. Ils voudraient bien que d'importantes réformes soient faites.

2. — A partir de 1517 un moine allemand, nommé Luther, prêche une nouvelle doctrine chrétienne qui n'est pas soumise à l'autorité du Pape. Il a de nombreux partisans qu'on appelle les « Réformés » ou « Protestants ». Pendant ce temps une autre doctrine encore plus sévère, prêchée par Calvin, se répand en France.

3. — En France, Protestants et Catholiques forment deux camps hostiles. Malgré les conseils de Michel de l'Hospital, une atroce guerre civile éclate en 1562. Elle dure 30 ans. Le massacre de la Saint-Barthélemy en 1572 en est le plus triste épisode.

4. — La France divisée faillit passer aux mains de l'étranger; le roi d'Espagne songea à s'en emparer.

EXERCICES

1. — Pourquoi a-t-on appelé les partisans de Luther des « Protestants » ou « Réformés »?
2. — Quelles sont les provinces françaises où les protestants étaient les plus nombreux?
3. — Quels sont les chefs du parti protestant? du parti catholique?
4. — Quels conseils donnait Michel de l'Hospital aux Français?
5. — A qui les catholiques et les protestants ont-ils fait appel pour triompher les uns des autres?
6. — Pourquoi pensons-nous qu'ils ont très mal agi?
7. — Que savez-vous de la Saint-Barthélemy?
8. — Qui fut le vrai roi de France sous le règne de Henri III?
9. — Décrivez d'après la lecture n° 4 la grande misère des paysans à la fin des guerres de religion?
10. — Quelle leçon les Français doivent-ils tirer des guerres de religion?

LA FRANCE EST SAUVÉE.
HENRI IV (1589-1610)

I. — Jamais roi n'eut plus triste héritage.

Henri III n'a pas d'enfant. Son cousin *Henri de Navarre* est son héritier légitime : il descend directement de saint Louis; mais il est calviniste et les catholiques ne veulent à aucun prix d'un roi protestant. Ils sont organisés en une « Ligue » puissante et appuyés par une armée espagnole. Paris est aux mains de leur chef, le duc de Mayenne, et des Espagnols y tiennent garnison. Beaucoup d'autres seraient découragés; mais Henri IV est bien décidé à gagner la partie : il aime la France de tout son cœur et il a toutes les qualités pour réussir. *Aucun roi de France ne fut meilleur soldat*. Elevé dans une atmosphère de bataille, il a souvent guerroyé et la vie de camp n'a pas de secret pour lui. Au combat il est un chef qu'on suit et qu'on défend jusqu'au dernier souffle. Et avec cela il est très gai : il aime plaisanter et a toujours le mot pour rire. *Sa bonne humeur autant que sa bravoure le font aimer de tous; on lui obéit volontiers.*

II. — Henri IV conquiert son royaume.

1. *Arques et Ivry :* Avec une petite troupe il se rend en Normandie où peuvent lui arriver d'Angleterre des soldats et de l'argent. Mayenne vient l'y attaquer près de Dieppe et se fait battre une première fois à *Arques;* puis, l'année suivante, près de Dreux, à *Ivry*. Le jour de cette bataille le roi fit deux réflexions qui sont dans toutes les mémoires. Ses généraux lui ayant fait remarquer qu'il n'avait prévu aucune retraite dans son plan de combat : « Point d'autre retraite, répond-il, que le champ de bataille. » Puis au moment d'engager la lutte et montrant son panache blanc, il crie : « Enfants... voici le signe de ralliement, vous le verrez toujours sur le chemin de l'honneur et de la victoire. »

2. *Henri IV se fait catholique :* Mais les catholiques ne se soumettent pas, au contraire. Leurs chefs parlent même de donner la couronne de France à la fille du roi d'Espagne. *La situation est très grave et Henri IV comprend qu'il ne pourra jamais régner sur la France s'il ne se fait pas catholique.* Il se convertit alors en grande cérémonie en 1594 (lecture n° 1);



Cliché Bulloz.

LE ROI HENRI IV.
Portrait par le peintre flamand *Porbus*.

seuls quelques Ligueurs fanatiques veulent encore lui résister; mais le bon roi Henri les gagne les uns après les autres; il n'a pas de rancune et sait qu'il est sage, lorsqu'on devient roi, d'oublier toutes les offenses qu'on a pu recevoir.

3. *Il chasse les Espagnols :* Il ne lui reste à présent qu'à mettre dehors les Espagnols. Il les bat et, par la paix de *Vervins*, en 1598, les oblige à quitter la France (lecture n° 2). Alors tous les *Français respirent plus à l'aise. Ils sont libérés des étrangers.*

III. — Henri IV rétablit la paix religieuse entre les Français : l'Édit de Nantes, 1598.

Trente années de guerres civiles ont laissé aux Français une fièvre de haine qu'il faut calmer. Lisez ce qu'écrivait Henri IV en 1576, alors



Cliché Bibliothèque Nationale, Estampes.

HENRI IV JURANT L'ÉDIT DE NANTES.
(Photographie d'un dessin de l'époque.)

qu'il n'était encore que le chef du parti protestant : « Nous sommes tous Français et concitoyens d'une même patrie; donc il nous faut accorder

par raison et douceur, et non par rigueur et cruauté, qui ne servent qu'à irriter les hommes .»

L'Édit qu'il signe à *Nantes* en 1598 accorde aux protestants de grandes libertés et les met à l'abri des persécutions. Cela vous paraît naturel, mais à l'époque c'était nouveau et hardi. Jamais un souverain n'avait encore admis que certains de ses sujets aient une autre religion que la sienne : les protestants avaient été emprisonnés, pendus ou brûlés vifs en France sous le règne de François Ier et de Henri II, de même qu'en Espagne au temps de Philippe II. Charles-Quint avait combattu de toutes ses forces la Réforme en Allemagne, tandis qu'Henri VIII et Elisabeth traquaient les catholiques en Angleterre.

L'Édit de Nantes est donc tout à l'honneur d'Henri IV et de notre pays. On est fier de penser que la France a été la première à donner l'exemple de la « tolérance religieuse », et, après la grande nuit des guerres de religion, cela est comme un rayon d'espérance.

IV. — **Henri IV n'admet pas qu'on lui désobéisse.**

Le désordre a été le vrai roi de France pendant les guerres de religion, et tout le prestige qui s'attachait à la personne du roi depuis François Ier s'est peu à peu évanoui. Vous savez que les Ligueurs voulaient même changer de roi et mettre leur chef Henri de Guise à la place d'Henri III.

Mais Henri IV est un grand roi : il sait à la fois se faire craindre et se faire aimer; le peuple le vénère et les grands le respectent. Lorsqu'il le faut il sait briser net toute résistance. Lisez l'avertissement sévère qu'il donne au Parlement [1] de Paris lorsque celui-ci prétend s'opposer à l'Édit de Nantes (lecture n° 3). C'en est donc fini des intrigues, des complots, des ligues, des partis. Le peuple de France est heureux parce qu'il peut travailler en paix.

LECTURES

1. — La conversion de Henri IV.

Le dimanche 25 juillet, sur les 8 à 9 heures du matin, le Roy, revêtu d'un pourpoint et de chausses de satin blanc, bas à attaches de soie blanche et souliers blancs, manteau et chapeau noir, assisté de plusieurs grands princes, seigneurs, officiers de la Couronne et autres gentilshommes convoqués à cet effet, des Suisses

1. Les magistrats du Tribunal royal, le plus important du royaume.

de sa garde, le tambour battant, des officiers de la Prévôté de son hôtel et de ses autres gardes du corps tant Ecossais que Français, et de 12 trompettes, tous marchant devant lui, fut conduit depuis la porte de son logis jusqu'à la grande église de Saint-Denis, richement parée de tapisseries relevées de soie et de fils d'or; les rues étaient tapissées aussi, pleines de jonchées et de fleurs; le peuple, venu de toutes parts en nombre infini pour voir cette cérémonie, criait d'allégresse : « Vive le Roy! Vive le Roy! Vive le Roy! »

Sa Majesté arrivée au grand portail de l'église, M. l'Archevêque de Bourges l'attendait, assis en une chaire couverte de damas blanc, où, sur les deux bouts du dossier, étaient les armes de France et de Navarre. L'Archevêque lui demanda qui il était. Sa Majesté répondit : « Je suis le Roy. » L'Archevêque répliqua : « Que demandez-vous? » — « Je demande, dit Sa Majesté, à être reçu au giron de l'Eglise catholique et romaine. » — « Le voulez-vous? » dit M. de Bourges. A quoi Sa Majesté répondit : « Oui, je le veux et le désire. » Et à l'instant, à genoux, elle fit profession de foi, disant : « Je proteste et jure devant la face de Dieu tout-puissant de vivre et mourir dans la religion catholique..., de la protéger et de la défendre envers tous, au péril de mon sang et de ma vie, renonçant à toutes les hérésies contraires »...

D'après la *Collection Universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'Histoire de France.* Tome LVIII, p. 365 et suivantes.

2. Les Espagnols quittent Paris.

« Après que le roi eut dîné au château du Louvre il monta à cheval, ayant quitté la cuirasse, et vint à la porte de Saint-Denis pour voir sortir les garnisons. Il se mit à une fenêtre au-dessus de la porte d'où il voyait de front dans la grande rue de Saint-Denis. Bientôt après commencèrent à passer les compagnies de Napolitains, au milieu desquelles étaient celles des Espagnols...; derrière tout cela marchaient les compagnies des Lansquenets et Wallons. Sa Majesté salua courtoisement tous les chefs des compagnies selon le rang qu'ils tenaient, même le duc de Feria, Ibarra et Taxis, auxquels elle dit : « Recommandez-moi à votre maître, mais n'y revenez plus. »

Ce qui donna occasion de sourire aux seigneurs et gentilshommes, et aux archers des gardes qui y étaient présents, armés de pied en cap, tenant la pique en main.

Les soldats marchaient quatre à quatre, et lorsqu'ils passaient au-devant de la fenêtre où était Sa Majesté, avertis de sa présence, ils levaient les yeux en haut, le regardant, tenant leurs chapeaux à la main, et puis les têtes baissées, profondément ils s'inclinaient et, faisant de très humbles révérences, ils sortaient de la ville.

... Il tombait une telle pluie que l'on disait qu'elle était envoyée du ciel sur leurs têtes pour montrer son courroux contre eux... »

Palma Cayet, *Chronologie novenaire, 1594.*



Cliché Bibliothèque Natio le, Estampes.

LES ESPAGNOLS QUITTENT PARIS EN 1598.
Photographie d'après un dessin de l'époque.
Lisez le récit de cette scène page 70.

3. Henri IV exige des magistrats une stricte obéissance *(7 février 1599 : harangue aux magistrats du Parlement de Paris)* au sujet de l'Édit de Nantes.

Vous me voyez en mon cabinet où je viens parler à vous non point en habit royal ou avec l'épée ou la cape, comme mes prédécesseurs, ni comme un prince qui vient parler aux ambassadeurs étrangers, mais vêtu comme un père de famille, en pourpoint, pour parler familièrement avec ses enfants. Ce que je veux dire, c'est que je vous prie de vérifier l'édit que j'ai accordé à ceux de la Religion. Ce que j'en ai fait est pour le bien de la paix; je l'ai faite au dehors, je la veux faire au dedans de mon royaume. Vous me devez obéir. Je couperai la racine à toutes factions [1] et à toutes les prédications séditieuses, faisant raccourcir tous ceux qui les suscitent. J'ai sauté sur des murailles de ville, je sauterai bien sur des barricades. Ne m'alléguez point la religion catholique : je l'aime plus que vous, je suis plus catholique que vous : je suis fils aîné de l'Eglise : nul de vous ne l'est ni le peut être. Vous vous abusez si vous pensez être bien avec le Pape:

1. *Factions :* partis, groupements hostiles au roi.

j'y suis mieux que vous. Quand je vous l'entreprendrai, je vous ferai tous déclarer hérétiques, pour ne me vouloir pas obéir. Vous avez beau faire, je saurai ce que chacun de vous dira; je sais tout ce qu'il y a en vos maisons; je sais tout ce que vous faites, tout ce que vous dites; j'ai un petit démon qui me le révèle. Ceux qui ne désirent pas que mon édit passe me veulent la guerre. Je la déclarerai demain à ceux de la Religion; mais je ne la leur ferai pas; vous irez tous avec vos robes et ressemblerez à la procession des Capucins, qui portaient le mousquet sur leurs habits. Il vous ferait beau voir.

Les orateurs politiques de la France, des origines à 1830 par CHABRIER et JACOULET, Paris, Hachette, 1898, pages 150-151.)

RÉSUMÉ

1. — Henri de Navarre est l'héritier légitime de Henri III. Mais il est protestant et les catholiques ne le veulent pas pour roi.

2. — Henri IV est bien résolu à conquérir son royaume. Il bat le duc de Mayenne en Normandie, à *Arques* et *à Ivry*. Puis il se convertit au catholicisme et fait son entrée à Paris en 1594. Il bat ensuite les Espagnols et, par la paix de Vervins en 1598, les oblige à quitter la France.

3. — Par l'Édit de Nantes en 1598, Henri IV rétablit la paix religieuse entre les Français. C'est là un acte raisonnable et hardi pour l'époque.

4. — Henri IV sait se faire obéir de tous. Il est énergique quand il le faut pour le bien de la France. Peu à peu il rétablit l'ordre et permet à son peuple de travailler en paix.

EXERCICES

1. — Lorsque Henri IV succède à Henri III, on peut dire qu'il est un roi sans royaume. Pourquoi?
2. — Quelles sont les qualités de caractère qui ont permis à Henri IV de vaincre tant de difficultés?
3. — Quelles sont les victoires remportées par Henri IV sur le duc de Mayenne?
4. — Pourquoi Henri IV s'est-il converti au catholicisme? à quelle date?
5. — Que savez-vous de la paix de Vervins?
6. — Qu'est-ce que l'Édit de Nantes? Pourquoi a-t-il été très important?
7. — Henri IV avait-il raison de se faire obéir de tous?
8. — Connaissez-vous, dans votre région, des événements relatifs au règne d'Henri IV?
9. — Que vous rappelle cette date : 1598?

SOUS LE RÈGNE DE HENRI IV (1589-1610)

AVEC LA PAIX, LA FRANCE RETROUVE LE TRAVAIL ET LA RICHESSE

I. — « La campagne pleure partout... Les hommes qui l'habitaient ont la plupart péri. »

Ainsi se lamente un Français[1] à l'avènement de Henri IV. Pendant plus de trente années, les belles campagnes de France ont été un champ de combat. Partout il y a des soldats qui campent, ils pillent les récoltes, volent le bétail, sèment la terreur. Les paysans eux-mêmes, aveuglés par la haine religieuse, incendient leurs maisons et s'entre-tuent. La peste et la famine suivent les brigands à la trace... Aussi les terres restent en friche, les villages en ruine et déserts. On se croirait revenu aux plus sombres jours de la guerre de Cent ans.

Henri IV a pitié de cette grande détresse; il aime beaucoup son peuple et il est bien décidé à le rendre plus heureux.

II. — Un ami tout dévoué au roi, Sully, l'aide à relever la France.

C'était une lourde tâche et jamais le roi n'aurait pu en venir à bout tout seul. Aussi les Français ont-ils gardé une vive reconnaissance à Sully. Protestant, il avait été le compagnon fidèle du roi pendant toutes les guerres. Devenu ministre, il n'a plus qu'un désir : bien servir son roi et son pays et il accomplit un travail énorme. Ses journées y passent tout entières et il ne s'accorde quelque repos qu'après souper (lisez plutôt le texte no 1). Il est le grand ami des paysans : « Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France, dit-il, les vraies mines et trésors du Pérou. » Il prend leur défense contre les seigneurs : il interdit de chasser dans les récoltes et de saisir les outils ou le bétail. Il diminue les impôts. Il fait construire de belles routes plantées d'arbres.

Et puis il est honnête et économe. Jamais le trésor royal n'a eu un gardien plus sévère. Il refuse même de l'argent au roi. Aussi des millions

1. Guillaume du Vair.

de beaux écus d'or s'entassent dans les caves de la Bastille. Le roi, comme la France, s'enrichit.

III. — Malgré Sully, Henri IV introduit en France les premières fabriques de soie.

Si le roi avait toujours écouté son ministre, leur effort se serait arrêté là. Mais Henri IV avait encore d'autres projets qui ne plaisaient pas à Sully : il aimait le travail des métiers et les artisans habiles. Or la guerre les avait ruinés et il fallait acheter à l'étranger les belles étoffes de soie et de velours, les tapis, les glaces; c'était autant d'argent qui s'en allait. Sully pensait que seuls les paysans font de bons soldats; protestant convaincu, il ne voulait pas non plus encourager le luxe. Il a raconté dans ses Mémoires les vives discussions qu'il eut à ce sujet avec le roi (lecture n° 2). Mais Henri IV passa outre : on planta des mûriers, on éleva des vers à soie; on installa à Lyon des fabriques de soie et on offrit au roi la première paire de bas qui sortit des métiers. Jamais il n'avait été aussi content. Et il avait raison d'être fier : grâce à lui, Lyon est réputée dans le monde entier pour ses belles soieries et elle fait l'orgueil des Français.



Cliché Giraudon.

SULLY — portrait par *F. Quesnel.*

« *Labourage et pâturage sont les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésors du Pérou* » (paroles de Sully).

On installa aussi dans d'autres villes des fabriques de tapis, de verre, de cristaux. C'était là une nouvelle richesse et le premier noyau de l'Industrie française.

Pl. II.



cl. Archives photographiques

Henri IV part pour la guerre. - Tableau de *Rubens*.

IV. — Malheureusement Henri IV fut assassiné en 1610 et tout le peuple de France le pleura.

Sully était malade. Le roi qui l'aimait beaucoup, bien qu'ils ne fussent pas toujours du même avis, voulut aller le voir. Son carrosse fut pris dans un embarras de voitures et un fanatique, appelé Ravaillac, le tua d'un coup de poignard. Lisez le récit douloureux que fait Sully de ce grand malheur (lecture n° 4). Le peuple commençait à être plus heureux. Il avait à la fois un bon roi et un bon ministre. Il travaillait en paix; les paysans pouvaient mettre « la poule au pot » le dimanche. Et, pour récompense de tant de bienfaits, le bon roi Henri était assassiné ! Des soupçons absurdes avaient armé la main d'un criminel.

Qu'allait-on devenir sans lui? Et tout le peuple de France en deuil pleurait et priait : il avait perdu un père.

LECTURES

1. Une semaine de Sully.

Pour aller trouver le roi, pour l'informer des affaires urgentes, il n'y avait ni heures, ni jours, ni semaines. Ces entrevues avaient lieu de jour ou de nuit, quand il le fallait.

Le mardi, le jeudi et le samedi, se tenait le Conseil d'État et des finances, où Sully portait toutes les lettres, les dépêches, les projets méritant d'être consultés. Levé dès 4 heures du matin soit été, soit hiver, le ministre travaillait dans son cabinet à « nettoyer le tapis », c'est-à-dire à ne laisser aucune affaire en retard. A 6 h. ½ il était habillé; à 7 heures, il allait au Conseil, jusqu'à 10 heures et quelquefois 11 heures. Le roi l'emmenait quelquefois dans ses jardins, souvent avec Sillery et Villeroy, et, en se promenant, les entretenait des affaires importantes et leur faisait connaître ses décisions. Ensuite, déjeuner en famille, avec quelques rares invités.

Après dîner, audiences; Sully commençait par les ecclésiastiques, puis les gens de village, donnant réponse à tous.

Le lundi, le mercredi et le vendredi, les matinées étaient consacrées aux affaires qui dépendaient de ses charges de Grand Maître de l'artillerie, de Gouverneur du Poitou, de la Bastille, de Grand Voyer de France, de Superintendant des bâtiments et fortifications. Les après-midi, audiences, ou entretiens avec le roi.

Le soir, après souper, on fermait les portes et personne n'entrait plus pour affaires; c'était le moment des distractions, jusqu'au coucher, à dix heures.

D'après les Mémoires de Sully. *Nouvelle Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*. Tome XVI, p. 640 et suivantes.

2. Discussion entre Henri IV et Sully sur les manufactures de soie (1603).

« Le roi voulait établir en son royaume le plant du mûrier, l'art de la soie et toutes sortes de manufactures étrangères, faire venir à grands frais des ouvriers de tous ces métiers et construire de grands bâtiments pour les loger. Je fis tout ce qu'il me fut possible pour empêcher tout cela. Mais il s'y passionnait bien fort; il vint un jour à l'Arsenal et me dit :

« Je ne sais pas quelle fantaisie vous a pris de vouloir, comme on me l'a dit, vous opposer à ce que je veux établir...

— Sire, il faut examiner si ce royaume n'a point un climat, une situation, une température d'air, une qualité de terroir, et une naturelle inclination de peuples qui soient contraires aux projets de Votre Majesté...; si la saison du printemps n'y est point trop froide, humide et tardive, tant pour faire éclore et vivre les vers à soie que pour y avoir des feuilles de mûrier... L'établissement de ces rares et riches étoffes jetterait votre peuple dans le luxe, la fainéantise et l'excessive dépense; Votre Majesté a plus besoin de loyaux, vaillants et laborieux soldats que de tous ces petits marjolets de cour et de ville, revêtus d'or et de pourpre... On peut éviter les transports d'or et d'argent hors de votre royaume en réduisant l'achat des vêtements de luxe, en défendant toutes somptuosités et superfluités...

— Sont-ce là vos belles raisons? dit le roi.

J'aimerais mieux combattre le Roy d'Espagne en trois batailles rangées que tous ces gens de justice, de finances et de villes, et surtout leurs femmes et leurs filles, que vous me jetteriez sur les bras par tant d'interdictions et de bizarres règlements.

— Puisque telle est votre volonté absolue, Sire, je n'en parle plus, et le temps et la pratique vous apprendront que la France n'est nullement propre à de telles babioles...

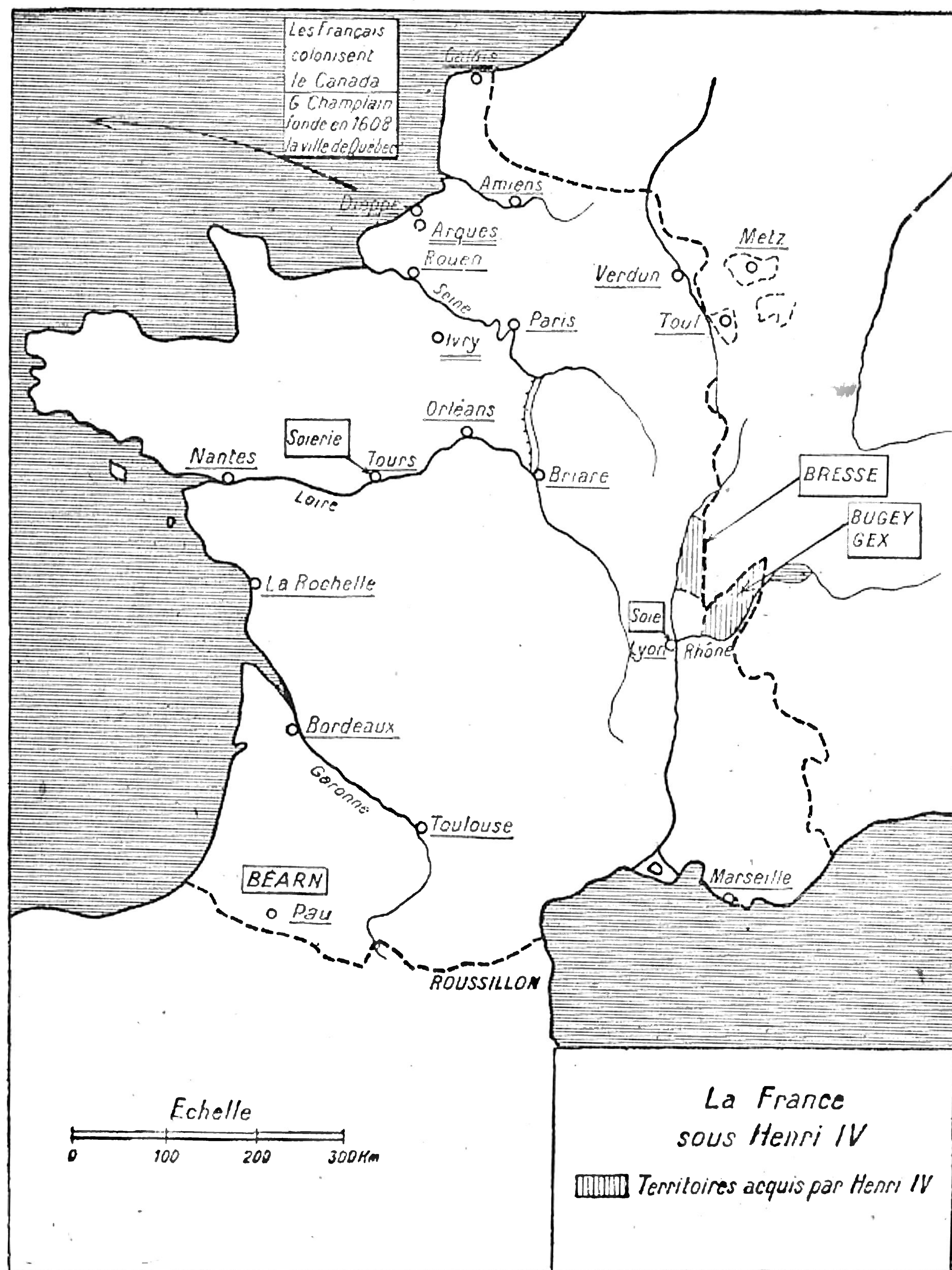
Sur cela, le sieur Zamet étant entré, lui ayant dit que le dîner attendait chez lui, il s'en alla.

D'après les « Mémoires » de Sully, p. 514-516. *Nouvelle collection de Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, par MICHAUT et POUJOULAT. Tome XVI.

3. Une journée du roi Henri IV.

(Récit fait par Sully, le ministre et ami du roi.)

« Sa Majesté était saine, gaillarde, dispose et en bonne humeur à cause de divers bons succès en ses affaires domestiques et des agréables nouvelles qu'elle avait reçues des pays étrangers et des provinces de son royaume; elle voyait que le temps était beau et qu'il y avait apparence que le jour serait serein. Aussi se leva-t-elle de grand matin pour aller chasser des perdreaux au faucon et revenir d'assez bonne heure pour les manger à son dîner; il disait ne les trouver jamais



CARTE DE LA FRANCE SOUS HENRI IV ET SULLY.

aussi bons et aussi tendres que lorsqu'ils étaient pris à l'oiseau [1] et surtout lorsque lui-même les lui pouvait arracher de sa main. Il revint donc lorsque le chaud commençait à piquer.

Arrivé au Louvre, dans sa Grande Salle, les perdreaux à la main, il aperçut La Varenne et Coquet arrêtés à causer. Il cria tout haut : « Coquet, Coquet, vous ne devez pas plaindre notre dîner à Roquelaure, Fermes, Frontenac... Car nous apportons de quoi nous traiter; allez vivement faire préparer la broche; il y en a 8 pour ma femme et pour moi; mais je veux que l'on réserve pour moi de ceux qui ont été un peu pincés de l'oiseau, car il y en a trois bien gros que je leur ai ôtés et auxquels ils n'avaient guère touché.

... A ce moment parut Parfait, qui portait un fort gros bassin doré, couvert d'une belle serviette, et qui commença de crier fort haut : « Sire, embrassez-moi la cuisse; Sire, embrassez-moi la cuisse, car j'en ai quantité et de fort bons. » — « Voilà Parfait bien réjoui, dit le roi; cela lui fera faire un doigt de lard sur les côtes; je vois bien qu'il m'apporte de bons melons, dont je suis bien aise, car j'en veux manger tout mon saoûl; ils ne me font jamais mal quand ils sont fort bons; quand je les mange de bon appétit et avant la viande, comme l'ordonnent mes médecins. »

... Et comme il eut fait tous ces partages de melons et de perdreaux, il vit sortir du cabinet aux oiseaux Fourey, Beringuen et La Fonts, ce dernier portant un grand paquet enveloppé. Il lui cria : « La Fonts, m'apportez-vous encore quelque ragoust pour mon dîner? — Oui, Sire, mais ce sont viandes creuses et qui ne sont bonnes qu'à repaître la vue. — Oh! ce n'est pas ce qu'il me faut, dit le Roi, car je meurs de faim et veux dîner avant toutes choses; je m'en vais me mettre à table pour commencer à manger mes melons et boire un trait de muscat. Mais encore, La Fonts, qu'est-ce que vous portez ainsi enveloppé? — Sire, dit Fourez, ce sont des projets de patrons de diverses sortes d'étoffes, tapis et tapisseries, que veulent entreprendre de fabriquer vos meilleurs manufacturiers.

— Or bien, dit le roi, ce sera bon pour après le dîner afin de le montrer à ma femme, et puis à un homme avec qui je ne suis pas toujours d'accord en tout, principalement lorsqu'il est question de ce qu'il appelle « babioles » et « bagatelles ». Je serais bien aise qu'il soit avec ma femme, lorsque vous me montrerez ces étoffes, pour entendre son opinion; il me dit souvent qu'il ne trouve rien de beau quand cela coûte le double de sa vraie valeur... Envoyez-le quérir en toute diligence... »

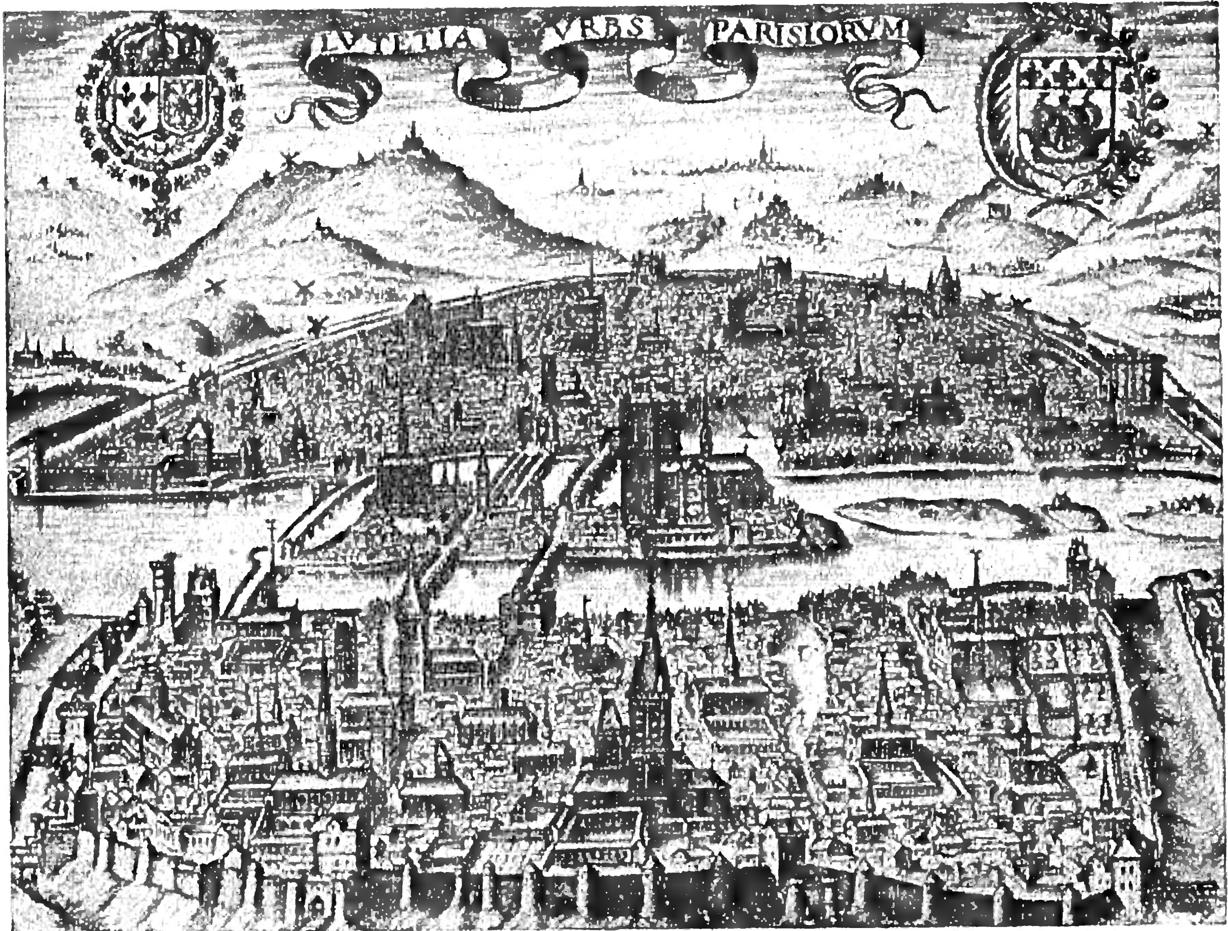
Sully, qui dînait chez Mme de Guise, arrive au Louvre après le repas. Le roi l'accueille joyeusement et lui expose les nouvelles reçues de France et de l'étranger.

... Le roi s'étant levé de table, la reine vint lui annoncer : « Je vous ai fait préparer un ballet et une comédie de mon invention, pendant que vous avez été à la chasse; le ballet représente les félicités de l'âge doré, et la comédie les passe-temps des quatre saisons de l'année. » En attendant, on examine les étoffes et les patrons de tapisserie. Enfin, Sully attire le roi et la reine vers les fenêtres, et leur montre à tous deux un mémoire où il avait dressé l'inventaire complet

1. Pris par des faucons dressés à cet effet.

des bâtiments et mobiliers royaux, des ressources du Trésor, du matériel de guerre et des effectifs militaires.

D'après les Mémoires de Sully, *Nouvelle Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France*, tome XVI, p. 629 et suiv. Année 1605.



Cliché Bibliothèque Nationale. Estampes.

PARIS AU XVIe SIÈCLE.

4. L'assassinat de Henri IV.

L'après-midi, sur les quatre heures, comme je venais d'entrer dans ma chambre, j'entendis un grand cri, d'abord de Castenet, puis de ma femme et d'autres, faisant des exclamations douloureuses, demandant où j'étais et disant : « Ah! mon Dieu! tout est perdu et la France est détruite. » A ces cris, je sortis tout déshabillé et on me cria : « Ah! Monsieur, le Roy est extrêmement blessé d'un coup de couteau dans les flancs : voilà Saint-Michel qui vient vous le dire et vous apporte le couteau. » Lors, levant les yeux au ciel, je m'écriai : « Voilà de quoi ce pauvre prince avait toujours appréhension. O Dieu! ayez pitié et compassion de nous et de l'État, car c'en est fait s'il est mort... Donnez-moi mes habillements et mes bottes, que l'on me fasse seller de bons chevaux, car je n'irai point en carrosse, — et que tous mes gentilshommes se tiennent prêts pour m'accompagner: il faut aller voir ce qui en est. »

... Passant par les rues, c'était pitié de voir tout le peuple en larmes, avec un triste silence, ne faisant que lever les yeux au ciel, joindre les mains, battre leurs poitrines et hausser les épaules, gémir et soupirer; si quelques cris échappaient, c'était avec des élancements si douloureux que rien ne se saurait représenter de plus affreux et de plus pitoyable. Chacun vous regardait en pitié et ne savait que dire : « Ah! Monsieur, nous sommes tous perdus si notre bon roy est mort. »

(Mémoires de Sully. *Nouvelle Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France,* tome XVII, p. 382.)

RÉSUMÉ

1. — A l'avènement de Henri IV en 1589 la France est dans une grande misère, affamée et ruinée.

2. — Henri IV a un bon ministre, Sully, qui l'aide à guérir la France de tous ses maux.

3. — Sully aime beaucoup les paysans. Il rend à la France sa prospérité agricole. Il tient honnêtement les comptes du roi et fait de grosses économies.

4. — Henri IV fait installer en France les premières fabriques de soie, de tapis et de cristaux.

5. — Malheureusement en 1610 Henri IV est assassiné par Ravaillac; ce fut un grand malheur pour le peuple de France.

EXERCICES

1. — Dans quel état se trouvait la France à l'avènement de Henri IV?

2. — Est-ce que Sully fut un bon ministre? Qu'a-t-il fait?

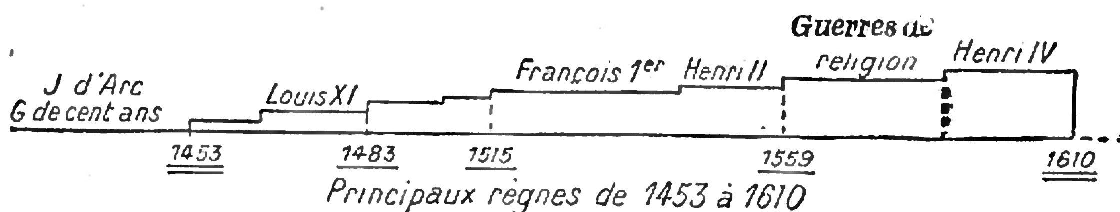
3. — Henri IV et Sully étaient-ils toujours du même avis? S'aimaient-ils moins pour cela?

4. — Pourquoi Henri IV voulait-il installer en France des fabriques de soie, de draps de tapis et de cristaux?

5. — Racontez la mort de Henri IV.

6. — Pourquoi tout le peuple de France fut-il consterné par cette mort?

DE CHARLES VII A HENRI IV
(1453-1610)



Principaux règnes de 1453 à 1610

De grands changements se produisent en 150 ans.

1. — ***D'importantes inventions :*** la *boussole;* le *vaisseau rapide de haut bord ;* la *caravelle;* la *poudre à canon* (déjà connue des Chinois et des Arabes); l'*imprimerie* (Gutenberg met au point la presse à imprimer vers 1450).

2. — ***La découverte des terres nouvelles :***

Premier voyage de *Christophe Colomb* qui aborde aux Antilles en 1492; *Vasco de Gama* va aux Indes en contournant l'Afrique par le Sud; *Magellan* fait en trois ans le tour du monde.

3. — ***Des nouveautés dans les lettres, les arts et les sciences*** (la Renaissance).

Artistes italiens : *Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci* (la Joconde).

Artistes français : les architectes *P. Neveu* (Chambord) et *P. Lescot* (le Louvre); le sculpteur *J. Goujon;* le peintre *Clouet;* le céramiste *B. Palissy.*

Ecrivains français : *Marot, Ronsard, Rabelais, Montaigne.*

Des savants : le médecin *Ambroise Paré.*

4. — ***Des nouveautés religieuses.*** — Des chrétiens se séparent du Pape et fondent une Eglise différente de celle des catholiques : le *protestantisme.* — Les chefs protestants : *Luther* en Allemagne, *Calvin* en France.

5. — ***Nos rois agrandissent le royaume.*** — Beaucoup de domaines seigneuriaux deviennent la propriété du Roi. En outre, les Trois Evêchés (Metz, Toul, Verdun), la Bresse et le Bugey sont réunis au royaume.

François Ier et Henri II sont vainqueurs contre l'Empereur allemand. *Traité de Cateau-Cambrésis en 1559.*

6. — ***Les rois deviennent les seuls maîtres de la France.***

Les seigneurs sont réduits à l'obéissance. Les gouverneurs de province, les juges, l'armée, les fonctionnaires font respecter l'autorité du roi dans tout le pays.

7. — ***Une crise très grave pour l'unité française : les guerres de religion.***

Massacre de la *Saint-Barthélemy* — 1572.

Les conseils de tolérance de Michel de l'Hospital ne sont pas écoutés.

Henri IV rétablit la paix religieuse par l'*Édit de Nantes* en 1598. Il fait de nouveau respecter l'autorité royale; aidé par *Sully* il développe la prospérité de la France.

1610 : assassinat de Henri IV par Ravaillac.

LOUIS XIII SUCCÈDE A SON PÈRE HENRI IV.

MINÉ PAR QUATORZE ANNÉES DE DÉSORDRE (1610-1624) LE POUVOIR ROYAL EST SAUVÉ PAR RICHELIEU (1624-1642)

I. — Pendant quatorze années (1610-1624) l'œuvre du bon roi Henri est abandonnée.

Louis XIII n'a que neuf ans à la mort de son père. Sa mère, Marie de Médicis, est régente pendant quelques années. Mais elle est faible et peu intelligente. Elle laisse gouverner à sa place un Italien que tous les Français détestent, *Concini* (lecture n° 1). Les grands seigneurs gaspillent les économies amassées par Sully et refusent d'obéir au roi. Les Protestants, craignant d'être à nouveau persécutés, s'arment et s'enferment dans des villes fortifiées. La reine, débordée par tout ce désordre, convoque les Etats généraux[1]. Mais les députés du Tiers proposent des remèdes qui ne plaisent pas aux députés de la Noblesse et du Clergé; aussi les Etats généraux se séparent sans avoir rien fait.



Cliché [illegible].

LE ROI LOUIS XIII,
portrait par *Philippe de Champaigne.*

1. Les États généraux sont formés par des députés de toute la nation appartenant aux trois ordres : Noblesse, Clergé, Tiers (troisième ordre).

Ils ne seront plus réunis jusqu'en 1789, malheureusement pour le roi et pour la France.

II. — Richelieu, soutenu par Louis XIII, va rendre au roi un pouvoir absolu (1624-1642).

Lisez le portrait de Louis XIII (lecture n° 2); retenez bien ceci : comme son père Henri IV, qu'il admire beaucoup, Louis XIII veut être un roi puissant et respecté. Il a longtemps souffert d'être tenu à l'écart par sa mère. Et il soutiendra, envers et contre tous, le ministre qui brisera sans pitié les ennemis de l'autorité royale : le cardinal de *Richelieu.*

Regardez le portrait de ce grand ministre (planche III). Sous la robe de cardinal il a une attitude de soldat, résolue et combative. Le visage est maigre et dur, le regard autoritaire. Comme Henri IV cet homme vient à son heure et la France tout entière va plier sous sa main de fer. Richelieu pense que le roi a été placé par Dieu à la tête de la nation pour la rendre grande et forte. Personne n'a donc le droit de lui résister. Sa volonté doit être « absolue », c'est-à-dire sans limites.

III. — Rétablir l'ordre au profit du roi à l'intérieur; assurer à la France une place glorieuse, en Europe, tel est le programme de Richelieu *(lecture n° 3).*

L'année même où il devient ministre, il décide de *soumettre les protestants et de leur ôter leurs places fortes.* Il n'admet pas que des Français soient armés; cela constitue une menace pour l'autorité du roi. Il conduit lui-même, avec Louis XIII, *le siège de La Rochelle* (*1627*) par où les protestants reçoivent des secours anglais. Il ferme le port par une digue audacieuse, construite en 5 mois sous sa direction, et isole complètement la ville du côté de la terre. Au bout de 14 mois d'une résistance farouche, la famine contraint les derniers Rochelois à se rendre (lecture n° 5). La guerre prend fin en 1629 par la victoire de Richelieu. Les Protestants renoncent à former un parti organisé, armé, mais ils restent libres de pratiquer leur religion. Cela montre bien que Richelieu ne s'en prenait pas à leur foi.

Richelieu conduit aussi une lutte sans merci contre les seigneurs orgueilleux qui ne veulent pas obéir. Mais la partie est très dure, car ils ont des complices parmi les proches parents du roi : la reine-mère Marie de Médicis déteste Richelieu, qui ne satisfait pas ses caprices; le frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans, ne cesse de comploter contre lui. Cependant chaque fois Richelieu l'emporte et une tête illustre tombe sur l'échafaud. En 1626 le roi interdit les duels qui déciment la noblesse. Par bravade, le



Le Cardinal de Richelieu cliché Bulloz
Portrait par *Philippe de Champaigne.*

comte de Montmorency-Boutteville se bat, en plein Paris, le lendemain même de la publication de l'édit. Il est décapité. Le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, filleul de Henri IV, subit le même sort, malgré sa haute naissance, sa jeunesse et sa bravoure, En vain la population de Toulouse demande-t-elle sa grâce. « En matière de crime d'État, disait Richelieu, il faut fermer la porte à la pitié. » Or, le duc avait pris les armes contre le roi, d'accord avec Gaston d'Orléans et le roi d'Espagne. Louis XIII fut impitoyable.



Cliché Archives photographiques.

UN GENTILHOMME FRANÇAIS.
(Gravure de l'époque, par *Abraham Bosse.*)

Dans les provinces ce sont des nobles qui gouvernent. Ils font un peu ce qu'ils veulent. Richelieu envoie à côté d'eux des inspecteurs qui ont pour mission de faire respecter la volonté du roi; on les appelle des *Intendants.* Ils sont choisis parmi les bourgeois et sont très fiers du pouvoir qu'on leur donne. Aussi sont-ils plus dociles que les nobles et ils habituent les provinces à obéir.

En 1642, au moment de mourir, Richelieu pourra dire au roi avec fierté : « *Tous vos ennemis sont abattus et humiliés.* »

LECTURES

1. Un aventurier italien gouvernait la France.

L'Italien Concini, mari de la sœur de lait de la reine-mère Marie de Médicis, se comportait en véritable chef d'État, arrogant, orgueilleux, menaçant. Devenu maréchal d'Ancre, il avait levé une armée qui n'obéissait qu'à lui; il se faisait appeler Excellence; les ministres se réunissaient chez lui; il rendait des ordonnances, entretenait une police; il était intolérable aux Français, et il le savait.

Mais pâle de rage, il prétendait tenir la partie jusqu'au bout : « s'ils ne m'aiment pas, je me ferai craindre », jurait-il. Une seule personne osa conspirer contre lui : le Roi.

En 1617, Louis XIII a seize ans. Il passe pour niais, imbécile même, et, à regarder vivre cet adolescent puéril et violent, qui ne travaille jamais, dont les journées s'usent à monter à cheval et à chasser avec passion, mais aussi à jouer aux barres, au soldat, à battre du tambour, à jardiner dans les Tuileries, à faire la cuisine, à servir les maçons, à atteler des chiens à de petits canons et à les faire défiler devant lui, personne n'imaginerait qu'il devînt jamais capable de prendre en main le gouvernement du royaume. Sa mère et les ministres laissent entendre qu'il a l'esprit faible. S'il assiste au Conseil, c'est à la condition de n'y pas prononcer une parole : un jour qu'il s'est risqué à entrer dans la salle sans y être appelé, sa mère se lève, le prend par le bras et le met à la porte. Au Louvre chacun s'écarte du Roi, de peur de déplaire à Concini, et c'est à peine si Louis XIII voit à ses côtés deux douzaines de courtisans, le matin, quand toute la Cour s'empresse auprès du maréchal d'Ancre.

Or, de tout cela, le Roi de seize ans se sentait ulcéré au point de tomber malade.

Avec son fauconnier Luynes et quelques personnes sûres, il examinait les moyens de se débarrasser du tyran. Il décida de le faire arrêter. Il fit venir un très brave soldat, le capitaine des gardes Vitry, qui se chargea de l'affaire.

Le 24 avril 1617, au matin, Concini entrait sous le guichet du Louvre, lisant une lettre et tenant un bouquet à la main; Vitry sortit du corps de garde. « De par le Roi, je vous arrête », dit-il. — « A me ? (A moi ?) » s'écria Concini, stupéfait, en portant la main à son épée. Tout aussitôt, il tomba frappé de trois balles : c'était le frère, le beau-frère, deux ou trois amis de Vitry qui avaient tiré.

... La France entière exulta. Les courtisans vinrent féliciter le Roi. La populace déterra bientôt et traîna par les rues le corps du favori exécré. »

D'après Jacques BOULENGER : *Le Grand Siècle,* pages 17 à 20 (Histoire de France racontée à tous, publiée sous la direction de Fr. Funck-Brentano).

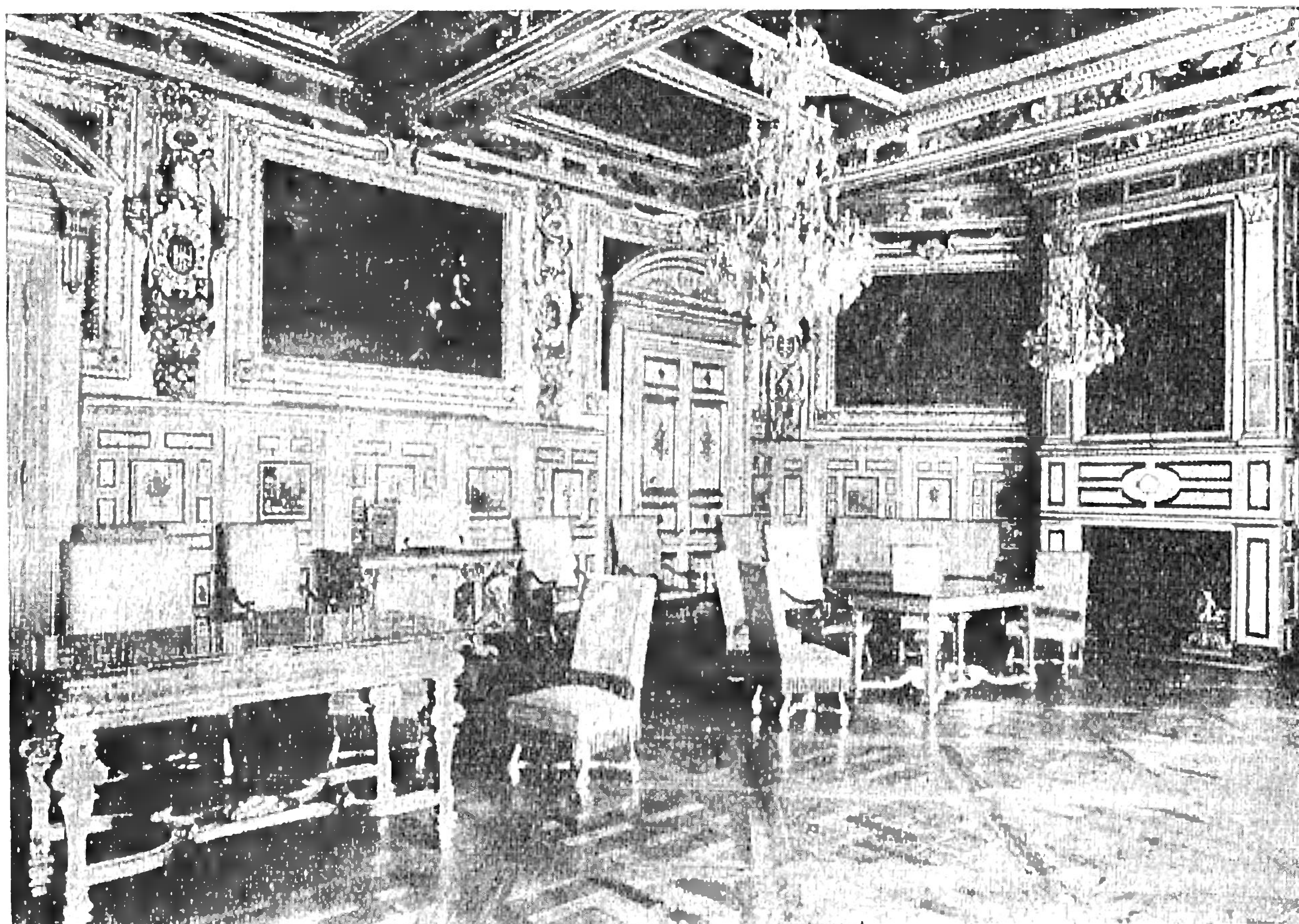
2. Louis XIII.

En 1624, le Roi est un garçon de 23 ans, actif, violent, dispos, « sportif », comme nous dirions aujourd'hui. Il se dépense passionnément à chasser le héron ou la perdrix, le cerf ou le sanglier, ou encore à jouer à la paume, à canoter, à tirer aux armes, à monter à cheval.

Il n'a pas la robustesse de son père Henri IV; très tôt, il est aux mains des médecins, et son mal ira s'aggravant jusqu'à sa mort à l'âge de 42 ans. En une seule année le docteur Bouvard lui infligea 47 saignées, 212 purges et 215 lavements. Toujours vêtu d'étoffes neutres et ternes, médiocre danseur, d'une maigreur excessive, avec une grosse tête couverte d'une chevelure en broussailles, le visage allongé, la bouche toujours ouverte et la lèvre inférieure légèrement pendante, s'exprimant avec difficulté, Louis XIII n'est pas un beau et brillant chevalier.

Ce n'est pas non plus « un intellectuel » : jamais il n'ouvre un livre. Quand il ne chasse pas, il maçonne, il menuise, il imprime, il forge, et fort maladroite-

ment; un jour même, pour se distraire, il rasera la barbe à plusieurs de ses officiers. Mais, avec cela, brave comme Henri IV, son père, pour qui il a eu, dès l'enfance, un véritable culte. Il s'intéresse passionnément aux choses militaires; toute sa jeunesse il a étudié la manœuvre et la tactique avec des soldats d'argent qu'il rangeait sur une table. C'est un médiocre général d'ailleurs; mais un bon officier, qui connaît ses soldats par leur nom et sait interpeller les braves au passage, qui aime à passer des revues, à visiter les cantonnements, à dresser des



Cliché Archives photographiques.

SALON LOUIS XIII, AU CHATEAU DE FONTAINEBLEAU.

Observez les plafonds, les boiseries ornées et sculptées, les meubles de l'époque.

cartes, à rédiger des ordres. Il se montre capable de rester dix-sept heures à cheval, de coucher sur la dure et de se nourrir de ce qu'il trouve dans la première chaumière venue: « un grand morceau de pain bis, sans boire », ou quelque grosse omelette qu'il a aidé lui-même à confectionner.

S'il n'eut pas l'intelligence d'un grand souverain, il en eut le cœur. Juste, consciencieux, passionné pour la gloire de son État, il était fort jaloux de son autorité, très au courant des affaires; il décidait souvent selon les avis du cardinal de Richelieu, mais pas toujours. Il eut le mérite de reconnaître la valeur de ce grand ministre, de le défendre et de le conserver.

D'après Jacques BOULENGER : « *Le Grand Siècle* », pages 36 à 39. Dans « l'Histoire de France racontée à tous », par Fr. Funck-Brentano, Paris, Hachette, 1911.

3. Richelieu expose au Roi son programme de gouvernement.

« Je lui promis d'employer toute mon industrie et toute l'autorité qu'il lui plaisait de me donner pour ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des Grands, réduire tous ses sujets en leur devoir et relever son nom dans les Nations Etrangères, au point où il devait être. »

RICHELIEU. Maximes d'État ou Testament politique, éd. 1764, 1re partie, chap. 1er.



Cliché Bibliothèque Nationale. Estampes

LE PARIS ÉLÉGANT AU TEMPS DE LOUIS XIII : LA GALERIE DU PALAIS.

Dans l'île de la Cité, rendez-vous de la belle société, qui admire et achète des livres nouvellement parus, des bibelots, des objets d'art. Regardez les gentilshommes avec leur chapeau à plumes, la cape et l'épée; les coiffures et les longues robes à plis droits des grandes dames. — Gravure d'*Abraham Bosse*.

4. Le Prince doit être puissant pour être considéré de ses sujets et des étrangers.

Le Prince doit être puissant par sa réputation; par un raisonnable nombre de gens de guerre continuellement entretenus; par un revenu suffisant pour le soutien de ses dépenses ordinaires; et par une notable somme de deniers dans ses coffres, pour subvenir à celles qui surviennent souvent lorsqu'on y pense le moins; enfin par la possession du cœur de ses sujets.

Cardinal de RICHELIEU. Testament politique, 2e partie, chap. IX.

5. La Rochelle après le siège.

La ville était toute pleine de morts, dans les chambres, dans les maisons, dans les rues.

Les cadavres demeuraient sur place, faute de vivants pour les porter au cimetière. La population criait sans cesse « Vive le Roi ! »; des gens de toutes conditions demandaient du pain, se précipitant sur celui que les soldats portaient en bandoulière, les remerciant avec des larmes de le leur abandonner.

Le 31 octobre, cette première faim assouvie, on voyait peu de Rochelois dans les rues : il leur avait été recommandé de rester chez eux, de peur de lasser les troupes et d'être insultés par elles. Aux fenêtres, de véritables spectres, hommes et femmes, dont plus de cent devaient mourir le soir même pour avoir mangé avec trop d'avidité, regardaient l'armée et la cour affluer dans La Rochelle, « qui se peuplait comme un autre Paris ».

Les Rochelois prosternés criaient : « Vive le Roi! » sur le passage du cortège royal. Louis XIII faisait distribuer du pain.

D'après G. HANOTAUX et le Duc DE LA FORCE,
Histoire du Cardinal de Richelieu, tome IV, pages 183-184.

RÉSUMÉ

1. — A la mort de Henri IV en 1610, Marie de Médicis est régente, mais elle gouverne mal. Les seigneurs et les Protestants se révoltent. Les États Généraux réunis en 1614 se séparent sans rien faire.

2. — Louis XIII veut être un roi puissant. Il a un grand ministre, le Cardinal de Richelieu, qui prend le pouvoir en 1624 et qui lui est tout dévoué. Louis XIII le soutiendra jusqu'à sa mort.

3. — Richelieu a une volonté de fer et il oblige tous les Français à obéir au roi. Il soumet les Protestants par la prise de La Rochelle, mais les laisse libres de conserver leur religion.

Il frappe sans pitié les nobles qui désobéissent ou qui complotent.

Les « Intendants » font exécuter ses volontés dans les provinces.

EXERCICES

1. — Que savez-vous de Concini ?
2. — Qu'est-ce que les États généraux ? Pourquoi Marie de Médicis réunit-elle les États généraux en 1614 ?
3. — Est-ce que le roi Louis XIII n'a pas quelques traits de ressemblance avec son père Henri IV ?

   Pourquoi soutient-il jusqu'à la mort le cardinal de Richelieu ?
4. — Quelle idée Richelieu se fait-il des rois et pourquoi veut-il que tout le monde leur obéisse ?
5. — Pourquoi Richelieu assiège-t-il La Rochelle ? Veut-il ôter leur religion aux Protestants ?
6. — Les Nobles qui désobéissent sont décapités. Richelieu est-il cruel ?
7. — Racontez la mort du duc de Montmorency.
8. — Quel est le rôle des « Intendants » dans les provinces ?

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIII ET LE MINISTÈRE DE RICHELIEU (1624-1642).

FORTE AU DEDANS, LA FRANCE DEVIENT FORTE AUSSI AU DEHORS

Richelieu veut que le roi de France soit craint et respecté en Europe, comme il l'est en France. Aussi s'emploie-t-il à le rendre puissant au dehors comme au dedans.

I. — La maison d'Autriche est redoutable pour la France.

Déjà François Ier et Henri II (1515-1559) avaient lutté contre Charles-Quint et affaibli sa puissance. Mais ensuite les guerres de religion avaient absorbé complètement les rois de France pendant 50 ans. Préoccupé de rendre d'abord la santé et la force à son royaume, Henri IV allait prendre les armes contre la Maison d'Autriche lorsqu'il fut assassiné (1610). Sully a même raconté dans ses Mémoires qu'il rêvait de la détruire entièrement. Ce n'est peut-être pas exact, mais cela prouve qu'Henri IV avait vu de ce côté un grand danger.

Regardez la carte, page 100. Sur presque toutes ses frontières, la France est entourée de possessions espagnoles ou autrichiennes. Comme les princes d'Espagne et d'Autriche sont parents et alliés, en cas de guerre *notre pays risque d'être encerclé et envahi*, surtout au Nord et à l'Est. Enfin d'aucun côté la France ne peut s'agrandir sans se heurter à la Maison d'Autriche. Or, si les frontières pouvaient être repoussées jusqu'au Rhin, au Jura et aux Pyrénées, derrière ce fleuve et ces montagnes il serait plus aisé de se défendre.

II. — De 1624 à 1635 Richelieu prépare la France et soutient les ennemis de l'Autriche.

Depuis 1618 l'Autriche est engagée dans une terrible guerre de religion (la Guerre de Trente ans). L'Empereur Ferdinand II est un catholique ardent et tous les Etats protestants d'Allemagne se sont révoltés contre lui. Richelieu pense que l'intérêt du roi de France es d'affaiblir Ferdinand II et de soutenir les princes protestants, car plus

l'Allemagne est divisée, moins elle est dangereuse pour ses voisins. Mais, trop occupé à rétablir l'ordre dans le royaume, Richelieu ne peut pas encore intervenir ouvertement. Ses diplomates et son argent soutiennent les ennemis de Ferdinand II et lui-même prépare l'armée et la marine (lect. n° 1).

III. — En 1635, Richelieu et Louis XIII prennent les armes contre l'Autriche.

Grâce à l'appui de l'Espagne, Ferdinand II a battu l'un après l'autre tous ses adversaires : les Tchèques de Bohême, les princes protestants d'Allemagne, puis le roi de Danemark venu à leur secours (1618-1629). Le dernier et le plus redoutable, parce que grand capitaine, Gustave-Adolphe, roi de Suède, a été tué en pleine bataille. Alors Louis XIII et Richelieu jugent nécessaire d'intervenir (1635).

La guerre débute mal. Regardez la carte. *La France est envahie* à l'Est *en Bourgogne* et au Nord *en Picardie*. Les Espagnols s'avancent jusqu'à *Corbie* et les Parisiens effrayés s'enfuient dans un grand désordre (lecture n° 2). Puis le roi et Richelieu attaquent les Espagnols qui se retirent. L'*Artois* au Nord, le *Roussillon* au Sud, l'*Alsace* à l'Est sont tour à tour occupés par les armées françaises.

IV. — Lorsque Richelieu meurt en 1642, la guerre victorieuse continue; mais la France est dans une grande misère *(lecture n° 3)*.

Richelieu a travaillé de toutes ses forces à rendre le roi puissant au dehors comme au dedans. Ce grand ministre a donc continué l'œuvre de Henri IV, mais par d'autres moyens. On aimait le bon roi Henri. On tremblait devant le terrible cardinal. Henri IV avait rendu son peuple plus heureux : il l'avait sorti de la misère. *Richelieu laissait la France forte, mais ruinée, et le peuple dans une détresse lamentable.*

Henri IV aurait voulu, dit-on, que le paysan français pût mettre la poule au pot chaque dimanche. Richelieu parlait ainsi du campagnard : « Le paysan est le mulet du royaume; il faut le charger pour qu'il ne regimbe pas. » Cependant *le Cardinal a sauvé la France du désordre et de l'invasion.*

Il est mort comblé d'honneurs, de richesses et de réputation et sa mémoire recevra les plus grands éloges. En 1717, l'Empereur de Russie Pierre le Grand, qui voyageait en France, s'inclinera sur son tombeau en prononçant les paroles célèbres : « *Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mon empire pour apprendre de toi à gouverner l'autre.* »

LECTURES

1. Richelieu donne une flotte à la France.

Mémoire au Roi en 1626.

« Ç'a été jusqu'à présent une grande honte que le roi, qui est aimé de tous les princes chrétiens, ait été, en ce qui est de la puissance de la mer, inférieur aux moindres princes de la chrétienté. Sa Majesté, voyant le mal qui en arrivait à son royaume et à ses sujets, s'est résolue d'y mettre ordre en se rendant aussi puissante en mer comme elle l'est en terre. Sans cette résolution, il ne fallait plus faire aucun trafic; les sujets du roi restaient tous les jours non seulement privés de leurs biens, mais de liberté. Nos voisins pensaient avoir droit de nous vendre leurs denrées à leur mot[1] et de prendre les nôtres pour ce que bon leur semblait. Maintenant ces misères cesseront, Sa Majesté s'étant résolue d'entretenir trente bons vaisseaux de guerre pour tenir les côtes nettes, ses sujets dans les bornes où ils doivent demeurer et ses voisins en la considération qu'ils doivent avoir d'un grand État. La dépense de cet armement sera d'un million cinq cent mille livres par an... »

Cité par HANOTAUX et le Duc DE LA FORCE,
Histoire du Cardinal de Richelieu, tome IV, pages 511-512.

2. L'invasion. — L'Année de Corbie (1636).

Les Espagnols enlèvent presque sans coup férir les places du Nord. Ils franchissent la Somme. Ils s'emparent de Corbie.

« Cette nouvelle apporta une étrange consternation dans Paris; tout y fuyait, et on ne voyait que carrosses, coches et chevaux sur les chemins d'Orléans et de Chartres, qui sortaient de cette grande ville pour se mettre en sûreté, comme si déjà Paris eût été au pillage. On n'entendait que les murmures de la population contre le Cardinal, qu'elle menaçait, comme étant la cause de ces désordres; mais lui, qui était intrépide, pour faire voir qu'il n'appréhendait rien, monta dans son carrosse, et se promena sans gardes dans les rues, sans que personne osât dire un mot. Il ne laissait pas d'être fort embarrassé, quelque bonne mine qu'il fît; et il avait bien de la peine à trouver remède à un si grand mal...

« Le roi fit faire garde aux portes de Paris; tout le peuple fut taxé, même les gens privilégiés; les laquais et garçons de boutiques furent enrôlés; toute la noblesse fut mandée pour servir le roi.

... Tous les villages voisins vinrent travailler par corvées aux fortifications de Paris et de Saint-Denis... Les troupes affluèrent; l'armée qui s'assemblait à Compiègne grossissait à vue d'œil, et celle de Bourgogne étant arrivée sous la

1. Au prix qu'ils voulaient.

conduite de Lambert, on fit une revue générale de 35.000 hommes de pied et de 15.000 chevaux.

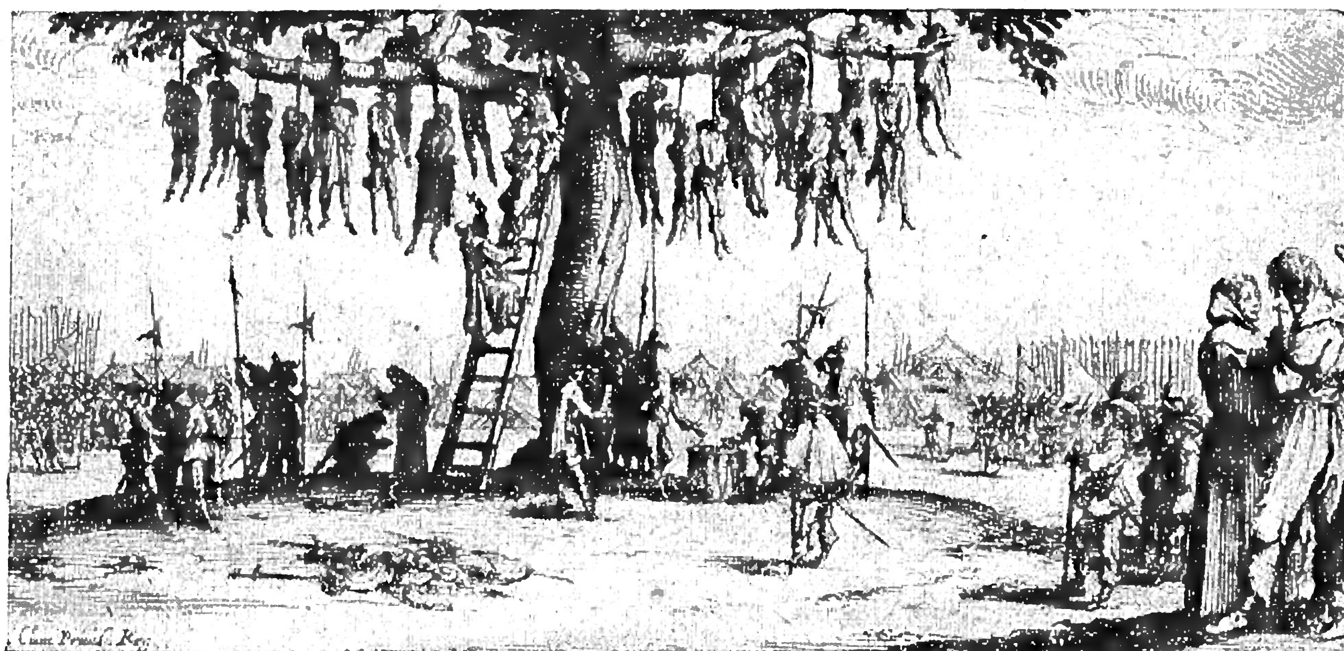
Alors on résolut de passer l'Oise et d'aller droit aux Espagnols.

Marquis de MONTGLAT, *Mémoires*, p. 43-44.
Nouvelle Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France, tome XXIX.

3. Misères de la France pendant la guerre de Trente ans.

Dans le Nord : Voici le témoignage d'un notaire à Marle (Aisne) :

1636 : L'armée ennemie alla à la grande Cailleuse où elle demeura une nuit pendant laquelle le château de Mortfontaine fut pris et pillé; il fut fait grand



Cliché Giraudon.

LES MISÈRES DE LA GUERRE DE TRENTE ANS.
(Gravure d'un dessinateur de l'époque, le lorrain *Jacques Callot*).
Une scène de pendaison; on pend les soldats trop indisciplinés.

butin en grains, chevaux ou autres bestiaux; plus de 15 personnes furent tuées... Au mois d'août la peste prit à Marle et continua jusqu'au mois de décembre; il y mourut plus de 400 personnes. Le 5 novembre, un incendie brûla à Marle, dans le grand faubourg, 80 maisons, les granges, les étables avec tous les meubles et autres choses qui y étaient.

Des compagnies de chevau-légers demeurant à Marle jusqu'au 12 juin 1637, les habitants fournirent pour leur subsistance, par jour, 652 à 750 livres.

1642 : Le jour de l'Ascension, le débris de l'infanterie de l'armée de Honnecourt est arrivé en cette ville, où il a logé une nuit et vécu à discrétion; ils étaient neuf cents, tant officiers que soldats. La dépense et les désordres ont été estimés à 10.000 livres.

1647 : En 14 jours 5 régiments ont coûté, pour leur nourriture ou à cause de leurs pillages, 90.000 livres.

Au total, de 1636 à 1648, la guerre a coûté à la ville de Marle (moins de 1.200 habitants) 667.080 livres, soit 55.590 livres en moyenne par an.

D'après FEILLET, *La misère au temps de la Fronde*, p. 29-31. Paris, Didier et Cie, 1868.



Cliché Giraudon

LES MISÈRES DE LA GUERRE DE TRENTE ANS, par *Jacques Callot.*
Pillage et rixe dans un village.

4. Mort de Richelieu.

Son mal augmentant, il reçut tous les sacrements et témoigna une résignation chrétienne à toutes les volontés de Dieu. Il fut assisté du curé de Saint-Eustache, qui lui fit les avertissements nécessaires pour son salut... Il conserva jusqu'au dernier soupir cette grandeur de courage et cette âme haute qu'il avait eue toute sa vie... Le curé lui demanda s'il ne pardonnait pas à ses ennemis; *il répondit qu'il n'en avait point, que ceux de l'État.* Il fit son testament, par lequel il disposait de tous ses bénéfices, charges et gouvernement... Il reçut la visite du roi dans son extrémité, où il lui parla des affaires du royaume d'aussi grand sang-froid que s'il n'eût point été malade. Il envoyait à toute heure les secrétaires d'État lui parler de sa part avec la même tranquillité qu'il avait en santé : il continua d'agir ainsi de la sorte jusqu'au 4 décembre, où il rendit l'esprit sans aucun trouble.

Mémoires de MONTGLAT, p. 133.

RÉSUMÉ

1. — Les possessions de l'Empereur et du roi d'Espagne entourent la France sur presque toutes ses frontières. L'Empereur devient tout-puissant en Allemagne.

2. — Richelieu renforce la flotte et l'armée; il soutient les ennemis de l'Empereur. Puis, en 1635, il intervient dans la guerre.

3. — La France au Nord est d'abord vaincue; les Espagnols arrivent jusqu'à Corbie, sur la route de Paris. Mais grâce à l'énergie du Roi et du Cardinal, l'invasion est repoussée. L'Artois, l'Alsace et le Roussillon sont conquis.

4. — A la mort de Richelieu, en 1642, la guerre victorieuse continue, mais la France se trouve dans une grande misère.

EXERCICES

1. — Qu'est-ce que la guerre de Trente ans?
2. — Pourquoi Richelieu intervient-il dans cette guerre?
3. — Pourquoi a-t-on appelé l'année 1636 l'année de Corbie?
4. — Quelles sont les provinces occupées par les armées françaises à la mort de Richelieu?
5. — Richelieu est un grand serviteur de l'Unité française. Citez-en d'autres que vous connaissez déjà?
6. — Richelieu dit à son lit de mort qu'il n'avait point d'autres ennemis que ceux de l'État. Que prouve cette parole?
7. — Connaissez-vous des faits de l'histoire de votre région relatifs à cette période?

ENCORE UNE RÉGENCE : LA MINORITÉ DE LOUIS XIV

ENCORE UN GRAND MINISTRE : MAZARIN (1643-1661)



Cliché Giraudon.

LE CARDINAL MAZARIN (1602-1661).
Portrait par *Philippe de Champaigne.*

I. — Richelieu désigne son successeur.

Richelieu allait mourir (1642). Pour mener à bien la guerre commencée contre l'Autriche, il conseilla à Louis XIII de prendre comme « principal ministre » le *cardinal de Mazarin.* Celui-ci, bien qu'Italien de naissance, était tout dévoué au roi, et Richelieu le tenait pour un habile diplomate. Louis XIII suivit ce dernier conseil. Quelques mois après il mourait lui-même (1643), laissant pour lui succéder un enfant de moins de cinq ans, Louis XIV. Sa veuve, Anne d'Autriche, fut régente ; mais, en fait, c'est Mazarin qui gouverna. Regardez son portrait (gravure ci-contre). Il n'a pas du tout le même caractère que Richelieu. Il est doux, souple et rusé. Il sait attendre, s'il le faut, et répugne à la violence.

II. — Mazarin continue la guerre contre l'Autriche et l'Espagne. (Suivez sur la carte, p. 100.)

A la mort de Louis XIII (1643), une armée espagnole assiège Rocroi. Mais elle est battue par un jeune général de vingt-deux ans, le duc d'Enghien, qui deviendra plus tard le *prince de Condé* (gravure ci-contre). Cette grande victoire délivre la France de l'invasion espagnole.

Dans l'Est, la lutte est conduite brillamment par un grand capitaine, maréchal de France à trente-deux ans, *Turenne*. Il envahit la Bavière et menace Vienne, tandis que Condé remporte au Nord la grande victoire de *Lens*. L'Empereur vaincu demande la paix. Elle est signée, *dans deux villes de Westphalie*, en Allemagne, après de longues négociations, en 1648. *La France s'agrandit de l'Alsace et ses frontières se trouvent reportées jusqu'au Rhin. L'Allemagne reste morcelée en petits Etats.* Richelieu aurait été très content.



Cliché Archives photographiques

CONDÉ, LE VAINQUEUR DE ROCROI (1621-1686).
Buste sculpté par *Coysevox*.

Cependant l'Espagne continue la guerre encore dix années, et il faudra la victoire des *Dunes*, gagnée par Turenne, pour l'obliger à déposer les armes. Le *traité des Pyrénées*, signé en *1659*, est aussi glorieux pour la France que ceux de Westphalie. Elle obtient, au Nord, l'*Artois*, au Sud, le *Roussillon*. Louis XIV épouse la fille aînée du roi d'Espagne, Marie-Thérèse, et Mazarin espère que la France retirera de gros profits de ce mariage.

III. — Au dedans comme au dehors, Mazarin est obligé de faire aussi la guerre : la Fronde.

Il y a beaucoup de mécontents. On n'aime pas Mazarin, qui gouverne en maître et qui est étranger. A cause de la guerre, les impôts sont écrasants. Le peuple de Paris se révolte (lecture n° 1) et Mazarin s'enfuit avec la Régente et le petit roi. La guerre civile commence. On l'a appelée *la Fronde*, du nom d'un jeu d'enfants qui consistait à lancer des pierres avec des frondes dans les fossés des fortifications. Elle a été nommée ainsi parce qu'elle n'a pas été une vraie guerre. Grands seigneurs et grandes dames en ont fait un divertissement qui leur plaît, parce qu'il est dangereux et embrouillé. Les alliés de la veille se retrouvent ennemis le lendemain : Condé est pour le roi contre les Parisiens, puis avec les Parisiens contre le roi, puis finalement avec les Espagnols contre le roi et les Parisiens...



Cliché F. Bruckmann.

TURENNE.

Henri de la Tour d'Auvergne. Maréchal de France à 32 ans. Le plus grand des chefs militaires français avant Napoléon. Tué en Alsace en 1675.

En fait, les Frondeurs sont incapables de s'entendre et les Parisiens las du désordre qui les ruine. Aussi le jeune roi fait une entrée triomphale dans sa capitale, 1652 (lecture n° 2). Mazarin attend encore un peu, puis revient à son tour, et tous, y compris les grands seigneurs, viennent lui faire leur soumission. Le pouvoir royal est plus puissant que jamais.

I. — Le peuple de France est dans une grande misère : Saint Vincent de Paul soulage sa détresse.

Vingt années de guerre civile ou étrangère sur le sol de France ont amené, comme jadis les guerres de religion, des maux terribles : pillages, massacres, famines, épidémies. A Rouen, 17.000 personnes meurent de la peste en une année. En Picardie, les hommes mangent de la terre et des écorces; en Champagne, ils vivent de pailles hachées et mêlées avec de la terre. *Un prêtre*, que l'Eglise a canonisé, *saint Vincent de Paul, consacre toute sa vie aux œuvres de charité.* Il crée des ordres admirables de dévouement et, par leur intermédiaire, distribue des millions aux malheureux. Il fonde l'Hospice des enfants trouvés et mérite, pour tant de bienfaits, le beau nom de « *père de la Patrie* » (lecture n° 3).

Lorsque Mazarin meurt, en 1661, il laisse à ses héritiers une énorme fortune, mais le trésor royal est vide. Cela n'honore pas sa mémoire. Cependant il faut se souvenir qu'il a servi de tout son zèle la grandeur française et que, si « *son langage n'était pas français, son cœur l'était* ».

LECTURES

1. Un épisode de la Fronde : la révolte des Parisiens.

Le futur cardinal de Retz s'efforce de ramener au calme les émeutiers qui se battent déjà dans les rues de Paris avec les Gardes du roi.

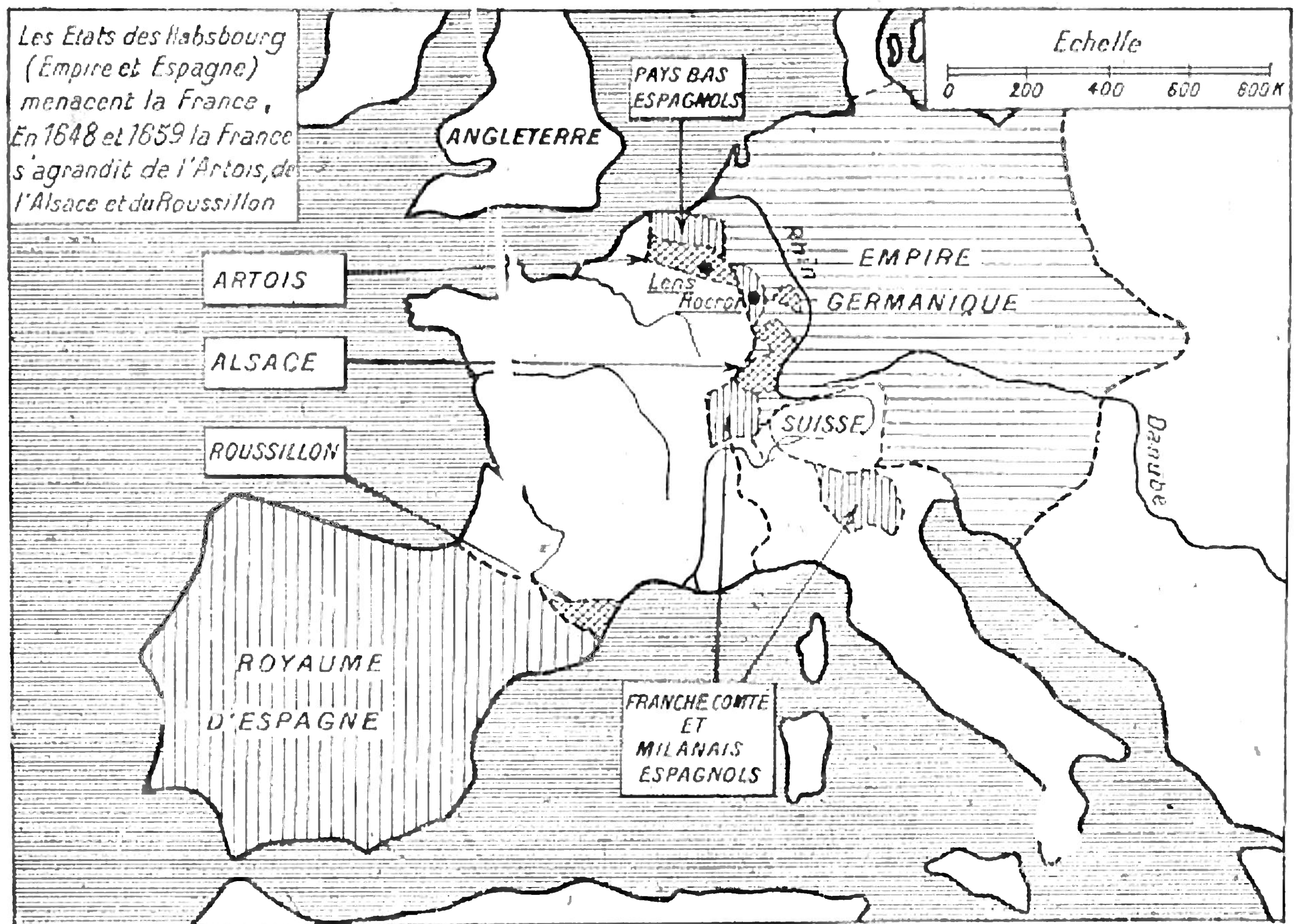
« Vingt ou trente bourgeois sortirent avec des hallebardes et des mousquetons de la rue des Prouvelles, firent une charge fort brusque aux chevau-légers, cassèrent d'un coup de pistolet le bras à Fontrailles, blessèrent un de mes pages qui portait le derrière de ma soutane, et me donnèrent un coup de pierre au-dessous de l'oreille, qui me porta par terre. Je ne fus pas plutôt relevé qu'un garçon d'apothicaire m'appuya le mousqueton sur la tête. Quoique je ne le connusse pas du tout, je lui dis : « Ah! malheureux. Si ton père te voyait! » Il s'imagina que j'étais le meilleur ami de son père, que je n'avais pourtant jamais vu. Je crois que cette pensée lui donna celle de me regarder plus attentivement. Mon habit lui frappa les yeux : il me demanda si j'étais M. le Coadjuteur. Et aussitôt que je le lui eus dit, il cria : « Vive le Coadjuteur. » Tout le monde fit le même cri; l'on courut à moi... (je traversai) cette fourmilière de fripiers tout en armes; je les flattai, je les caressai, enfin je les persuadai. Ils quittèrent les armes, ce qui fut le salut de Paris. »

CARDINAL DE RETZ : « Vie et Mémoires, dans la *Nouvelle collection de Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, par MICHAUD et POUJOULAT, tome XXV, pages 63-64.

2. Retour du roi à Paris après la Fronde, en 1652.

Depuis Saint-Cloud jusqu'à Paris, tout le chemin était bordé de peuple. Mais à l'entrée du Cours, la foule augmenta tellement qu'on ne pouvait passer; et

le maréchal de l'Hopital, l'ancien Prévot des marchands et les Échevins rétablis dans leurs charges eurent grande peine d'aborder le roi pour lui témoigner la joie universelle que causait son retour et l'assurer de la fidélité de tous les Parisiens. Quand il fut dans la rue de Saint-Honoré, les acclamations augmentèrent; toute la rue était pleine, et les fenêtres si remplies de gens de toutes sortes que ceux qui n'y pouvaient tenir montaient sur les toits des maisons et sur les gouttières pour participer à la joie publique. Les gardes ne pouvaient empêcher la populace



LA FRANCE AU TEMPS DE LA GUERRE DE TRENTE ANS.

d'approcher; et même une harengère les força et alla embrasser la botte de Sa Majesté. Dans un applaudissement général il arriva au Louvre à cheval, où toutes les chambres étaient pleines de gens de qualité. Il accorda le pardon pour tout ce qui s'était passé, pourvu qu'on se remît dans son obéissance au bout de quinze jours. Le roi parlait de nouveau en maître.

MONTGLAT, *Mémoires*, p. 278.

3. Saint Vincent de Paul, le Grand Aumônier de France, le Ministre de la charité nationale.

Vincent de Paul naquit, en 1576, près de Dax. Son enfance se passa à garder les troupeaux de son père; dès cette époque on cite des traits de sa charité : on le voit donnant d'une seule fois, à un malheureux vieillard, tout ce qu'il possédait, 30 sous.

En 1600, il fut ordonné prêtre... Appelé à Marseille, il revenait par mer lorsqu'il fut pris par des Corsaires et emmené comme esclave à Tunis où il servit sous trois maîtres différents; il convertit le dernier avec sa femme et ils s'échappèrent ensemble. Curé de Châtillon-les-Dombes (Ain), il éduque ses paroissiens. Un jour qu'il va monter en chaire, on lui signale une pauvre famille de fermiers malades à une demi-lieue de Châtillon. Sa parole porte : presque tous les auditeurs vont à la ferme, les mains chargées. Après vêpres il voit les groupes rentrer se reposant sous les arbres de la route : « Voilà, s'écria-t-il, une grande charité, mais elle est mal réglée. Ces pauvres malades pourvus de trop de provisions à la fois en laisseront une partie se gâter et se perdre et ils retomberont ensuite en leur première nécessité. » Il établit à Châtillon la première confrérie de charité; cette institution se répandit ensuite aux environs, à Bourg, à Joigny, à Montmirail, puis à Paris et dans bien d'autres localités.



SAINT VINCENT DE PAUL.

Il s'occupa des galériens[1] et s'efforça d'améliorer leur misérable condition. Il fut nommé, par Louis XIII, aumônier général des galères de France. La légende rapporte qu'allant visiter les forçats de Marseille, en 1622, il se revêtit de fers à la place de l'un d'eux qui lui parut plus malheureux que coupable. Vers 1623, il établit la Congrégation des Pères de la Mission pour améliorer la vertu et l'instruction du clergé des campagnes. En 1634, il fonda « les Sœurs de Charité ». Puis il institua l'œuvre des « Enfants trouvés » et songea à la création d'une maison d'aliénés et d'une maison de correction morale. En 1652, il écrivit à Mazarin une lettre émouvante pour faire cesser la guerre de la Fronde. Il envoya des secours à la Lorraine dévastée par la guerre.

Saint Vincent de Paul s'éteignit, le 27 septembre 1660, à quatre-vingt-cinq ans, en appelant la bénédiction de Dieu sur toutes ses œuvres charitables.

« Les pauvres, dit la Reine Mère, viennent de faire une grande perte. »

D'après FEILLET : *la Misère au temps de la Fronde* et l'abbé MAYNARD : *Saint Vincent de Paul.*

1. Forçats employés comme rameurs sur les vaisseaux du roi en Méditerranée, les *galères*.

RÉSUMÉ

1. — **Richelieu meurt en 1642; le cardinal de Mazarin devient premier ministre. Louis XIII meurt peu après, laissant un enfant de cinq ans pour lui succéder. Anne d'Autriche est Régente et Mazarin gouverne de 1643 à 1661.**

2. — **La guerre continue avec la Maison d'Autriche. Condé bat les Espagnols à Rocroi et à Lens. Turenne envahit l'Allemagne.**

Les traités de Westphalie donnent l'Alsace à la France, en 1648.

Le traité des Pyrénées lui reconnaît, en 1659, l'Artois et le Roussillon.

3. — **Une révolte, appelée la Fronde, trouble l'ordre à l'intérieur (1648-1652). Mais tous les Frondeurs font leur soumission et le roi est plus puissant que jamais.**

4. — **Vingt-cinq années de guerre ont plongé la France dans une grande misère. Saint Vincent de Paul accomplit une œuvre de charité admirable.**

EXERCICES

1. — Richelieu et Mazarin ont-ils le même caractère?
2. — Pourquoi Richelieu a-t-il choisi Mazarin comme successeur?
3. — Citez deux grands capitaines français de cette époque?
4. — Quelles sont les victoires remportées par Condé sur les Espagnols? par Turenne?
5. — A quelle date ont été signés les traités de Westphalie, le traité des Pyrénées?
6. — Pourquoi est-il important que la frontière ait été repoussée à l'est jusqu'au Rhin, au sud jusqu'aux Pyrénées?
7. — Qu'est-ce que la Fronde, et pourquoi l'a-t-on appelée ainsi?
8. — Racontez un épisode de la Fronde.
9. — Décrivez la joie des Parisiens au retour du roi.
10. — Pourquoi saint Vincent de Paul a-t-il été appelé le « Père de la Patrie ».
11. — Y a-t-il dans votre région des souvenirs de son œuvre? — ou bien des souvenirs de la guerre de Trente ans et de la Fronde?

APRÈS DEUX GRANDS MINISTRES
UN GRAND ROI : LOUIS XIV (1661-1715).

Jusqu'à la mort de Mazarin, le jeune roi s'était complètement effacé; aussi fut-on bien étonné de découvrir en lui un maître autoritaire. Pendant les cinquante-quatre années que dura son règne, tout fut soumis à sa volonté.

Regardez son portrait (Planche IV, page 109).

I. — « Jamais homme n'a tant imposé »

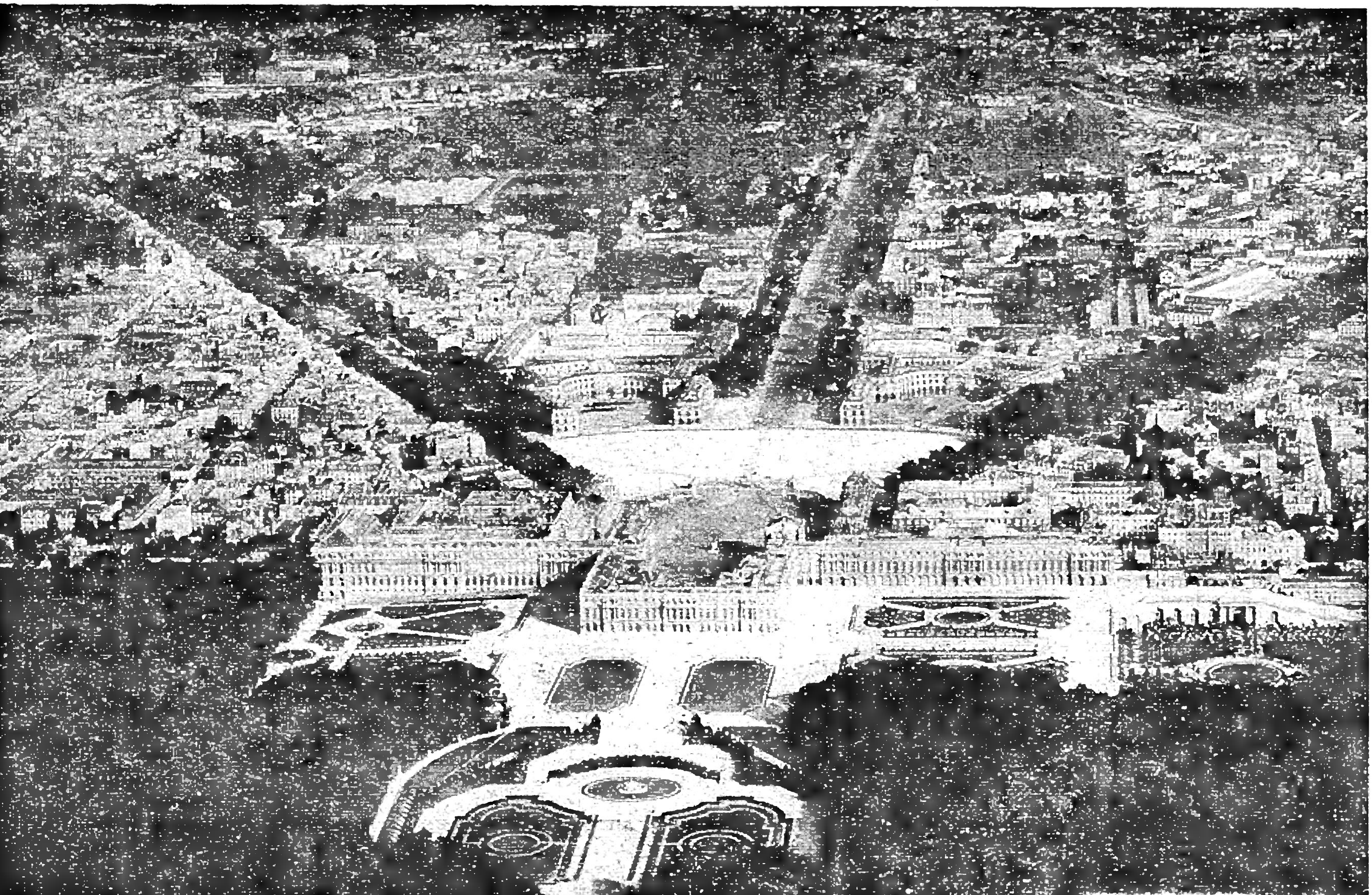
dit un grand seigneur de ce temps-là, « et il fallait commencer par s'accoutumer à le voir, si, en le haranguant, on ne voulait s'exposer à demeurer court ». — Cette majesté est naturelle mais elle tient aussi à la haute idée que Louis XIV se fait de lui-même. Enfant, on lui a dit et répété que le roi est au-dessus de ses sujets, qu'il a été choisi par Dieu pour les gouverner et qu'il n'a de comptes à rendre qu'à Dieu seul. Il sait aussi qu'il est le monarque d'un grand royaume et tout cela le remplit d'orgueil. Il choisit comme emblème le soleil. Et, comme tous les yeux sont fixés sur lui, il veut que sa personne inspire la crainte et la vénération : il a une démarche lente, une attitude noble, un langage pompeux, des manières polies. (Lecture n° 1.)

II. — « Jamais roi n'apporta plus de sérieux à son « métier ». *(Saint-Simon.)*

La majesté ne suffit pas. Le roi est responsable devant Dieu de la façon dont il gouverne et il ne se décharge sur personne de ce lourd fardeau.

Au grand étonnement de tous, Louis XIV déclara, à la mort de Mazarin, qu'il serait désormais son premier ministre. S'adressant au Chancelier [1] : « Monsieur, lui dit-il, vous m'aiderez de vos conseils quand je vous le demanderai. Je vous prie et vous ordonne de ne rien sceller en commandement que par mes ordres; et vous, mes Secrétaires d'Etat [2],

1. Chancelier : chef suprême de la justice.
2. Secrétaires d'État : ministres.



Cliché Archives photographiques.

LE CHATEAU DE VERSAILLES, vue prise en avion.

La ville qui occupe la plus grande partie de la photographie est récente... Observez le plan du château, des jardins et du parc.

et vous, M. le Surintendant des finances, je vous ordonne de ne rien signer sans mon commandement. » Mais pour décider soi-même, il faut être au courant de toutes les affaires. Durant les cinquante-quatre années de son règne, Louis XIV s'acquitte à la lettre de ce qu'il appelle son métier de roi. « C'est par le travail qu'on règne, pour cela qu'on règne », dit-il; et, avec une régularité d'horloge, il préside à dates fixes tous les conseils de ses ministres (lecture n° 2). « Avec un almanach et une montre », a dit en plaisantant Saint-Simon, on pouvait à 300 lieues de là dire ce qu'il faisait. Ainsi tous les leviers de commande sont dans les mains du roi. La machine administrative ne fait que transmettre ses volontés. La puissance du monarque est sans limites.

III. — Un véritable culte s'organise autour de la personne royale.

Jamais, même sous François Ier, la vie de cour ne fut aussi brillante. Louis XIV voulut un palais comme aucun roi de France n'en avait eu. Louis XIII avait fait construire, à 15 kilomètres de Paris, dans les forêts de *Versailles*, un petit pavillon de chasse. Louis XIV, qui désirait s'éloigner des Parisiens (il n'avait pas oublié la Fronde), en fit un château immense et magnifique (Voir gravure de la page 104). Cela coûta des sommes énormes et un effort colossal : il fallut trente et une années de travail et il y eut jusqu'à 30.000 ouvriers. Louis XIV l'habita bien avant qu'il fût achevé. Il contenait 10.000 personnes : les plus grands seigneurs y étaient logés; — les autres se firent construire des hôtels particuliers — ainsi naquit, autour du château, la ville de Versailles. Ce fut un sanctuaire où des milliers de fidèles — les *courtisans* — *célébraient le culte du Roi-Soleil.* Louis XIV se lève, se couche, mange, se promène en grande cérémonie; les courtisans le regardent et l'admirent. Ils font la haie dans les galeries pour le voir passer; ils assistent à son lever, à son coucher, à ses repas; ils l'accompagnent à la messe, dans ses chasses et ses promenades. Ils sont de toutes les fêtes qui se succèdent à Versailles : bals, concerts, comédies. Le roi les passe pour ainsi dire en revue. « Il regarde à droite, à gauche, il voit et remarque tout le monde. » Ceux qu'il distingue reçoivent l'honneur très envié de le servir, car le service du roi est si compliqué qu'il exige des milliers de gens. Celui « de la Bouche » compte à lui seul 500 personnes : panetiers, échansons, écuyers-tranchants, maîtres queux, hâteurs de rôts, potagers, pâtissiers, gardes-vaisselles, galopins... etc. Le chef est un prince du sang, le prince de Condé, et il est aidé de nombreux gentilshommes (lecture n° 3).

Ainsi, *dans un palais magnifique, entouré de la plus fastueuse Cour du monde, Louis XIV vit, semblable à un dieu, environné de grandeur et de*



Cliché Bibliothèque Nationale

UN BAL A LA COUR DE LOUIS XIV.

Somptuosité des décors. — Éclat des lustres. — Costumes élégants Attitudes gracieuses.

gloire. Toute l'Europe l'admire et l'envie. Jamais la royauté française ne connaîtra plus une pareille apothéose.

LECTURES

1. Louis XIV vu par un grand seigneur de son temps : Saint-Simon. — Sa politesse raffinée.

Jamais homme si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesurée... Jamais il n'a passé devant la moindre coiffe (femme de chambre) sans soulever son chapeau... Aux dames, il ôtait son chapeau tout à fait, mais de plus ou moins loin; aux gens titrés, à demi, il le tenait en l'air ou à son oreille quelques instants plus ou moins marqués. Aux seigneurs il se contentait de mettre la main au chapeau. Il l'ôtait comme aux dames pour les princes du sang. S'il abordait

des dames, il ne se couvrait qu'après les avoir quittées... Ses révérences, plus ou moins marquées, mais toujours légères, avaient une grâce et une majesté incomparables, jusqu'à sa manière de se soulever à demi à son souper pour chaque dame assise qui arrivait... Si on lui faisait attendre quelque chose à son habiller, c'était toujours avec patience. Il était exact aux heures qu'il donnait pour toute sa journée; il avait une précision nette et courte dans ses ordres.

... Il écoutait avec patience, avec bonté, avec envie de s'instruire; il n'interrompait que pour y parvenir. On y découvrait un esprit d'équité et le désir de connaître la vérité, et cela quoique en colère quelquefois, et cela jusqu'à la fin de sa vie.

2. « C'est par le travail qu'on règne, pour cela qu'on règne », écrit Louis XIV.

Je m'imposai pour loi de travailler régulièrement deux fois par jour.

Je commandai aux quatre Secrétaires d'Etat de ne plus rien signer du tout sans m'en parler, au Surintendant de même, et qu'il ne se fît rien aux finances sans être enregistré dans un livre qui devait me demeurer, avec un extrait très abrégé, où je puisse voir à tout moment, d'un coup d'œil, l'état des fonds et des dépenses faites ou à faire.

Le chancelier eut un pareil ordre, c'est-à-dire de ne rien sceller que par mon commandement, hors les seules lettres de justice. Je fis connaître qu'en quelque nature d'affaire que ce fût, il fallait me demander directement ce qui n'était que grâce, et je donnai à tous mes sujets sans distinction la liberté de s'adresser à moi à toute heure, de vive voix et par placets. Les placets furent d'abord en très grand nombre...; je m'instruisais par là en détail de l'état de mes peuples, ils voyaient que je pensais à eux, et rien ne me gagnait tant le cœur.

J'étais surtout résolu à ne point prendre de premier ministre, et à ne pas laisser faire par un autre la fonction de roi pendant que je n'en n'aurais que le titre. Mais au contraire je voulus partager l'exécution de mes ordres entre plusieurs personnes, afin de réunir toute l'autorité en la mienne seule.

(Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin.)

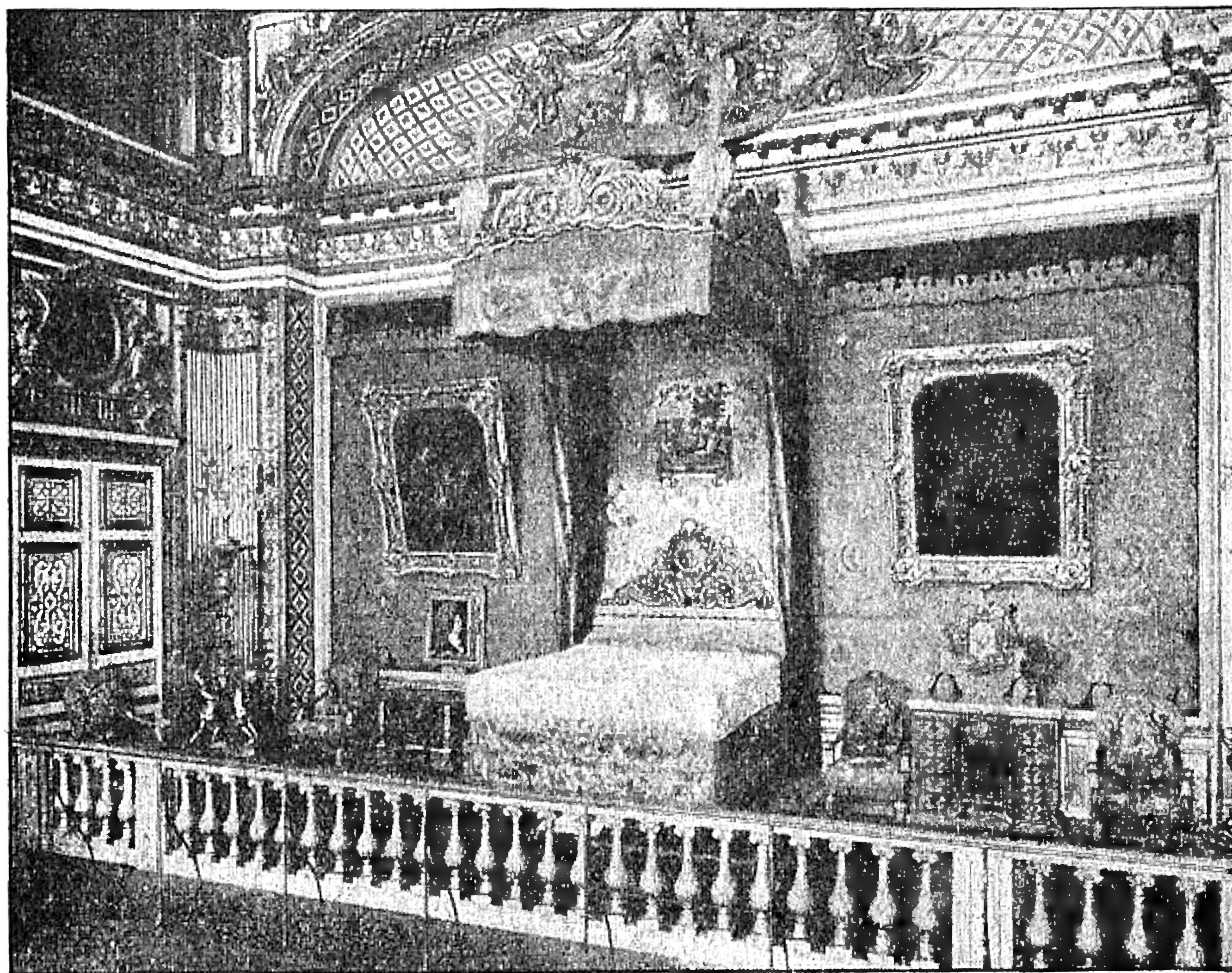
3. Le témoignage de Colbert.

Jusqu'à présent le Roy n'a jamais manqué les jours et heures de ses Conseils. Il n'est jamais arrivé qu'il se soit levé de sa chaise qu'après avoir demandé plus d'une fois, et en général et en particulier, à tous ceux qui ont l'honneur de le servir, s'ils n'ont plus rien à dire, ni à proposer, ni à rendre compte.

Souvent on l'a vu donner Conseil de finances depuis dix heures du matin jusqu'à une heure et demie, dîner, retourner aussitôt au Conseil de matières ecclésiastiques, s'enfermer immédiatement après pour apprendre le latin deux heures entières, tenir ensuite un autre Conseil jusqu'à dix heures du soir, et faire paraître en ces dernières heures son esprit aussi libre et aussi dégagé que dans les premiers moments de son travail.

Toutes choses, grandes et petites, importantes et bagatelles, sont également connues par ce prince, qui ne manque aucune occasion de se faire rendre compte de tout, même jusqu'au détail de ses bâtiments, de ses meubles et de toutes autres choses de moindre conséquence.

(Journal fait par chaque semaine de ce qui s'est passé, qui peut servir à l'histoire du roy. — COLBERT, *Lettres, Instructions et Mémoires.* Ed. P. Clément, tome VI, 29 avril 1663.)



Cliché Bulloz.

CHAMBRE A COUCHER DE LOUIS XIV A VERSAILLES.

4. La journée de Louis XIV

A huit heures, le premier valet de chambre, qui avait couché seul dans la chambre du roi et qui s'était habillé, l'éveillait. Le premier médecin, le premier chirurgien et sa nourrice, tant qu'elle a vécu, entraient en même temps. Elle allait l'embrasser, les autres lui changeaient de chemise. Au quart, on appelait le grand Chambellan[1] et les grandes entrées[2]. Le cham-

1. Chambellan : celui qui s'occupe du service intérieur de la chambre du roi.
2. Entrées : séries de courtisans admis tour à tour à pénétrer dans la chambre du roi.

PL. IV.



cliché Bulloz

Louis XIV en costume d'apparat par *Rigaud.*

bellan lui donnait sa robe de chambre, et pendant ce temps les secondes entrées entraient, puis tout le monde, qui trouvait le roi se chaussant. On lui voyait faire la barbe de deux jours l'un.

Dès qu'il était habillé, il allait prier Dieu à la ruelle de son lit, puis il passait dans son cabinet. Il y était suivi de tous ceux qui avaient droit d'y entrer. Il y donnait l'ordre à chacun pour la journée : ainsi on savait à un demi quart d'heure près, tout ce que le roi devait faire. Tout ce monde sortait ensuite.

Le roi donnait alors des audiences, puis allait à la messe. Il s'amusait peu au retour de la messe et présidait presque aussitôt le Conseil. Le dimanche, il y avait Conseil d'État, et souvent les lundis; les mardis Conseil des finances; les mercredis, Conseil d'État; les samedis, Conseil des finances. Le jeudi matin était presque toujours vide : c'était le temps des audiences que le roi voulait donner.

L'heure du dîner était une heure; si le Conseil durait encore, le dîner attendait. Le dîner était presque toujours au petit couvert, c'est-à-dire que le roi mangeait seul dans sa chambre, sur une table carrée vis-à-vis la fenêtre du milieu. Les principaux courtisans entraient, et le grand Chambellan servait le roi. Quand Monsieur, frère du roi assistait au dîner, il donnait la serviette et demeurait debout : le roi lui demandait s'il ne voulait point s'asseoir; il faisait la révérence, et le roi ordonnait qu'on lui apportât un siège; on mettait un tabouret derrière lui; quelques moments après, le roi lui disait : « Mon frère, asseyez-vous donc »; il faisait la révérence et s'asseyait jusqu'à la fin du dîner où il présentait la serviette.

Le roi s'amusait à donner à manger à ses chiens, puis sortait pour monter en carrosse. Parfois, au sortir de table, le ministre qui devait travailler avec lui arrivait et, quand le travail était fini, le roi passait jusqu'au soir à se promener.

A son souper, à dix heures du soir, il y avait grand couvert, avec les fils et filles, petits-fils et petites-filles du roi; il y avait là toujours grand nombre de courtisans et de dames. Après souper, le roi se tenait quelques moments debout, le dos au balustre du pied de son lit, environné de toute la Cour, puis passait dans son cabinet. Il y passait un peu moins d'une heure avec ses enfants, puis donnait le bonsoir, passait dans sa chambre, où il faisait sa prière comme le matin, et se déshabillait. Puis commençait le petit coucher, où restaient les grandes et secondes entrées. Ils ne sortaient que lorsqu'il se mettait au lit.

D'après les *Mémoires* de SAINT-SIMON.

RÉSUMÉ

1. — A la mort de Mazarin, en 1661, Louis XIV prend le pouvoir. Il veut régner en maître et n'aura jamais de premier ministre.

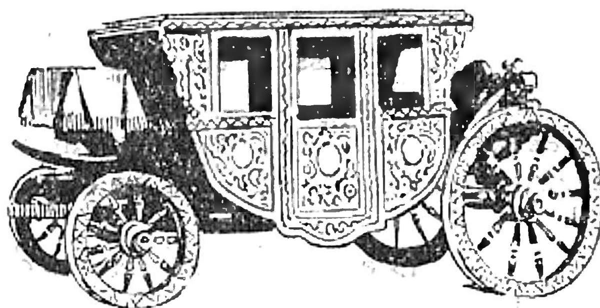
2. — Louis XIV pense qu'il est roi par la volonté de Dieu et cela le remplit d'orgueil. Il n'admet aucune intervention de ses sujets dans son gouvernement. Il est un roi absolu.

3. — Louis XIV exerce son métier de roi avec le plus grand sérieux. Il travaille régulièrement et s'informe de tout. Rien ne se fait en dehors de lui.

4. — Louis XIV fait construire un magnifique palais à Versailles et s'entoure d'une Cour brillante. Tous ses actes sont réglés par un cérémonial solennel et compliqué

EXERCICES

1. — Quelle impression produisait Louis XIV lorsqu'on le voyait?
2. — Quelle idée se faisait Louis XIV de son métier de roi?
3. — Pourquoi n'a-t-il pas voulu de premier ministre?
4. — Travaillait-il régulièrement? Pourquoi?
5. — On dit que Louis XIV est un roi absolu. Qu'est-ce que cela veut dire?
6. — Pourquoi Louis XIV n'a-t-il pas voulu habiter à Paris?
7. — Que savez-vous du château de Versailles?
8. — Qu'est-ce qu'un courtisan, et que fait-il?
9. — Racontez le lever du roi, son dîner, son coucher.
10. — Pourquoi Louis XIV choisit-il le soleil comme emblème?
11. — Qu'est-ce qu'un chambellan? l'étiquette? le Chancelier? les Secrétaires d'État?



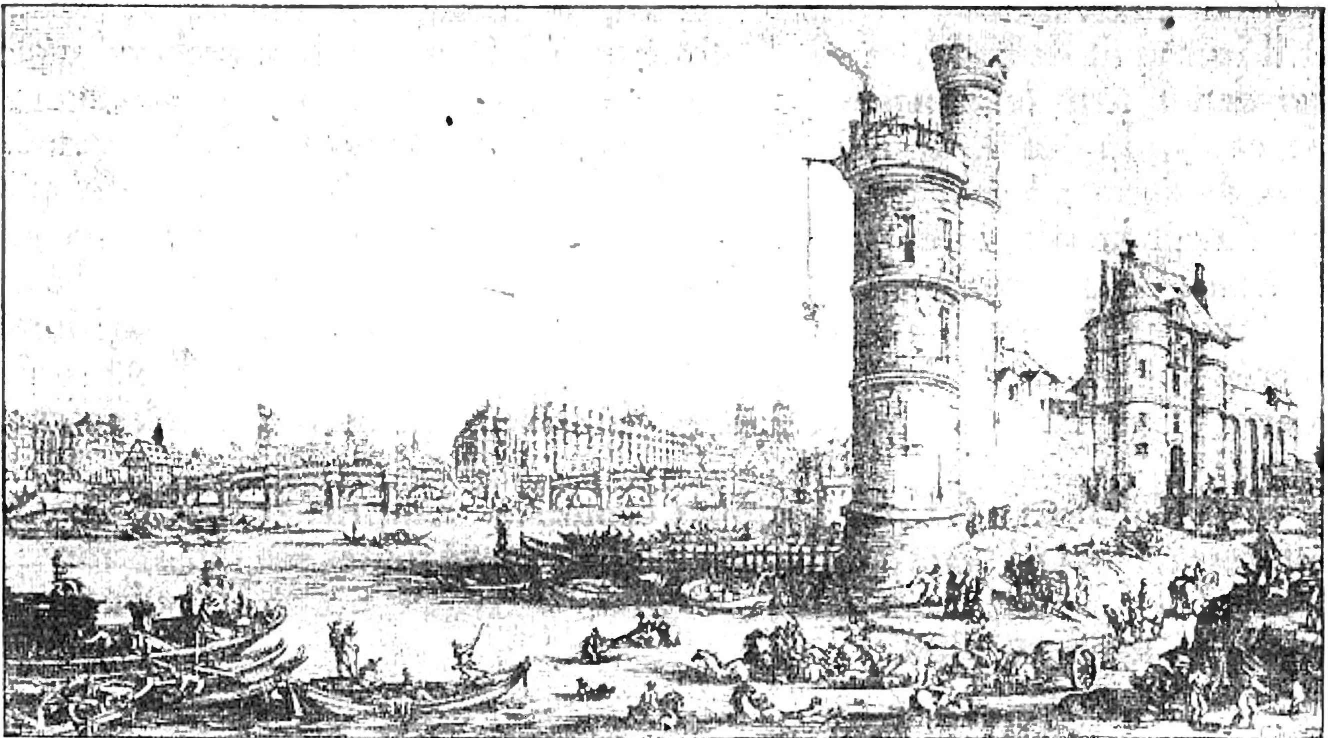
L'APOGÉE DE LOUIS LE GRAND

LES ARTISANS DE SA PUISSANCE ET DE SA GLOIRE : COLBERT, LOUVOIS, CONDÉ, TURENNE

Louis XIV a eu de très bons ministres et de très grands capitaines pour l'aider à conquérir la gloire et la puissance. Il savait juger et choisir les hommes; aussi aucun autre roi de France n'a été mieux secondé.

I. — Colbert, « le bœuf de labour de Louis XIV ».

Colbert est le fils d'un drapier de Reims. Il a grandi au milieu de gens laborieux qui travaillaient avec acharnement pour devenir riches, et



Cliché Archives photographiques.

PARIS SOUS LOUIS XIV.

Vue du Pont-Neuf, de la Tour et de l'ancienne Porte de Nesle, par *Jacques Callot.*

lui-même n'est heureux que lorsqu'il travaille. Le matin, il se frotte les mains de plaisir lorsqu'il embrasse d'un regard les énormes dossiers qui l'attendent sur son bureau. Il fait la besogne écrasante de six

de nos ministres aujourd'hui; s'occupe à la fois des finances, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la marine, des colonies et, en plus, des bâtiments royaux, des arts, de la bibliothèque royale, de la maison du roi, des affaires générales, du clergé... Il rédige presque tout lui-même, donne audience à une foule prodigieuse de gens, plusieurs fois la semaine... Après avoir lu et relu toutes les dépêches, il les annote en marge; il corrige les réponses, il les soumet au roi chaque vendredi... il s'exténue à la tâche. *Son ambition est de faire de la France le plus riche pays du monde.*

Il entreprend d'abord de mettre en ordre les comptes du roi et mène une lutte sans merci contre le gaspillage (lecture n° 1). Il veut aussi, comme Henri IV, que *les Français achètent peu à l'étranger et lui vendent beaucoup*, pour que l'argent afflue au lieu de s'en aller. C'est pourquoi il fonde des manufactures de drap, de soie, de tapis de dentelles, de glaces, de porcelaines. Il fait surveiller étroitement la fabrication, charge les manufactures royales, celles des Gobelins en particulier, de fournir de beaux modèles et de bons ouvriers. Et il obtient des produits si soignés que tous les étrangers les admirent et veulent en acheter.

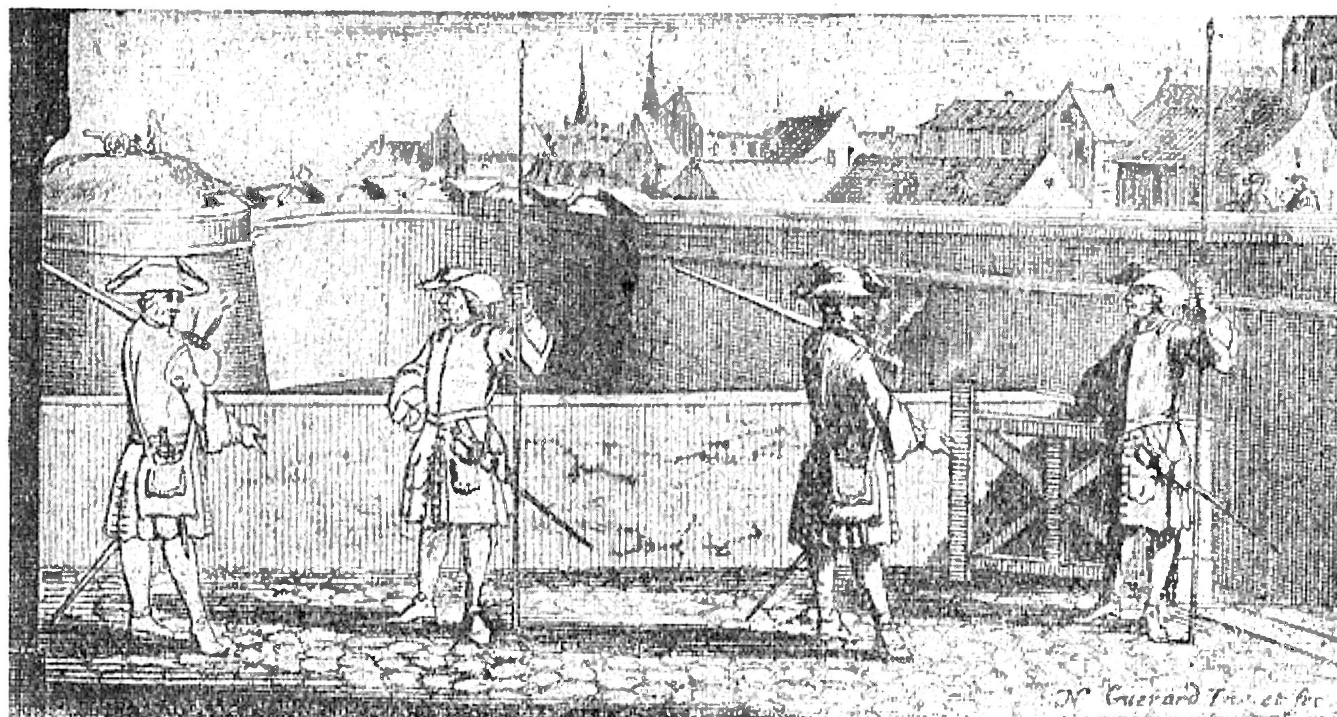
Il fait cultiver aussi en France le lin, le chanvre le mûrier, le tabac, et il introduit de belles races d'animaux. Mais ce fils de marchand *aime par-dessus tout le commerce.* Il fait construire des routes, des canaux (le canal du Midi, appelé encore canal des Deux-Mers). Surtout il rêve de donner à la France une belle marine. En 1661, depuis dix ans on n'avait jamais vu en mer plus de deux ou trois vaisseaux de guerre français. Colbert reconstitua notre marine de guerre qui compta 270 bâtiments avec de nombreux matelots recrutés par l'inscription maritime. Il créa une puissante flotte marchande et fonda des compagnies de commerce pour exploiter les colonies. (Antilles, Louisiane, Madagascar, Indes).

Mais Colbert ne fut pas toujours écouté ou compris. Jamais il ne put intéresser le roi à la marine (lecture n° 2); malgré toutes ses remontrances Louis XIV s'endetta de plus en plus. Colbert mourut d'épuisement et de tristesse en 1683.

II. — Louvois, l'organisateur de l'armée.

Louvois est, avec Colbert, le principal ministre de Louis XIV. C'est un homme brutal, impérieux et dur. Mais il est *infatigable au travail.* « Escortant le roi dans ses chasses et ses voyages, à Marly comme à Versailles, à Saint-Germain comme en Flandre, il se fait suivre de ses fourgons bourrés de dossiers et on peut le voir sur les routes écrivant ou lisant dans son carrosse transformé en cabinet de travail... Il veut

tout lire et tout savoir, rien n'est petit à ses yeux[1] ». Il n'admet pas, même en temps de paix, que les officiers abandonnent l'armée pour venir à la cour. Apercevant un jour à Versailles un capitaine appelé Nogaret qui ne s'occupait pas assez de sa compagnie : « Monsieur, lui dit-il sévèrement, votre compagnie est en fort mauvais état. » — « Monsieur, je ne le savais pas » — « Il faut le savoir, Monsieur. L'avez-vous



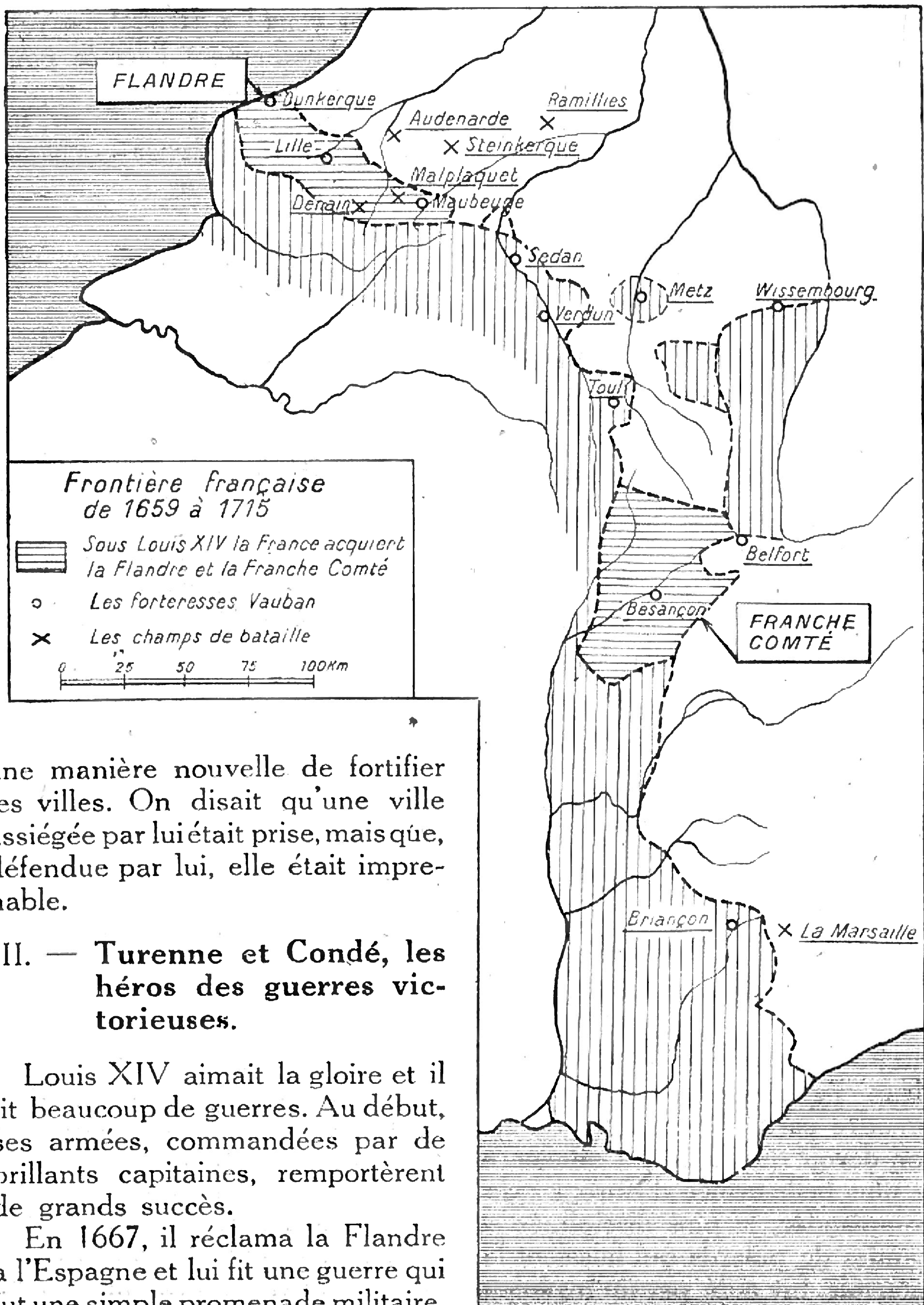
Cliché Bibliothèque Nationale. Estampes.

SOLDATS D'INFANTERIE SOUS LOUIS XIV,

armés du mousquet, de la pique, de l'épée.

vue? » — « Non. » — « Il faudrait l'avoir vue, Monsieur.» — « Monsieur, j'y donnerai ordre. » — « Il faudrait l'avoir donné; il faut prendre parti, Monsieur : ou se déclarer courtisan ou s'acquitter de son devoir quand on est officier. » — Grâce à Louvois, Louis XIV eut la plus belle armée d'Europe : de beaucoup plus nombreuse, la mieux commandée, la plus disciplinée et la mieux armée. C'en était fini des bandes de pillards qui faisaient la guerre au temps de Richelieu. Enfin Louvois, fut aidé par un ingénieur célèbre, appelé *Vauban*, qui inventa

1. Mention : *L'Armée de l'ancien régime*



une manière nouvelle de fortifier les villes. On disait qu'une ville assiégée par lui était prise, mais que, défendue par lui, elle était imprenable.

III. — Turenne et Condé, les héros des guerres victorieuses.

Louis XIV aimait la gloire et il fit beaucoup de guerres. Au début, ses armées, commandées par de brillants capitaines, remportèrent de grands succès.

En 1667, il réclama la Flandre à l'Espagne et lui fit une guerre qui fut une simple promenade militaire. La paix signée à *Aix-la-Chapelle*, en 1668, donna à la France la moitié de la Flandre. En 1672, Louis XIV

entreprit une autre guerre contre les Hollandais qu'il n'aimait pas pour toutes sortes de raisons. Les armées envahirent la Hollande, mais les Hollandais inondèrent leur pays, et leur chef, Guillaume d'Orange, réussit à former une coalition contre la France. Louis XIV se trouva alors dans l'obligation d'évacuer la Hollande et de défendre les frontières mêmes de la France, au Nord contre les Hollandais et les Espagnols, sur le Rhin contre les Impériaux, en Franche-Comté contre les Espagnols (voir carte, page 114). L'Alsace, d'abord envahie, fut sauvée par *Turenne*, en 1674, au cours d'une glorieuse campagne. A son retour, le roi embrassa Turenne en présence de toute la cour et lui dit : « Vous avez relevé un lys de ma couronne. » Malheureusement Turenne fut tué en 1675 et Louis XIV perdit en lui son plus grand capitaine (lecture n° 3). Il le fit ensevelir dans l'abbaye de Saint-Denis, à côté des rois. La guerre se termina victorieusement par *le traité de Nimègue en 1678.* La France reçut l'autre moitié de la Flandre et la Franche-Comté.

Louis XIV rempli d'orgueil se crut le maître de l'Europe.

LECTURES

1. Colbert demande au Roi de réduire les dépenses de la Cour.

Votre Majesté a quatre sortes de dépenses à faire : la première, la plus importante de toutes à présent, est la guerre de mer; la seconde, les affaires étrangères; la troisième, la guerre de terre; la quatrième les dépenses du dedans du royaume, les plaisirs et les divertissements de Votre Majesté.

Je suis persuadé, Sire, que les deux premières doivent, sans difficulté, marcher d'un pas égal, à l'exclusion des deux autres, lesquelles ne doivent subsister que des restes pour ainsi dire de ces deux premières.

La troisième doit aussi subsister, s'il est possible; mais elle peut bien souffrir quelque diminution dans un temps où elle n'est pas nécessaire.

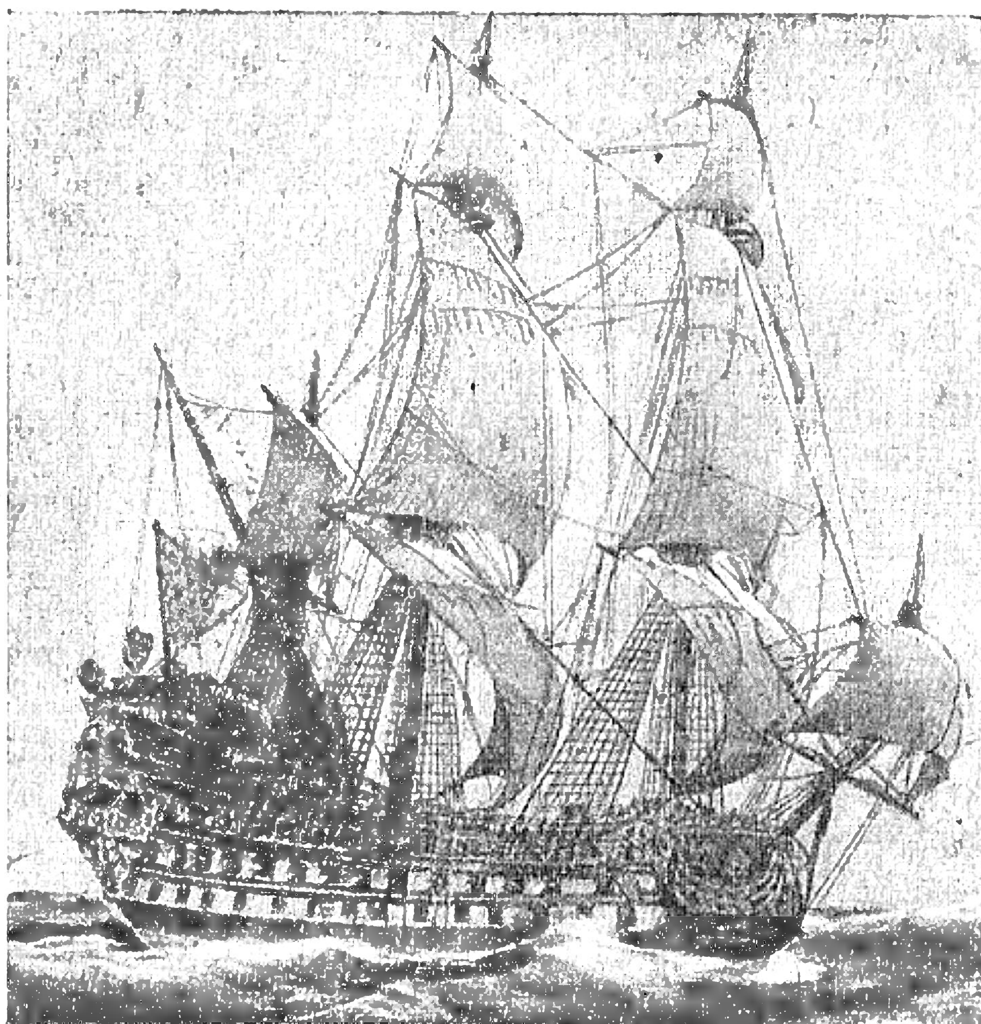
La quatrième doit souffrir toute la rigueur des retranchements et de toute l'économie possible; il faut épargner cinq sols aux choses non nécessaires, et jeter les millions quand il est question de votre gloire.

Je déclare à Votre Majesté qu'un repas inutile de mille écus me fait une peine incroyable; et lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais ma femme et mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir, s'il était nécessaire.

COLBERT, *Mémoires, II.* 22 *juillet* 1666 : Mémoire au Roi

2. Le roi se désintéresse de la marine.

Dix-huit ans après avoir pris en mains le pouvoir, le roi-guerrier n'avait encore vu aucun de ses vaisseaux. Depuis les tristes jours de la Fronde, où il était entré tout enfant à Bordeaux à la tête des débris de la flotte royale, Louis XIV n'avait en effet pris contact avec la marine de guerre que pour en constater la



Cliché Illustration.

VAISSEAU FRANÇAIS DE PREMIER RANG A L'ÉPOQUE DE COLBERT.
Tableau de *Albert Sebille.*

ruine en 1660. Il semble ne s'occuper de la marine que pour en comprimer les crédits et les ramener de 10 millions en 1670, à 4 en 1675.

Colbert s'efforça de gagner son roi à la cause de la marine. Il improvisa à Versailles une Petite Venise avec grand canal et canaux, où deux gondoles étincelantes de dorures aidaient à la couleur locale. Bientôt il y eut là une flotte en miniature, dont une galiote du Havre armée de 32 canons minuscules, des chaloupes de Dunkerque, deux yachts anglais, des galères de Marseille. Cette flottille avait ses équipages en justaucorps uniformes, commandés par « le capitaine des vaisseaux » Consolin, et des forçats barbaresques, en tout 260 hommes.

Là, en 1673, est essayé le vaisseau à aubes; en 1681, est exhibée une frégate dont le gabarit sera adopté comme un modèle pour nos vaisseaux de ligne; un concours est institué entre les charpentiers de marine à Versailles; le jury est formé par Tourville et Duquesne. Lorsqu'en descendant du Tapis Vert, on aperçoit le pavillon rouge fleurdelisé, les girouettes en toile qui ondulent au vent, les tendelets de brocart bleu ou de velours rouge des brigantins et des berges, les flammes, les cornettes, les matelots en justaucorps, les gondoliers en vestes de brocart cramoisi, on se croirait sur les bords de la mer plutôt qu'à Versailles. C'est la seule façon pour le ministre de donner au roi une légère idée de la magnificence de la marine.

Colbert imagine aussi d'offrir au roi en spectacle la construction accélérée d'un bateau. Dans un concours entre les ports, Rochefort réussit à monter une frégate en trente heures, Brest en vingt-deux, Marseille en sept. Les répétitions se succédèrent d'année en année.

Dix ans le ministre annonça dans les ports l'auguste visite. Il avait combiné un uniforme tricolore aux couleurs de nos bannières de marine pour les marins; on recruterait les soldats de marine les mieux faits et les plus grands, auxquels on laisserait venir une grosse barbe, cela [illegible] beaucoup à parer [illegible] soldat.

En 1680, enfin, Colbert put faire visiter au roi un vaisseau de guerre à Dunkerque.

Mais ce fut sans lendemain. Décidément le roi ne s'intéressait guère à la marine.

Colbert mourra de chagrin, désolé de rester incompris.

D'après Ch. de la RONCIÈRE : *Un grand ministre de la marine : Colbert*, p. 56 à 70.

3. Mort de Turenne en 1675.

Il monta à cheval le samedi, à 2 heures, après avoir mangé, et comme il avait bien des gens avec lui il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître ». M. d'Hamilton qui se trouvait près de l'endroit où il allait lui dit : « Monsieur, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint : et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire [1]. Ce gentilhomme qui le regardait toujours ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf : il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon; dans ce moment le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de [illegible] : il ouvre deux fois deux grands yeux et la bouche et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée... On crie,

1. Lieutenantgénéral de l'Artillerie.

on pleure. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie; un carrosse vient... on l'emporte dans sa tente...

... Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement. Tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple était dans le trouble et l'émotion.

Lettre de Mme DE SÉVIGNÉ à sa fille, 28 août 1675.



Cliché Archives photographiques.

LA PARADE DE L'ORVIÉTAN.

L'*orviétan* était une drogue venue d'Italie, qui passait pour guérir beaucoup de maladies et connut une grande vogue en France au XVIIe siècle. La gravure montre un charlatan faisant la parade pour attirer les clients par des exhibitions amusantes ou grotesques (boniments, marionnettes, animaux savants, etc.). Le Pont-Neuf, à Paris, était le théâtre habituel de ces parades, qui constituaient un des spectacles familiers de la vie parisienne sous Louis XIV.

RÉSUMÉ

1. — Colbert est le principal ministre de Louis XIV. Il veut enrichir la France et pour cela il met de l'ordre dans les finances, développe l'agriculture et encore plus l'industrie et le commerce.

Il donne à la France une puissante marine. Il meurt épuisé en 1683.

2. — Louvois est le ministre de

la guerre de Louis XIV. Il est comme Colbert un travailleur acharné et il dote la France de la plus belle armée d'Europe.

3. — Vauban est un ingénieur sans pareil dans l'art de fortifier les villes.

4. — Les armées, commandées par Condé et Turenne, se couvrent de gloire. Louis XIV fait deux guerres victorieuses l'une après l'autre. La première contre l'Espagne se termine par le traité d'Aix-la-Chapelle en 1668, qui donne à la France une partie de la Flandre. La deuxième, contre les Hollandais et leurs alliés, finit par le traité de Nimègue en 1678, qui cède à la France le restant de la Flandre et la Franche-Comté.

5. — Après la paix de Nimègue Louis XIV se croit le maître de l'Europe.

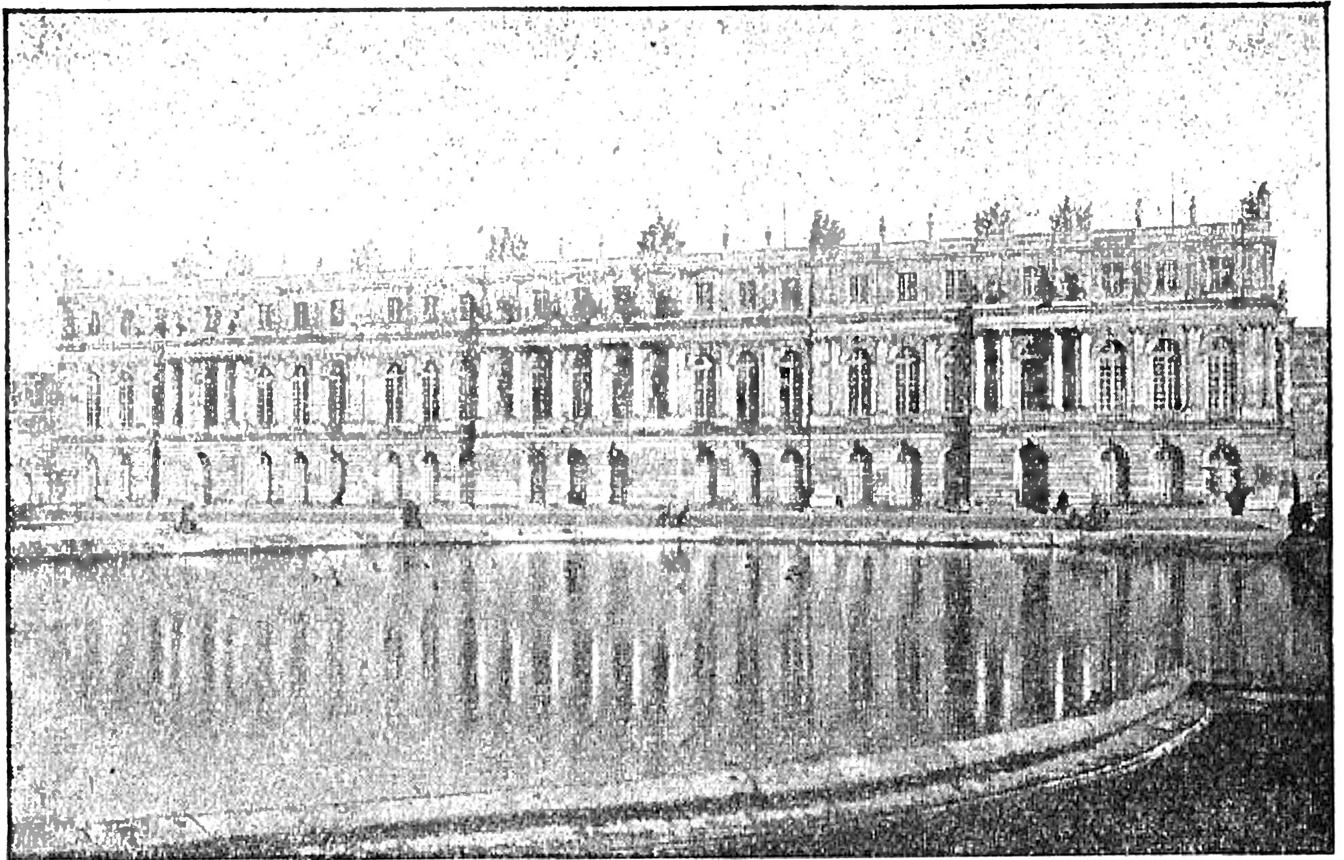
EXERCICES

1. — Pourquoi a-t-on appelé Colbert le bœuf de labour de Louis XIV?
2. — Quelle était l'ambition de Colbert?
3. — Pourquoi Colbert veut-il que les Français fabriquent eux-mêmes les produits dont ils ont besoin?
4. — Pourquoi fait-il surveiller de près la fabrication?
5. — Qu'a fait Colbert pour l'agriculture?
6. — Pourquoi voulait-il que la France ait beaucoup de bateaux?
7. — Quelles sont les colonies françaises sous Colbert?
8. — Est-ce que Louis XIV a toujours compris ou écouté Colbert?
9. — Que savez-vous de Louvois?
10. — Quels sont les deux grands capitaines des premières guerres de Louis XIV?
11. — Racontez la mort de Turenne.
12. — Quels sont les territoires reconnus à la France par les traités d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue?

ÉCRIVAINS ET ARTISTES AU SERVICE DE LA ROYAUTÉ

LOUIS XIV, LE ROI-MÉCÈNE[1]

Avant 1661 la France comptait déjà des artistes et des écrivains illustres. Parmi ces derniers, *Descartes* et *Pascal*, qui sont à la fois des savants et des moralistes, *Corneille* qui est notre plus grand poète tragique (n'avez-



Cliché N. D.

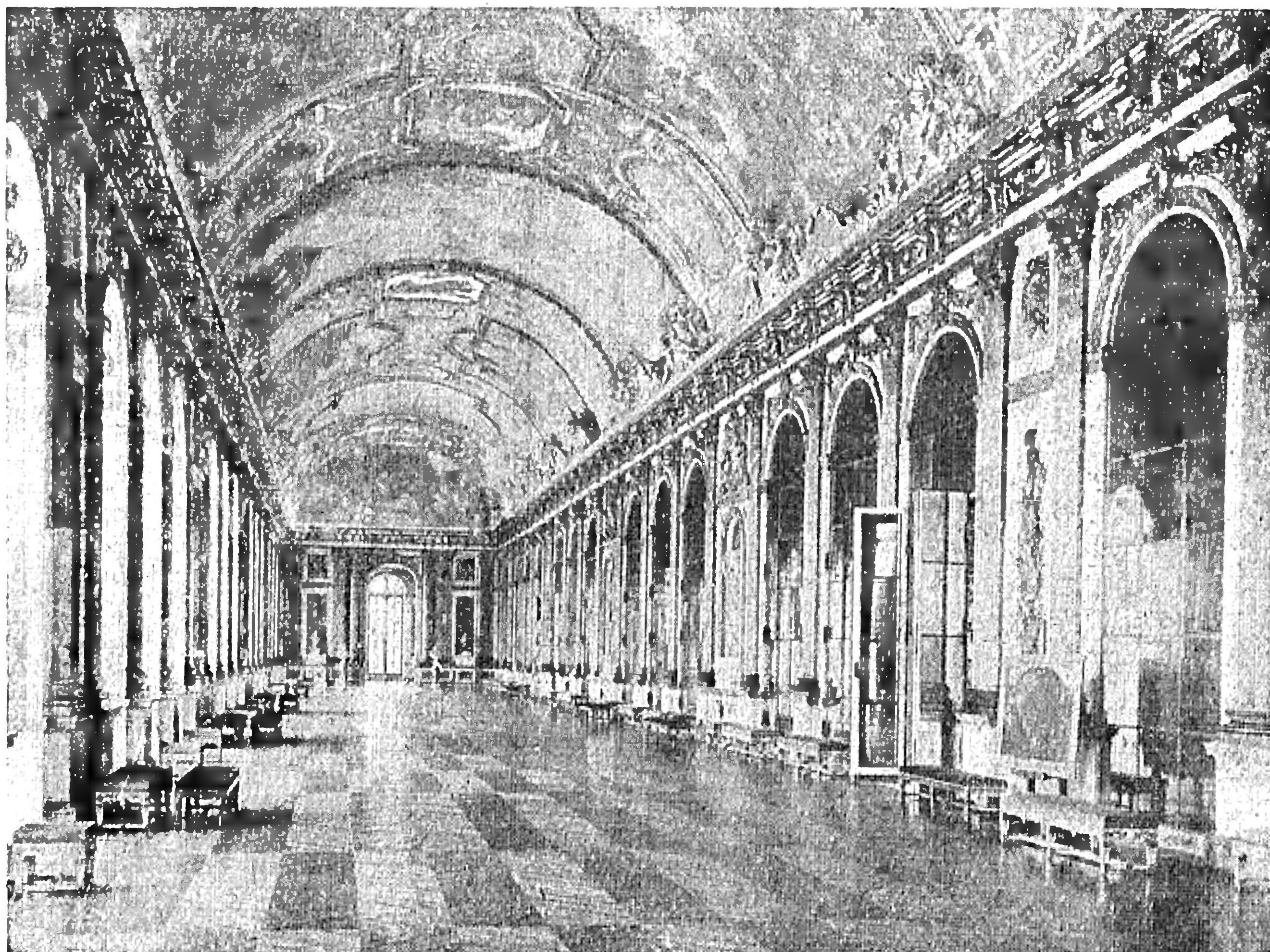
FAÇADE DU CHATEAU DE VERSAILLES (Côté parc).
Œuvre de l'architecte *Mansart* vers 1680.
La Galerie des Glaces occupe toute la longueur de la façade du bâtiment central.

vous jamais lu des fragments du *Cid*?). Mais à partir de 1661 commence une glorieuse époque.

1. *Mécène :* protecteur des écrivains et des artistes.

I. — De 1661 à 1715, les écrivains et les artistes ne travaillent guère que pour le roi.

Louis XIV est un grand bâtisseur. Tour à tour occupé du *Louvre*, des *Invalides*, de *Versailles*, de *Trianon*, de *Marly*, il fait appel aux artistes les plus célèbres : l'architecte *Mansart* achève de construire



Cliché Bulloz.

LA GALERIE DES GLACES AU CHATEAU DE VERSAILLES
(73 m. de long, 11 m. de large et 13 m. de haut).

A gauche, 17 fenêtres auxquelles font face des panneaux de glaces. Peintures de Le Brun au plafond ; colonnes plates en marbre rouge avec chapiteaux dorés. Le mobilier était d'argent ; on le fondit au début de la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

le palais de Versailles. *Charles Le Brun*, « premier peintre du roi », dirige toute la décoration du château (voir gravure ci-dessus : la Galerie des Glaces) ; les sculpteurs réputés de ce temps, *Coustou*, *Coysevox*, peuplent le parc de leurs statues. De l'atelier de *Boulle*, ébéniste de grand renom, sortent les meubles splendides qui ornent les salons ; de la manufacture royale des *Gobelins*, les plus riches surtouts de table et de somptueuses tapisseries. C'est un artiste de génie, *Le Nôtre*, qui

dessine les jardins de Versailles (voir gravure, page 104 et lecture n° 1). Tous travaillent sous la haute direction de *Charles Le Brun* et du *roi* lui-même, *qui examine tous les projets et fait adopter ceux qui lui plaisent*.

Les écrivains sont, eux aussi, au service de Louis XIV. *Molière* est directeur de la Troupe du Roi. Il est chargé des divertissements de la Cour et il écrit une trentaine de comédies (vous connaissez peut-être un peu l'*Avare* ou le *Bourgeois Gentilhomme*). *Racine* compose de belles tragédies (lecture n° 2); *La Fontaine*, des fables qui amusent le Dauphin; l'évêque *Bossuet*, grand orateur religieux, prêche le Carême devant le roi et la Cour. Le musicien *Lully* monte pour eux des opéras. Et il conviendrait de citer encore bien d'autres noms.

II. — Protégés et honorés par Louis XIV, les écrivains et les artistes se plient à son goût : le goût classique.



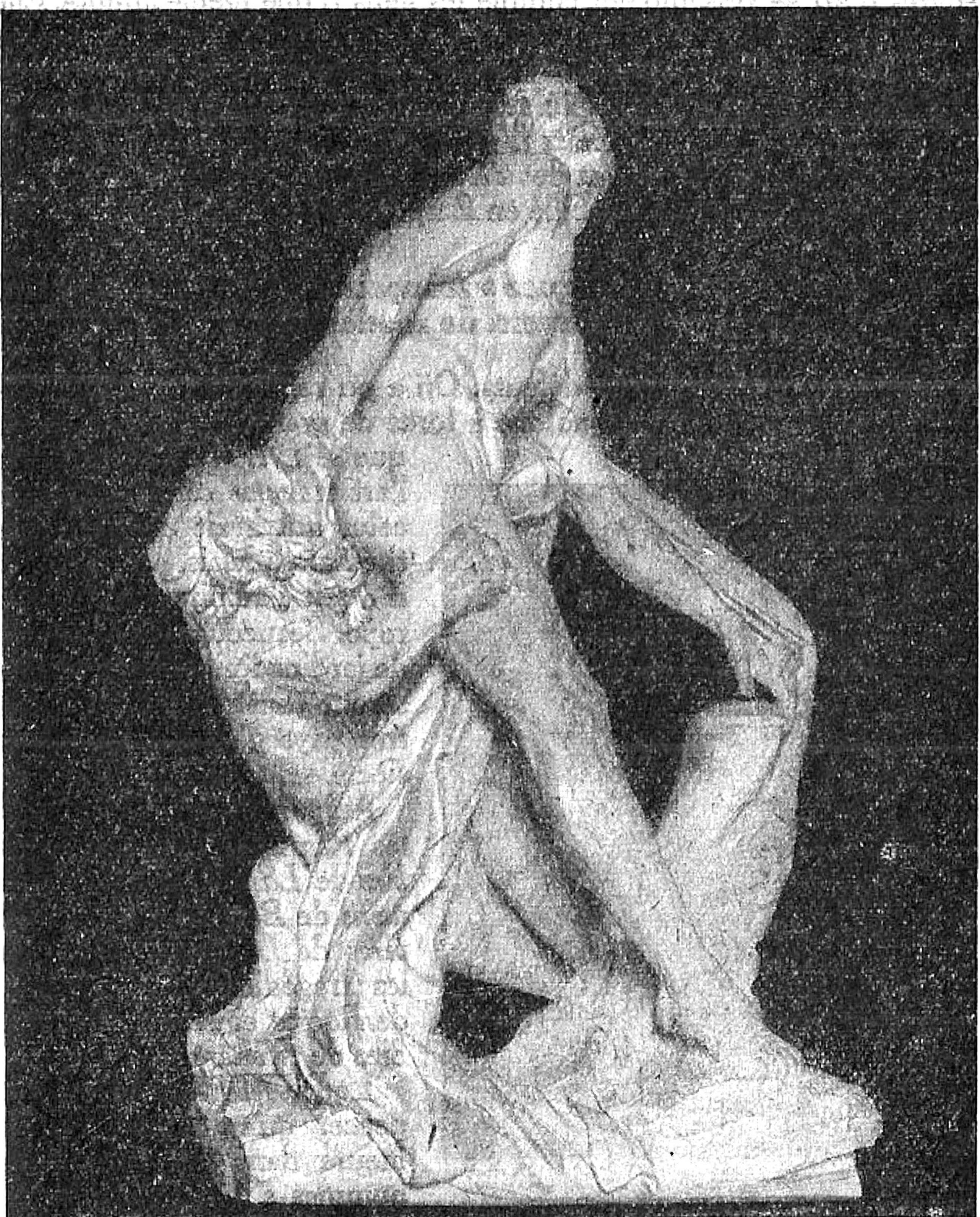
Cliché Bibliothèque de l'Arsenal.

JEAN RACINE (1639-1699).

Le roi, qui a l'amour des belles choses, s'intéresse aux artistes et aux écrivains; il les encourage par des pensions et des honneurs. Il fait de *Racine* et de *Boileau* ses historiens. Il défend *Molière* contre ses ennemis (lecture n° 3); il accepte même d'être le parrain d'un de ses fils.

En retour, tous célèbrent la gloire de « Louis le Grand »: l'éloge de Louis XIV se rencontre sous la plume, le pinceau ou le ciseau des plus illustres et ils acceptent d'être dirigés. Louis XIV et son ministre *Colbert* aiment *l'ordre et la règle* en toutes choses, aussi bien dans les arts que dans l'industrie. Ils fondent des *Académies*[1] qui enseignent aux artistes et aux écrivains ce qu'il faut faire. Aussi, pendant toute cette période, dite *classique*, les

1. Académie : compagnie de savants, de gens de lettres ou d'artistes.



MILON DE CROTONE, par le sculpteur marseillais *Pierre Puget*.

D'après un récit de l'Antiquité grecque, l'athlète Milon de Crotone, plusieurs fois vainqueur aux Jeux Olympiques, passant à travers une forêt, voulut achever de fendre un arbre que la foudre avait entamé, mais sa main resta prise dans l'ouverture comme dans un étau et un lion, survenant, le dévora. C'est la scène dont Puget s'est inspiré. Remarquez la manière émouvante dont la douleur physique est rendue et la puissante musculature du corps.

œuvres d'art se ressemblent comme les gens d'une même famille. Elles sont *majestueuses, clairement ordonnées;* elles disent un *goût profond de l'Antiquité.* Le château de Versailles est, comme le Louvre de la Renaissance, entièrement copié sur les monuments romains, au point qu'en dépit du climat pluvieux il a des toits plats (gravure page 120). Les statues des jardins sont des *divinités Païennes* : Louis XIV se fait représenter par Coysevox habillé en Empereur romain.

III. — Les œuvres « classiques » françaises font l'admiration de l'Europe et lui servent de modèles.

Le style Louis XIV a ses défauts. On a pu reprocher au château de Versailles d'être froid et monotone à force de grandeur. Et on regrette que le XVIIe siècle ait méprisé l'art français du Moyen Age, celui qui avait donné les cathédrales. Mais, tel qu'il est, il a fait l'admiration de l'Europe. Beaucoup de châteaux et de jardins imités de Versailles seront construits dans les autres pays d'Europe au XVIIIe siècle.



MOLIÈRE (1622-1673).

Aujourd'hui encore on lit les *Pensées* de *Pascal*, les *Fables* de *La Fontaine*, les *Sermons* de *Bossuet*, et les *Caractères* de *La Bruyère*. On joue les tragédies de *Corneille* et de *Racine* ainsi que les comédies de *Molière*.

Louis XIV avait raison de penser qu'un grand roi demeure dans le souvenir des hommes s'il fait faire de très belles choses... Tout cela reste après lui et raconte sa gloire aux siècles à venir : ainsi fait encore aujourd'hui le palais de Versailles aux visiteurs les plus ignorants. Et si cela a coûté très cher, si le peuple de France a beaucoup souffert pour suffire à tant de dépenses, du moins ses sacrifices ont aidé à construire un des plus beaux monuments de la civilisation.

LECTURES

1. Le Parc de Versailles.

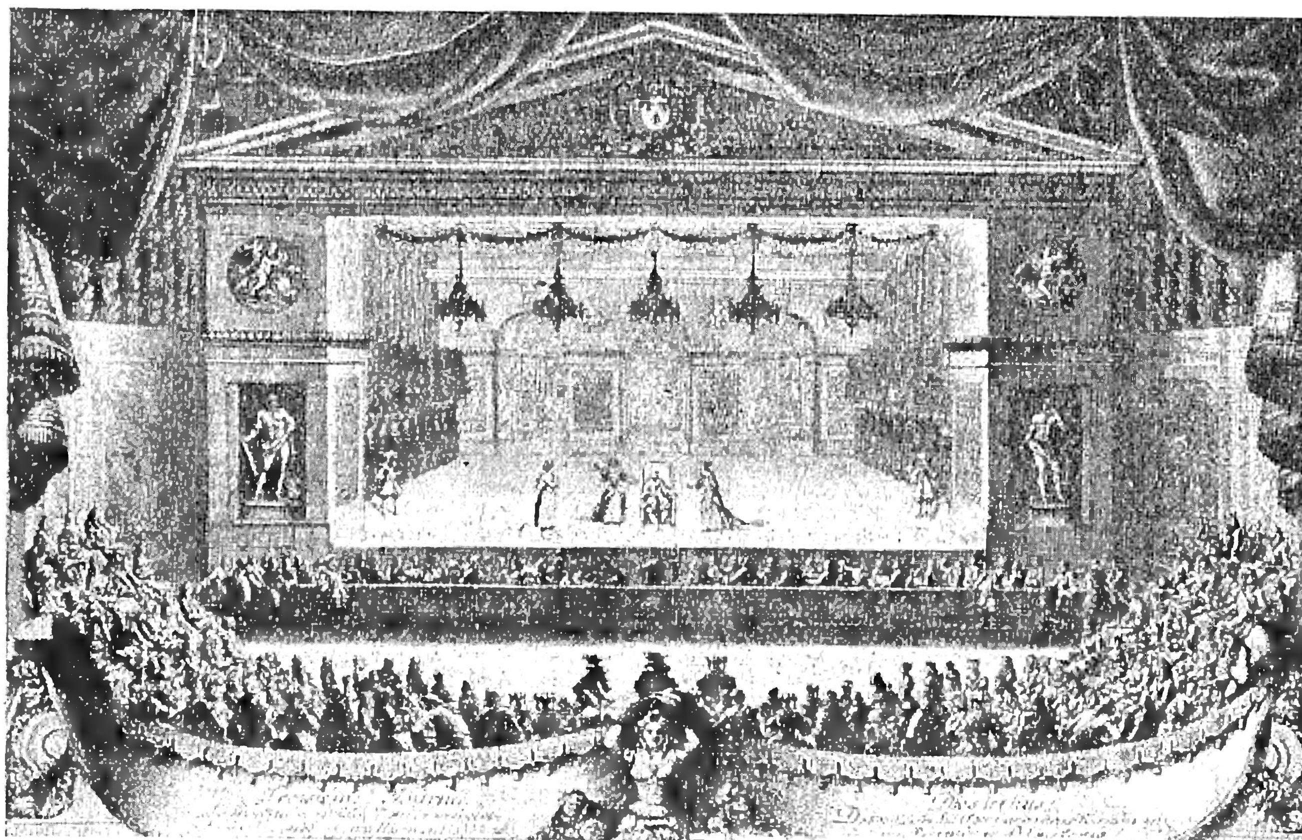
Les parterres et le parc sont encore *un salon* en plein air; la nature n'y a plus rien de naturel; elle est tout entière disposée et *rectifiée* en vue de la société; ce n'est point là un endroit pour être seul et se détendre, mais un lieu *pour se promener en compagnie et saluer*. Ces charmilles droites sont des *murailles* et des *tentures*. Ces ifs tondus figurent *des vases et des lyres*. Ces parterres sont des *tapis à ramages*. Dans ces allées unies et rectilignes, le roi, la canne à la main, groupera autour de lui tout son cortège. Soixante dames, en robes lamées et bouffantes sur des paniers qui ont vingt-quatre pieds de circonférence, s'espaceront sans peine sur les marches de ces escaliers...

TAINE : *l'Ancien Régime*, Paris, Hachette.

2. La représentation devant le roi et la Cour d'une tragédie de Racine : *Esther*.

Ce récit est tiré d'une lettre de la Marquise de Sévigné, qui vivait à la Cour.

« Le maréchal de Bellefonds vint se mettre par choix à mon côté droit et



Cliché Bibliothèque Nationale, Estampes.

LE THÉATRE A VERSAILLES.

Représentation d'une comédie de Molière, *le Malade imaginaire*, devant la Cour en 1674.

devant c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin et de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie, avec une attention qui fut remarquée. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas osée à représenter et qui ne sera jamais imitée. J'en fus charmée, et le maréchal aussi qui sortit de sa place pour aller dire au Roi combien il était content et qu'il était auprès d'une dame qui était digne d'avoir vu jouer *Esther*. Le roi vint vers nos places et après avoir tourné il s'adressa à moi et dit : « *Madame, je suis assuré que vous avez été contente.* » Moi, sans m'étonner, je répondis : « *Sire, je suis charmée; ce que je sens est au-dessus des paroles.* » Le roi me dit : « *Racine a bien de l'esprit.* » Je lui dis : « *Sire, il en a beaucoup; mais en vérité, ces jeunes personnes*[1] *en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose.* » — « *Ah pour cela, il est vrai.* » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie.

3. Molière sollicite la protection de Louis XIV contre ses ennemis.

Placet présenté au Roi, dans son camp, devant la ville de Lille, en Flandre (1667).

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais dans l'état où je me vois, où trouver, Sire, une protection qu'au lieu où je la viens chercher ? et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable... (le *président de Lamoignon avait interdit une comédie de Molière*)... que le souverain juge et le maître de toutes choses.

Ma comédie n'a pas plus tôt paru qu'elle s'est vue foudroyée... et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même... c'est de dire que Votre Majesté avait eu la bonté d'en permettre la représentation.

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière...

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre la rage envenimée; et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

MOLIÈRE.

RÉSUMÉ

1. — Le règne personnel de Louis XIV (1661-1715) correspond à un magnifique épanouissement des lettres et des arts. On appelle cette période « l'époque classique ».

2. — Le roi aime les beaux monuments; il fait appel aux artistes les plus célèbres : c'est Mansart qui construit Versailles, Charles Le Brun qui le décore.

1. Les demoiselles de Saint-Cyr, qui jouaient *Esther*.

3. — Les écrivains travaillent pour le roi et la Cour. Racine écrit des tragédies, Molière des comédies, La Fontaine des fables.

4. — Les œuvres classiques françaises font l'admiration de l'Europe et lui servent de modèles pendant tout le XVIII[e] siècle. Elles font rayonner encore le prestige de la France dans le monde entier.

EXERCICES

1. — Quels sont les écrivains célèbres sous le ministère de Richelieu et de Mazarin ?
2. — Quels sont les châteaux que Louis XIV a fait construire ?
3. — Citez les grands artistes qui ont travaillé au palais de Versailles ?
4. — Quels grands poètes étaient chargés de divertir la cour ?
5. — Avez-vous lu des fables de La Fontaine ? des comédies de Molière ?
6. — Montrez que Louis XIV aimait bien Molière.
7. — Qu'est-ce qu'une Académie ? Pourquoi Louis XIV et Colbert ont-ils fondé des Académies ?
8. — Quelles sont les qualités du style Louis XIV ?
9. — Comparez le Louvre de P. Lescot (page 53) au château de Versailles ; — de quels monuments sont-ils l'un et l'autre inspirés ?
10. Décrivez les jardins de Versailles.
11. Est-ce que les gens du XVII[e] siècle admiraient l'art français du Moyen Age ?
12. Est-ce que les œuvres classiques ont beaucoup fait pour le prestige de la France ?
13. On dit que Louis XIV a été un « Mécène ». Qu'entend-on par là ?



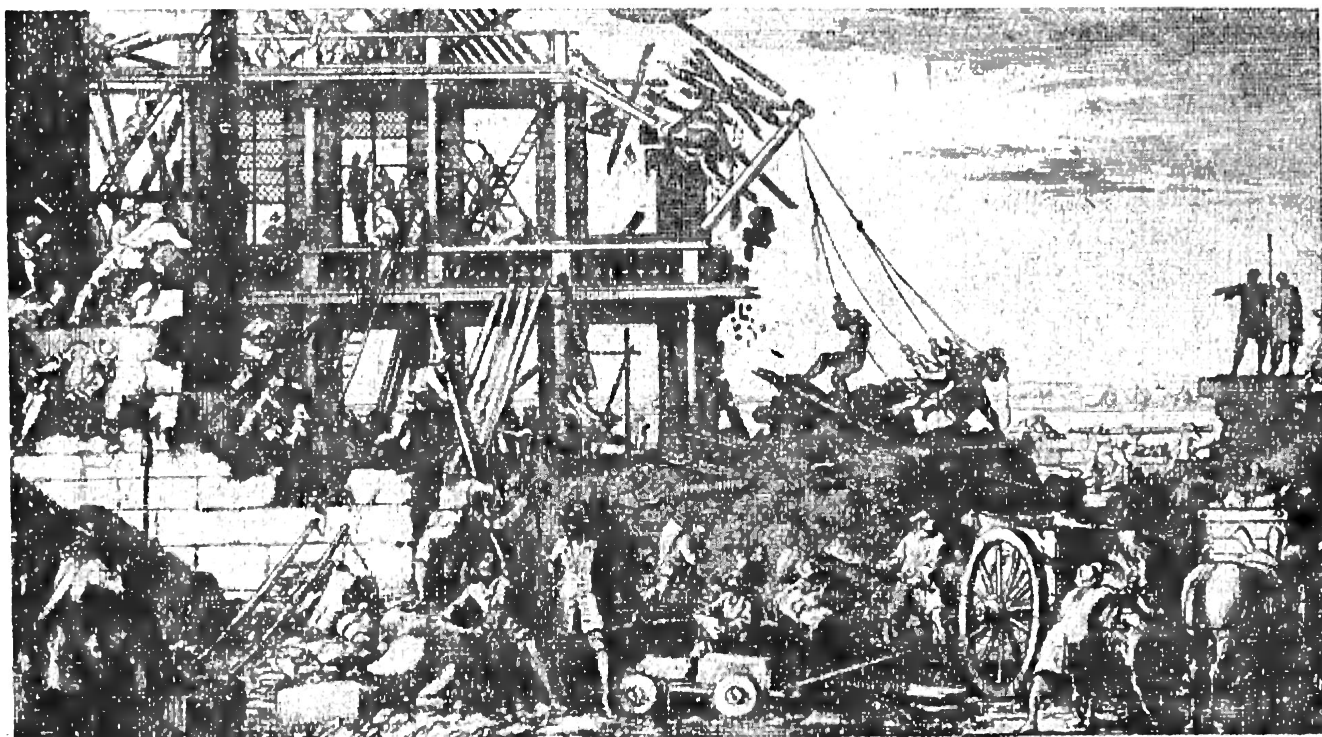
LE DÉCLIN D'UN GRAND RÈGNE
LES FAUTES, LES REVERS, LES MISÈRES

I. — Les fautes.

L'orgueil de Louis XIV lui fit accomplir de grandes choses. Il lui fit aussi commettre, dans les trente dernières années de son règne, de lourdes fautes.

1. — *Un roi prodigue.* — Louis XIV aime dépenser sans compter, et son goût de luxe nous a valu d'impérissables œuvres d'art; mais, surtout après la mort de Colbert, en 1683, sa prodigalité n'a plus de frein. Les fêtes, les cadeaux, les pensions, les guerres augmentent le déficit financier; l'Etat s'enfonce dans les dettes; les impôts pleuvent; la France s'appauvrit.

2. — *Un roi despotique.* — En même temps, Louis XIV supporte mal que ses sujets pensent et croient autrement que lui-même. Roi catholique, il estime que tous les Français doivent être catholiques. Poussé



Cliché Giraudon.

DÉMOLITION DU TEMPLE PROTESTANT DE CHARENTON.

par de mauvais conseillers, il retire une à une les libertés accordées aux protestants par son grand-père Henri IV et par son père Louis XIII.

Puis il charge des prêtres de les convertir; n'obtenant guère de résultats, il emploie, sur les conseils de Louvois, des dragons qui, logés chez les familles protestantes, les menacent pour les faire renoncer à leur religion (système des « dragonnades »). Enfin, on rapporte au roi qu'il ne reste presque plus de protestants dans le royaume. Alors, *en* 1685, *Louis XIV révoque l'Edit de Nantes :* désormais il n'est plus permis de pratiquer le culte protestant.

Ce fut une lourde faute; elle provoqua l'émigration de milliers de protestants français et la haine des nations protestantes contre Louis XIV (lecture n° 1).

3. — *Un roi guerrier.* — Louis XIV a fait presque continuellement la guerre. Il aime la gloire militaire et il croit pouvoir dominer l'Europe. Ainsi, en pleine paix, il s'empare de plusieurs territoires, comme la république de Strasbourg; alors, les Etats européens forment contre lui une alliance, la *Ligue d'Augsbourg* (1688); il en résulte une guerre longue et sanglante, qu'il aurait pu éviter.

Même faute en 1700, lorsque le roi d'Espagne laisse par testament son héritage au petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou. Louis XIV accepte cet héritage (lecture n° 2); aussitôt les nations européennes s'inquiètent à l'idée que la France va devenir trop puissante. Louis XIV n'est pas assez prudent pour les rassurer et il doit engager une nouvelle guerre de douze années, qui nous vaut de graves défaites et des pertes de territoires : la *guerre de succession d'Espagne.*

Louis XIV reconnut, trop tard, ses fautes. A son lit de mort, il dit à son arrière-petit-fils : « J'ai trop aimé les bâtiments et la guerre; ne m'imitez pas en cela. »

II. — Les revers.

1. — *Une guerre stérile : la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697).* Louis XIV se bat seul contre l'Europe presque entière. (Gravure page 130.) Mais la France, avec ses 20 millions d'habitants, est alors la nation la plus peuplée d'Europe; son armée et sa marine sont fortes et bien commandées; aussi remportent-elles de brillantes victoires (Voir carte, page 114). Le *Maréchal de Luxembourg* s'empare de tant de drapeaux ennemis, exposés dans l'église Notre-Dame, à Paris, qu'on l'appela « le Tapissier de Notre-Dame » (Victoires de Fleurus, Steinkerque, Nerwinden); *Catinat* est vainqueur sur les Alpes (Staffarde, la Marsaille); l'Amiral *Tourville,* les corsaires *Jean Bart et Duguay-Trouin* coulent de nombreux bateaux hollandais et anglais. Au bout de neuf ans, la guerre s'arrête, parce que les adversaires sont épuisés. *La paix, si née à Ryswick, en 1697, ne rapporte presque rien à la France, qui garde cependant Strasbourg.*

2. *Une guerre désastreuse : la guerre de la succession d'Espagne.* — Louis XIV est vieilli et mal conseillé; il possède encore de bons capitaines, comme *Vendôme* et *Villars,* mais beaucoup d'autres sont incapables. Et puis la guerre dure depuis si longtemps que l'argent et les hommes manquent. La France est envahie, Paris menacé. Heureu-



Cliché Bibliothèque Nationale, Estampes.

LOUIS XIV CONTRE LES PUISSANCES COALISÉES.

« Un seul contre tous », tel est le titre de cette gravure allégorique, qui date de 1689. A droite, le Français, qui vient de terrasser le protestantisme (allusion à la Révocation de l'Édit de Nantes) et que protège la Religion; à gauche, l'Allemand, l'Espagnol, le Hollandais, l'Anglais, etc.

sement Villars sauve la Patrie à la *bataille de Denain, en 1712* (carte, page 114). La paix est signée à *Utrecht, en 1713.* Le petit-fils de Louis XIV demeure roi d'Espagne; la *France perd plusieurs colonies; le grand vainqueur de ces luttes est l'Angleterre.*

III. — Les misères.

A la fin du règne, la France est épuisée. Des disettes et des épidémies ravagent plusieurs provinces (lecture n° 3). Le *terrible hiver de 1709* porte la misère à son comble; de nombreux villages sont décimés (lecture n° 4).

L'archevêque Fénelon écrit : « La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. »

Louis XIV vieux, malade, frappé de deuils répétés dans sa propre famille, supporte les malheurs privés et publics avec un admirable courage. En 1712, année tragique, où tout semble perdu, il montre un beau sang-froid et une résolution farouche (lecture n° 5); jusqu'à son lit de mort (lecture n°6) il conserve le sens de la dignité et de la grandeur. *Malgré ses fautes il a bien mérité le nom de Louis le Grand.*

LECTURES

1. Les conséquences de la Révocation.

Ce projet si pieux, si saint et si juste, dont l'exécution paraissait si possible, loin de produire l'effet qu'on en devait attendre, a causé et peut encore causer une infinité de maux très dommageables à l'Etat :

Ceux qu'il a causés sont :

1° La *désertion de quatre-vingt ou cent mille* personnes de toutes conditions, sorties du royaume, qui ont emporté avec elles plus de *trente millions de livres* de l'argent le plus comptant;

2° Nos *arts et manufactures* particulières, la plupart inconnus aux étrangers, qui attiraient en France un argent très considérable de toutes les contrées d'Europe;

3° La ruine *la plus considérable du commerce ;*

4° Il a *grossi les flottes ennemies de huit à neuf mille* matelots des meilleurs du royaume;

5° Et leurs armées de *cinq à six cents officiers* et de *dix à douze mille soldats beaucoup plus aguerris* que les leurs, comme ils ne l'ont fait que trop voir dans les occasions qui se sont présentées de s'employer contre nous.

A l'égard des protestants restés dans le royaume, on ne saurait dire *s'il y en a un seul de véritablement converti,* puisque très souvent ceux qu'on a cru l'être le mieux ont déserté et s'en sont allés. Ce qu'il y a de bien certain c'est que de tous ceux qui l'ont été par les contraintes, on en voit fort peu qui avouent de l'être, ni qui soient contents de leur conversion; bien au contraire, la plupart affectent de paraître plus huguenots qu'ils ne l'étaient avant leur abjuration; et si on regarde la chose de plus près, on trouvera qu'au lieu d'augmenter le nombre des fidèles de ce royaume, la contrainte des conversions n'a produit que des relaps, des impies, des sacrilèges et profanateurs de ce que nous avons de plus saint...

Les rois sont bien maîtres des vies et des biens de leurs sujets, mais jamais de leurs opinions, parce que les *sentiments intérieurs sont hors de leur puissance,* et Dieu seul les peut diriger comme il lui plaît...

VAUBAN : *Mémoire pour la défense des Huguenots* adressé à Louvois, puis à Mme de Maintenon. Edit. Daire. *Collection des Économistes,* tome I.

2. Acceptation du testament du roi d'Espagne (16 novembre 1700, à Versailles).

Le roi, au sortir de son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, où M. le duc d'Anjou s'était rendu par les derrières. Le roi, le lui montrant, lui dit qu'il le pouvait saluer comme son roi. Aussitôt il se jeta à genoux à la manière espagnole et lui fit un assez long compliment en cette langue. Le roi lui dit qu'il ne l'entendait pas encore et que c'était à lui à répondre pour son petit-fils. Tout aussitôt, le roi fit, contre toute coutume, ouvrir les deux battants de la porte de son cabinet, et commanda à tout le monde qui était là en foule d'entrer; puis, passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie : « Messieurs, leur dit-il en montrant le duc d'Anjou, voici le roi d'Espagne. La naissance l'appelait à cette couronne, le feu roi aussi par son testament, toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment; c'était l'ordre du Ciel: je l'ai accordé avec plaisir. » Et, se tournant vers son petit-fils: « Soyez bon Espagnol, c'est présentement votre premier devoir, mais souvenez-vous que vous êtes né Français pour entretenir l'union entre les deux nations. C'est le moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix à l'Europe. » Montrant après du doigt son petit-fils à l'ambassadeur : « S'il suit mes conseils, lui dit-il, vous serez un grand seigneur et bientôt; il ne saurait mieux faire que de suivre vos avis. » Ce premier brouhaha passé, les deux autres fils de France arrivèrent, et tous trois s'embrassèrent tendrement et les larmes aux yeux à plusieurs reprises.

SAINT-SIMON : *Mémoires*.



Cliché Bibliothèque Nationale, Estampes.

LA DISETTE A LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

En 1693, distribution de pain au Louvre, à Paris.

3. Pauvreté des paysans en Bourgogne.

Dans l'élection de Vézelay le commun du peuple boit rarement du vin, ne mange pas trois fois de la viande en un an, et

use peu de sel. Il ne faut donc pas s'étonner si des peuples si mal nourris ont si peu de force. A quoi il faut ajouter que ce qu'ils souffrent de la nudité y contribue beaucoup, les trois quarts n'étant vêtus, hiver et été, que de toile à demi pourrie et déchirée, et chaussés de sabots, dans lesquels ils ont le pied nu toute l'année. Que si quelqu'un d'eux a des souliers, il ne les met que les jours de fête et les dimanches. L'extrême pauvreté où ils sont réduits (car ils ne possèdent pas un pouce de terre) retombe par contre-coup sur les bourgeois des villes et de la campagne qui sont un peu aisés, et sur la noblesse et le clergé, parce que, prenant leurs terres à bail de métairie, il faut que le maître qui veut avoir un nouveau métayer commence par le dégager et payer ses dettes, garnir sa métairie de bestiaux et le nourrir, lui et sa famille, une année d'avance à ses dépens.

VAUBAN : *Mémoires sur l'élection de Vézelay*, 1696. (*Mémoires des Intendants sur l'état des Généralités*, tome I).

4. L'hiver en 1709.

Je prévois que la plus grande partie des habitants ne recueilleront pas de quoi semer... Les plus pauvres sont réduits déjà à vivre d'herbes; on assure que



Cliché Bulloz.

UN REPAS DE PAYSANS AU TEMPS DE LOUIS XIV.
Tableau du peintre *Le Nain*.

s'ils avaient un peu de sel, qu'ils ne peuvent acheter, ils corrigeraient par là la crudité de cette nourriture, ce qui éviterait des maladies. (Il y aurait lieu) d'obtenir de Sa Majesté une aumône de minots de sel qu'on ferait distribuer dans les régions les plus nécessiteuses, et pour l'usage des pauvres seulement...

(Extrait d'une lettre de l'Intendant du Dauphiné au Contrôleur général des Finances. — DE BOISLISLE : *Correspondance des Contrôleurs généraux des Finances*, t. III, p. 127.)

5. Louis XIV sublime devant le malheur.

Le 12 février 1712, la dauphine (belle petite-fille du roi) meurt; le 19 février, c'est le dauphin; le 8 mars, leur fils. Cependant le Nord est envahi, l'ennemi se prépare à marcher sur Paris. Quelques jours avant les triples funérailles de ses enfants, le vieux roi fit venir le maréchal de Villars à qui il avait confié sa dernière armée. Il lui dit :

« Il y a peu d'exemples des malheurs qui m'arrivent et que l'on perde dans la même semaine son petit-fils, sa petite belle-fille et leur fils, tous de très grande espérance, et très tendrement aimés. Dieu me punit, je l'ai bien mérité; j'en souffrirai moins dans l'autre monde... Voici ce que je pense, vous me direz après votre sentiment. Je sais tous les raisonnements des courtisans; presque tous veulent que je me retire à Blois et que je n'attende pas que l'armée ennemie s'approche de Paris, ce qui lui serait possible si la mienne était battue. Pour moi, je sais que des armées si considérables ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme. Je connais cette rivière, elle est très difficile à passer; il y a des places et je compterais de me rendre à Péronne ou à Saint-Quentin, d'y amasser tout ce que j'aurais de troupes, de faire un dernier effort avec vous et de périr ensemble ou de sauver l'État, car je ne consentirai jamais à laisser l'ennemi approcher de ma capitale. Voilà comme je raisonne : dites-moi présentement votre avis... »

. . . .

L'armée de Villars fut victorieuse à Denain et sauva la France.

(D'après les Mémoires de Villars, passage cité par Boulanger : *Le Grand Siècle*, p. 335-336.)

6. Les derniers jours de Louis XIV.

Le 26 août 1715, il dit aux courtisans :

« Messieurs, je vous demande pardon du mauvais exemple que je vous ai donné. J'ai bien à vous remercier de la manière dont vous m'avez servi et de l'attachement et de la fidélité que vous m'avez toujours marqués. Je vous demande pour mon petit-fils la même application et la même fidélité que vous avez eues pour moi. C'est un enfant qui pourra essuyer bien des traverses. J'espère que vous contribuerez tous à l'union et que si quelqu'un s'en écartait, vous aideriez à le ramener. Je sens que je m'attendris et que je vous attendris

aussi. Je vous en demande pardon. Adieu, Messieurs, je compte que vous vous souviendrez quelquefois de moi. »

Puis il se fit amener son petit-fils, le futur Louis XV : « Mon cher enfant, vous allez être le plus grand roi du monde. N'oubliez jamais les obligations que vous avez à Dieu. Ne m'imitez pas dans le goût que j'ai eu pour la guerre; tâchez, au contraire, d'avoir toujours la paix avec vos voisins. Tâchez de soulager votre peuple autant que vous pourrez, ce que je suis assez malheureux pour n'avoir pu faire. Suivez toujours les bons conseils, et songez bien que c'est à Dieu que vous devez tout ce que vous êtes. »

Le roi mourut le 1er septembre, au matin.

d'après les *Mémoires* de SAINT-SIMON.

RÉSUMÉ

1. — Louis XIV révoque l'Édit de Nantes en 1685; les Protestants ne peuvent plus pratiquer leur culte.

2. — Louis XIV engage la France dans quatre guerres. La troisième, celle de la ligue d'Augsbourg, ne rapporte rien à la France. La dernière, celle de la succession d'Espagne, est désastreuse. Le grand vainqueur de ces guerres est l'Angleterre, à qui nous cédons plusieurs colonies par le traité d'Utrecht, en 1713.

3. — A la fin du règne, la misère sévit dans beaucoup de provinces; l'hiver de 1709 fait de nombreuses victimes; le roi n'est plus populaire quand il meurt en 1715.

EXERCICES

1. — Relisez le texte n° 1, page 131. En quoi la révocation de l'Édit de Nantes fut-elle une faute?

2. — Que savez-vous de la guerre de la Ligue d'Augsbourg?

3. — Pourquoi l'acceptation de la succession d'Espagne pour son petit-fils entraîna-t-elle Louis XIV dans une nouvelle guerre?

4. — Que vous rappellent ces dates : 1685? 1713? 1715?

5. — Pourquoi la France connut-elle la misère à la fin du règne de Louis XIV?

6. — Connaissez-vous, dans votre région, des faits relatifs à la dernière partie du règne de Louis XIV? (Dragonnades, Révocation de l'Edit de Nantes, Guerres, Hiver de 1709.

DÉCADENCE DE LA MONARCHIE
LE RÈGNE DE LOUIS XV : 1715-1774.

I. — Huit années de régence (1715-1723).

A la mort du grand Roi, son petit-fils et successeur n'a que cinq ans. Le duc d'Orléans, oncle du jeune roi, est proclamé Régent du royaume.

Comme après 1610 et après 1643, les grands seigneurs et les magistrats des Parlements essayent de s'emparer du gouvernement. Et ils y réussissent : au lieu de ministres, on voit pendant trois ans des Conseils de nobles; on y parle beaucoup, on y travaille peu, — on n'entend rien aux affaires; il faut vite revenir à l'ancien système des ministres.

Cependant l'Etat s'enfonce de plus en plus dans les dettes. Le Régent écoute alors les avis de l'Ecossais *Law*, qui crée le *papier-monnaie*, une Banque, des Compagnies de commerce colonial... Les débuts sont brillants; de nombreux particuliers font des fortunes colossales; mais Law émet trop de billets; les gens perdent confiance, demandent à être remboursés en pièces d'or; la Banque ne peut les payer et ferme ses portes. C'est la banqueroute. Des milliers de Français sont ruinés (lecture n° 1). Pendant longtemps, on se souviendra de cette expérience financière; les Français resteront méfiants.

II. — Le nouveau roi. Ses ministres.

Louis XV règne en titre à partir de 1723; en réalité, c'est le duc de Bourbon, puis le *Cardinal Fleury*, homme plein de sagesse et de bon sens qui gouvernent le royaume jusqu'en 1743.

Le roi est alors âgé de trente-trois ans. Sa beauté, l'aisance de ses manières le rendent très populaire; on l'a surnommé « Louis le *Bien-Aimé* ». Mais, à mesure que passent les années, Louis XV se révèle de plus en plus paresseux et dissolu; autant le grand-père avait à cœur son métier de roi, autant le petit-fils s'en désintéresse (lecture n° 2). Cependant il sait parfois choisir de bons ministres, comme *Machault* pour les finances, *Choiseul* pour les affaires étrangères, la guerre et la marine.

III. — Les succès du règne.

1. — *La France s'agrandit de deux belles provinces, la Lorraine et la Corse.* — A la suite d'une guerre heureuse, la Lorraine est donnée à l'ancien roi de Pologne Stanislas Leckzinski, beau-père de Louis XV; à sa mort, cette province revient à la France. Quant à la Corse, le ministre Choiseul se la fait céder par les Génois.



Cliché Giraudon.

LE ROI LOUIS XV.
Portrait par *La Tour*.

2. — *A l'étranger, le prestige des savants, des écrivains, des artistes français est plus grand encore que sous le règne du Roi Soleil.* — Les rois les attirent auprès d'eux; ainsi Voltaire séjourne en Prusse, Diderot et le sculpteur Houdon en Russie. La plupart des livres français sont traduits à l'étranger; d'ailleurs les étrangers instruits connaissent presque toujours notre langue. *Le français est comme la langue littéraire de l'Europe.* Parmi les écrivains de cette époque, retenez *Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Diderot;* presque tous critiquent d'ailleurs les abus de la monarchie absolue; ils s'attaquent parfois même à la religion. Les plus célèbres de nos artistes sont les peintres *Watteau* (paysages) et *Chardin* (intérieurs familiers), les sculpteurs *Pigalle* et *Houdon;* les architectes *Soufflot* (le Panthéon) et *Gabriel* (la place de la Concorde à Paris). Déjà, au XVIIe siècle, *Denis Papin* avait découvert le principe de la machine à vapeur; *Réaumur*, au XVIIIe siècle, invente le thermomètre; bientôt les frères *Montgolfier* imagineront les premiers aérostats ou ballons gonflés à l'air chaud; *Buffon* en histoire naturelle, *Lavoisier* en chimie, honorent particulièrement la science française.

IV. — Les fautes.

1. — Sauf la guerre de Succession de Pologne qui fait donner la Lorraine au beau-père de Louis XV, la France s'engage dans deux autres guerres, sans nécessité ni profit pour elle. La *guerre de succession d'Autriche* est victorieuse (bataille de Fontenoy) mais inutile; la *guerre de Sept ans* est à la fois inutile et désastreuse (défaite du maréchal Soubise à *Rosbach*).

2. — Pendant ce temps, *Louis XV laisse les Anglais s'emparer de nos colonies.*

Nous possédions déjà le Sénégal, les Antilles, la Louisiane, le Canada. *Un grand Français, Dupleix*, venait de nous donner l'Inde. Profitant des querelles entre les petits princes hindous, Dupleix, aidé de sa femme et de son fidèle lieutenant Bussy, s'empare de vastes territoires. Les Anglais, établis également dans le pays, soutiennent les indigènes contre lui. Dupleix et ses soldats font des prodiges d'héroïsme; bientôt trente millions d'Hindous reconnaissent la protection de la France. (Lecture n° 3.) C'est alors que le gouvernement de Louis XV rappelle Dupleix. Quelques années plus tard, l'Inde devient anglaise.

Les Anglais attaquent aussi le Canada. L'héroïque *Montcalm* résiste longtemps avec une poignée de braves. Il demande des secours; on les lui refuse (lecture n° 4). Le Canada devient colonie anglaise; mais, là-bas, deux millions de Français conservent pieusement notre langue et l'amour du « vieux pays », c'est-à-dire de la France.

Ainsi, pour faire des guerres inutiles en Europe, Louis XV a laissé prendre presque tout notre Empire colonial. Le *traité de Paris, en* 1763, *cède aux Anglais l'Inde, le Canada, la Louisiane, plusieurs Antilles, le Sénégal.* C'est la grande faute de ce règne.

3. — Des fautes graves sont aussi commises dans le gouvernement de la France. Les guerres, le gaspillage, l'indifférence du roi, l'incapacité des ministres entraînent, à la fin du règne, une grande misère. Les témoignages de l'époque en font foi (lecture n° 5). Aussi le roi, surnommé d'abord le « Bien-Aimé », est-il détesté de la plupart des Français. Ses funérailles ont lieu la nuit pour éviter des manifestations hostiles. Le peuple met tout son espoir dans le nouveau roi, le jeune Louis XVI.

LECTURES

1. La Banque de Law.

La prospérité de la Banque. « La Banque avait été établie d'abord dans la rue Quincampoix, où Law demeurait. Il fallut fermer la rue avec des grilles. Une cloche annonçait l'ouverture ou la fermeture de la banque. C'était une foule



Cliché Giraudon.

LA RUE QUINCAMPOIX PENDANT LES ANNÉES PROSPÈRES DE LA BANQUE LAW.

à ne pas pouvoir y mettre une épingle, et les commis faisaient passer les billets par les fenêtres. Tout le monde y était confondu, laquais et gentilshommes. Il s'y faisait des fortunes subites qui, pour quelques agioteurs heureux, causèrent des folies — plus tard, la Banque fut transférée sur la place Vendôme. »

La méfiance.... « A la fin, la défiance succéda à l'engouement, et bientôt l'indignation, quand on vit qu'au lieu des beaux établissements annoncés au Missisipi, les émigrants n'y trouvaient que la misère et le désespoir.

L'avidité de certains grands seigneurs concourut aussi à éclairer le public... Le Prince de Conti ne rougit pas de se faire rembourser des billets en plein jour, et plusieurs fourgons chargés d'écus, qui traversèrent la ville pour opérer ce remboursement, causèrent des rumeurs sinistres... »

SAINT-SIMON, *Mémoires.*

La catastrophe.... « Les bureaux de la Banque installés rue Vivienne fermèrent le 17 juillet 1720. La rue Vivienne fut remplie de 15.000 âmes dès 3 heures du

matin. La foule fut si considérable qu'il y eut seize personnes étouffées avant 5 heures... On promena cinq cadavres le long de la rue Vivienne, et à 6 heures on en porta trois à la porte du Palais-Royal que l'on ferma de tous côtés... Bientôt ce fut un tapage affreux dans tout ce quartier-là; une bande porta un corps mort au Louvre, la Maréchale de Villeroy leur fit donner cent livres, une autre bande se jeta du côté de la maison de Law, dont ils cassèrent toutes les vitres. On y fit entrer des Suisses pour la garder.

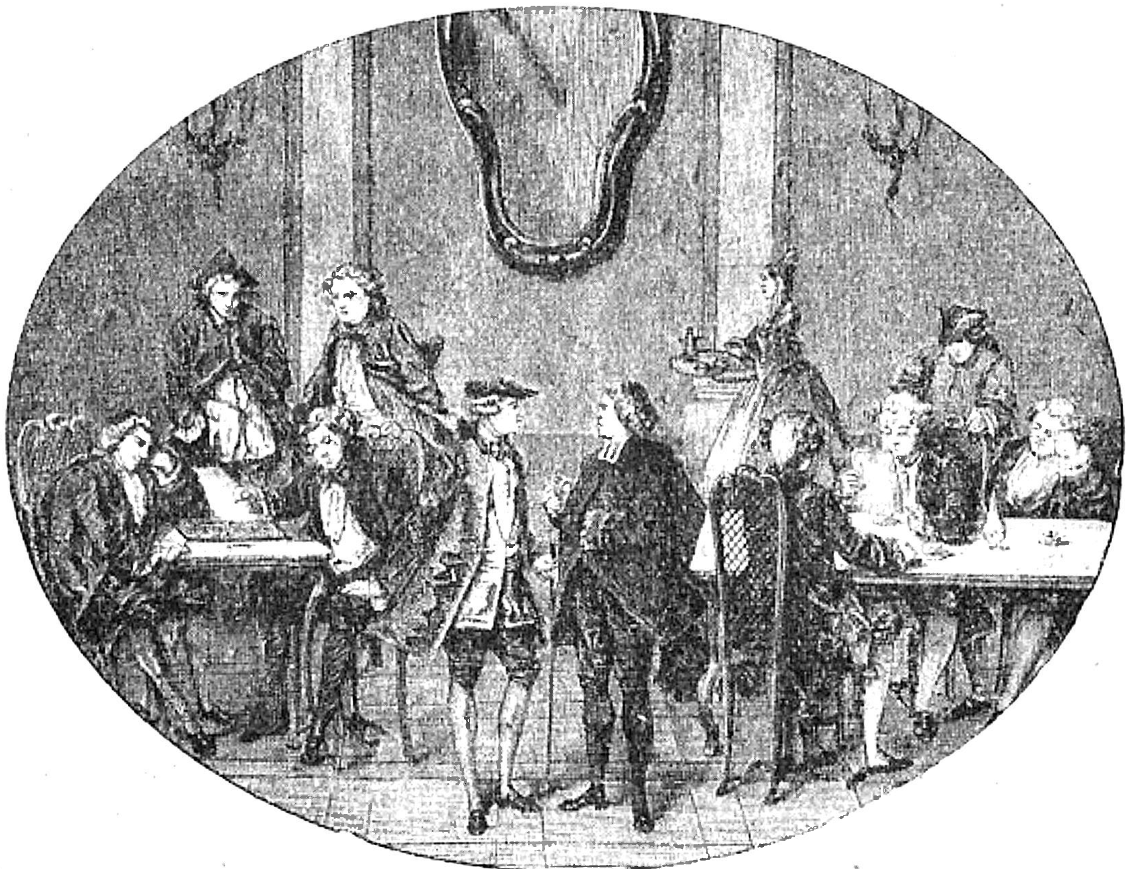
Pendant ce temps-là M. le Régent avait peur...

Le billet a été jusqu'à cinquante pour cent de perte, ce qui est indigne, car on ne veut de billet nulle part et on est obligé de prendre à crédit. »

(Barbier, *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV*, publié par M. de la Villegille, Société de l'Histoire de France, I, p. 36-44.)

Les chansons.

En voici une :
Lundi, j'achetais des actions.
Mardi, je gagnais des millions.
Mercredi, j'arrangeais mon ménage.
Jeudi, je pris équipage.
Vendredi, je fus au bal.
Samedi, à l'hôpital.



Cliché Bibliothèque Nationale Estampes.

UN CAFÉ PARISIEN AU XVIIIe SIÈCLE, LE CAFÉ PROCOPE.

Rendez-vous des écrivains, artistes et savants. On y consommait du café, boisson alors nouvelle ; on y jouait ; on y discutait littérature, politique, sciences, arts.

2. Le Roi Louis XV.

a) *Portrait de Louis XV par une dame de la Cour.* « Sa démarche était aisée et noble; il portait sa tête avec beaucoup de dignité; son regard, sans être sévère était imposant; il joignait à une attitude vraiment royale une grande politesse, et saluait avec grâce la moindre bourgeoise que la curiosité attirait sur son passage.

Dans les sociétés de Versailles, on citait avec plaisir quelques-unes de ses réponses qui prouvaient la finesse de son esprit et l'élévation de ses sentiments.

Il ne pensait guère qu'au plaisir de la chasse; les courtisans disaient, les jours où Louis XV ne chassait pas : « Le roi ne fait rien aujourd'hui. »

Les petits voyages étaient aussi une affaire très importante pour le roi. Le premier jour de l'an, il marquait sur son almanach les jours de départ pour Compiègne, Fontainebleau, pour Choisy, etc... ; les plus grandes affaires, les événements les plus importants ne dérangeaient jamais cette distribution de son temps. »

(*Mémoires de Mme Campan*, ch. Ier, p. 47 et suiv. Bibl. des Mémoires relatifs à l'histoire de France au XVIIIe siècle, par M. F. BARRIÈRE, tome X.)

b) *Un autre roi fainéant.* (TÉMOIGNAGE D'UN GRAND SEIGNEUR.) « Que de temps perdu dans une journée à laquelle se présenteraient tant d'occupations pourvu qu'on veuille y penser! que d'enfantillages! Que de caresses sans objets et sans affection! Deux choses seulement occupent aujourd'hui l'application royale: l'espionnage des lettres qu'on envoie à la poste et l'espionnage de Paris...

... Personne ne travaille plus; le roi va à la messe à une heure, puis à deux heures à la maison de bois de la forêt de Compiègne, d'où il revient à Compiègne pour se coucher. Ainsi tout est abandonné et négligé : on est des huit jours sans pouvoir tenir Conseil; à peine les Ministres peuvent-ils avoir une demi-heure par semaine pour leur portefeuille; la dépense est effroyable. »

(D'ARGENSON, *Journal, VI*, année 1750.)

c) *Le roi se désintéresse des affaires.* (TÉMOIGNAGE D'UN MINISTRE.) « Il faut avouer que le Conseil du Roi est un conseil pour rire. On n'y dit qu'une très petite partie des choses qui intéressent l'État; et, après une lecture rapide, on nous demande sur-le-champ notre avis, qu'il faudrait méditer et combiner à tête reposée...

Outre cela on est anéanti par le peu d'intérêt que le roi paraît prendre et par le silence profond qu'il garde. Il n'excite même pas ni à parler ni à discuter. »

(Lettre du Cardinal de Tencin, 3 octobre 1743.) Dans *Correspondance du Cardinal de Tencin et de Mme de Tencin, sa sœur, avec le duc de Richelieu*, 1790, p. 217.)

D'UN AUTRE MINISTRE. « On pille partout le roi; l'ignorance et la friponnerie sont dans tous les marchés. La marine et la guerre sont un gouffre... Nous dépensons un argent énorme et l'on ne sait jamais à quoi il a été employé, ou du moins il n'en résulte rien d'utile. Un miracle seul peut nous tirer du bourbier où nous barbotons. Notre système se découd par tous les bouts. »

(Lettre de Bernis à Choiseul.)

3. Le prestige français dans l'Inde grâce à Dupleix.

Un souverain hindou, le soubab du Dekan, Mousafer-Singue, vient se faire couronner à Pondichéry en novembre 1749 et prêter hommage à Dupleix.

« Dupleix disposa tout, en homme d'État doublé d'un artiste. Il fit élever sur la place de Pondichéry une tente immense... Deux trônes semblables étaient dressés en face l'un de l'autre dans cette vaste salle, dont les draperies formaient comme un ruissellement de cachemire, de soie, de broderies d'or et de pierreries.



Cliché Giraudon.

DUPLEIX, LE HÉROS DE L'INDE (1697-1763).

Dupleix s'y rendit au milieu d'un cortège royal. Un escadron de gardes à cheval le précédait, ainsi que douze lanciers et vingt-quatre fantassins portant chacun un pavillon doré, fond blanc. Derrière Dupleix et son état-major venaient deux éléphants de taille gigantesque : l'un portait, arboré sur son dos, le drapeau français, immense étendard dont les plis se déroulaient librement au souffle de l'air; l'autre, le mamurat, sur un pavillon fond blanc et or, insigne dont les vice-rois de l'Empire mogol ont seuls le droit de se faire précéder et que Mousafer Singue venait de donner au Gouverneur. Douze éléphants suivaient, chargés de timbaliers, de drapeaux, de gens de guerre, de trompettes et de fifres. Des bataillons de cipayes[1], au pittoresque costume, arrivaient alors, puis des batteries d'artillerie. Des compagnies d'infanterie, des escadrons de cavalerie européenne fermaient la marche. Dans les rues, les bataillons vainqueurs formaient la haie. Le canon des remparts et de la citadelle tirait des salves répétées. Mousafer-Singue entra le premier dans la tente et prit place sur un des trônes, ayant à ses côtés toute la noblesse du Dekkan. Tout à coup, les détonations de l'artillerie devinrent si formidables qu'on vit trembler des seigneurs hindous. Cette recrudescence des salves annonçait l'arrivée de Dupleix. Il parut, et saluant le soubab, lui offrit les présents habituels. Aussitôt Mousafer-Singue prit par la main le Gouverneur et le conduisit vers le trône qui lui était réservé. Alors commença un long défilé des nababs et des officiers de Mousafer-Singue qui,

1. Soldats hindous.

couverts de velours et de soie, étincelants de diamants et de pierreries, vinrent l'un après l'autre s'incliner devant Dupleix entouré de ses officiers au simple costume, et déposer à ses pieds des présents, honneurs réservés aux seuls soubabs.

... Mousafer-Singue, se tournant vers Dupleix comme un vassal vers son seigneur, s'engagea à ne jamais rien accorder, même une faveur, sans l'approbation du gouverneur.

T. Hamont, *Dupleix d'après sa correspondance inédite*, p. 141 et suiv. Paris, Plon, 1881.

4. Refus de secours du ministre à Montcalm.

« Je suis bien fâché d'avoir à vous mander que vous ne devez point espérer recevoir de troupes de renfort. Outre qu'elles augmenteraient la disette des vivres, que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage, et, comme le Roi ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour vous en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent. »

(Lettre du Maréchal de Belle-Isle à Montcalm, 19 février 1759.)



Cliché Giraudon.

MONTCALM, LE HÉROS DU CANADA (1712-1759).

RÉSUMÉ

1. — La régence du duc d'Orléans est marquée par la faillite de la Banque royale fondée par l'Écossais Law.

2. — Louis XV, d'abord très populaire, se désintéresse de plus en plus des affaires de l'État. Il eut trois bons ministres : Fleury, Machault et Choiseul, et beaucoup d'autres incapables.

3. — Sous le règne de Louis XV la France s'agrandit de la Lorraine et de la Corse.

4. — Les écrivains, les artistes

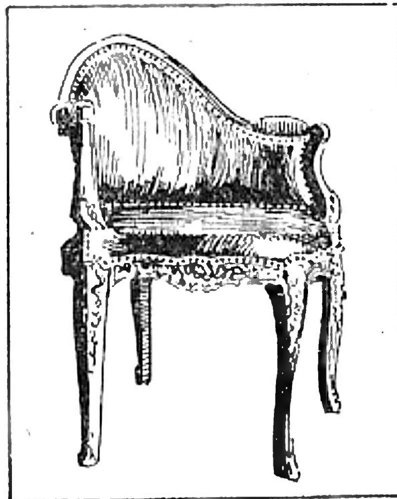
et les savants français ont, à cette époque, un grand prestige dans toute l'Europe.

5. — Pour faire des guerres inutiles ou désastreuses en Europe, Louis XV laisse prendre nos colonies aux Anglais. Au traité de Paris en 1763 nous perdons le Canada défendu par Montcalm, l'Inde soumise par Dupleix, la Louisiane et le Sénégal.

6. — A la fin du règne, Louis XV est très impopulaire.

EXERCICES

1. — Que s'est-il passé aussitôt après la mort de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV?
2. — Citez quelques bons ministres du règne de Louis XV.
3. — Citez quelques écrivains, quelques artistes, quelques savants de cette époque.
4. — Comment ont été acquises par la France : la Lorraine? la Corse?
5. — Que savez-vous de Dupleix? de Montcalm?
6. — Que vous rappelle cette date : 1763?



DÉCADENCE DE LA MONARCHIE
QUINZE ANNÉES DU RÈGNE DE LOUIS XVI : 1774-1789

I. — Le nouveau souverain.

Le roi Louis XV vient de rendre le dernier soupir. Il laisse peu de regrets; mais quelle lourde succession ! La France vaincue, humiliée, appauvrie, l'Etat endetté, le peuple mécontent... Pour redresser la situation, deux tout jeunes souverains, Louis XVI et Marie-Antoinette, une princesse autrichienne. En présence des courtisans assemblés, ils se jettent à genoux en pleurant : « Mon Dieu, guidez-nous, protégez-nous. Nous régnons trop jeunes... » (Lecture n° 1).



Cliché Bulloz.

LE ROI LOUIS XVI EN 1789.
Portrait par *Callet*.

Louis XVI n'a ni la beauté ni la distinction de manières de son grand-père Louis XV; il est gros, empâté, peu soigné de sa mise. Mais il possède des qualités précieuses : une solide instruction, l'amour de sa famille, le désir d'améliorer le sort de son peuple, la tolérance, la bonté. C'est un roi estimable, rempli d'excellentes intentions. Malheureusement il manque de caractère et d'énergie; il n'ose pas, comme Louis XIV ou Henri IV, tenir tête à ceux qui lui résistent, ni imposer sa volonté. (Lecture n° 2.)

II. — Relèvement du prestige français à l'extérieur : la guerre d'Amérique.

Non seulement nos écrivains, nos savants et nos artistes continuent à maintenir le renom de la France, mais *le ministre Vergennes efface en partie la honte du traité de Paris de* 1763.

L'Angleterre possédait, dans l'Amérique du Nord, outre le Canada enlevé à la France, des colonies sur le littoral des Etats-Unis actuels. Ces colonies se soulèvent contre les Anglais. Des volontaires français s'engagent, sous le commandement de *La Fayette,* pour aider les insurgés ; un peu plus tard, notre gouvernement déclare la guerre à l'Angleterre ; un corps expéditionnaire commandé par *Rochambeau,* débarque aux Etats-Unis ; nos amiraux (*La Motte-Picquet, Suffren* surtout) remportent de brillantes victoires aux Antilles et aux Indes. Grâce à cet appui, les insurgés sont vainqueurs. Au *traité de Versailles en* 1783, l'Angleterre reconnaît l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord ; *la France récupère le Sénégal, la Louisiane, quelques îles des Antilles.*



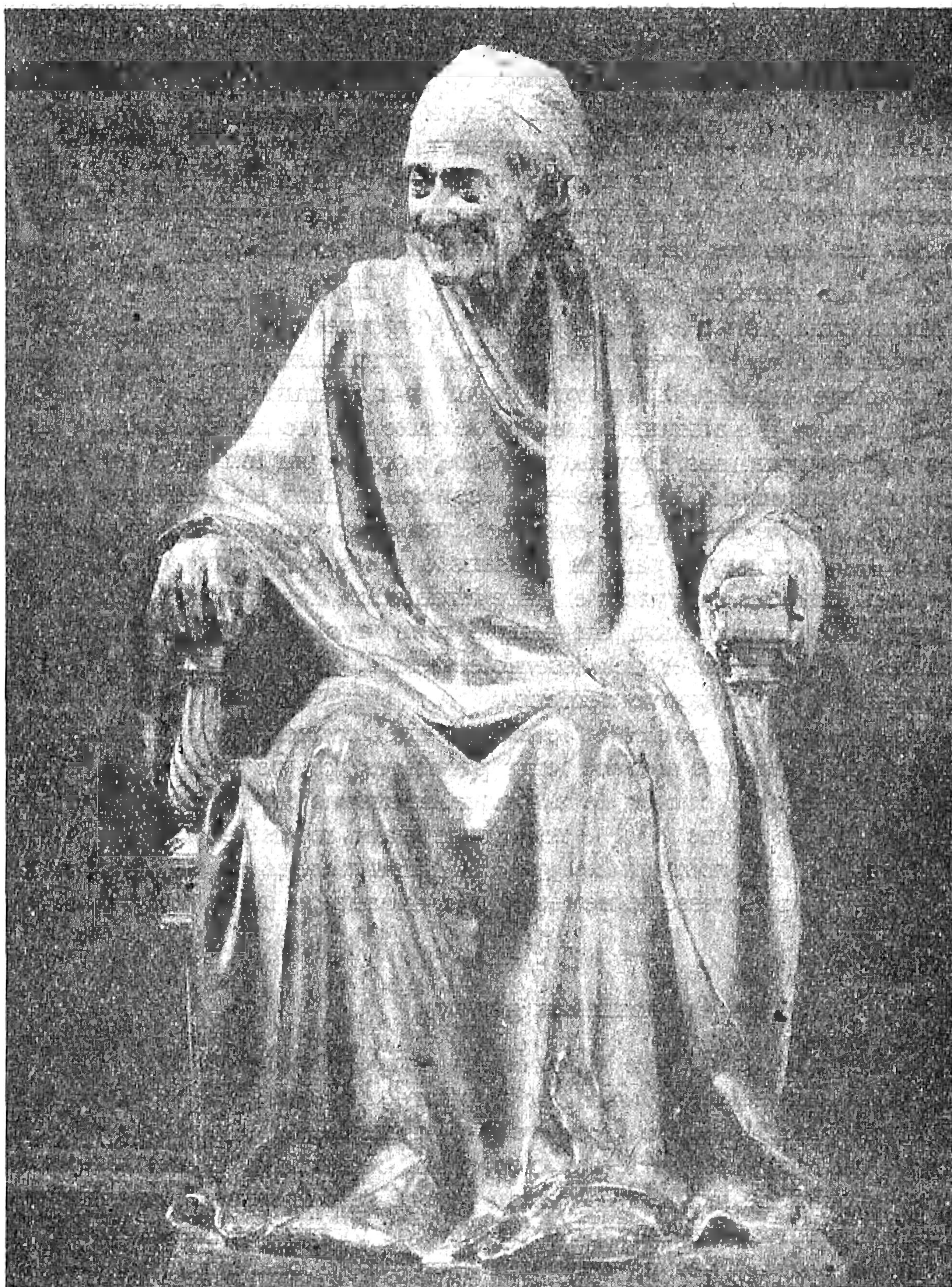
Cliché Giraudon.

LA REINE MARIE-ANTOINETTE.
Gravure de *Janinot.*

Ainsi notre prestige militaire est rétabli. De plus, les Américains n'oublieront pas ce geste généreux de notre pays ; 140 années plus tard, en pleine guerre de 1914-1918, un des premiers généraux américains venus au secours de la France envahie s'écriera sur la tombe de La Fayette : « La Fayette, nous voici ! »

III. — Louis XVI ne réussit pas à améliorer le gouvernement intérieur du royaume.

1. — *Des réformes sont nécessaires.* — De nombreux Français pensent que le royaume est mal gouverné, qu'il faut changer beaucoup de choses.



Cliché Bulloz.

VOLTAIRE, par le sculpteur *Houdon*.

Ils veulent que le Roi ne règne plus en maître absolu, que des Français élus aient le droit de faire connaître leurs volontés et de participer aux affaires. Pour diminuer les dettes de l'Etat, on demande que les nobles et le clergé paient leur part d'impôts, qu'on réduise les dépenses de la Cour. Les paysans se plaignent d'avoir à payer de lourds impôts aux seigneurs, les ouvriers de ne pouvoir changer de métier à leur gré et devenir patrons par leur seul mérite. Des écrivains réclament la suppression des douanes entre les diverses provinces françaises, une des causes des famines, et la libre circulation des denrées.

2. — *La tentative d'un grand ministre : Turgot.* — Louis XVI choisit d'abord trois ministres remarquables : *Vergennes* aux Affaires étrangères, le *comte de Saint-Germain* à la Guerre, *Turgot* aux Finances. Turgot est un homme intelligent, instruit et un bon administrateur. Intendant du Limousin, il a atténué la misère de cette pauvre province et y a laissé des regrets unanimes. Devenu ministre, appuyé par le Roi, il entreprend une œuvre considérable : sévères économies dans les dépenses, répartition plus juste des impôts entre les Français; suppression de plusieurs droits féodaux payés par les paysans à leurs seigneurs; abolition des douanes entre les provinces et libre circulation des grains. Il songe aussi à améliorer l'instruction du peuple pour avoir des agriculteurs plus habiles, — à organiser des assemblées élues, qui participeraient à l'administration et au gouvernement.

Mais, parmi les nobles et le clergé, quel concert de protestations et d'intrigues ! Turgot menace leurs privilèges; or, ils pensent davantage à leurs intérêts qu'au bien de la France. Soutenus par la Reine, ils obtiennent du faible Louis XVI le renvoi du grand ministre.

Turgot a été un nouveau Sully; mais il lui a manqué un nouvel Henri IV.

Necker, son successeur, ne réussit pas davantage; les privilégiés exigent son départ.

IV. — **Vers des événements graves.**

La situation s'aggrave d'année en année; finalement, en 1788, le roi rappelle Necker. Mais il est trop tard. Le seul remède, pour sortir de cette crise, consiste à convoquer d'urgence les représentants du peuple de France, les Etats Généraux. Seulement, presque tous les représentants de la Noblesse et du Clergé se refuseront à sacrifier une partie de leurs privilèges pour le bien de l'Etat; les représentants de la bourgeoisie et des paysans leur arracheront ces concessions par la menace ou la force : ce sera une *Révolution*.

Si Louis XV et Louis XVI avaient eu le courage de faire des réformes une à une, en temps utile, le bouleversement total ou Révolution

aurait probablement pu être évité. Turgot avait écrit au roi en quittant le ministère : « Tout mon désir est que vous puissiez croire que j'avais mal vu et que je vous montrais des dangers chimériques. » Turgot avait vu juste.

LECTURES

1. Mort de Louis XV *(récit d'une Dame de la Cour).*

Le Dauphin avait décidé qu'il partirait avec la famille royale au moment où le roi rendrait le dernier soupir. Les chefs des écuries avaient convenu avec les gens qui étaient dans la chambre du roi que ceux-ci placeraient une bougie allumée auprès d'une fenêtre et qu'à l'instant où le mourant cesserait de vivre l'un d'eux éteindrait la bougie.

La bougie fut éteinte : à ce signal, les gardes du corps, les pages, les écuyers, montèrent à cheval, tout fut prêt pour le départ. Le Dauphin et la Dauphine attendaient la nouvelle de la mort de Louis XV. Un bruit terrible et absolument semblable à celui du tonnerre se fit entendre dans la première pièce de l'appartement; c'était la foule des courtisans qui désertaient l'antichambre du souverain expiré pour venir saluer la nouvelle puissance de Louis XVI. A ce bruit étrange, Marie-Antoinette et son époux reconnurent qu'ils allaient régner, et, par un mouvement spontané qui remplit d'attendrissement ceux qui les entouraient, tous deux se jetèrent à genoux; tous deux, en versant des larmes, s'écrièrent : « Mon Dieu, guidez-nous, protégez-nous, nous régnons trop jeunes »...

Mémoires de Mme Campan, p. 86-87.

2. Portrait de Louis XVI.

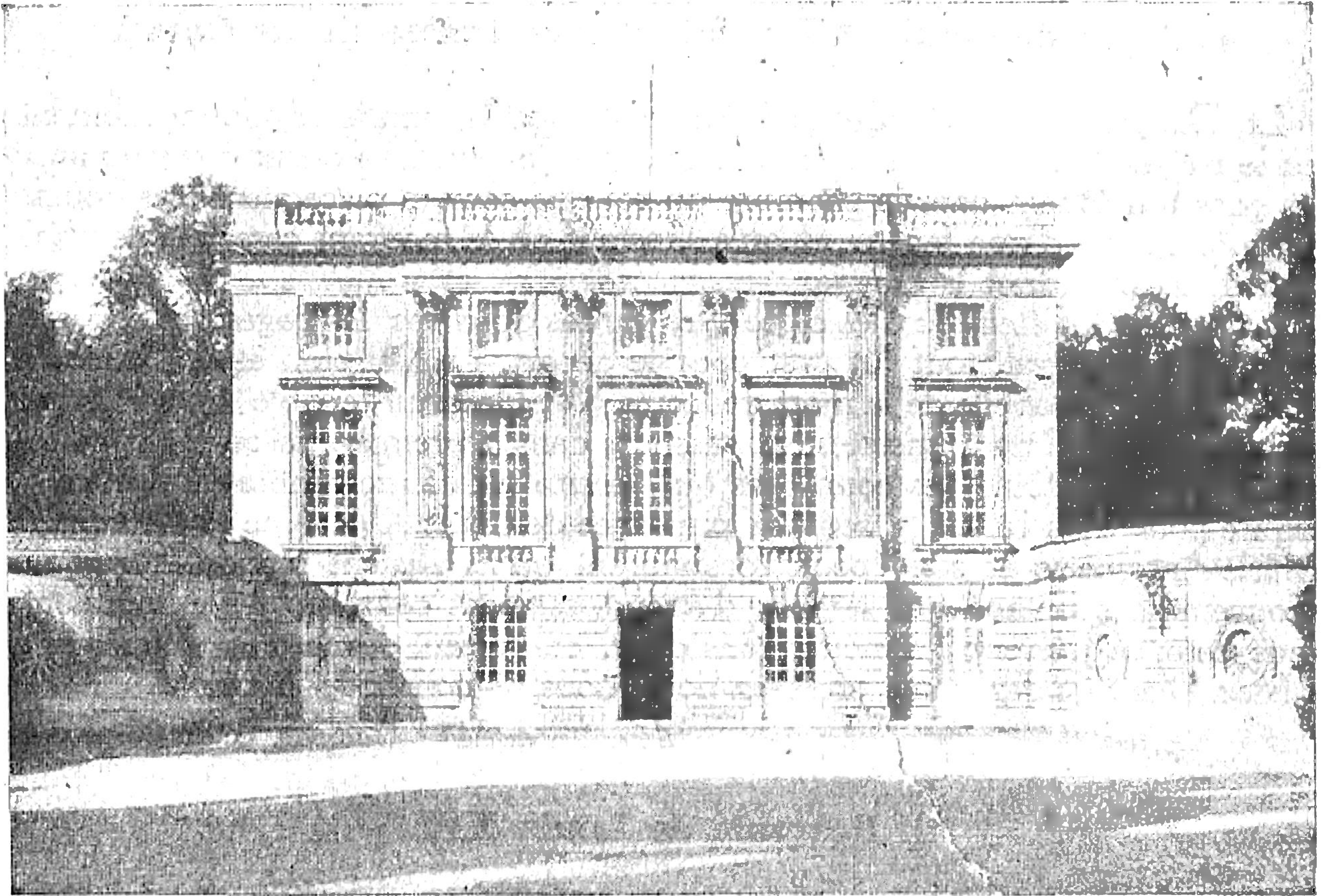
Lisez le témoignage d'une grande dame de son entourage :

« Louis XVI avait des traits assez nobles, empreints d'une teinte mélancolique; sa démarche était lourde et sans noblesse; sa personne plus que négligée; ses cheveux, quel que fût le talent de son coiffeur, étaient constamment en désordre, par le peu de soin qu'il mettait à sa tenue. Sa voix, sans être dure, n'avait rien d'agréable; s'il s'animait en parlant, il lui arrivait souvent de passer à des tons aigus. Son précepteur, l'abbé de Radonvillers, savant aimable et doux, lui avait donné le goût de l'étude. Le roi avait continué à s'instruire; il savait parfaitement la langue anglaise. Plusieurs fois je l'ai entendu traduire les passages les plus difficiles du poème de Milton; il était géographe habile et se plaisait à tracer des cartes; il savait parfaitement l'histoire, mais peut-être n'en avait-il pas assez étudié l'esprit. Il appréciait les beautés dramatiques et en portait de fort bons jugements.

Ce prince unissait à tant d'instruction toutes les qualités du meilleur époux, du plus tendre père, du maître le plus indulgent.

Le roi montrait malheureusement un goût trop vif pour les arts mécaniques. La maçonnerie, la serrurerie lui plaisaient au point qu'il admettait dans son intérieur un garçon serrurier avec lequel il forgeait des clefs, des serrures; et ses mains noircies par le travail furent plusieurs fois, en ma présence, un sujet de représentations et même de reproches assez vifs de la part de la reine, qui aurait désiré pour le roi d'autres délassements.

Austère et sévère pour lui seul, le roi remplissait exactement les lois de l'Eglise, jeûnait et faisait maigre tout le carême. Il trouvait bon que la reine n'observât



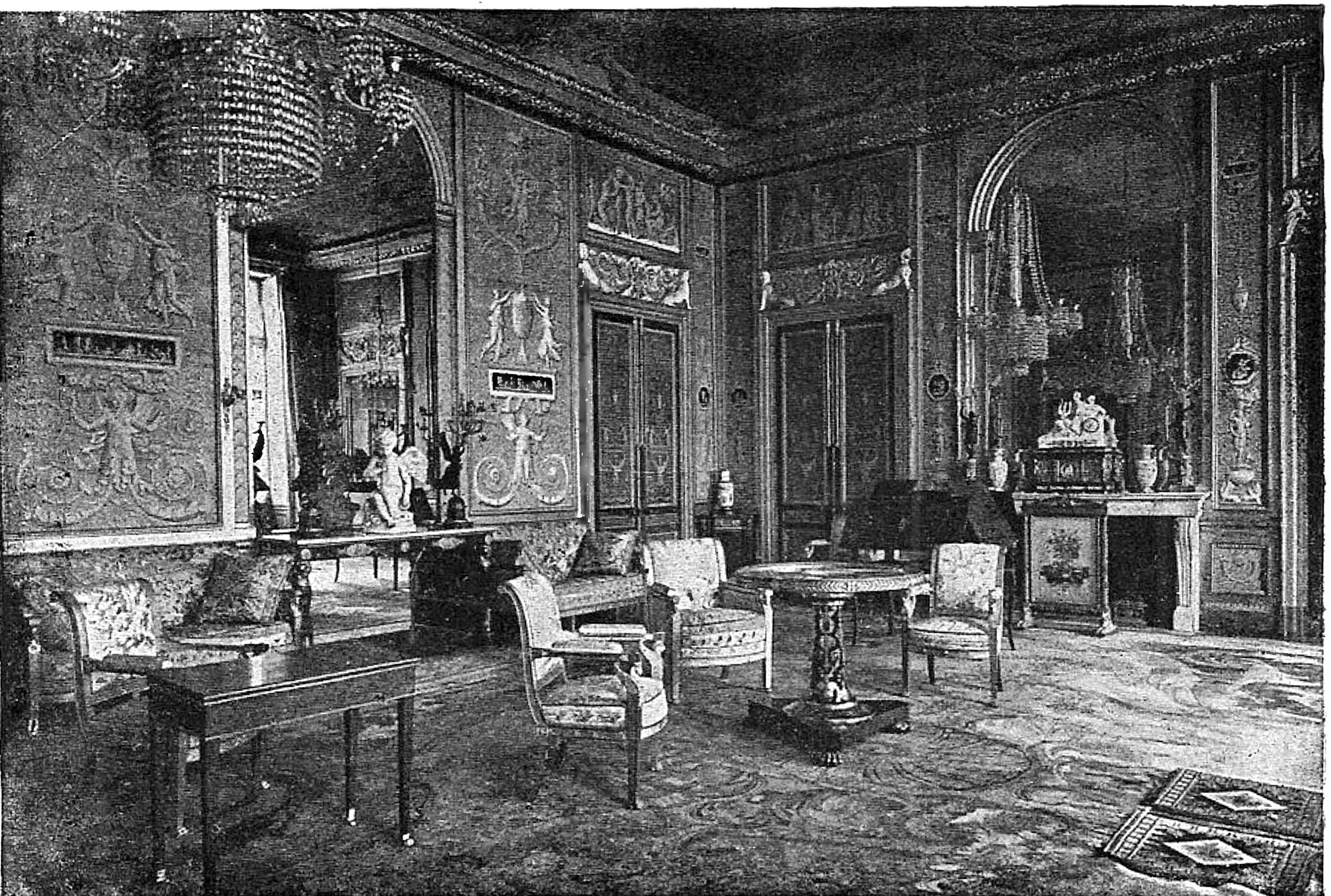
Cliché Bulloz.

LE PALAIS DU PETIT TRIANON. — FAÇADE PRINCIPALE.

Construit de 1762 à 1768 par l'architecte Gabriel. Bâtiment plus petit, plus intime que le Palais de Versailles. L'intérieur était décoré et meublé avec élégance. Ce château appartenait personnellement à la reine Marie-Antoinette, qui fit établir dans le parc « un hameau », avec maison, étang, moulin, ferme et laiterie. Elle y jouait à la bergère avec ses dames d'honneur.

point ces usages avec la même rigueur; pieux dans le cœur, les lumières du siècle avaient cependant disposé son esprit à la tolérance; son cœur le portait vers des idées de réforme; mais ses principes, ses préjugés, ses craintes, les clameurs des gens pieux et des privilégiés l'intimidaient et lui faisaient abandonner des plans que son amour pour le peuple lui avait fait adopter. »

Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette par Mme CAMPAN, p. 113-114.



Salon de Marie-Antoinette à Fontainebleau. cl. Archives photographiques

Grâce, finesse, élégance de la décoration et du mobilier

3. Les ouvriers au XVIIIe siècle.

Le budget d'un canut lyonnais (ouvrier en soierie) :

« En 1786, les ouvriers lyonnais qui travaillent à façon pour les fabricants de soieries publient un tableau parallèle des recettes et des dépenses d'un ménage comptant 3 métiers qu'occupent le mari, la femme et un compagnon : déduction faite de 52 dimanches, de 17 fêtes chômées, il reste 272 jours ouvrables qui rapportent 1.533 *livres ;* avec cette somme il s'agit de vivre, de nourrir deux enfants dont l'un en nourrice, de payer le compagnon et d'entretenir un domestique.

Leurs dépenses s'élèvent à 2.039 *livres.*

Le *déficit annuel de* 506 *livres* avait entraîné pour beaucoup de maîtres ouvriers travaillant à façon : les dettes, le recours aux aumônes et à l'hôpital, l'abandon des enfants.

Parmi les dépenses inscrites, il est intéressant de noter :

Par jour, 10 livres de pain à 2 sous la livre	365 livres
Par jour, 1 bouteille de vin à 8 sous	146 —
Par jour 2 livres $\frac{1}{2}$ de viande à 6 sous la livre	273 —
Loyer de l'appartement	146 livres
Gages du domestique	45 —
Gages de la nourrice	80 —
Salaire du compagnon	350 —

(Un budget d'ouvrier en soie, dans *Histoire de Lyon* (par CHARLÉTY).

RÉSUMÉ

1. — Louis XVI avait de sérieuses qualités et le désir d'améliorer le sort de son peuple; mais il était de caractère faible et il ne sut pas résister aux nobles.

2. — Sous le règne de Louis XVI, la France aide les États-Unis d'Amérique à conquérir leur indépendance contre l'Angleterre. Quelques-unes de nos colonies nous sont rendues par le traité de Versailles en 1783.

3. — Turgot commence des réformes indispensables pour sauver le pays : économies financières, plus juste répartition des impôts, suppression de certains droits féodaux, libre circulation des grains. Mais la Reine et les grands seigneurs obligent Louis XVI à renvoyer ce grand ministre.

4. — En 1788, la situation est si grave que Louis XVI convoque les États Généraux. — De cette réunion sortira la Révolution.

EXERCICES

1 — Que signifient les paroles prononcées par un général américain en 1917 : La Fayette, nous voici »?

2. — Quelle fut pour la France l'importance de la guerre d'Amérique?

3. — Quelles sont les réformes commencées ou projetées par Turgot?

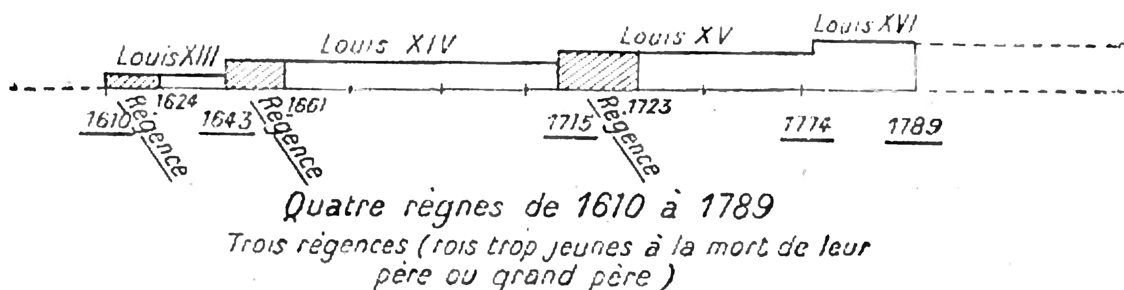
4. — Pourquoi les nobles s'efforcèrent-ils de faire renvoyer Turgot?

5. — Connaissez-vous, dans votre province, des événements relatifs à l'époque de Louis XV et de Louis XVI? Y eut-il de grands intendants qui, comme Turgot, s'efforcèrent d'améliorer le sort de la province?

6. — Citez dans votre région des monuments du XVIIIe siècle. Réunissez-en des dessins ou des photographies.



D'HENRI IV A LOUIS XVI



1610-1789.

DEUX SIÈCLES DE MONARCHIE

I. — **Quatre règnes — 3 régences — (V. tableau).**

II. — **Grandeur et décadence de la monarchie.**

Au XVIe siècle, la monarchie française se forme, s'organise.

Au XVIIe siècle (Louis XIII et Louis XIV), elle atteint sa plus grande puissance.

Au XVIIIe siècle (Louis XV et Louis XVI), elle est en décadence.

III. — **Période de grandeur : Louis XIII et Louis XIV.**

1. — *Le roi est obéi.*

Deux solides poignes de chefs : Richelieu, Louis XIV.

Deux périodes de régence où les nobles se rebellent contre le roi :

minorité de Louis XIII (Concini).

minorité de Louis XIV (la Fronde).

2. — *Prestige militaire de la France. — Sous Louis XIII et Mazarin, Guerre de Trente ans.*

La France est victorieuse de l'Empereur et de l'Espagne.

Traités de Westphalie (1648) et *des Pyrénées* (1659).

L'*Artois*, l'*Alsace* et le *Roussillon* sont conquis.

Sous Louis XIV, Guerres contre l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre et une coalition européenne.

Série de victoires. Même à la fin du règne, magnifique résistance. (Victoire de Denain.)

Acquisition de la Flandre, la Franche-Comté, Strasbourg.

Traité d'Utrecht, 1713 : perte de plusieurs colonies.

3. — *Prestige intellectuel de la France.*
La splendeur de Versailles.
Artistes : *Mansart, Poussin, Le Brun, Coustou.*
Savants : *Descartes, Pascal.*
Ecrivains : *Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Bossuet, Mme de Sévigné, La Bruyère, Saint-Simon.*

4. — *Vie économique.*
La France est la nation la plus peuplée d'Europe, à cette époque. C'est un pays agricole; mais l'industrie se développe au temps de Colbert.
Epoque de misère à la fin du règne à cause des guerres continuelles.

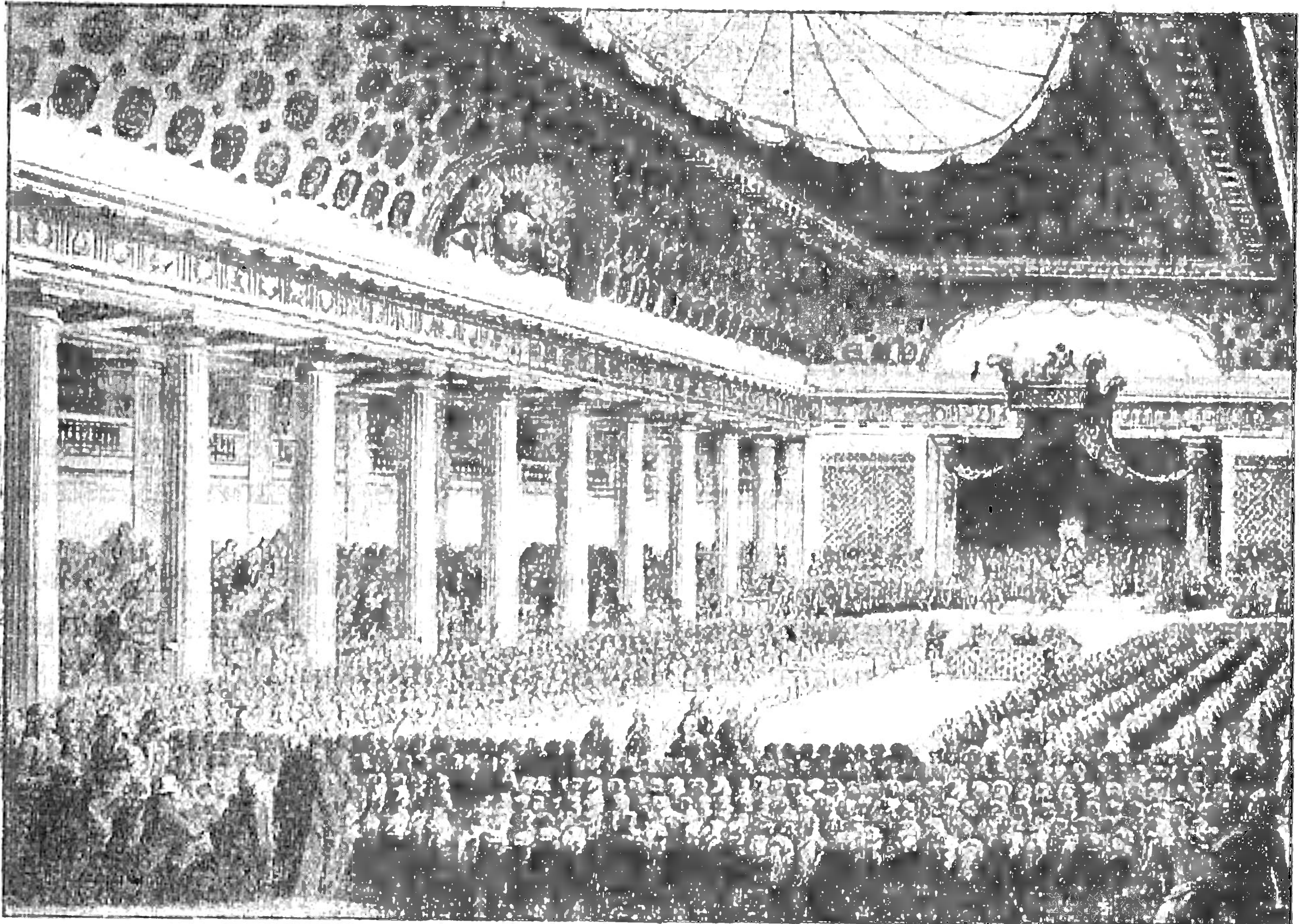
III. — **Période de décadence : Louis XV et Louis XVI.**

1. — *L'autorité du roi est discutée* par les nobles, par les écrivains, par les protestants.
Le *déficit financier* s'aggrave.
Des *essais de réformes échouent* : Turgot.

2. — *Le prestige militaire français décline.* — Des *guerres malheureuses.*
Perte de nos colonies : de l'Inde (Dupleix) et du Canada (Montcalm)
Traité de Paris : 1763.
Cependant acquisition de la Lorraine (suite du mariage de Louis XV) et de *la Corse.*
Guerre de l'indépendance américaine (La Fayette), 1776-1783.

3. — *Le prestige intellectuel subsiste.* — La langue française continue à être parlée par les Européens instruits.
Ecrivains : *Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Diderot.*
Artistes : *Watteau, Chardin, Greuze, Houdon, Pigalle.*
Savants et inventeurs : *Lavoisier, Buffon, Montgolfier.*

LES DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION
L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE



Cliché Bulloz.

L'OUVERTURE DES ÉTATS GÉNÉRAUX A VERSAILLES, LE 5 MAI 1789.

Au fond, le roi, les ministres. A gauche et à droite, assis, les députés de la noblesse et du clergé. *En arrière, au premier plan de la gravure*, les députés du Tiers Etat.

I. — Les États Généraux convoqués à Versailles le 5 mai 1789. Le roi, espoir de tous les Français qui attendent de plus justes lois.

Regarder la gravure ci-dessus. Depuis près de deux siècles (depuis 1614, sous Louis XIII) on n'avait assisté à pareil événement. Quelle est cette cérémonie grandiose? La France est endettée; le peuple souffre; le roi a convoqué les Etats Généraux : les *représentants élus des nobles, des ecclésiastiques, des bourgeois et des paysans*. Chaque paroisse, chaque

ville, chaque province, a voté pour désigner des délégués. Le roi leur a demandé d'apporter avec eux les *cahiers de doléances* des habitants, c'est-à-dire l'exposé des misères dont souffrent les gens, et les changements qu'ils souhaitent dans les lois. Lisez ces cahiers (lecture n° 1). *Les Français bénissent ce roi paternel qui s'occupe de son peuple; ils lui font confiance*, lui content leurs misères, lui proposent des moyens pour les atténuer. Les représentants du Tiers Etat (bourgeois et paysans) demandent, en particulier, que les impôts soient payés par tous les Français en proportion de leur fortune, que les seigneurs n'aient plus le pouvoir de percevoir des droits sur les paysans.

II. — **Espoirs déçus... Le roi en conflit avec une partie des députés et de son peuple.**

1° *Les députés du Tiers Etat* estiment qu'ils sont venus à Versailles pour travailler, avec le roi, à l'amélioration des lois existantes. Or, Louis XVI leur demande simplement de voter des impôts supplémentaires; il ne veut pas que ses sujets s'occupent de réformes; il estime que lui seul en a le droit.

Le 20 juin 1789, les députés du Tiers trouvent la salle des États Généraux fermée; ils se réunissent dans la salle du Jeu de Paume et jurent de ne pas se séparer avant que le roi n'ait modifié sa manière de gouverner.

Le 23 juin, le roi fait cerner par la troupe la salle des Etats Généraux, où les députés sont de nouveau réunis, et en ordonne l'évacuation. Alors, Mirabeau lance au Maître des Cérémonies, le Marquis de Dreux-Brézé, la célèbre apostrophe : « Allez dire à votre Maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes »; le Marquis se retire à reculons; le roi s'écrie : « Eh bien ! qu'on les y laisse ! » *Les députés du Tiers se proclament alors Assemblée Nationale* chargée de modifier le gouvernement et les lois du royaume. Plusieurs députés de la noblesse et du clergé se joignent à eux.

2° Le roi ne se tient pas pour battu. Des troupes sont assemblées autour de Versailles et de Paris; le ministre Necker, très populaire, est renvoyé. Le peuple parisien croit qu'on veut expulser les députés. Il se soulève, *s'empare de la prison royale de la Bastille* et en massacre le gouverneur, *le 14 juillet 1789*. Une garde nationale composée de citoyens armés est constituée; elle a pour général La Fayette et comme signe de ralliement la cocarde tricolore (le blanc, couleur de la royauté; le bleu et le rouge, couleurs de Paris). Le roi vient à Paris et arbore lui-même le nouvel emblème. *C'est l'origine de notre drapeau actuel.*

3° Cependant les paysans s'impatientent de ne pas voir réaliser les vœux inscrits dans les cahiers de doléances. Il circule des bruits étranges; on parle de brigands, de soldats étrangers; on s'arme. Une vaste inquiétude se propage dans toute la France, c'est la Grande Peur : vous en lirez un épisode page 160 (lecture n° 2). En bien des endroits, des campagnards se ruent sur les châteaux de leurs seigneurs, les pillent, les incendient... Alors, devant ce soulèvement qui menace de s'étendre, *les députés nobles et ecclésiastiques décident, dans la nuit du 4 août, d'abandonner leurs droits féodaux et de payer leur part d'impôts.* Ce fut une séance très émouvante.

Ainsi, malgré le roi, les députés aux États Généraux s'occupent de modifier les lois existantes, de faire des réformes.



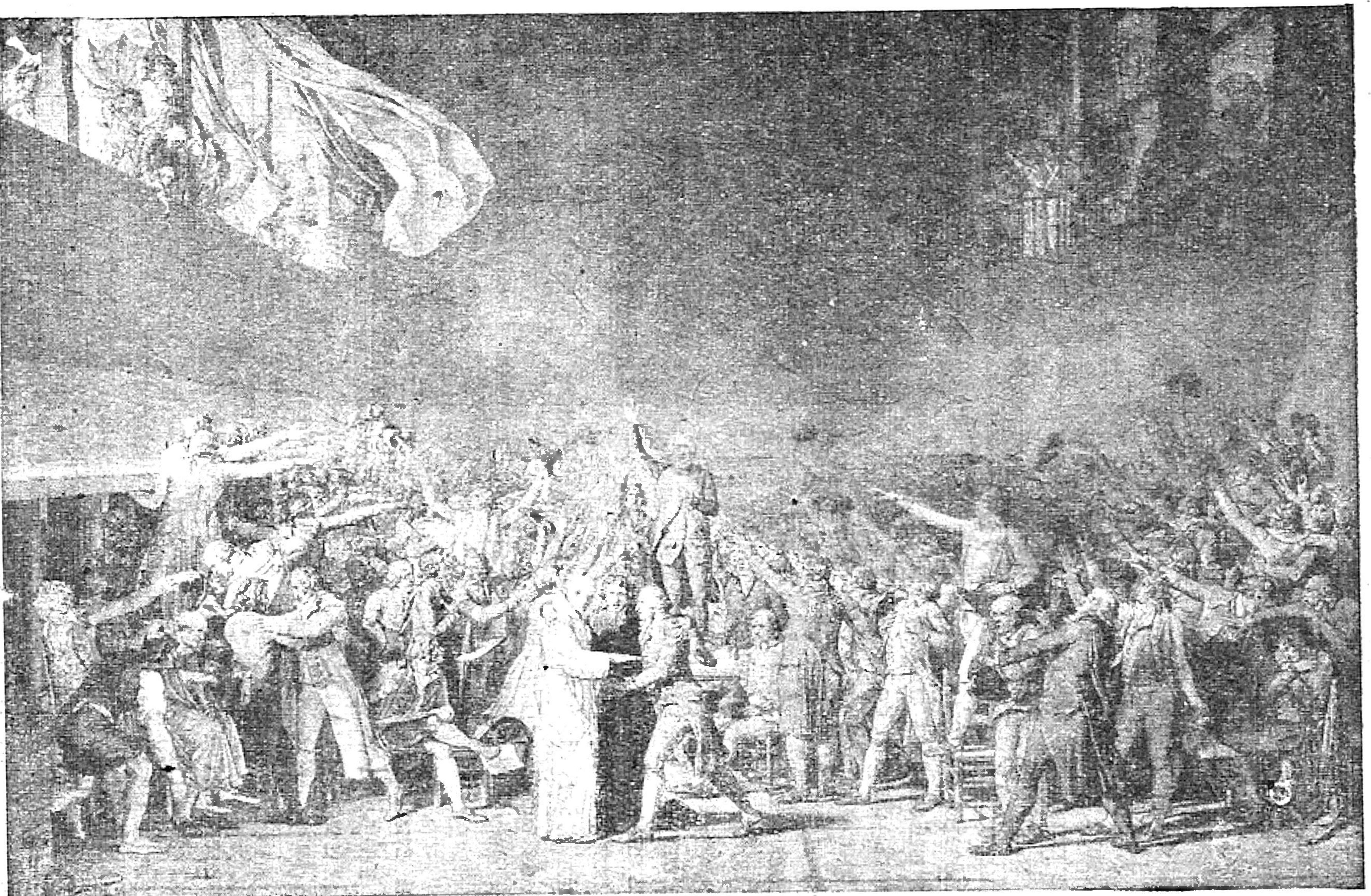
Cliché Giraudon.

MIRABEAU, d'après *J. Guérin.*

Noble de Provence, il représentait le Tiers État de Marseille aux États Généraux, car il était partisan des réformes. Avec sa grosse tête ébouriffée, son visage boutonneux, Mirabeau était laid. Mais quel prodigieux orateur, capable d'improviser magnifiquement ! A la tribune, quand la colère l'enflammait, on ne s'apercevait plus de sa laideur. Il aurait voulu une réconciliation durable entre le roi et son peuple. Quand il mourut, en 1791, un deuil national fut ordonné.

III. — La confiance reparaît. Émouvante réconciliation des Français avec leur roi.

Il y eut bien encore un incident, les 5 et 6 octobre 1789, entre le peuple de Paris et le roi, qui dut rentrer à Paris escorté par la foule. Mais en 1790, Louis XVI semble se réconcilier avec son peuple. Une immense chaîne d'espoir et d'affection unit les Français autour de leur roi, *le 14 juillet 1790, à la fête de la Fédération* (v. lecture n° 3). 14.000 délégués des provinces viennent prêter serment de fidélité, à Paris, au Champ de Mars, au cours d'une cérémonie grandiose. Des fêtes analogues se déroulent dans les villes du royaume.



Cliché Archives Photographiques.

LE SERMENT DU JEU DE PAUME, 20 JUIN 1789. (Tableau de *David.*)

Les députés du Tiers État jurent de ne pas se séparer avant d'avoir donné une nouvelle Constitution à la France. Quelques députés du clergé se sont déjà joints à eux.

IV. — Mais, moins d'un an plus tard, le roi tente de gagner Metz en Lorraine pour marcher sur Paris à la tête d'une armée et chasser l'Assemblée Constituante.

Il s'enfuit une nuit en cachette, déguisé, avec la famille royale; mais *il est reconnu et arrêté à Varennes en Argonne; il rentre à Paris*, au milieu du silence glacial des habitants. Désormais la confiance n'existe plus entre le roi et une partie de son peuple.

V. — De 1789 à 1791, l'Assemblée Constituante a essayé d'organiser un gouvernement plus conforme aux vœux de la majorité des Français.

Elle proclame les principes nouveaux du gouvernement dans un texte fameux : la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Elle divise la France en départements, pourvus d'une administration uniforme.

Elle remplace les anciens impôts par des impôts nouveaux, payés par tous.

Elle enlève les biens du clergé et les donne à l'État; en échange, le gouvernement paye un traitement aux ecclésiastiques, qui doivent lui jurer fidélité : ce sera l'occasion de nombreux conflits et troubles.

Elle vote une Constitution, c'est-à-dire une organisation nouvelle du gouvernement.

La Constituante se sépare le 30 septembre 1791.

LECTURES

1. Extrait du Cahier de doléances de la Communauté d'Artix (Lot).

« Puisqu'il nous est permis de nous plaindre, puisque nous commençons à apercevoir l'aurore d'un beau jour, puisque enfin un roi juste et bon nous exhorte à recourir à lui comme un bon père, nous nous enhardissons à porter au pied du trône nos justes et respectueuses doléances, à exposer aux yeux de la nation assemblée une faible esquisse de nos misères.

« Peut-on voir, sans être pénétré de la plus juste indignation, les impositions se répartir avec tant d'inégalités, tant de personnes riches et puissantes jouir dans les paroisses d'une quantité immense de biens nobles; à quel titre peuvent-

elles demander l'exemption de l'impôt? Si leurs ancêtres ont, dans des siècles reculés, rendu des services à l'État, n'en sont-ils pas récompensés par tant d'honneurs et de privilèges dont ils ont joui jusqu'à présent, tandis que l'infortuné laboureur, qui ne possède pour l'ordinaire que le bien le plus ingrat, est obligé de travailler depuis le matin jusqu'au soir pour pouvoir se procurer la faculté de payer ses subsides et qu'il est même forcé très souvent, pour y réussir, de vendre ce qui lui est le plus nécessaire, je veux dire sa propre nourriture, celle de sa femme et de ses enfants, et encore même ce qu'il lui faut pour son propre entretien? On ne cessera donc de demander l'égalité de l'impôt sur toutes les terres. Que ne peut notre monarque descendre dans la cheminée du pauvre laboureur : il serait pénétré de la vérité et de la justice de toutes ces réclamations! Et pourrait-il voir, sans être touché de la plus vive compassion, le mauvais pain qui lui sert de nourriture?

« Puissent nos députés auprès de Sa Majesté peindre l'infortune des campagnes et la montrer au meilleur des rois dans tout son jour! Que ne peut-il savoir par lui-même! Nous n'aurions plus rien à désirer. »

Cahiers de doléances de la Sénéchaussée de Cahors par V. FOURASTIÉ, Cahors, 1908, p. 11 et 14.

2. « La Grande Peur » dans les provinces de France. A Bourgoin (Isère), fin juillet 1789.

« A cinq heures et demie, est arrivé le sieur Arnoux, notaire à la Tour-du-Pin, monté sur un cheval qui allait très vite; il a donné de l'inquiétude aux habitants qui l'ont vu passer, en parlant confusément de troupes, de précautions... Nous avons requis un cavalier de maréchaussée de courir à sa poursuite; Défillons, le commis de la Poste, en a fait autant... Arnoux leur a appris que selon quelqu'un venu des Abrets, il y avait dans cette localité dix mille hommes de troupes piémontaises; d'autres avaient dit que c'était une troupe de brigands qui ravageaient les campagnes, pillaient et brûlaient les habitations. Il est arrivé successivement différentes personnes du côté de la Tour-du-Pin qui toutes ont fait des récits alarmants, mais pleins d'incertitude... A huit heures, les habitants des paroisses voisines, armés, ont commencé d'arriver; on les a distribués dans les tavernes pour leur donner à boire et à manger... A neuf heures, on a compté qu'il était arrivé environ deux mille hommes de douze paroisses voisines, dont la moitié étaient armés à feu et demandaient à grands cris des munitions... Les femmes et les enfants, effrayés des nouvelles désastreuses qui se sont répandues dès cinq heures et demie, ont fui et errent dans les bois, sur les coteaux voisins, par une pluie continuelle... Les habitations sont désertes; il ne leur reste d'apparence de vie que celle que leur procurent les illuminations placées sur les fenêtres. Les rues et les places sont pleines de gens armés; tous les esprits sont inquiets... Toutefois on se persuade que ce ne peuvent être des troupes réglées qui nous menacent, mais seulement des brigands. »

Extraits des Arch. Nat. D XXIX *bis* 1, 3e dossier. Procès-verbal des officiers municipaux de Bourgoin du 27 juillet au 3 août 1789, cité par BLET, ESMONIN, LETONNELLIER, *Le Dauphiné*, p. 321-323. Artaud, Grenoble, 1938.

3. La Fête de la Fédération à Paris.

Lisez le récit d'un homme qui y a assisté, le marquis de Ferrières :

Les préparatifs : Douze mille ouvriers travaillaient sans relâche à préparer le Champ de Mars... Le travail avançait lentement. On craignait qu'il ne pût être achevé le 14 juillet. Les bons citoyens sont invités à se joindre aux ouvriers. Cette invitation électrise toutes les têtes; les femmes se partagent l'enthousiasme et le propagent; on voit des séminaristes, des écoliers..., des Sœurs quitter le cloître et courir au Champ de Mars, une pelle sur le dos, portant des emblèmes patriotiques. Là, le peuple aisé, le peuple indigent, le peuple en haillons, vieillards, enfants, tous les citoyens mêlés, confondus, forment un atelier immense et mobile...

La messe : Les bataillons des gardes nationales, bannières déployées, forment un immense carré; les délégués des provinces, la foule des spectateurs couvrent la vaste place. Sur un autel dressé au milieu du Champ de Mars, l'évêque d'Autun célèbre la messe. Trois cents prêtres vêtus d'aubes blanches coupées de larges ceintures tricolores se rangent aux quatre coins de l'autel. L'évêque bénit l'oriflamme et les quatre-vingt-trois bannières des départements; il entonne le *Te Deum;* douze cents musiciens exécutent ce cantique.

Le Serment : La Fayette, le chef de la Garde Nationale, dont les Parisiens embrassaient l'habit, les bottes, le cheval même, monte à l'autel de la Patrie et déclare, au nom de toutes les Gardes Nationales : « Je jure d'être à jamais fidèle à la Nation, à la loi et au roi, de maintenir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi, de demeurer uni à tous les Français par les liens indissolubles de la fraternité. »

Le serment est répété par le Président de l'Assemblée au nom des députés. Les députés et les 200.000 spectateurs disent : « Je le jure. »

Le roi se lève enfin :

« Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'État à maintenir la Constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par moi. »

La reine prend le Dauphin dans ses bras et le montre à la foule :

« Voilà mon fils; il s'unit ainsi que moi aux mêmes sentiments ».

Le peuple crie : « Vive le Roi! Vive la Reine! Vive Monsieur le Dauphin! »

L'orage et le piétinement transforment la place en un lac de boue; mais on patauge avec gaieté; les chants et les danses se poursuivent tard dans la nuit...

D'après les *Mémoires* du marquis de Ferrières.

RÉSUMÉ

1. — Les États Généraux, c'est-à-dire les délégués de la Noblesse, du Clergé et du Tiers État de tout le royaume, se réunissent le 5 mai 1789 à Versailles.

2. — Le roi refuse aux députés le droit de faire des réformes dans le gouvernement. Beaucoup de Français lui résistent :

— Résistance des députés du

Tiers État : en juin, malgré le roi, ils se proclament Assemblée Nationale puis, en juillet, Assemblée Constituante.

— Résistance du peuple de Paris : Le 14 juillet 1789, les Parisiens s'emparent de la Bastille et adoptent la cocarde tricolore.

— Résistance des provinces : Les paysans pillent les châteaux des seigneurs ; alors, dans la nuit du 4 août, les députés de la Noblesse et du Clergé renoncent aux droits féodaux.

3. — A la fête de la Fédération, le 14 juillet 1790, le roi et les délégués de toutes les provinces jurent fidélité au nouveau régime.

4. — Le roi essaye de s'enfuir à l'étranger en juin 1791. Il est repris à Varennes et ramené à Paris.

5. — L'Assemblée Constituante a proclamé les principes du nouveau gouvernement dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Elle a divisé la France en départements.

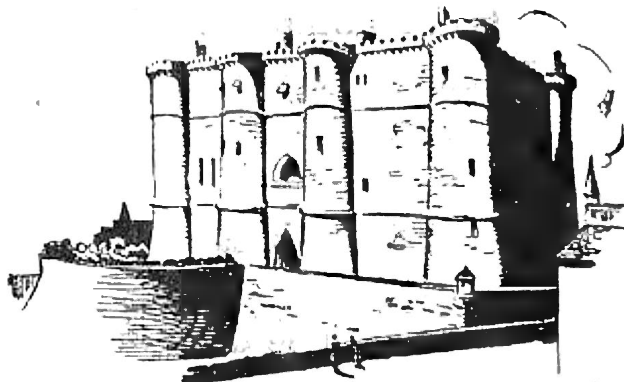
Elle a établi de nouveaux impôts payés par tous.

Elle a confisqué les biens du Clergé et payé un salaire aux prêtres.

Elle a voté une nouvelle Constitution du royaume.

EXERCICES

1. — Qu'est-ce que les États Généraux? Quelle fut la date de leur dernière réunion avant 1789?
2. — Qu'appelle-t-on les Cahiers de doléances de 1789? Quels sont les vœux exprimés dans le cahier d'Artix? Lisez des cahiers de votre région dans votre manuel d'Histoire locale.
3. — Pourquoi les députés du Tiers sont-ils entrés en conflit avec le roi?
4. — Que s'est-il passé le 23 juin? le 14 juillet? le 4 août 1789?
5. — Qu'est-ce que la Grande Peur? Connaissez-vous des récits concernant votre région?
6. — Racontez la Fête de la Fédération à Paris; dans votre province.
7. — Que veut dire le nom : Assemblée Constituante?
8. — Énumérez les principales réformes de l'Assemblée Constituante.
9. — Quand apparurent pour la première fois les trois couleurs actuelles du drapeau français?



L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.
DERNIÈRE ANNÉE DU RÈGNE DE LOUIS XVI

I. — La désunion entre Français.

Le 14 juillet 1790, les Français et leur roi ont juré de rester unis autour du drapeau tricolore. Ils oublient bien vite leur serment.

De nombreux nobles ont quitté le royaume; réunis à Mayence, en Allemagne, ils complotent d'envahir la France. Ce sont les *Emigrés.* Beaucoup de prêtres, les *réfractaires*, ont refusé de prêter serment au nouveau gouvernement, et ils font de la propagande contre lui.

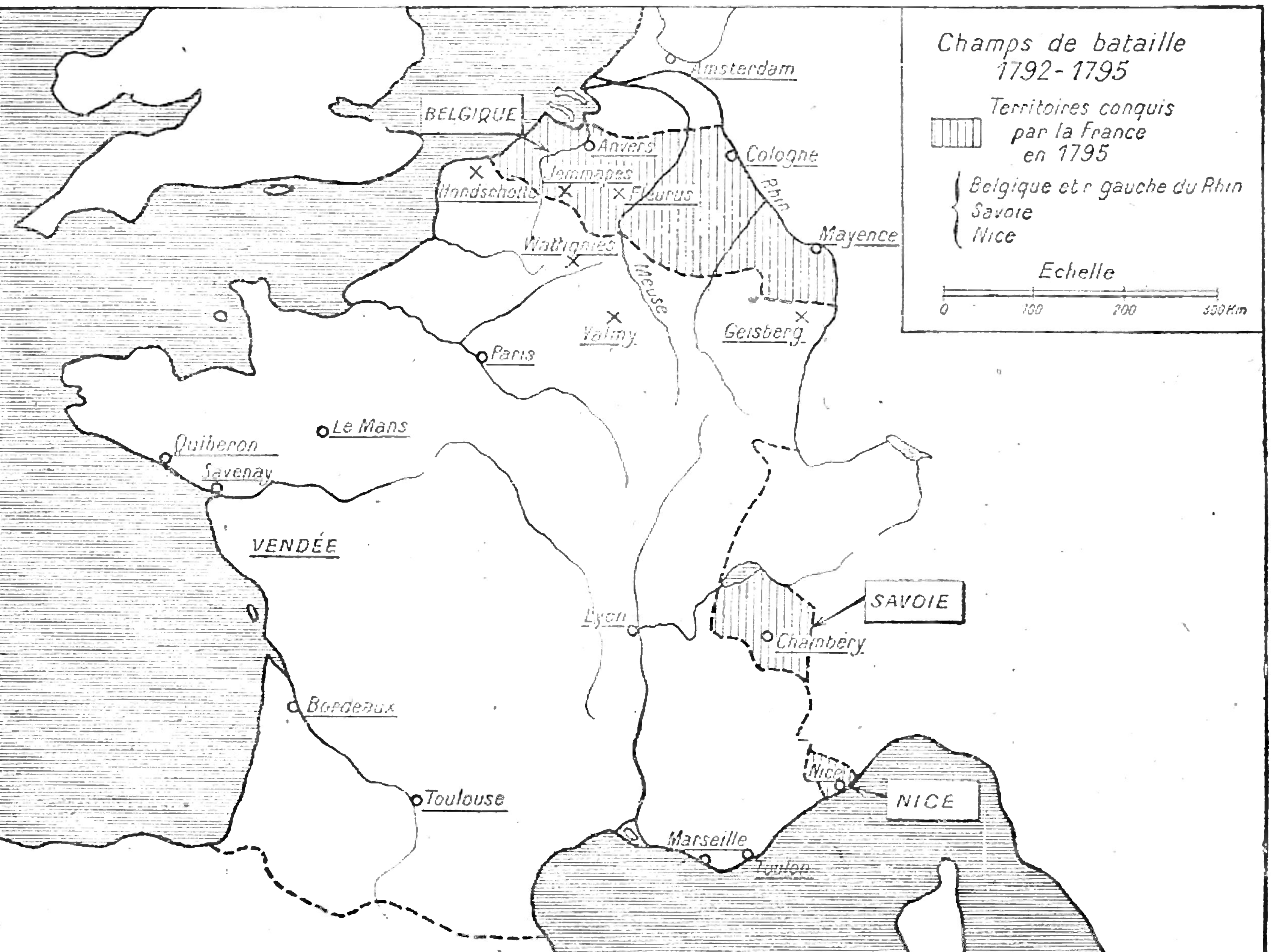
On ne sait trop qui est le chef de ce nouveau gouvernement. Le roi n'est plus le seul maître; une assemblée de 750 députés, élus parmi les citoyens aisés, gouverne avec lui : c'est *l'Assemblée Législative.* Louis XVI n'est pas toujours d'accord avec ces députés. Certains veulent que le roi reste le véritable maître (ce sont *les Feuillants ou Constitutionnels*); d'autres prétendent que l'Assemblée doit avoir le dernier mot (*les Girondins*, comme *Brissot*, *Condorcet*, *Vergniaud*); plusieurs enfin ne veulent plus d'un roi et souhaitent la République (certains Girondins et surtout les futurs *Montagnards*, comme Danton et Robespierre).

Lorsque l'Assemblée propose une loi, le roi peut s'y opposer (mettre son *veto*[1]). Ainsi lorsque la Législative décide des sanctions sévères contre les Émigrés et les prêtres réfractaires, Louis XVI refuse de signer. Alors de nombreux députés menacent le roi. Ils ont fondé à Paris et dans beaucoup de villes des partis politiques ou Clubs et des journaux; ils excitent les gens contre le roi. A Paris, ces Clubs sont très puissants; les citoyens ont des armes; ils s'en serviront contre le palais royal.

II. — La guerre.

Au bout de quelques mois, cette France divisée se trouva en guerre contre l'Autriche et la Prusse. Lisez la lettre de menace adressée aux Parisiens par le chef des armées ennemies, le duc de Brunswick (lecture n° 1). Vous comprendrez pourquoi les rois étrangers nous firent la guerre : ils avaient peur qu'à l'exemple des Français leurs sujets ne prissent

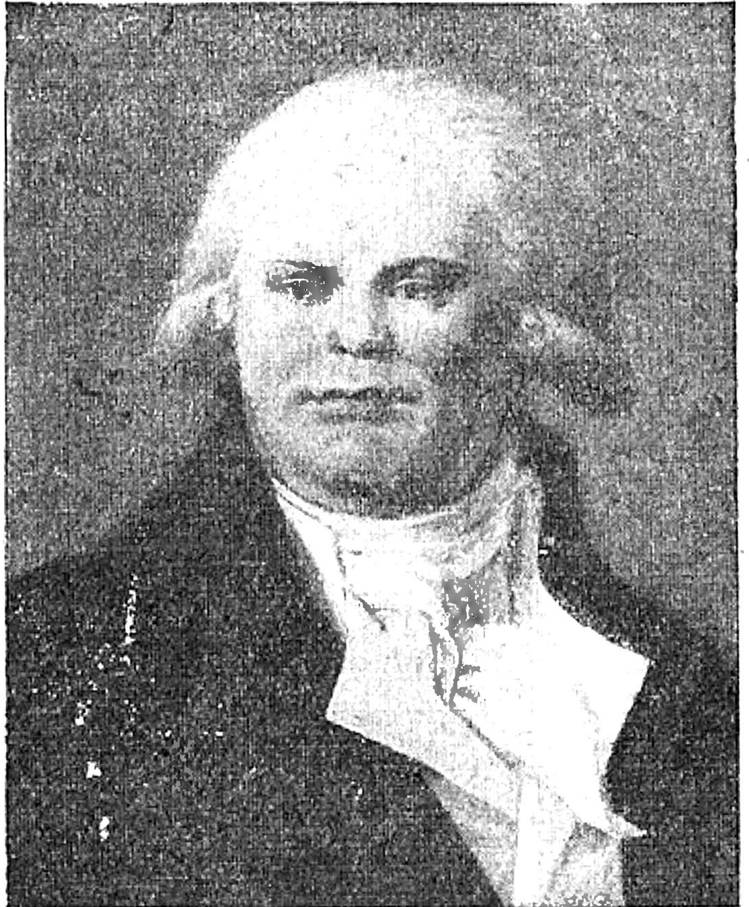
1. Du verbe latin *veto* : je m'oppose.



LES CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION.

idée de faire une révolution; ils voulaient vaincre la France et forcer les Français à rendre à Louis XVI tous ses pouvoirs d'avant 1789. Mais chez nous aussi on souhaitait la guerre ! Le roi pensait que nous serions battus et que les armées ennemies chasseraient de Paris l'Assemblée et les révolutionnaires. De leur côté, les Girondins détestaient les rois... *La guerre fut donc déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792*. Elle devait durer douze ans.

C'était une folie. Nous n'étions pas prêts. Louis XVI avait autrefois une bonne armée; mais elle était désorganisée parce que beaucoup d'officiers nobles avaient émigré. Aussi, *pendant les premiers mois, la France fut-elle envahie;* Longwy, Verdun se rendirent sans combat; les nobles accueillaient les ennemis comme des libérateurs. Tout semblait perdu.



DANTON (1759-1794).

Mais il se trouva au gouvernement des hommes énergiques. *Danton* enflamma les courages : « De l'audace, s'écriait-il; encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France sera sauvée ! » *On proclama « la Patrie en danger »* (lecture n° 2). Dans tout le pays les volontaires accourent aux armes. Lisez ces émouvants témoignages de patriotisme (lecture n° 3). Quelques mois auparavant, à Strasbourg, un jeune officier de l'armée du Rhin, *Rouget de l'Isle*, avait composé un chant guerrier qui allait s'appeler *la Marseillaise* et devenir immortel.

III. — **Du palais à la prison. — Le 10 août 1792.**

En apprenant nos premières défaites, les Parisiens furent consternés, et bientôt furieux. On accusa le roi et la reine de trahir la France, de livrer nos secrets militaires à l'Autriche.

Un jour, la foule se rua sur le Palais des Tuileries, se répandit dans

les appartements royaux, menaça le roi et sa famille. Des gens crièrent : « Ce n'est qu'un avertissement; nous reviendrons ! » (20 juin 1792.)

Ils revinrent bientôt. La nuit du 9 au 10 août 1792 on sonne le tocsin à toutes les églises de Paris; à la lueur des torches, les troupes des clubs se rassemblent; elles marchent sur les Tuileries et s'en emparent après un violent combat. Le roi est enfermé à la prison du Temple, avec sa famille; il est déclaré suspendu de ses pouvoirs (c'est-à-dire que, provisoirement, il n'est plus roi). Un peu plus tard la populace massacre dans les prisons les gens arrêtés pour leur hostilité au gouvernement.

IV. — Vive la Nation! Valmy (20 septembre 1792).



Cliché N. D.

LE GÉNÉRAL DUMOURIEZ.

Cependant l'ennemi avançait toujours. Il était en Champagne (v. carte, p. 164). En face, une armée de jeunes volontaires français mal équipés, sachant à peine se servir d'un fusil, « une armée de savetiers », disent les Prussiens avec mépris. Mais cette armée de savetiers, sous le commandement de Dumouriez et de Kellermann, sait qu'elle se bat pour sauver le territoire et la liberté des Français. Baïonnette au canon, elle attend les Prussiens sur le plateau de Valmy. Le général Kellermann met son chapeau au bout de son épée et crie : « Vive la Nation! », « Vive la Nation ! » répètent les soldats et la clameur roule comme un tonnerre. En même temps nos canons tirent sur les rangs serrés de l'ennemi. Les Prussiens n'osent pas avancer. Ils battent en retraite. La France est sauvée. Retenez cette *journée de Valmy, le 20 septembre* 1792; lisez et relisez les récits de ceux qui y ont assisté (lecture n° 4). Elle a donné confiance à l'armée et au peuple de France. Elle a montré que, sans le roi, la Nation française était capable de vaincre.

LECTURES

1. Extrait du manifeste du duc de Brunswick (Coblentz, 25 juillet 1792).

« Que les habitants des villes, bourgs et villages qui oseraient se défendre contre les troupes de Leurs Majestés impériale et royale, et tirer sur elles, soit en rase campagne, soit par les fenêtres, portes et ouvertures de leurs maisons, seront punis sur-le-champ suivant la rigueur du droit de la guerre, et leurs maisons démolies ou brûlées. Tous les habitants, au contraire, desdites villes, bourgs et villages qui s'empresseront de se soumettre à leur roi, en ouvrant leurs portes aux troupes de Leurs Majestés, seront à l'instant sous leur sauvegarde immédiate...

La ville de Paris et tous ses habitants sans distinction seront tenus de se soumettre sur-le-champ et sans délai au roi, de mettre ce prince en pleine et entière liberté, et de lui assurer, ainsi qu'à toutes les personnes royales, l'inviolabilité et le respect auxquels le droit de la nature et des gens oblige les sujets envers les souverains. Si le château des Tuileries est forcé ou insulté, s'il est fait la moindre violence, le moindre outrage à Leurs Majestés le roi, la reine et la famille royale, s'il n'est pas pourvu immédiatement à leur sûreté, à leur conservation et à leur liberté, nous en tirerons une vengeance exemplaire et à jamais mémorable, en livrant la ville de Paris à une exécution militaire et à une subversion totale, et les révoltés coupables d'attentats aux supplices qu'ils auront mérités. »

(D'après BUCHEZ. Tome XVI.)

2. Décret qui proclame la Patrie en danger (11 juillet 1792).

« Des troupes nombreuses s'avancent vers nos frontières : tous ceux qui ont horreur de la liberté s'arment contre notre constitution.

Citoyens, la Patrie est en danger. Que ceux qui vont obtenir l'honneur de marcher les premiers pour défendre ce qu'ils ont de plus cher se souviennent toujours qu'ils sont Français et libres : que leurs concitoyens maintiennent dans leurs foyers la sûreté des personnes et des propriétés; que les magistrats du peuple veillent attentivement; que tous, dans un courage calme, attribut de la véritable force, attendent pour agir le signal de la loi, et la Patrie sera sauvée. »

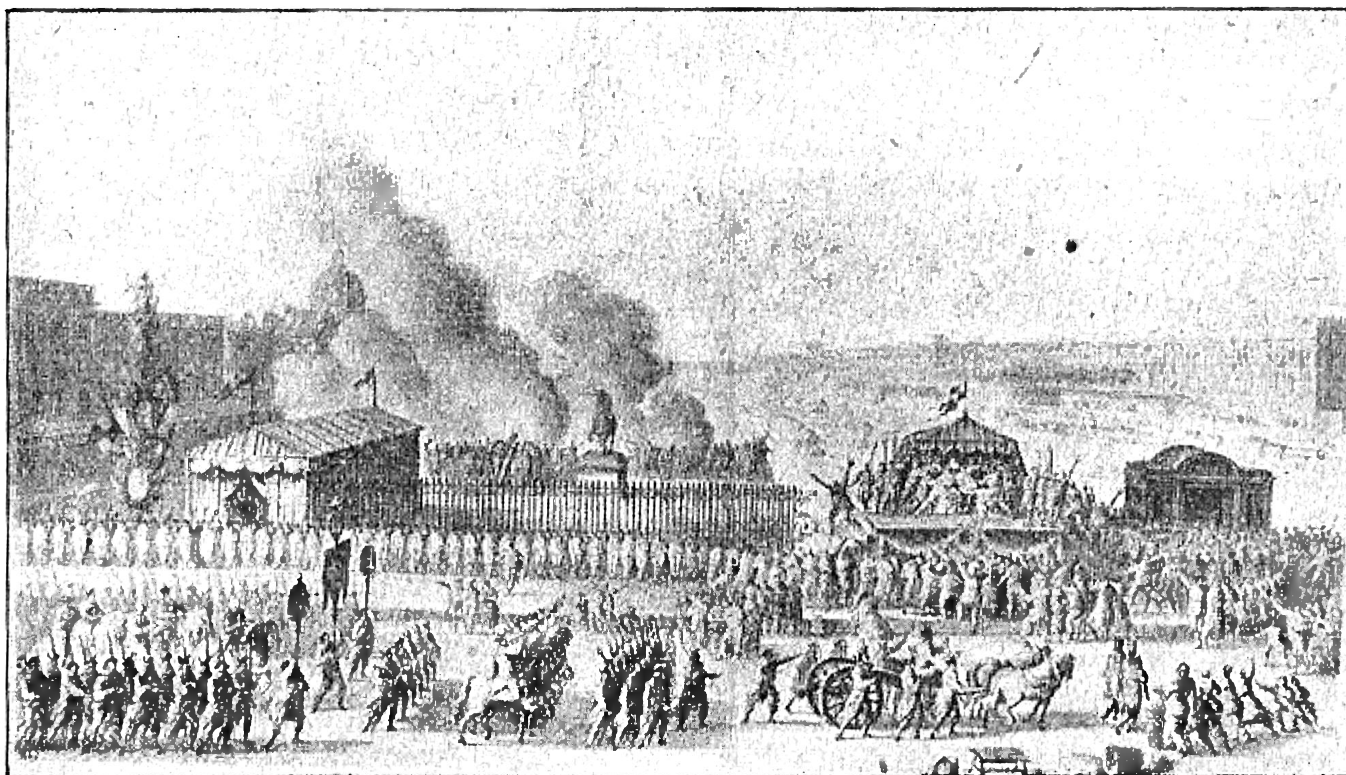
(DUVERGIER. Tome IV.)

3. La Patrie en danger. — Les Volontaires de 1792 à Lyon.

« L'Assemblée venait de déclarer *la Patrie en danger*. La proclamation solennelle du décret en fut faite le 1er août. A 9 heures du matin, un cortège se forma devant l'Hôtel de Ville. En tête venaient deux canons, une musique nombreuse, des détachements de chacun des bataillons de la Garde Nationale avec leurs

drapeaux, des députations de volontaires et des soldats du 72e régiment. Deux huissiers suivaient, portant des piques surmontées d'écussons où on lisait les mots : *Constitution*, *Liberté*, *Patrie*, puis le Conseil général : Maire, Officiers municipaux, Substitut du Procureur de la Commune, Notables ; au milieu d'eux le Secrétaire Greffier élevait une bannière tricolore avec l'inscription : « La Patrie est en danger ». Des pelotons de Gardes Nationaux, les cavaliers du guet et deux canons fermaient la marche.

Le Maire fit une première fois la proclamation du décret, et aussitôt *sur un*



Cliché Giraudon.

PROCLAMATION DE LA PATRIE EN DANGER, 22 juillet 1792, à Paris.
Dessin de *Prieur.*

autel de la Patrie, un Officier municipal et deux Notables reçurent les noms des citoyens qui se présentaient pour s'enrôler.

On fit deux autres proclamations. La dernière eut lieu devant l'Hôtel de Ville. Les troupes se rangèrent en bataille, drapeaux déployés, la musique exécutant des airs guerriers. La bannière tricolore fixée au balcon de l'Hôtel de Ville fit planer sur la cité le suprême appel de la Patrie. Pas un discours n'avait été prononcé, aucune parole vaine. Sur le quai du Rhône le canon d'alarme tirait d'heure en heure. »

(D'après WAHL, *Les Premières années de la Révolution à Lyon*, p. 545.

4. Le soir de Valmy.

Témoignage d'un Allemand :

« La plus grande consternation se répandit dans l'armée. Le matin encore il n'était question que de manger tous les Français à la broche. Moi-même j'avais été entraîné dans cette périlleuse aventure par ma confiance dans notre belle armée et dans le duc de Brunswick. Chacun maintenant était rêveur; les regards s'évitaient, et les seules paroles qu'on entendait étaient des imprécations, des malédictions. Au crépuscule, nous étions par hasard réunis en cercle. On n'avait même pas pu, comme d'ordinaire, allumer un feu. Presque tous restaient silencieux... Enfin on me pressa de dire ce que je pensais des événements de la journée... Je répondis simplement :

« De ce jour et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde. Plus tard, vous pourrez dire : J'y étais. »

GŒTHE, *Campagne de France.*

5. — Lettre d'un soldat français à ses parents en 1792 (il s'agit du sergent Murat, qui devait devenir général, beau-frère de Napoléon et roi de Naples).

... « Je plaindrais moins mon frère s'il avait perdu la vie pour le service de la patrie; vous-même vous seriez dispensé de le pleurer. Quant à moi, si jamais vous apprenez ma mort, gardez-vous d'en pleurer, mon père. Le plus beau sacrifice que je puisse faire de ma vie c'est, sans doute, de mourir avec mes frères pour la défense de la République...

« Si ma patrie reconnaissante accorde des récompenses à ses défenseurs, ne craignez pas la misère, mon père. Je viendrai consacrer auprès de vous et de ma chère mère mes moments les plus doux, et, déposant mes armes à l'exemple de ces braves Romains, je viendrai auprès de mon jeune frère prendre des leçons d'agriculture et travailler, pour vous nourrir dans votre vieillesse, aux pénibles travaux de la charrue. »

Cité par A. SOREL, *L'armée de la République.* Conférence à Saint-Cyr Publié chez Chapelot, Paris, 1899.

RÉSUMÉ

1. — La guerre est déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792. La France est envahie; on proclame la Patrie en danger, et les volontaires accourent.

2. — L'Assemblée Législative vote des mesures sévères contre les Émigrés et les prêtres réfractaires. Le roi refuse de signer ces décrets. Le 10 août 1792 le peuple de Paris,

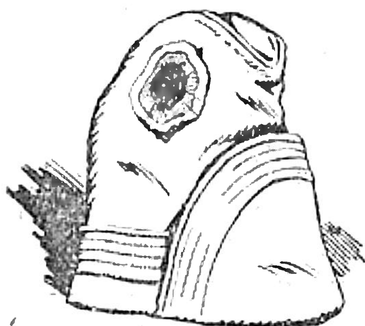
croyant à la trahison du roi, s'empare du palais des Tuileries. Louis XVI est enfermé à la prison du Temple.

3. — L'armée des volontaires français arrête les Prussiens à Valmy, le 20 septembre 1792.

4. — Une autre assemblée, la Convention, remplace l'Assemblée Législative qui a duré un an à peine.

EXERCICES

1. — Que vous rappellent ces dates : 20 avril 1792? 10 août 1792? 20 septembre 1792?
2. — Racontez les origines de la *Marseillaise*.
3. — Qu'appelle-t-on les Émigrés? les prêtres réfractaires?
4. — Lisez des récits de l'époque relatifs à votre région (La Patrie en danger; départ des volontaires, etc...).
5. — Racontez la journée de Valmy. Pourquoi cette journée est-elle si importante?



LA CONVENTION

1792-1795 : TROIS ANNÉES TRAGIQUES

I. — La première République française.

Le lendemain de Valmy, le 22 septembre 1792, se réunit la nouvelle Assemblée : *la Convention Nationale.* Elle proclame que le gouvernement français sera désormais une *République.* Il n'y aura plus de roi ; les députés gouverneront seuls ; certains d'entre eux auront pouvoirs de ministres.



Cliché Giraudon.

ROBESPIERRE (1758-1794).

Ces députés, comme ceux de la Législative, ne sont pas unis entre eux. *Les Girondins*[1] voudraient une République qui laisse aux Français le plus de liberté possible ; ils se refusent à faire emprisonner ou guillotiner les gens qui n'aiment pas le gouvernement ; ils détestent le peuple de Paris et ses batailles dans la rue. *Les Montagnards*[2], au contraire, veulent imposer la République par la crainte. Ils s'intéressent davantage au sort des Français pauvres, mais ils les excitent trop à dénoncer et à maltraiter ceux qui ne sont pas Montagnards. Leurs principaux chefs sont Robespierre, Danton, Marat, Saint-Just, Hébert. Ces deux partis sont peu

1. *Girondins,* parce que les principaux députés de ce parti venaient de la région de Bordeaux.

2. *Montagnards,* car ils siégeaient sur les bancs les plus élevés de la salle des séances.

nombreux. La majorité des députés n'a pas d'opinions bien arrêtées; on l'appelle le « Marais » ou « la Plaine »; mais il y a là des hommes de valeur.

Les Montagnards poussèrent la Convention à juger Louis XVI et à le condamner à mort; on avait découvert dans une armoire de fer des papiers secrets qui prouvaient sa correspondance avec les ennemis. Le 21 janvier 1793 il monta sur l'échafaud; d'un geste, il fit taire les tambours et s'écria d'une voix forte : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute. Je pardonne aux auteurs de ma mort, et je prie Dieu que le sang que vous allez répandre ne retombe jamais sur la France. »

II. — La patrie en péril de mort. La France forteresse assiégée.

Après Valmy, les ennemis sont repoussés jusqu'aux frontières et même la Belgique est conquise (victoire de *Jemmapes*). Mais au printemps de 1793 parviennent des nouvelles alarmantes. A l'Autriche et à la Prusse se sont joints pour nous faire la guerre l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, puis les Etats italiens et la Russie. De tous côtés, leurs armées pénètrent sur notre sol; suivez l'invasion sur la carte, page 164 : de Mayence en Alsace; de la Belgique à Valenciennes, d'Italie vers Grenoble; d'Espagne en Roussillon. Comment faire face? Il y a peu de troupes; encore moins d'armes et d'équipements; dans beaucoup de régions, on manque de pain. Chose encore plus grave : les Français ne sont pas unis.

Deux Frances ennemies. — Les trois quarts de la France refusent d'obéir au gouvernement montagnard; l'Ouest et le Midi veulent le retour du roi ou un ministère girondin; Lyon, Marseille, Caen, la Vendée, se soulèvent; Toulon se livre à l'Angleterre; 70 départements sont en révolte...

III. — L'ombre sinistre de l'échafaud.

Les Montagnards décident d'employer des moyens terribles. Ils font arrêter les chefs girondins (2 juin 1793). Ils envoient des armées contre les régions révoltées. Lyon est pris; un décret (non exécuté) ordonnait de raser la ville. Les Vendéens traqués finissent par se soumettre après de rudes combats.

Le *Comité de Salut Public*, composé de quelques chefs montagnards, fait régner la Terreur. Les gens suspects de ne pas être révolutionnaires sont dénoncés, souvent arrêtés, parfois guillotinés après un jugement

sommaire du *Tribunal Révolutionnaire*. Des Montagnards plus indulgents, comme Danton, sont eux-mêmes exécutés sur l'ordre de Robespierre. Partout les prisons regorgent, les échafauds ne sèchent plus; à Nantes le Montagnard Carrier organise de véritables massacres; à Paris, les charrettes se succèdent sous les yeux atterrés des passants. Combien de victimes coupables ou innocentes? Plusieurs milliers, dont le grand chimiste Lavoisier, le poète André Chénier, la reine Marie-Antoinette, les généraux Custine et Houchard, les députés Vergniaud, Camille Desmoulins, Danton, des femmes, des vieillards. Pendant une année, personne n'ose se dire ennemi de la Révolution.

Mais l'indignation gronde. Un jour de juillet 1794, Robespierre est arraché de la tribune, arrêté et conduit à l'échafaud. La France respire plus librement.

Toutefois les massacres ne cessent pas : les Girondins et les royalistes se vengent contre les Montagnards; des milliers de crimes sont encore commis. C'est la *Terreur Blanche.*

La Terreur a été une chose atroce; mais elle a forcé les Français à l'obéissance, les a obligés à se plier aux réquisitions, aux levées de troupes, à la taxe des denrées. Elle a permis de faire ce qu'il fallait pour tenir aux frontières.

IV. — **La victoire en chantant... La Convention sauve la France.**

Le *décret de levée en masse* mobilise toute la Nation (vous le lirez page 175). Les Français répondent à l'appel : en un an plus d'un million d'hommes sont sous les armes. Mais il fallait, à mesure, les équiper, les nourrir, les armer, les encadrer, les exercer. Pour cette tâche immense, il se trouva un homme énergique et brave, travailleur inlassable et compétent; on l'appela *l'« organisateur de la Victoire »*. Retenez bien son nom : *Carnot.*

Ces soldats de 1793-94 furent de magnifiques soldats ! Mal vêtus, mal nourris, ils savaient souffrir sans se plaindre, en plaisantant même « à la française » (lectures n°s 3 et 4). Mal rompus à la manœuvre, ils attaquaient sans répit, en masse, d'un élan irrésistible, généraux en tête, en chantant la *Marseillaise* (lecture n° 5). Ils étaient conduits par de jeunes chefs sortis du rang, dont les noms devinrent légendaires : Hoche et Marceau, généraux à vingt-quatre ans; Kléber, « l'ouragan des batailles », géant aussi modeste que brave; Desaix, « l'homme du sacrifice ». Des députés, « les représentants en mission », allaient aussi aux armées animer le courage des troupes : Saint-Just traverse sept fois la Sambre sous la mitraille autrichienne; Carnot lui-même charge à la tête d'une colonne, le fusil d'un grenadier blessé à la main. De tous jeunes gens, des enfants

même, moururent en héros : ainsi Bara, de Palaiseau, engagé à 13 ans, qui tomba en Vendée au cri de « Vive la République! »

Animée d'un tel patriotisme, l'armée française courut de victoire en victoire (suivez sur la carte, page 164). En 1793, c'est *Hondschoote* e



Cliché Bulloz.

LE GÉNÉRAL MARCEAU, par *Sergent*.

Général à 24 ans. Une des gloires les plus pures de l'armée française. Tué à l'ennemi en 1796.

Flandre, *Wattignies* sur la Sambre, *Geisberg* en Alsace. Les frontières sont libérées.

En 1794, la Belgique est conquise (*victoire de Fleurus*), puis la Hollande. Les Espagnols repassent les Pyrénées.

Aussi la Prusse, la Hollande, l'Espagne signent la paix. *La Belgique*

est annexée. Neuf départements s'ajoutent à la France. (Traités de Bâle et de La Haye.)

Trente ans après, un député royaliste rendait cet hommage à la Convention : « Je n'oublierai jamais que la Convention a sauvé mon pays ! »

En même temps cette Assemblée a beaucoup travaillé; elle a voté 11.000 lois ou décrets en trois ans. Elle s'est occupée des finances et de l'Education Nationale. Elle aurait voulu que l'enseignement populaire fût obligatoire et gratuit. Elle créa beaucoup de Grandes Ecoles (École Normale Supérieure, École Polytechnique, etc...).

LECTURES

1. Le soulèvement de l'Ouest - Les Chouans

Dans l'Ouest, presque tous les curés avaient refusé de prêter serment au nouveau gouvernement. Les paysans ne voulaient pas recevoir les prêtres républicains. Ils n'aimaient pas la Révolution. Lorsqu'en mars 1793 on commença à enrôler une armée de 300.000 hommes, les campagnards furent très mécontents. Ils ne voulaient pas quitter leurs fermes pour aller combattre au loin, et ils se révoltèrent. Le soulèvement s'étendit très vite dans la Vendée, le Maine et la Bretagne. D'abord conduits par des chefs populaires comme le garde chasse Stofflet, puis par des nobles comme Charette, La Roche-Jacquelin, les "Blancs" firent aux soldats républicains (les "Bleus") une guerre meurtrière. Les Chouans, comme on les appelait, étaient armés de fusils de chasse, de bâtons ferrés, de massues, de faux, de fourches, etc. Ils se dissimulaient dans les chemins creux, derrière les haies. Ils surprenaient les Républicains, les tuaient et s'emparaient de leurs armes. Quand ils étaient poursuivis, les chouans se dispersaient et disparaissaient dans le bocage. Ils rentraient chez eux, chacun dans leurs fermes et reprenaient la charrue.

Ils étaient insaisissables. Il fallut plusieurs années pour pacifier ce pays.

2. La Levée en masse.

Le 23 août 1793 la Convention vote le décret suivant :

Art. 1er. — *Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées.*

Les jeunes gens iront au combat ; les hommes mariés forgeront des armes et transporteront des subsistances ; les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux ; les enfants mettront les vieux linges en charpie ; les vieillards se feront transporter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, la haine des rois et l'unité de la République.

2. — Les maisons nationales seront converties en casernes, les places publiques en ateliers d'armes, le sol des caves sera lessivé pour en extraire le salpêtre.

3. — Les armes de calibre seront exclusivement confiées à ceux qui marche-

ront à l'ennemi; le service de l'intérieur se fera avec des fusils de chasse et l'arme blanche.

4. — Les chevaux de selle seront requis pour compléter les corps de cavalerie; les chevaux de trait, autres que ceux qui sont employés à l'agriculture, conduiront l'artillerie et les vivres.

5. — Le Comité de Salut Public est chargé de prendre toutes les mesures pour établir, sans délai, une fabrication extraordinaire d'armes de tout genre, qui réponde à l'état et à l'énergie du peuple français; il est autorisé en conséquence à former tous les établissements, manufactures, ateliers et fabriques qui seront jugés nécessaires à l'exécution des travaux, ainsi qu'à requérir pour cet objet, dans toute la République, les artistes et les ouvriers qui peuvent concourir à leur succès; il sera mis à cet effet une somme de trente millions à la disposition du ministre de la guerre...-L'établissement central de cette fabrication extraordinaire sera fait à Paris.

6. — *Les représentants du peuple* envoyés pour l'exécution de la présente loi auront la même faculté dans leurs arrondissements respectifs, en se concertant avec le Comité de Salut Public; ils sont *investis des pouvoirs illimités* attribués aux représentants du peuple près les armées.

7. — *Nul ne pourra se faire remplacer dans le service pour lequel il sera requis ;* les fonctionnaires publics resteront à leur poste.

3. — Misère des soldats de la Révolution.

Extrait du journal de marche du sergent Fricasse (1795) :

« Nous avons été réduits à douze onces de pain par jour, et bien des fois on ne pouvait pas en avoir. Il fallait cependant faire son service, bivouaquer et monter la garde très souvent. Mais le printemps nous produisait des plantes pour un peu nous soutenir, qui étaient des feuilles de pois sortant à peine de terre, des coquelicots... du sarrasin, des pissenlits. Avec tous ces herbages nous faisions une farce que nous mangions en guise de pain, et, lorsque le seigle est venu en grains, on allait lui couper la tête et on le faisait griller. Les pommes à peine défleuries nous servaient aussi de nourriture.

C'était vraiment une grande misère : on voyait plusieurs soldats cachés derrière des haies, attendant que le laboureur qui plantait des pommes de terre, fendues en quatre, pour en récolter pour l'hiver prochain, fût parti de son champ. Aussitôt les soldats affamés parcouraient le champ, cherchant dans la terre les petits morceaux de pommes de terre, et revenaient au camp avec leur petite proie et les faisaient cuire... Le matin, on battait la breloque pour le pain, la viande, mais on revenait souvent sans viande. Le soir, à l'entrée de la nuit, pas tous les jours, on revenait avec un pain pour quatre hommes »...

Sergent FRICASSE, *Journal de marche*, Paris, Dumoulin, p. 50.

4. « L'âme sans épouvante et les pieds sans souliers. »

« A Amsterdam, dix bataillons de ces braves, sans souliers, sans bas, forcés de couvrir leur nudité avec des tresses de paille, entrèrent triomphalement dans ses murs au son d'une musique guerrière, plaçant leurs armes en faisceaux, et bivouaquant plusieurs heures sur la place publique, au milieu de la glace et de la neige, attendant avec résignation et sans murmurer qu'on pourvût à leurs besoins et casernements. »

JOMINI, *Histoire des guerrres*, Paris, 1820, VII, p. 215.

5. La tactique des armées révolutionnaires.

... « Il faut sans cesse déranger les combinaisons de l'ennemi par des changements de position; c'est aussi le moyen de rendre inutile son espionnage, surtout si ces mouvements se font à l'improviste et sont connus de toi seul jusqu'au moment de l'exécution.

Il faut fatiguer l'ennemi par des simulacres d'attaques, tantôt vers un point, tantôt vers un autre loin de là, pour lui faire faire des marches et des contremarches qui ennuient leurs soldats et ôtent à leurs chefs la confiance...

Attaque sans cesse et toujours avec des forces très supérieures, en tombant à l'improviste tantôt sur un poste, tantôt sur un autre... L'art du général est de faire en sorte que, partout où l'ennemi se présente, il trouve une force trois fois plus considérable que la sienne.

Harcèle donc l'ennemi sans lui laisser de repos; devance-le en toutes occasions; prends le système d'une défense active, vis aux dépens de l'ennemi, jette la terreur dans son pays pour l'écarter du nôtre... »

Lettre de CARNOT au général Michaud, Commandant en chef de l'Armée du Rhin 30 mars 1794 (10 germinal an III).

6. Des excès des troupes françaises dans les pays occupés. Pillage d'une église en Savoie.

... « Le 27 ventôse 1793, vingt à vingt-cinq soldats se disant du 4e bataillon de ligne et chasseurs, accompagnés de leur sergent, sont arrivés en furie devant la porte de l'église; la trouvant fermée, ils ont fait appeler le maire qui était absent. Les officiers municipaux se présentèrent avec leurs écharpes; voyant que les soldats avaient déjà brisé la porte de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste et détruit son autel, ils demandèrent à cette troupe quel ordre elle avait pour agir ainsi. Ces soldats répondirent : « L'ordre que nous avons est la parole de notre sabre et nous nous appelons les Sans-culottes! » Tout de suite ils enfoncèrent la porte de l'église et, en y entrant, ils poussèrent des cris épouvantables qui mirent le peuple dans la consternation. Des mêmes soldats, les uns entrent au clocher pour y sonner la cloche; les autres se portent sur le maître-autel, et, après avoir déchiré les rideaux, ils ont abattu tout le retable, les retables des quatre autels, puis le

portail et le grand crucifix. Ensuite ils ont enfoncé et brisé la porte de la tribune où ils ont détruit, cassé et brisé les coffres, les orgues et tous les ornements qui s'y trouvaient. Dans la sacristie, ils ont brisé deux coffres où étaient des papiers anciens de la commune qu'ils ont fait brûler... Notre église ne semble plus une église mais une grange et écurie ...»

Copie d'extraits du compte rendu de la municipalité d'Aussois (Savoie) au Directoire du district de Maurienne.)

RÉSUMÉ

1. — La Convention se réunit le 22 septembre 1792 et proclame la République.

Dans la Convention il y a deux partis principaux : les Girondins et les Montagnards.

Louis XVI est guillotiné le 21 janvier 1793.

2. — Une coalition se forme contre la France qui est envahie sur toutes ses frontières ; dans 70 départements, Girondins et royalistes se soulèvent contre la Convention, où dominent les Montagnards.

3. — Le gouvernement montagnard dirigé par Robespierre fait régner la Terreur dans tout le pays jusqu'à l'exécution de Robespierre le 9 Thermidor 1794.

4. — Carnot organise la défense nationale ; 14 armées sont formées, conduites par de jeunes et vaillants généraux comme Hoche, Kléber, Desaix.

5. — En 1792 les Français, victorieux à Jemmapes, s'emparent de la Belgique. En 1793 ils repoussent l'invasion à Wattignies et au Geisberg ; puis ils reconquièrent la Belgique et la Hollande, après la victoire de Fleurus.

6. — Par les traités de Bâle et de La Haye, en 1795, la Belgique et la rive gauche du Rhin sont annexées à la France.

7. — La Convention a fondé de Grandes Écoles et s'est occupée de l'éducation populaire.

8. — La Convention a laissé commettre bien des crimes, mais elle a sauvé la Patrie.

EXERCICES

1. — Qu'appelait-on « Girondins » et « Montagnards » sous la Révolution ? Citez quelques-uns de leurs chefs.
2. — Relisez le décret de la levée en masse. Résumez oralement les ordres qu'il renferme.
3. — Lisez dans votre manuel d'Histoire locale des faits relatifs à cette époque qui se sont passés dans votre région.
4. — Quel était le chef du gouvernement qui a fait régner la Terreur ?
5. — Que savez-vous de Carnot ?
6. — Citez quelques grands généraux de l'armée révolutionnaire.
7. — Comparez, sur la carte, les frontières de la France en 1789 et en 1795. Quels sont les pays conquis par les armées révolutionnaires ?

LA RÉPUBLIQUE DU DIRECTOIRE
1795-1799

LE DÉSORDRE A L'INTÉRIEUR
LA VICTOIRE AUX ARMÉES

I. — Un gouvernement faible et bien embarassé.

La France avait souffert de la dictature d'un seul homme pendant la grande terreur.

Aussi le nouveau gouvernement, établi en 1795, se compose de cinq *Directeurs* et de deux assemblées élues : *Le Conseil des Anciens* et le *Conseil des Cinq-Cents*.

Malheureusement les Directeurs ne sont pas toujours d'accord entre eux ni avec les conseils; on ne sait pas trop qui commande. Surtout, les Français continuent à se quereller. Les Royalistes et les Anciens Montagnards provoquent tour à tour des révoltes. On voit encore des batailles dans les rues.



Cliché Giraudon.

BARRAS, un des cinq Directeurs en 1795
Chapeau à plumes, grande cape rouge.

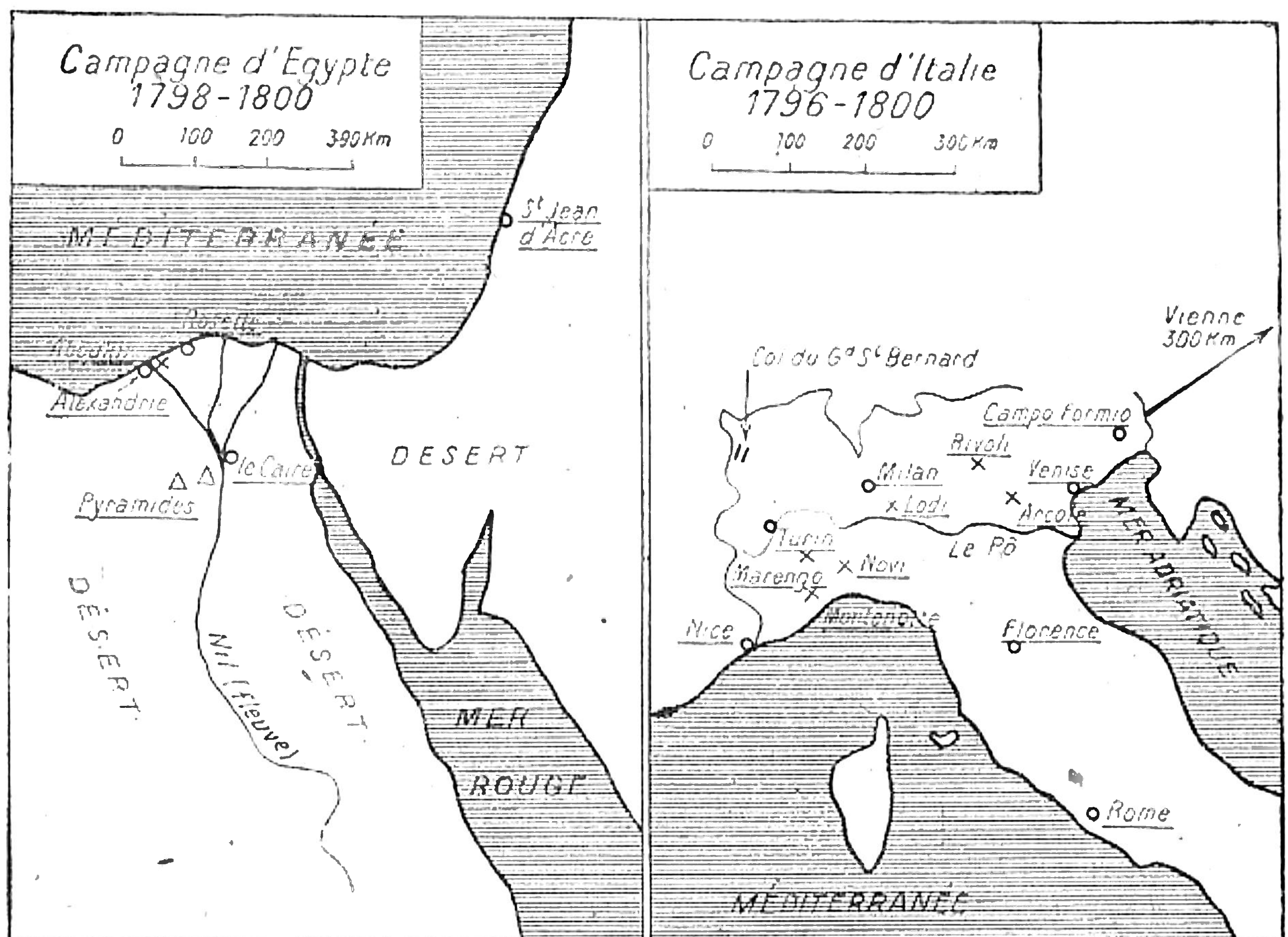
Enfin la misère règne. La monnaie de papier (les assignats) ne vaut presque plus rien (on donne 7.000 francs en billets pour un louis d'or); la vie est très chère; les vivres manquent; les gens ne payent plus guère

leurs impôts; les caisses de l'État sont souvent vides. Lorsque les cinq Directeurs entrent en fonctions, ils ont pour tout mobilier une table boiteuse et quatre chaises de paille prêtées par le concierge, devant un misérable feu de quelques bûches.

Le Directoire travailla beaucoup; il fit ce qu'il put; mais l'ordre et la prospérité ne furent pas rétablis.

II. — Des armées qui continuent glorieusement la guerre.

Pendant que les Français se querellent, nos troupes se battent. Mais cette fois la guerre ne se fait plus en France; elle a lieu en territoire



ennemi, en Allemagne, en Italie, et jusque dans la lointaine Egypte.

En 1796-97, deux armées attaquent l'Autriche : suivez sur la carte, l'une par l'Allemagne du Sud; l'autre par l'Italie. La première, commandée par Jourdan et Moreau, doit reculer jusqu'au Rhin, après une savante retraite où est tué le général Marceau (lecture n° 1). La seconde est commandée par un général de vingt-sept ans, *Bonaparte*. Elle remporte de nombreuses victoires, dont *Lodi*, *Arcole* et *Rivoli*, elle arrive à 100 kilomètres de Vienne, la capitale autrichienne ! L'Empereur, effrayé, demande la paix.

Le *Traité de Campo-Formio en 1797*, confirme la possession de la Belgique et de la rive gauche du Rhin; une partie de l'Italie est enlevée à l'Autriche.

Jamais encore la France n'avait eu un général aussi prodigieux que Bonaparte; il manœuvre avec une rapidité et une sûreté foudroyantes; il sait parler aux troupes qui l'adorent; lisez ses proclamations enflam-



Cliché Archives Photographiques.

LE 19 BRUMAIRE. NAPOLÉON BONAPARTE AU CONSEIL DES CINQ CENTS.
Les députés protestent, mais les grenadiers entrent dans la salle et la font évacuer.

mées (lectures nos 2 et 3). Il n'hésite pas à s'exposer lui-même à la mitraille, comme au pont d'Arcole.

Contre l'Angleterre, Bonaparte propose d'occuper l'Egypte (qui appartient à la Turquie) pour aller ensuite attaquer l'Inde, colonie anglaise. L'expédition réussit d'abord; l'Egypte est occupée, après *la victoire des Pyramides* (*1798*); mais l'amiral anglais Nelson détruit notre flotte à *Aboukir* (carte, page 180). L'armée française est isolée; Bonaparte rentre en France. Son successeur Kléber est assassiné; nos troupes doivent se rendre.

Bonaparte avait emmené en Egypte des savants français qui firent de belles découvertes sur l'histoire ancienne de ce pays.

En 1799 une nouvelle coalition se forme contre la France : l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Turquie. En Italie et en Allemagne nos troupes doivent battre en retraite. Heureusement *Masséna* bat les Russes à *Zurich* et conserve la Suisse; *Brune* chasse l'ennemi de la Hollande.

III. — Le général Bonaparte devient chef du gouvernement.

Lorsque Bonaparte rentra d'Égypte, il fut accueilli en triomphateur. Les Français étaient las des troubles et de la misère; ils souhaitaient l'ordre, la paix, la sécurité. Ils étaient prêts à obéir à un chef énergique et puissant. Bonaparte le comprit. Il fit chasser les députés par ses grenadiers et créa un autre gouvernement : le Consulat, où il prit la première place. Ce fut le *coup d'État des* 18 *et* 19 *Brumaire.* (V. gravure, page 181.)

LECTURES

1. La mort de Marceau, une des gloires les plus pures de l'armée française.

Marceau, général à vingt-quatre ans (en 1793), est chargé en 1796 de retarder la progression de l'armée autrichienne.

« Au moment où il reconnaît les dispositions de l'ennemi, un chasseur tyrolien, caché derrière un arbre, lui perce le corps d'une balle de carabine. Marceau se retire sans dire un mot. Un peu après, il se fait descendre de cheval, recommandant à ceux qui l'entouraient de taire sa blessure. Mais c'est en vain; on a les yeux fixés sur lui; on s'aperçoit qu'il est blessé, le bruit se répand dans les rangs. Les soldats se pressent autour de leur général, veulent le voir, ils poussent des cris de colère et l'emportent sur leurs fusils jusqu'à Altenkirchen.

C'est là qu'en son lit de douleur, il reçoit les derniers adieux de Jourdan, des officiers de l'État-Major et de ses frères d'armes. A l'aspect de ce corps sanglant, les visages sont inondés de larmes. Seul Marceau, malgré ses horribles souffrances a conservé une figure sereine. « Général, dit-il à Jourdan, pourquoi pleurez-vous? Je suis trop heureux de mourir pour ma patrie. Mes amis, je vous recommande ma famille et les braves qui ont combattu avec moi! »

La nouvelle de sa blessure est portée à l'armée autrichienne, les généraux accourent à Altenkirchen. Le vaillant et respectable Kray, qui, pendant deux campagnes, a combattu Marceau, est le premier à le visiter. Il lui prodigue les

PL. IV.



Cliché Bulloz

Bonaparte à Arcole par *Gros.*

attentions, lui témoigne des regrets sincères; il reste près de son lit; la tristesse est peinte sur son visage; ses yeux sont baignés de pleurs. Il lui prend la main, la presse contre son cœur et essaye de consoler ceux qui l'entourent. Le prince Charles envoie son chirurgien pour sauver la vie de Marceau. Les hussards de Blanckeisten et de Barco, qu'il a eus si souvent pour adversaires, viennent lui apporter des témoignages d'estime et de respect.

Cependant les symptômes alarmants se manifestent; les angoisses redoublent et Marceau sent arriver son heure dernière : « C'en est fait, dit-il, je ne suis plus rien! » Il s'agite, il lutte contre la mort, ses yeux se fixent et se ferment pour jamais.

(*Correspondance intime du Général J. Hardy, édit. Hardy Périni.* Paris. Plon, 1901, p. 22.

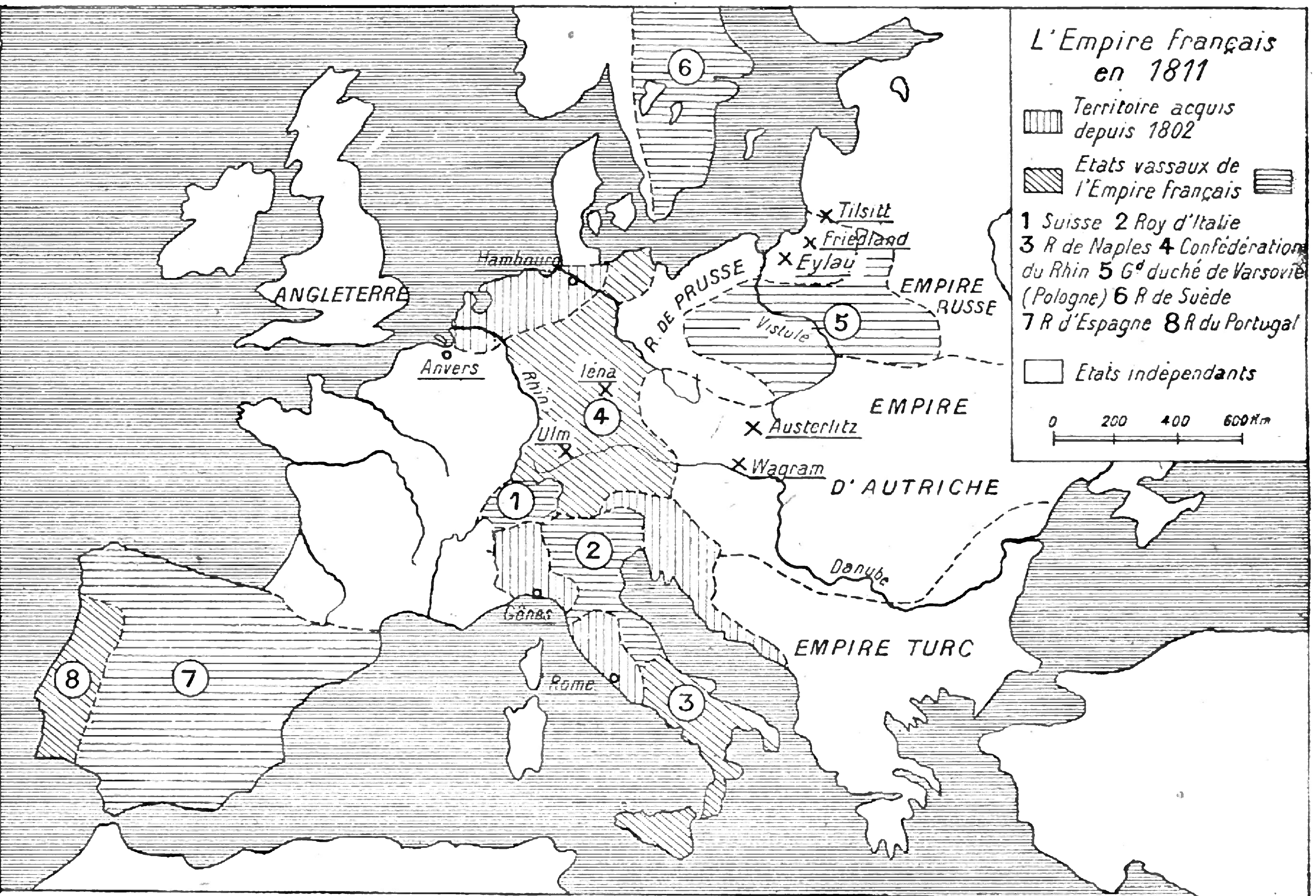
2. Proclamations de Bonaparte.

1° A L'ARMÉE D'ITALIE AVANT L'ENTRÉE EN CAMPAGNE (27 mars 1796) :

« Soldats, vous êtes nus, mal nourris; le gouvernement vous doit beaucoup; il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers, sont admirables; mais ils ne vous procurent aucune gloire; aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir : vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ou de constance? »

2° A L'ARMÉE D'ITALIE (1796):

« Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France... Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité. L'armée qui vous menaçait avec orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage; le Pô, le Tessin, l'Adda n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevards tant vantés de l'Italie ont été insuffisants; vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin. Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie; vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la République. Là vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, se réjouissent de vos succès et se vantent avec orgueil de vous appartenir. Oui, soldats, vous avez beaucoup fait,... mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire? Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? Mais je vous vois déjà courir aux armes... Eh bien! partons! nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger. Vous aurez



L'Empire français en 1811.

En 1811, quatre journaux seulement sont tolérés pour la France entière et contrôlés étroitement (lecture n° 2).

Pour prêcher la fidélité à sa personne et au gouvernement il compte sur les professeurs et les prêtres. Napoléon organise l'enseignement secondaire, qui doit former les futurs officiers et les futurs fonctionnaires; il crée les *Lycées*, où la discipline est toute militaire. Il exige une obéissance absolue des prêtres, qui doivent enseigner les devoirs envers Dieu et envers l'Empereur; on peut lire dans le *Catéchisme Impérial* des phrases comme celle-ci :

« D. Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leur devoir envers notre Empereur?

R. Selon l'Apôtre saint Paul, ils résisteraient à l'ordre établi de Dieu même et se rendraient dignes de la damnation éternelle. »

L'Empereur s'efforce de procurer du travail à tous les Français. — Il fait étudier des projets de canaux et de routes; on construit beaucoup dans les grandes villes comme Paris (Pont d'Austerlitz, quais de la Seine) et Lyon (maisons de la place Bellecour); il encourage les inventeurs et les industries (métallurgie du Creusot, soieries de Lyon).

Enfin, pour accroître son prestige, il organise la Cour impériale, beaucoup plus luxueuse que celle du Premier Consul. A côté des anciens nobles, Napoléon crée une série de nouveaux nobles : princes, ducs, comtes, barons. Ce sont ses parents, ses maréchaux, ses ministres, ses généraux[1]. Tous sont parés d'uniformes et de costumes éblouissants; ils touchent d'énormes traitements ou revenus; ils dépensent beaucoup; les fêtes sont nombreuses. Napoléon s'y ennuie d'ailleurs; il y paraît quelques instants, puis rentre dans son cabinet de travail. L'entrain manque, le vrai raffinement aussi; beaucoup de ces gens sont des parvenus.

III. — **Un héritier.**

En 1810, Napoléon se sépare de sa première femme, Joséphine de Beauharnais; il épouse la fille de l'Empereur d'Autriche : *Marie-Louise;* il est entré dans la plus vieille famille royale d'Europe.

En 1811 naît un fils, le *Roi de Rome;* l'Empire a un héritier. Napoléon en éprouve un immense orgueil. Des fêtes somptueuses célèbrent cet événement. La paix règne. Les Français admirent leur Empereur, et manifestent leur enthousiasme. Voyez le joyeux délire des Parisiens (lecture n° 3).

1. Masséna est, par exemple, duc de Rivoli, prince d'Essling; Ney, prince de la Moskova, Kellermann, duc de Valmy, etc.

IV. — Des nuages à l'horizon.

Derrière cette formidable puissance, ce luxe, cette allégresse, tout ne va pas pour le mieux.

La guerre n'est pas finie avec l'Angleterre et avec l'Espagne; les États européens souffrent du blocus imposé par Napoléon; dans certains pays annexés à l'Empire, on déteste les Français; le Tsar de Russie n'est plus un allié fidèle. Bientôt il faudra reprendre les armes. Or, en France, la lassitude vient aussi; on souffre du blocus; les paysans se dérobent souvent au service militaire; beaucoup de Français pensent que Napoléon gouverne en despote et qu'il mènera le pays à la ruine...

LECTURES

1. La journée de Napoléon.

Napoléon pouvait s'éveiller, s'endormir à volonté, passer sans transition du sommeil le plus profond à la veille la plus lucide.

Subitement éveillé, il badinait un instant avec son valet de chambre : « Ouvre les fenêtres que je respire l'air que Dieu a fait. »

Puis, enveloppé dans sa robe de chambre, il recevait la correspondance des mains de son secrétaire intime. Il s'asseyait devant son feu et ouvrait lui-même ses lettres. Celles qui présentaient un intérêt étaient mises de côté pour être reprises à loisir. Les autres à mesure jonchaient le tapis et il appelait cela son répondu. Ensuite, il parcourait les journaux. Puis il demandait les noms des personnes qui attendaient dans le premier salon, et disait celles qu'il voulait voir.

Il causait avec son valet de chambre, qui lui présentait une tasse de thé ou de fleurs d'oranger sur un plateau de vermeil. Deux fois par semaine il recevait son premier médecin Corvisart; il l'accueillait gaiement : « Vous voilà, grand charlatan? Avez-vous tué beaucoup de monde aujourd'hui? »

Puis il prenait un bain chaud, prolongé. Toilette minutieuse; l'Empereur se rasait lui-même. Friction du corps à la brosse et à l'eau de Cologne. Il ne fallait pas qu'on le ménageât. « Plus fort! disait-il à son valet de chambre, plus fort! comme sur un âne! » On l'habillait et la journée officielle commençait à neuf heures précises.

L'Empereur donnait ses ordres à ses Grands Officiers et dignitaires rangés dans le salon.

Puis il recevait, debout devant la cheminée, où très tard en saison on entretenait un feu assez vif, qu'il frappait constamment du talon de ses souliers. Ses yeux clairs d'un bleu mouvant, par instants presque noirs, lorsqu'il recueillait son attention, à d'autres moments d'un gris d'acier, lorsque l'émotion ou la colère le prenaient, si brillants alors qu'ils semblaient d'un métal en fusion, fixaient

attentivement son interlocuteur qu'il écoutait jusqu'au bout. Puis il posait des questions brèves, parfois peu courtoises. Point de poignée de mains, point de familiarité. « Autrement, comme il disait, on lui eût journellement frappé sur l'épaule. »

Déjeuner. Menu fort restreint. Il permet qu'on lui serve : un potage, trois entrées, deux entremets, deux desserts, une tasse de café, une bouteille de Chambertin. Mais il ne touche jamais à tant de plats. Il mange très vite, assez peu proprement, sans suivre aucun ordre. Le repas ne dure pas d'ordinaire plus de 7 à 8 minutes. Ce dont il mange le plus volontiers, c'est du poulet. Il a horreur des viandes saignantes. Il ne boit guère que du vin de Chambertin très trempé d'eau. Il se fait amener son fils au déjeuner et joue quelques instants avec lui; il aime aussi avoir ses neveux.

Au déjeuner, il reçoit les artistes et les savants. Il rentre dans son cabinet, portes fermées et gardées. Il a enlevé son épée et son chapeau. Le secrétaire est assis devant la petite table.

L'Empereur va et vient; il dicte en marchant, sans s'inquiéter si le secrétaire peut suivre.

Chacun des ministres dépose ou envoie son portefeuille plein de papiers. Et chaque papier porte en marge la réponse de l'Empereur.

Il a dit un matin à son lever en se faisant les ongles : « Je suis né et construit pour le travail... je ne connais pas chez moi la limite du travail. »

Dîner à 6 heures, souvent retardé. 15 minutes. L'Empereur se fait rendre compte des livres nouvellement parus, se fait lire des traductions de journaux ou donne des ordres au Grand Maréchal, à des officiers.

Après quelques tours dans le salon, l'Empereur revient à son cabinet. Rarement au spectacle ou au bal. Le plus souvent, après trois heures de sommeil profond, il met sa robe de chambre et repasse dans son cabinet.

D'après F. MASSON : *Napoléon chez lui; la journée de l'Empereur.*
(Albin Michel édit.)

2. Limitation du nombre des journaux dans les départements (décret du 3 août 1810).

ART. 1er. — Il n'y aura qu'un seul journal dans chacun des départements autres que celui de la Seine.

2. — Ce journal sera sous l'autorité du Préfet et ne pourra paraître que sous son approbation.

3. — Néanmoins les Préfets pourront autoriser provisoirement, dans nos grandes villes, la publication de feuilles d'affiches ou d'annonces pour les mouvements des marchandises, pour ventes d'immeubles, les journaux qui traitent exclusivement de littérature, sciences et arts ou agriculture. Lesdites feuilles ne pourront contenir aucun article étranger à leur objet.

Bulletin des Lois de l'Empire français. N° 287.

3. L'Empire a un héritier.

a) *La naissance du roi de Rome.*

« Au premier coup de canon, il se fit un silence général. Chacun comptait les coups. Au vingt-deuxième, qui annonçait un garçon, partit un immense cri de : Vive l'Empereur! Je m'empressai d'accourir avec mes camarades aux Tuileries. Déjà la foule remplissait les rues; les ouvriers quittaient leur ouvrage, les marchands fermaient leurs boutiques, on se parlait, on se serrait les mains, on s'embrassait sans se connaître. C'était une joie désordonnée, c'était de l'ivresse. Les quais, le Carrousel, le jardin étaient, quand nous arrivâmes, remplis d'une foule compacte. On chantait, on dansait, on poussait des hourras assourdissants. Je ne crois pas que l'histoire présente un autre exemple d'une naissance saluée par des acclamations si unanimes et si spontanées. L'émotion fut générale en France. Partout on voulut voir dans cet enfant un gage de paix, de splendeur et de prospérité. »

POUMIÉS, *Souvenirs*, p. 96. (Plon)

b) *Le baptême du roi de Rome.*

Le dimanche, les grands corps de l'État et les députations remplirent la nef de Notre-Dame. Les maires des villes de l'Empire y étaient conviés. Au son des cloches et des salves d'artillerie, entre une double haie de fantassins, escortés par la cavalerie de la Garde, un cortège étincelant se déroula des Tuileries à Notre-Dame. La foule était énorme, mais plus curieuse qu'enthousiaste, et lassée par une longue attente.

Le banquet impérial fut servi à l'Hôtel de Ville, à dix heures du soir. Les divertissements d'usage et les feux d'artifice ramenèrent dans la rue une certaine, animation.

D'après L. DE LANZAC DE LABORIE, *Paris sous Napoléon. La cour et la ville*, p. 40-41 (Plon).

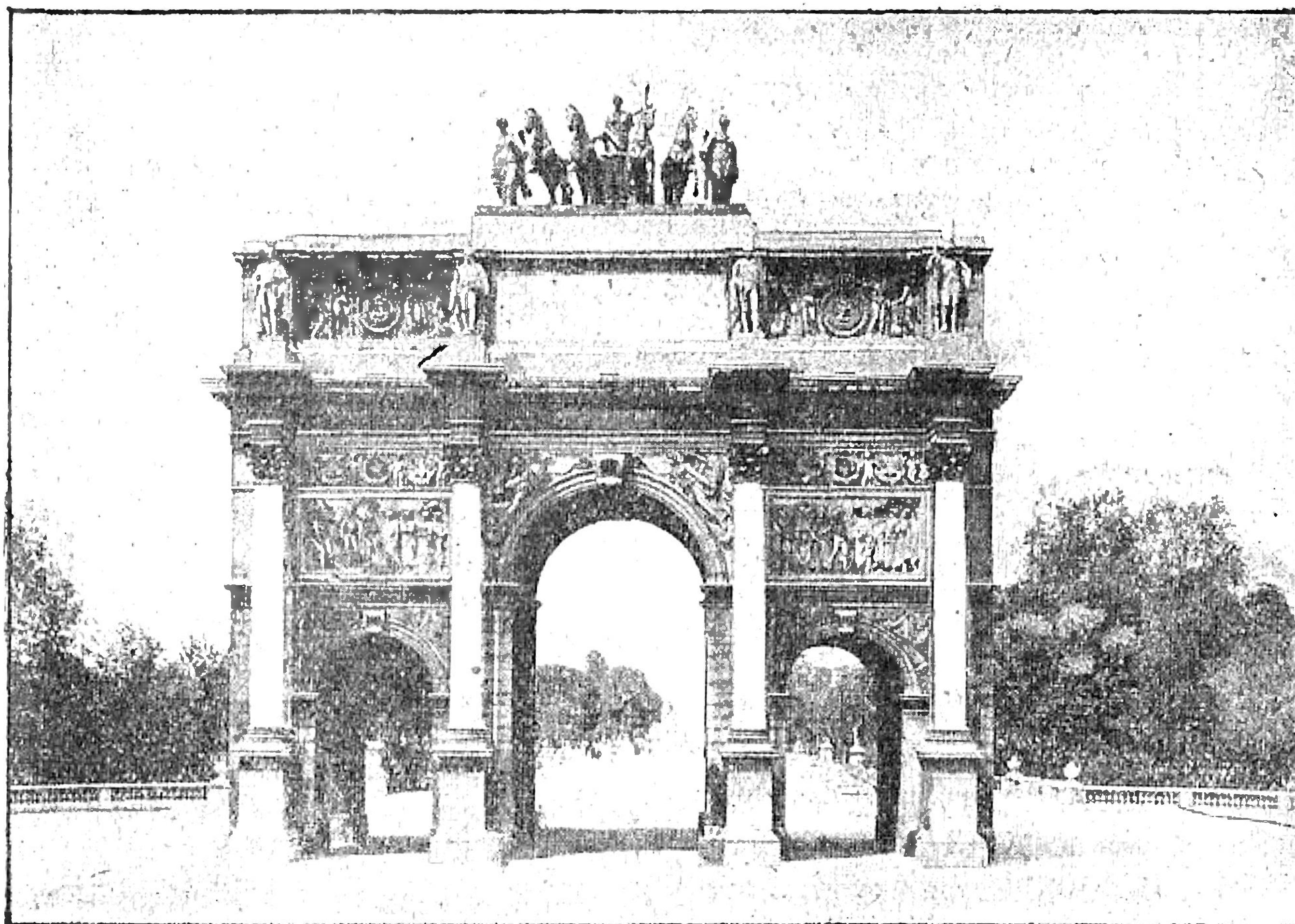
4. Modes et costumes sous Napoléon.

En 1802, les jeunes gens les plus ingambes et les plus clairvoyants affectaient de porter des lunettes et de s'appuyer sur le bras d'un ami.

Un peu plus tard la mode fut de sortir toujours un livre à la main, comme si l'on se disposait à lire sous un arbre. Puis, sous l'influence sans doute de jeunes officiers de passage à Paris, il fut admis que la seule voiture avouable était le cabriolet, même en temps d'averse et de gelée. Une autre manie, qui sévissait vers 1810, mais qui n'était pas bornée aux jeunes gens et qui ne procédait point de la seule coquetterie, c'était celle des décorations, tant françaises qu'étrangères; la profusion en était devenue telle, au dire d'une contemporaine, qu'il fallait beaucoup de philosophie pour oser se montrer au monde sans une croix à la boutonnière. ... Le port de la moustache était alors l'exception, même parmi les militaires. Vers 1801, des adolescents crurent pourtant se donner un air martial en laissant pousser leur moustache, et les journaux s'en émurent.

La mode des cheveux courts pour les hommes persista généralement.

Les toilettes des femmes n'étaient pas assez sévères au gré de Bonaparte qui annonça sa volonté de réagir. Un soir, au palais du Luxembourg, il affectait d'entasser les bûches dans la cheminée, et de dire tout haut en manière d'explication : « Vous voyez bien que ces dames sont nues! »



Cliché N. D.

L'ARC DE TRIOMPHE DE LA PLACE DU CARROUSEL A PARIS,
Elevé sous le Premier Empire par *Percier* et *Fontaine*.

D'après LANZAC DE LABORIE, *Paris sous Napoléon. La cour et la Ville*, p. 166-168 (Plon)

RÉSUMÉ

1. — En 1810, l'Empire français compte 130 départements. Il reste, sur le continent, trois puissances encore indépendantes : l'Autriche et la Prusse, battues et diminuées; la Russie qui est notre alliée.

2. — Napoléon gouverne cet immense Empire en maître tout-puissant, au prix d'un travail acharné. Il ne supporte pas qu'on résiste à ses volontés.

3. — En 1810, il épouse la fille

de l'Empereur d'Autriche : Marie-Louise. En 1811, l'Empire français a un héritier, le roi de Rome.

4. — Mais l'Angleterre et l'Espagne n'ont pas déposé les armes; les autres puissances d'Europe sont mécontentes. La guerre va reprendre. Beaucoup de français pensent que Napoléon règne en despote et va conduire la France à la catastrophe.

EXERCICES

1. — Comparez la carte de l'Europe en 1810 avec celle de la page 164. Quelles différences essentielles remarquez-vous pour la France?
2. — Mesurez la distance de Hambourg à Rome (en vous servant de l'échelle de la carte page 204).
3. — Racontez une journée de l'Empereur (lecture n° 1).
4. — De quelle époque datent nos lycées?
5. — Qu'est-ce que le Catéchisme Impérial?
6. — Citez dans votre région, des travaux ou des monuments datant du Premier Empire.
7. — Pourquoi certaines nations devenaient-elles hostiles à Napoléon?



« Non, l'avenir n'est à personne!
Sire, l'avenir est à Dieu! »
(V. HUGO).

LE DÉCLIN DE L'EMPIRE

1811 ! De toutes les églises de France s'envolent des carillons d'allégresse; on baptise le roi de Rome, le futur Napoléon II.

1814 ! Les mêmes cloches sonnent le glas de l'Empire, le glas de la défaite, — et célèbrent le retour du roi Louis XVIII... Ce puissant Empire, Napoléon avait mis dix ans à le conquérir; il le perdit en trois ans.

Du moins, le grand chef et la grande armée succombèrent en héros; jamais peut-être ils ne furent plus grands.

Essayons de revivre les étapes de cette fin tragique et glorieuse.

I. — De Paris à Moscou : La dernière offensive victorieuse...

Le commerce russe est gêné par le blocus; le Tsar s'inquiète de la grande puissance de Napoléon en Europe. Entre les deux Empereurs les rapports se gâtent; en 1812, c'est la guerre (lecture n° 1).

Si nous voulons comprendre, ne quittons plus notre carte (page 214). La frontière russe est à 1.600 kilomètres de Paris ! De cette frontière à Moscou il y a encore 1.000 kilomètres, au total, plus de 2 fois et demie *la distance de Dunkerque* à *Perpignan !* Imaginez la Grande Armée, 700.000 hommes (dont 300.000 Français) avec ses bagages, son matériel... Ni trains, ni camions à cette époque... *C'est à pied* ou à cheval que cette masse d'hommes parcourra l'énorme trajet; c'est sur le pays traversé qu'elle se ravitaille. Or, une fois en Russie, elle s'engage avec crainte dans l'immense et silencieuse steppe, sur des pistes boueuses, sans apercevoir presque jamais ni maisons, ni habitants, ni ennemis. Comment vivre? Que cache ce silence? Un combattant vous raconte ses angoisse (lecture n° 2).

L'ennemi se montre enfin. Napoléon le bouscule à *Smolensk*, puis à *la Moskowa*, quatre-vingts jours après son entrée en Russie. La Grande Armée, transportée de joie et d'émotion, découvre Moscou, la ville aux cent coupoles dorées, la capitale des Tsars. (Ecoutez le récit d'un témoin, lecture n° 3.)

Napoléon y entre le 14 septembre. Le 15, de formidables incendies s'allument dans la ville. Le 18, la capitale est en flammes, presque détruite. Il faut l'évacuer.

II. — De Moscou au Niémen : La retraite de Russie.

Napoléon essaie de signer la paix avec le Tsar. En vain... Nous sommes fin octobre; l'hiver approche; il faut sortir de ce désert maudit.

Jusqu'à Smolensk, on se replie en bon ordre. Mais au début de novembre, le thermomètre descend à 18° au-dessous de zéro; la neige tombe; pas de fourrages; il faut abattre les chevaux, abandonner les canons, les voitures, les bagages... Plus de vêtements; peu de vivres;



Cliché N. D.

LA RETRAITE DE RUSSIE (1812).

des cavaliers russes harcèlent nos colonnes, capturent les traînards... (Voir la gravure ci-dessus). Un des épisodes les plus célèbres de cette terrible retraite fut *le passage de la Bérésina* (26-28 novembre 1812). En janvier 1813, la Grande Armée rentre en Prusse, mais elle n'est plus la Grande Armée : elle a laissé dans les neiges de Russie tout son matériel, son artillerie, presque tous ses chevaux; 400.000 tués, blessés ou disparus; 100.000 prisonniers. C'est un des plus grands désastres de l'histoire, l'Empire ne s'en relèvera pas.

III. — Du Niémen au Rhin : Campagne d'Allemagne (1813).

La Prusse, depuis longtemps humiliée et désireuse de se venger, prend les armes contre Napoléon; bientôt l'Autriche fait de même; puis peu à peu tous les États d'Allemagne.

Napoléon regroupe une armée, appelle de France les conscrits de vingt ans et de dix-neuf ans. Il remporte encore des victoires (à *Lutzen*, à *Bautzen*). Mais à *Leipzig*, après une bataille de trois jours, les troupes saxonnes l'abandonnent; il doit battre en retraite, évacuer l'Allemagne. C'est avec une armée squelettique, décimée par le typhus, qu'il franchit le Rhin en novembre 1813. Il s'agit maintenant de défendre le sol français avec ces débris, contre trois puissantes armées étrangères.

IV. — Du Rhin à Fontainebleau : Campagne de France (1814).

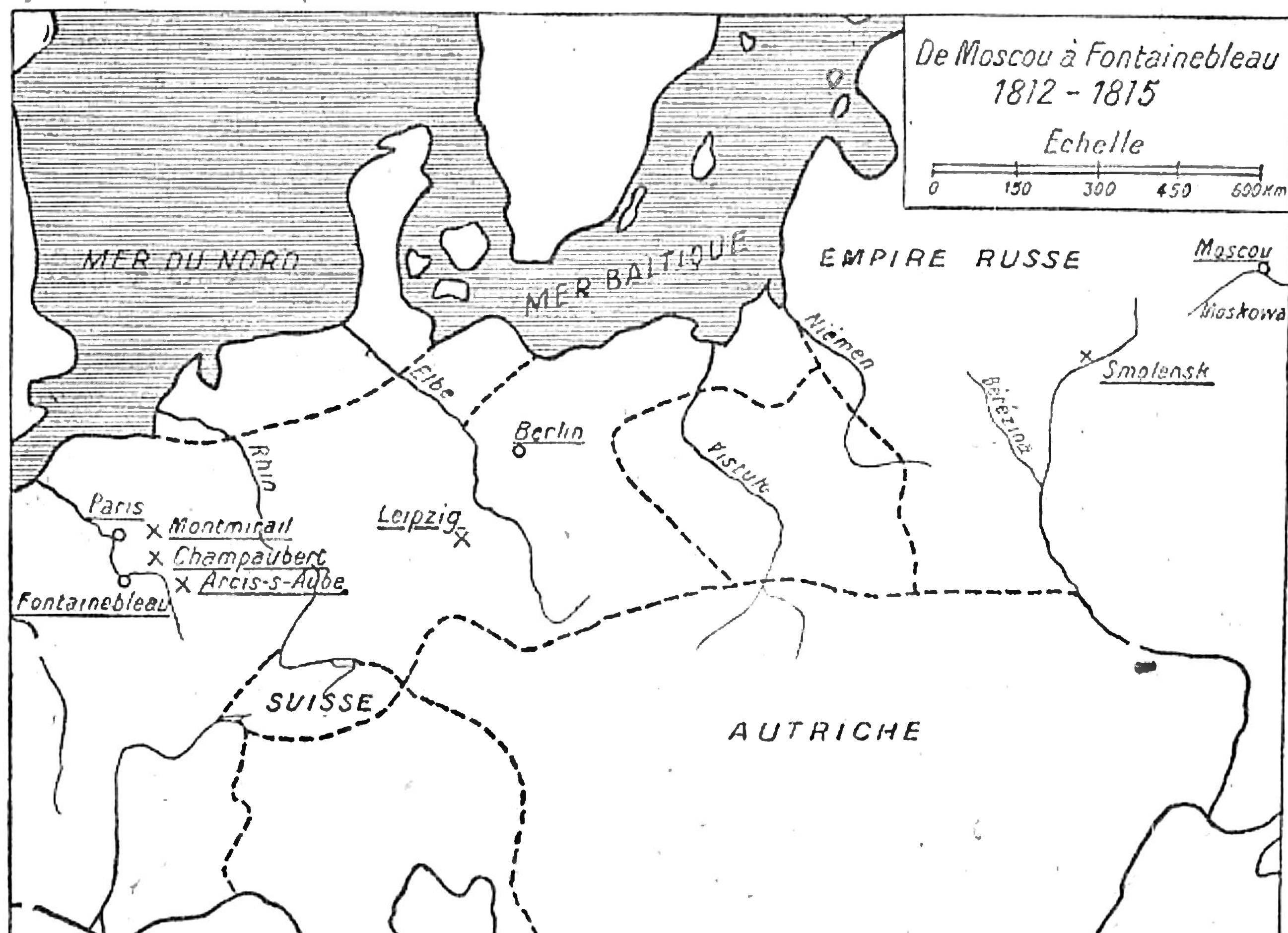
Gravez dans vos mémoires cette tragique et glorieuse campagne de France. *Napoléon et ses soldats firent des prodiges*. En face d'un million d'ennemis, 200.000 conscrits, hier paysans, à peine équipés, à peine entraînés. Avec cette poignée de braves (parfois 50.000) Napoléon remporta une fulgurante série de victoires : *Champaubert*, *Montmirail*, *Montereau*. Mais il doit plier sous le nombre; il paye de sa personne. On le voit pointer lui-même des canons ou, comme à *Arcis-sur-Aube*, charger le sabre au poing et rallier les fuyards ! (récit n° 4). L'ennemi approche de Paris; Lyon est pris; Toulouse est menacée par une armée anglo-espagnole venue d'Espagne. Napoléon consulte ses maréchaux qui ne veulent pas entendre parler de résistance; l'un d'eux, Marmont, le trahit. Paris capitule. Abandonné, épuisé, Napoléon signe son renoncement à l'Empire. Les Alliés lui imposent l'exil à *l'île d'Elbe*, dans la Méditerranée. Dans la cour du château de Fontainebleau, écoutez-le faire ses adieux aux grognards de sa vieille Garde étouffés par les larmes. Lisez ce récit d'un témoin, — une des pages les plus belles et les plus poignantes de l'épopée impériale (lecture n° 5).

V. — Un dernier sursaut : Les Cent jours.

Une année s'écoule... La France est ramenée à ses frontières de 1792; elle est gouvernée par le roi Louis XVIII, frère de Louis XVI. Le drapeau tricolore est remplacé par le drapeau blanc. Soudain, on apprend une étonnante nouvelle : Napoléon a quitté l'île d'Elbe et, débarqué près de Nice, par la route des Alpes, avec une faible escorte, il marche sur Grenoble. On envoie des troupes pour l'arrêter; elles crient « Vive

l'Empereur ! » et se joignent à lui. A Grenoble, à Lyon, à Auxerre, il est accueilli avec allégresse. Il rentre à Paris au milieu d'un véritable délire populaire. Louis XVIII s'est retiré en Belgique...

Napoléon ne veut pas la guerre; mais les Alliés la lui imposent. Il parvient à réunir environ 100.000 hommes; on lui en oppose 800.000 ! Qu'importe. Il tente sa dernière chance; il bouscule l'armée prusienne en Belgique, à *Ligny*. Mais à *Waterloo*, contre l'armée anglaise renforcée au dernier moment d'un corps prussien, les Français doivent céder... En



vain la vieille Garde formée en carré se fait anéantir plutôt que de se rendre (lisez cet émouvant récit, lecture n° 6); le reste reflue en désordre jusqu'à Laon. Malgré de vieux officiers en larmes qui voudraient résister encore, Napoléon juge la partie définitivement perdue. Il renonce à l'Empire une seconde fois et se prépare à partir pour l'Amérique. Mais les vaisseaux anglais l'en empêchent; il se rend; on lui impose comme résidence une île lointaine au climat malsain, *l'île de Sainte-Hélène*. Il y mourra six ans après, en 1821.

Louis XVIII rentre à Paris. La France est ramenée à ses frontières de 1790 (V. leçon suivante); cinquante-huit départements sont occupés par l'ennemi jusqu'au paiement d'une énorme indemnité de guerre.

L'Europe se vengeait de vingt années de défaites...

LECTURES

1. Lettre d'un jeune soldat de la Garde à ses parents depuis les bords de la Vistule, en 1812.

« Nous entrerons d'abord en Russie, où nous devons nous taper un peu pour avoir le passage pour aller plus en avant. L'Empereur doit y être arrivé en Russie, pour lui déclarer la guerre à ce petit empereur. Oh! nous l'aurons bientôt arrangé à la sauce blanche. Ah! mon père, il y a une fameuse préparation de guerre; nos anciens soldats disent qu'ils n'en ont jamais vu de pareille; c'est bien la vérité, car on y conduit de vives et grandes forces, mais nous ne savons pas si c'est pour la Russie. L'un dit que c'est pour aller en « Egippe », on ne sait pas lequel croire. Pour moi, cela m'est bien égal; je voudrais que nous « irions » à la fin du monde. »

A. VANDAL, *L'Armée du Ier Empire*, Paris, Chapelot, 1889, p. 241-242.

2. Dans la steppe russe.

Voici les notes du journal d'un officier de la Grande Armée, Fantin des Odoards :

« Nous voici déjà loin du Niémen, et toujours cette invisible armée russe s'éloigne devant nous et s'enfonce dans ses déserts.

... Des marais et une mauvaise route, rendue plus détestable par une légère pluie, nous ont fait trouver bien longues les huit lieues faites le 23 juillet. Au bout de cette marche fatigante, nous nous sommes estimés heureux de trouver un abri dans les granges d'un village pillé et abandonné.

La journée du 24 a été encore plus pénible, non seulement parce que nos fantassins, dont la charge est accablante, ont eu neuf lieues à faire mais à cause de l'extrême difficulté de cheminer dans une boue profonde. Le pays s'est montré moins plat, mais plus triste et plus ingrat... Pendant ces neuf lieues si interminables, nos yeux ont en vain cherché à se reposer sur un village. Seulement de loin en loin une chaumière noire nous disait que ce désert avait quelques habitants de notre espèce. A la chute du jour, nous avons enfin atteint un chétif hameau, mais encore délaissé. »

FANTIN DES ODOARTS, *Journal*, p. 310.

3. Entrée à Moscou (14 septembre 1812).

« Enfin une dernière hauteur reste à dépasser; elle touche à Moscou, qu'elle domine; c'est le Mont du Salut. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent, ils crient : « Moscou! Moscou! » Chacun alors presse sa marche, on accourt en désordre, et l'armée

entière, battant des mains, répète avec transport : « Moscou! Moscou! » comme les marins crient « Terre! Terre! » à la fin d'une longue et pénible navigation.

A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous, où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière! Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'Univers surpris et que chacun de nos moindres mouvements serait historique.

Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta, transporté : une exclamation de bonheur lui échappa. »

SÉGUR, *Histoire de la Campagne de* 1812, II, p. 31

4. La retraite de Russie.
(Récit d'un officier d'artillerie:)

26 *octobre* : « ... Le jour commençait à peine que nous sortîmes pour parcourir le village et reconnaître les environs. A peine avions-nous fait quelques pas que



Cliché Bibliothèque Nationale, Estampes.

« ILS GROGNAIENT, MAIS LE SUIVAIENT TOUJOURS. » (Lithographie de *Raffet*.)
Les vieux soldats n'abandonnent pas leur Empereur dans les revers de 1812 à 1814.

des cris de hourra, des coups de carabine et une foule de nos soldats qui couraient en désordre annoncèrent l'ennemi. Les Cosaques, à la faveur d'un épais brouillard, étaient venus fondre sur nos bivouacs, les avaient traversés presque sans résistance, et les voilà qui pénétraient jusqu'au village où nous étions... Le

camp était dans la plus grande confusion. Le vaste espace, où, la veille au soir, notre cavalerie s'établissait au hasard, était parcouru par des nuées de Cosaques ; il y en avait de tous les côtés, et par l'effet du brouillard qui empêchait de distinguer à plus d'une certaine distance, ils paraissaient et disparaissaient comme des ombres chinoises... »

12 *novembre :* « ... Rien de triste et de sinistre comme une marche de nuit pendant une retraite. Taciturnes, découragés, les soldats cheminent péniblement et l'on n'entend que leurs jurons et le retentissement monotone de leurs pas. Le dénuement où nous étions et l'incendie[1] qui semblait nous poursuivre ajoutaient à ce lugubre tableau. Les flammes projetaient une teinte rougeâtre sur la neige et sur les forêts de sapins qui nous entouraient. Un nouveau soleil, un soleil de sang, semblait s'être levé sur nous...

Bientôt la clarté de l'incendie fit place à l'obscurité la plus entière. Le froid était trop vif et le chemin trop glissant pour que je pusse rester en selle. Un de mes canonniers conduisait mon cheval par la bride et c'est à pied que je marchais au milieu de la colonne. »

GRIOIS, *Mémoires*, t. II, p. 80 et 122.

5. Bataille d'Arcis-sur-Aube.

Combat très inégal où Napoléon accouru, au bruit de la canonnade, connut personnellement de grands risques... Enveloppé dans le tourbillon des charges de cavalerie, il ne se dégage qu'en mettant l'épée à la main. Il se réfugie dans le carré du bataillon de la Vistule. Les solides baïonnettes des Polonais arrêtent Hussards et Cosaques ; leurs feux de trois rangs les font reculer. A peine le terrain est libre que l'Empereur abandonne le carré. Il s'élance, il vole dans Arcis où déjà ses cavaliers éperdus encombrent les rues qui aboutissent à l'Aube.

Napoléon passe au milieu d'eux comme un boulet, les devance à la tête du pont et là, se retournant soudain et leur faisant face, il crie d'une voix tonnante : « Qui de vous le passera avant moi » ? A ce mot l'avalanche des fuyards s'arrête. L'Empereur les rallie, les reforme et les ramène contre les escadrons ennemis, qui reculent mais qui reviennent aussitôt à la charge.

Un obus tombait en ce moment devant l'Empereur ; il poussa son cheval dessus ; Exelmans allait s'écrier pour l'avertir et le détourner, quand Sébastiani retint ce général : « Laissez-le donc, lui dit-il, vous voyez bien qu'il le fait exprès ; il veut en finir. »

L'obus éclata, l'Empereur disparut un moment dans la fumée, mais les éclats ne blessèrent que son cheval. Il en changea et presque aussitôt une masse de cavalerie russe et bavaroise revint à la charge. Cette fois, tout sembla perdu. Exelmans s'était porté en avant, il fut renversé ; tout alors redescendit pêle-mêle et déjà la déroute atteignait l'Empereur, quand soudain plusieurs décharges de mitraille, partant de notre flanc, éclaircirent cette nuée, et Napoléon, à la tête de ses quatre escadrons de service, acheva de la dissiper dans la plaine. »

(D'après le Baron FAIN, premier Secrétaire de l'Empereur, *Souvenirs de la campagne de France*, p. 160 ; H. HOUSSAYE, *1814*, p. 307 ; SÉGUR, *Du Rhin à Fontainebleau*, p. 392.

1. Incendie de Doukhovtchina, sur la route de Smolensk.

6. Les adieux de Fontainebleau.

(Récit d'un témoin, le premier Secrétaire de l'Empereur.)

Le départ est fixé au 20 avril.

Le 20 à midi, les voitures de voyage viennent se ranger dans la cour du Cheval Blanc. La Garde impériale prend les armes et forme la haie; à une heure, Napoléon sort de son appartement; il trouve rangé sur son passage ce qui reste autour de lui de la Cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe.

Il tend la main à chacun, descend vivement l'escalier, et, dépassant le rang des voitures, s'avance vers la Garde. Il fait signe qu'il veut parler; tout le monde se tait, et, dans le silence le plus religieux, on écoute ses dernières paroles :

« Soldats de ma vieille Garde, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue; mais la guerre était interminable : c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la Patrie; je pars; vous, mes amis, continuez de servir la France. Son bonheur était mon unique pensée; il sera toujours l'objet de mes vœux! Ne plaignez pas mon sort; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble! Adieu, mes enfants! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur; que j'embrasse au moins votre drapeau!... »

A ces mots, le général Petit, saisissant l'aigle, s'avance. Napoléon reçoit le général dans ses bras, et baise le drapeau. Le silence d'admiration que cette grande scène inspire n'est interrompu que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion est visible, fait un effort et reprend d'une voix plus ferme :

« Adieu encore une fois, mes vieux compagnons! Que ce dernier baiser passe dans vos cœurs! »

Il dit, et s'arrachant au groupe qui l'entoure, il s'élance dans la voiture, au fond de laquelle est déjà le général Bertrand.

Aussitôt, les voitures partent; des troupes françaises les escortent, et l'on prend la route de Lyon... »

Baron FAIN, *Souvenirs de la campagne de France*, p. 255 à 257.

7. Le dernier carré de la vieille garde à Waterloo.

Le 2e bataillon du 3e régiment de grenadiers protège la retraite de l'armée, planté au milieu de la plaine comme un blockaus isolé.

« Une troisième charge plus menaçante encore se prépare; elle arrive, mais flanquée de bouches à feu. A deux cents pas, l'artillerie s'arrête et avec elle la cavalerie. N'osant pas approcher de plus près de là, elle lance ses boîtes de mitraille qui renversent plusieurs files, achèvent quelques blessés, en sifflant au-dessus des carrés, en brisant des baïonnettes. A la deuxième décharge, la cavalerie s'ébranle, comptant bien, cette fois, sur le succès : elle enveloppe le

carré et veut en finir à tout prix. Un troisième cri de « Vive l'Empereur! » part de toutes ces nobles poitrines. « Vive l'Empereur! » tel est le mot d'ordre de ce troisième assaut, « Vive l'Empereur! » s'écrient encore ces soldats incomparables. Le signal est donné : les trompettes sonnent la charge, et mille à douze cents chevaux se précipitent à la fois sur les quatre angles du carré. Chose miraculeuse et digne d'admiration : le carré est resté debout, l'ennemi a tourné bride en poussant des cris de rage et de désespoir d'avoir été trois fois vaincu... »

Tard dans la nuit, après plusieurs charges, l'héroïque bataillon, qui fondait à chaque attaque, fut anéanti, sans se rendre.

D'après MAUDUIT, *Les derniers jours de la Grande Armée*, II, p. 444.



Cliché Bibliothèque Nationale, Estampes.

WATERLOO. — La Garde meurt, mais ne se rend pas

RÉSUMÉ

1. — En 1812, la Russie fut le tombeau de la Grande Armée. Après la prise et l'incendie de Moscou, Napoléon dut se replier, en plein hiver, jusqu'en Allemagne.

2. — La Prusse, l'Autriche, les États allemands se soulèvent contre Napoléon en 1813. Battu à Leipzig, l'Empereur doit évacuer l'Allemagne.

3. — En 1814, malgré des prodiges de manœuvre et de bravoure, malgré les victoires de Champaubert et de Montmirail, Napoléon ne peut arrêter l'invasion. Paris capitule; Napoléon renonce à l'Empire et part pour l'Ile d'Elbe.

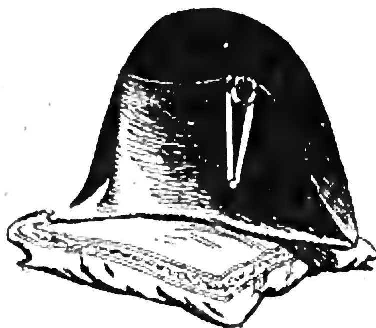
4. — Après un an d'exil, Napoléon rentre en France et redevient Empereur, pendant cent jours. La

défaite de Waterloo, en juin 1815, le force à abandonner l'Empire une seconde fois. Les Anglais l'exilent à l'île de Sainte-Hélène.

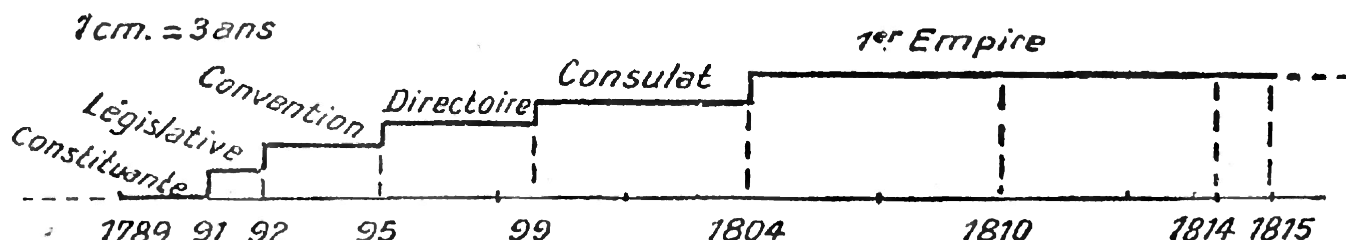
La France est ramenée à ses frontières de 1790 et occupée aux deux tiers.

EXERCICES

1. — Pourquoi la guerre éclate-t-elle entre la France et la Russie en 1812?
2. — Quelles furent les difficultés de Napoléon en Russie : à l'aller? au retour?
3. — On a dit de la Campagne de Russie : « C'est pour l'Empire Français le commencement de la fin. » Pouvez-vous expliquer cette formule?
4. — Pourquoi beaucoup de peuples se soulèvent-ils contre Napoléon en 1813?
5. — On a appelé la bataille de Leipzig : « la bataille des Nations ». Pourquoi?
6. — Racontez un épisode de la campagne de France.
7. — Racontez la scène des adieux de Fontainebleau.
8. — Qu'appelle-t-on les Cent Jours?
9. — Que vous rappellent ce nom et cette date : Waterloo? 1815?
10. — Cherchez sur une carte . l'île d'Elbe, l'île de Sainte-Hélène.



LA PREMIÈRE RÉVOLUTION ET LE PREMIER EMPIRE (1789-1815)



Une période troublée; d'importants et rapides changements.

En vingt-cinq ans, notre pays a connu plus de changements, plus d'événements heureux et malheureux que pendant les cent ou deux cents années précédentes.

I. — Changements dans le gouvernement.

La royauté, gouvernement traditionnel de la France depuis treize siècles, disparaît pendant plus de vingt ans.

1° *de 1789 à 1791*, le roi Louis XVI gouverne avec l'assemblée des États Généraux qui prend le nom d'*Assemblée Constituante*.

5 mai 1789. — Le *roi réunit les États Généraux.*

20 juin 1789. — *Serment du Jeu de Paume.* — Les députés du Tiers État jurent de ne pas se séparer avant d'avoir donné une Constitution à la France.

14 juillet. — *Le peuple de Paris s'empare de la Bastille.*

Nuit du 4 août 1789. — *Les députés de la Noblesse et du Clergé renoncent aux droits féodaux.*

14 juillet 1790. — *Fête de la Fédération* : Le roi et les Français jurent fidélité à la loi et à la Nation.

2° *De 1791 à 1792*, le roi gouverne avec une autre Assemblée, élue par les Français aisés, *l'Assemblée Législative.*

10 août 1792 : Le peuple de Paris s'empare du château des Tuileries. Le roi et sa famille sont enfermés dans la prison du Temple.

3° *De 1792 à 1795*, la France est une République, gouvernée par une Assemblée élue par tous les Français, *la Convention.*

21 janvier 1793. — *Exécution du roi Louis XVI.*

Le parti *Girondin* gouverne d'abord.

Puis le *parti Montagnard*, avec Robespierre : c'est la *Terreur (1793-94).*

Enfin après *l'exécution de Robespierre*, le parti du Centre gouverne à son tour, avec plus de modération.

4° *De 1795 à 1799*, la République française est dirigée par *deux assemblées* (le Conseil des Anciens et le Conseil des Cinq-Cents, et *cinq Directeurs :* c'est le Directoire).

Les luttes des partis continuent.

Le 19 Brumaire (10 novembre 1799) : Coup d'État du Général Bonaparte, qui devient chef du gouvernement.

5° *De 1799 à 1804* : La République Française est gouvernée par *quatre Assemblées* et *trois Consuls :* c'est le Consulat. Tout le pouvoir appartient à Bonaparte, Premier Consul, qui devient *Consul à vie en* 1802.

6° *De 1804 à 1814* Bonaparte est Empereur sous le nom de Napoléon Ier : c'est le Ier Empire.

Il a des pouvoirs plus étendus que ceux d'un roi.

1810. — Napoléon épouse Marie-Louise d'Autriche.

1811. — Naissance du roi de Rome.

1814 (20 avril) — 1re *abdication de Napoléon à Fontainebleau.*

7° *1814 : Rétablissement de la royauté.*

En *1815*, retour momentané de Napoléon pendant cent jours; battu à *Waterloo*, il est exilé à l'île de Sainte-Hélène.

II. — La France en guerre avec l'Europe pendant 23 ans (1792-1815).

Législative : 1792. — L'invasion est arrêtée à *Valmy.*

Convention : 1792-95. — Revers, puis victoires de Wattignies, Fleurus. *Traités de Bâle et de La Haye (1795).*

La Belgique, la Savoie, Nice sont annexées.

Généraux célèbres : Jourdan, Hoche, Marceau.

Directoire : 1795-99. Echec en Allemagne.

Victoires de Bonaparte en Italie : Arcole, Rivoli.

Campagne de *Bonaparte en Egypte* (1798) : Victoire des Pyramides. Défaite navale d'Abo kir.

Consulat : 1799-1804.

Nouvelles victoires en Allemagne (*Hohenlinden*) et en Italie (*Marengo*).

PAIX DE LUNÉVILLE *(1801)* ET D'AMIENS *(1802).*

Premier Empire (1804-1809). Série de victoires sur l'Autriche, la Prusse, la Russie :

Ulm, Austerlitz *(1805).*

Eylau, Friedland *(1807).*

Wagram *(1809).*

Mais défaite navale, *Trafalgar (1805)*; défaite en Espagne : *Bayler (1808).*

Généraux : *Masséna, Lannes, Murat, Davout, Soult, Ney.*

1810-1811 : Apogée de l'Empire français : 130 départements. Napoléon domine l'Europe.

1812-1815 : La catastrophe.

1812 : *Campagne de Russie.* — Victoires de *Smolensk*, de la *Moskowa;* prise de *Moscou.* Retraite désastreuse. Passage de la *Bérésina.*

1813 : *Campagne d'Allemagne.* Victoire de *Lutzen*, défaite de *Leipzig.*

1814 : Campagne de France. Victoires de Champaubert, Montmirail. Capitulation de Paris. *Abdication de Napoléon à Fontainebleau.*

1815 : Napoléon rentre de l'île d'Elbe.

Défaite de *Waterloo.*

Seconde abdication. Exil à Sainte-Hélène.

L'Angleterre, âme des coalitions contre la France, est victorieuse.

La France est réduite à ses frontières de 1790.

III. — **Ce qui a subsisté de cette période.**

Un gouvernement plus libéral. La monarchie absolue n'existe plus. Désormais le Chef de l'État sera assisté de représentants de la Nation.

Des réformes administratives.

La division de la France en départements, administrés de manière uniforme et plus rigoureuse.

Les *préfets* et *sous-préfets* (qui datent de Napoléon).

Des réformes sociales :

Plus de droits féodaux.

Les impôts payés par tous.

Une armée nationale (des appelés et non plus de seuls volontaires français ou étrangers).

Une immortelle gloire militaire : gagnée sous les plis du drapeau tricolore par les volontaires de 1792 et les grognards de Napoléon.

QUINZE ANNÉES ASSEZ PAISIBLES (1815-1830)

LA RESTAURATION

I. — La France retrouve ses rois : le règne des frères de Louis XVI.

Dès le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, la royauté est rétablie. Deux frères de Louis XVI règnent successivement : *Louis XVIII* pendant



Cliché Giraudon.

LOUIS XVIII, par *Isabey*.



Cliché Giraudon.

CHARLES X, par *Gros*.

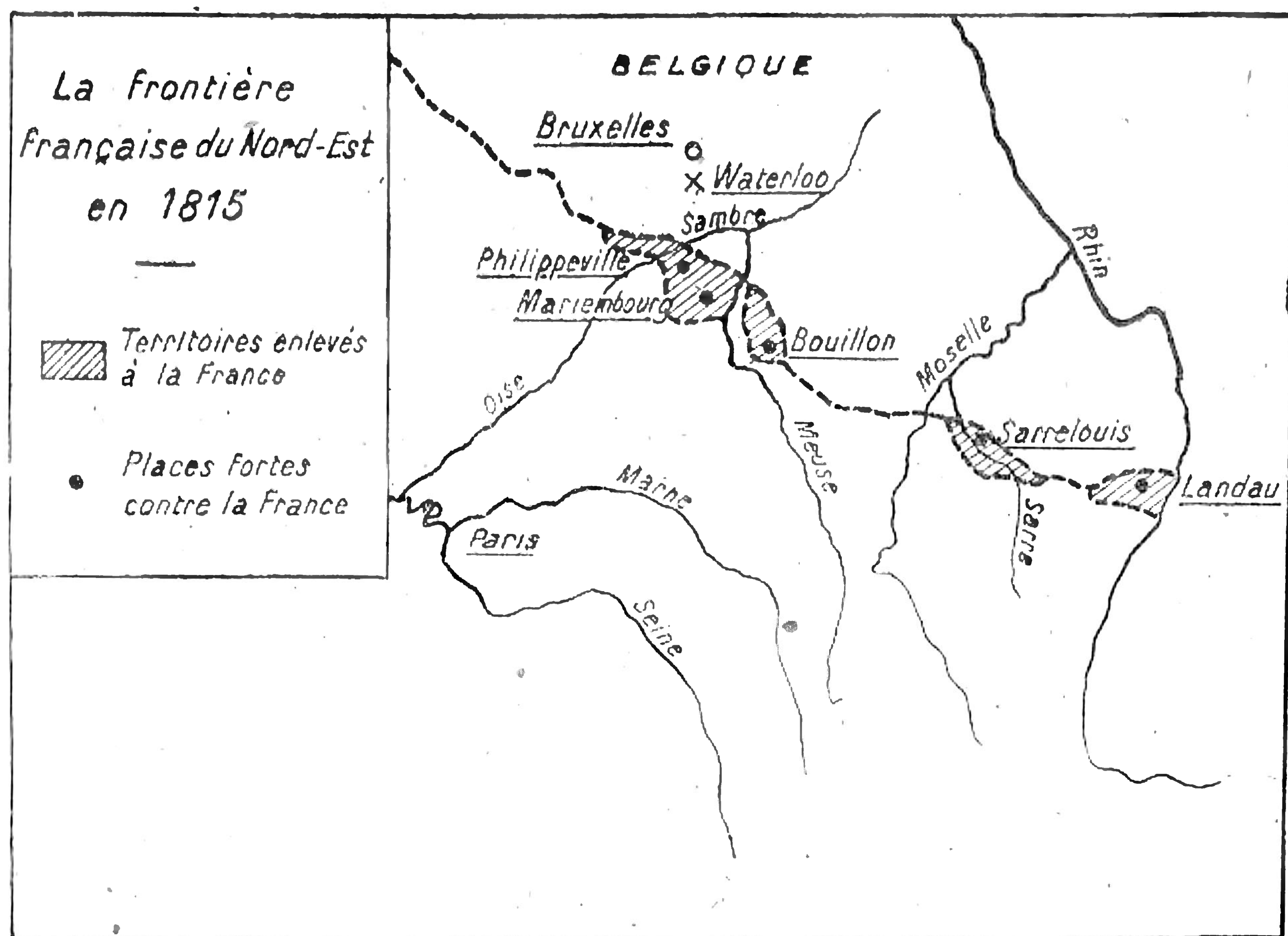
dix ans (1814-1824) et *Charles X* pendant six ans (1824-1830). Ils ne se ressemblent pas : Louis XVIII, obèse, impotent, ne manque pas de finesse et d'habileté; Charles X fait meilleure figure à cheval, il a de la prestance et de l'amabilité, qui le rendent d'abord populaire, mais il semble bien peu instruit et d'esprit assez borné. Lisez le témoignage de trois personnes qui les ont connus (lectures nos 1, 2 et 3).

L'un et l'autre ont renoncé à gouverner seuls, en maîtres absolus, comme avant 1789. D'après la *Charte*[1] de 1814, qui organise le nouveau gouvernement, le roi est assisté de deux assemblées : la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés. Ces gens sont choisis parmi les Français les plus influants et les riches, parmi les notables. Mais le roi n'est pas obligé de suivre leurs avis, et il nomme ses ministres comme il l'entend.

Louis XVIII compte 1814 comme la dix-neuvième année de son règne[2] et le drapeau blanc à fleurs de lys remplace le drapeau tricolore. Cependant *les principales réformes de la Révolution et de l'Empire sont conservées :* ainsi la liberté individuelle, la liberté de pratiquer son culte, l'égalité de tous devant les tribunaux, la suppression des droits féodaux, la division de la France en départements; de même, les créations de Napoléon : les Préfets, l'Université, la Légion d'Honneur.

II. — Elle retrouve aussi la paix pour panser ses blessures.

Observez la carte. Les Alliés ont enlevé à la France sur sa frontière de l'Est trois importantes forteresses : Philippeville, Marienbourg



1. Charte : Acte officiel où le roi a fixé ses pouvoirs et les libertés qu'il accorde aux Français.
2. Depuis la mort du jeune fils de Louis XVI, Louis XVII, en 1795.

et Landau. Leurs troupes occupent cinquante-huit de nos départements jusqu'au paiement de l'indemnité de guerre. La France est vaincue, appauvrie, humiliée. Pendant quinze ans, à la faveur de la paix[1], elle se relèvera de son désastre. L'indemnité de guerre est acquittée en deux ans au lieu de cinq, et notre territoire évacué dès 1818. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr réorganise l'armée. Peu à peu les affaires reprennent, les négociants s'enrichissent. Les finances de l'Etat deviennent prospères.

III. — Mais il manque l'union.

Beaucoup de Français ne sont pas satisfaits du gouvernement et veulent revenir au passé.

Les uns sont « plus royalistes que le roi » (les *Ultra-royalistes*). Ils estiment que le roi n'a pas assez de pouvoir, qu'il faut châtier impitoyablement les anciens partisans de la Convention ou de Napoléon Ier. C'est l'avis de la majorité des députés de 1815. Aussi, pendant un an, on assiste à une série de vengeances : d'anciens officiers de l'Empire sont arrêtés et fusillés (le maréchal Ney); des bandes de royalistes parcourent les provinces et font la chasse aux « Jacobins » et aux « Bonapartistes » (lecture n° 4); e maréchal Brune est assassiné à Avignon.

Triste époque, qui rappelle celle de Robespierre. On l'a appelée *la Terreur Blanche.*

D'autres sont hostiles à la royauté. — Les anciens officiers de Napoléon, licenciés ou persécutés, souhaitent le retour de l'Empire. Dans les villes, des avocats, des médecins, des étudiants, des ouvriers veulent une République ou une royauté plus libérale.

Pour essayer de satisfaire les uns et les autres, Louis XVIII prend tantôt des ministres ultra-royalistes, tantôt des libéraux ou des modérés. Il y a ainsi de fréquents changements de ministères et de l'agitation dans tout le pays.

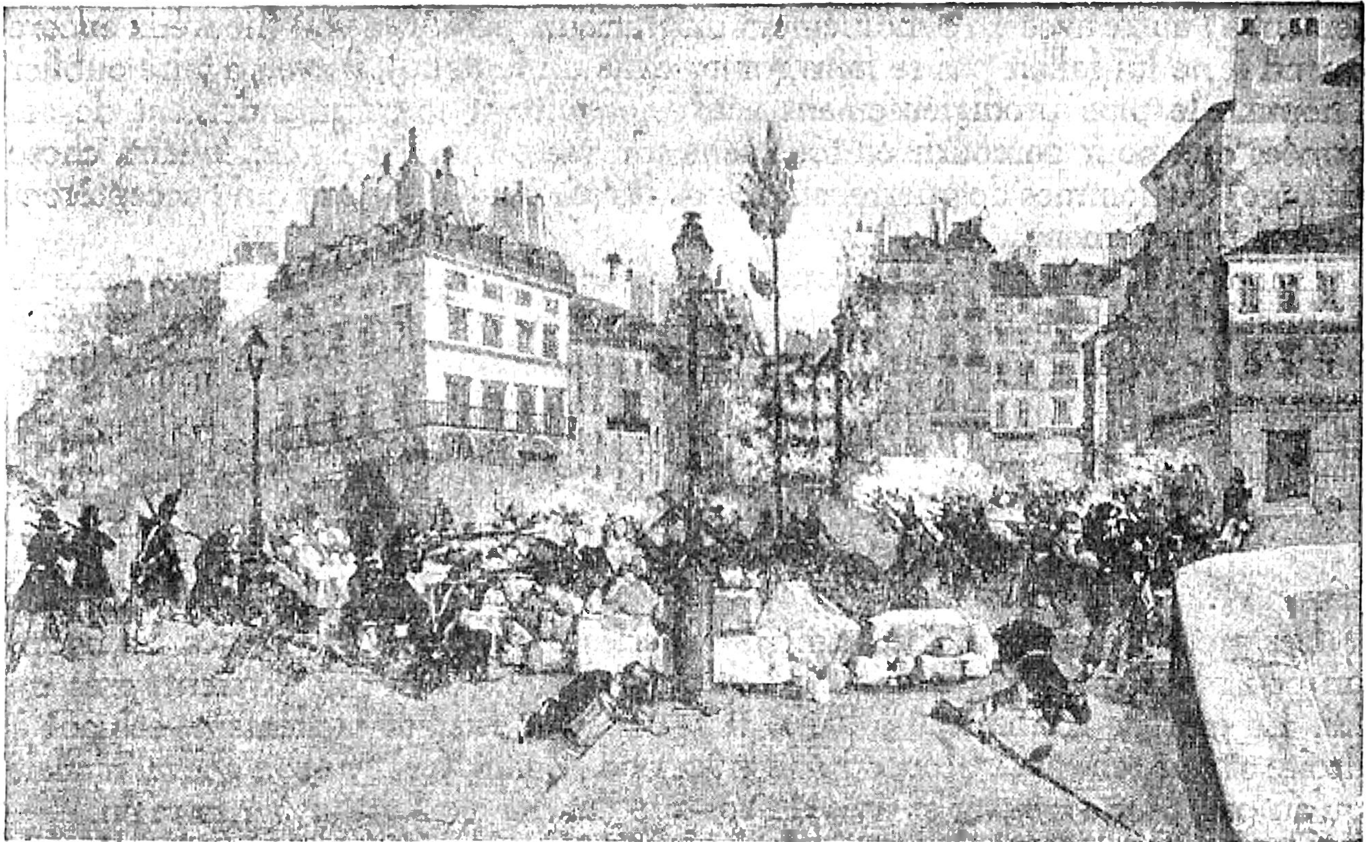
IV. — Et cela finit par une révolution (juillet 1830).

Charles X n'eut pas la souplesse de Louis XVIII. Il prit nettement parti pour les ultra-royalistes contre les libéraux. Il réduisit la liberté des journaux; la majorité des députés protesta; il renvoya la Chambre; elle fut réélue, avec un plus grand nombre de députés libéraux; le roi la renvoya encore, voulut réduire de nouveau la liberté des journaux et enlever aux commerçants le droit de voter. Cela se passait en 1830. A Paris, des

1. Sauf deux petites expéditions, l'une en Espagne, l'autre en Grèce, il n'y eut pas de guerre pour la France jusqu'en 1830.

journalistes, des étudiants, des ouvriers protestèrent; les républicains dressèrent des barricades autour des Tuileries et de l'Hôtel de Ville. Le Gouvernement ne prit d'abord pas la chose au sérieux et ne donna aucun ordre précis aux troupes (lecture n° 5). Celles-ci, d'ailleurs, composées surtout de cavaliers, ne pouvaient guère combattre dans les ruelles, sur les pavés glissants, à travers les barricades, sous les projectiles qui pleuvaient des toits et des fenêtres (lecture n° 6). Au bout de trois jours (27-28-29 juillet 1830), elles évacuèrent la capitale. Le roi se retira.

Les républicains parisiens souhaitaient la République. Mais les



Cliché Giraudon.

UNE BARRICADE A PARIS EN 1830.

bourgeois riches redoutaient les désordres de 1793; ils préféraient une royauté libérale, comme en Angleterre. Un candidat paraissait tout désigné : un cousin de Charles X, le duc d'Orléans. Le 31 juillet il se montra dans les rues de Paris et parut au balcon de l'Hôtel de Ville; La Fayette l'embrassa en s'écriant : « Ce sera la meilleure des Républiques ! » Il agita un drapeau tricolore. Les émeutiers applaudirent. Le duc d'Orléans devint roi sous le nom de *Louis-Philippe Ier*.

LECTURES

1. Louis XVIII.

« La dignité éclatait dans son air, dans son regard, dans ses paroles. Elles étaient habituellement spirituelles, quelquefois fort habiles, mais toujours royales. Comme Louis XIV il savait, si je puis m'exprimer ainsi, son métier de roi. Il lui a fallu une grande adresse pour suppléer à ce qui lui manquait d'activité physique. Infirme, podagre, ne pouvant monter à cheval, se traînant d'un appartement à l'autre avec un dandinement disgracieux, pénible à voir (heureux encore quand il ne lui fallait pas se faire rouler dans un fauteuil), il avait à faire oublier l'homme le plus prodigieusement actif, ne quittant le commandement de ses armées que pour parcourir en tous sens son vaste Empire. Et cependant, chose étrange! les hommes de guerre, au début, furent peut-être ceux qui l'acceptèrent le plus franchement...

Louis XVIII n'était pas toujours maître de lui; parfois sa nature violente le trahissait; alors son regard était perçant et, quand il le voulait, d'une sévérité terrible, ne laissant aucune illusion à ceux qui avaient encouru son mécontentement. »

PASQUIER, *Mémoires*, V, p. 611.

2. Portrait de Charles X par un contemporain.

Les premiers moments du règne de Charles X lui furent favorables. Sa figure un peu moutonne était bonne. Il était aimé de tous ceux qui vivaient près de lui. Le jour de son entrée à Paris, il se laissa approcher facilement, saluant à droite et à gauche avec beaucoup de grâce et de bonté. Comme son cheval n'allait qu'au pas, je me trouvai si près du roi que j'aurais pu lui toucher la main.

Charles X, ayant toujours aimé passionnément le plaisir, n'avait jamais fait grand cas de la science et du savoir. Il était dépourvu d'instruction. Je l'ai entendu un jour à une ouverture des Chambres; il tenait à la main le discours qu'il allait prononcer, écrit en si gros caractères que, de ma place, je pouvais en distinguer les lettres et les mots. Il le lut en anonnant, en hésitant, comme un enfant à l'alphabet.

C'était le chasseur le plus intrépide de son royaume. Il passait littéralement ses journées à la chasse : de là le nom de Robin des bois que le peuple lui avait donné. On pouvait le voir tous les matins sortir en voiture avec une faible escorte et dans le costume complet d'un chasseur. Il chassa les 26 et 27 juillet 1830, le jour et le lendemain de la publication dans le *Moniteur* des célèbres ordonnances qui devaient le précipiter du trône. Dans une caricature représentant ce malheureux prince en fuite, on voyait tout le gibier, gros et menu, danser autour de l'arbre de la liberté. Il ne parlait jamais littérature, arts, sciences, — ce qui lui aurait été difficile, attendu qu'il lisait à peine les nouvelles diverses dans un journal.

POUMIES DE LA SIBOUTIE, *Souvenirs*, p. 195.

3. Une journée de Charles X.

« A huit heures du matin, le roi, d'ordinaire, entendait la messe, à laquelle on assistait exactement, et où personne n'allait quand lui-même se dispensait d'y venir. A neuf heures, il se mettait en chasse; c'était presque toujours une chasse à tir. Cent ou cent cinquante chasseurs ou hussards de la Garde en garnison à Compiègne battaient le terrain en marchant sur une ligne dont le roi occupait le milieu... Le roi, qui se servait toujours d'un fusil à pierre, tirait fort bien, et si quelque chose devait l'ennuyer, c'était l'effrayante quantité de che-



Cliché Bulloz.

PARIS SOUS LA RESTAURATION. UNE RUE APRÈS L'ORAGE, par *Boilly*.

Une planche montée sur roues est jetée en travers de la chaussée pour le passage. Observez les costumes.

vreuils, de faisans et surtout de lapins qu'il tuait par centaines, n'ayant qu'à décharger douze fusils, qu'on tenait tout prêts derrière lui.

Vers cinq ou six heures, le roi rentrait au château et il était convenable que tous les gens qui faisaient leur cour fussent sur le perron à l'attendre; il leur adressait ordinairement des paroles affables, puis on allait s'habiller pour se trouver au salon avant sept heures... le dîner était recherché, sans être somptueux...

On était une heure à table, et loin qu'il y eût de la gêne, on causait librement

avec ses voisins, à moins que l'on ne fût à côté du Dauphin ou d'une princesse. Il y avait de la musique pendant le repas et le public était admis à circuler autour de la table. »

Le préfet PUYMAIGRE, *Souvenirs*, p. 271 et suiv.

4. La Terreur blanche.

(7 novembre 1815. *Récit du Commandant Barrès.)*

« J'arrivai de la Chaise-Dieu à Craponne (Haute-Loire) : on avait rêvé que les généraux proscrits s'étaient cachés dans les environs. Ma mission était de visiter tous les villages, de désarmer les habitants, de battre les bois, de fouiller les montagnes et de me mettre en rapport avec les colonnes mobiles de la Loire et du Puy-de-Dôme. Je le fis par devoir, mais sans conviction... Un jour, cette petite ville de Craponne ressembla à un quartier général d'armée. Les préfets de ces trois départements et le général comte de la Roche-Aymon, escortés de zélés royalistes à cheval et en riche uniforme, s'y trouvèrent réunis pour se concerter sur les moyens d'arrêter les projets révolutionnaires des bonapartistes, des libéraux, des brigands de la Loire. La peur leur faisait voir partout des conspirateurs, mais ils ne faisaient rien pour calmer les populations irritées. »

Souvenirs d'un officier de la Grande armée, publiés par Maurice BARRÈS, son petit-fils. Paris, Plon, p. 217.

5. Le roi à Saint-Cloud pendant la Révolution de 1830.

« Le roi me parut résolu à ne croire uniquement que les rapports du Ministre de la guerre; à plusieurs reprises il refusa de monter dans mon salon d'où, par un excellent télescope, il eût vu tout le second étage de la rue de Rivoli, par lequel de chaque maison, de chaque fenêtre, hommes et femmes jetaient projectiles, pianos, commodes, tous les meubles enfin dont ils pouvaient se saisir, afin d'écraser les troupes agglomérées dans cette rue. On y voyait alors (car le soleil les éclairait en plein) les tours de Notre-Dame, celle de gauche surtout où il se passait une lutte affreuse entre les insurgés y plaçant un drapeau tricolore et les soldats cherchant à l'enlever. Un homme fut précipité du haut de cette tour. Je poussai un cri d'horreur.

Le son lugubre du canon ne cessa de se faire entendre. Mme la Duchesse du Berry écoutait tout, savait tout, son courage allait jusqu'à l'exaltation; ne rien faire était son supplice. « Quel malheur d'être femme! » disait-elle au roi, à qui elle offrait d'aller à Paris, se montrer, même à cheval.

Elle n'eut d'autre réponse que l'ordre sévère de rester et d'attendre. On mettait de l'importance, dans l'appartement royal, à ne point paraître inquiet; aucune des heures, aucune des habitudes ne fut interrompue. »

Mémoires de Mme la Duchesse de Gontaut, Gouvernante des enfants de France pendant la Restauration (1773-1836) Plon, 1909, p. 320-325.

6. La Révolution de 1830 à Paris.

« Dans tous les quartiers pauvres et populaires, on combattait instantanément, sans arrière-pensée : l'étourderie française moqueuse, insouciante, intrépide, était montée au cerveau de tous; la gloire a pour notre nation la légèreté du vin de champagne. Les femmes aux croisées encourageaient les hommes dans les rues; des billets promettaient le bâton de maréchal au premier colonel qui passerait au peuple; des groupes marchaient au son d'un violon. C'étaient des scènes tragiques et bouffonnes; on entendait des éclats de rire et des jurements au milieu des coups de fusils, du sourd mugissement de la foule, à travers des masses de fumée. Pieds nus, bonnet de police en tête, des charretiers improvisés conduisaient des convois de blessés parmi les combattants qui se séparaient. »

CHATEAUBRIAND.

7. Récit d'un officier.

28 juillet. — « Les bandes d'insurgés de plus en plus nombreux étaient armés de fusils d'infanterie ou de chasse, qu'on avait pris dans les dépôts de la Garde nationale, aux mairies ou chez les sergents majors qui les conservaient depuis le licenciement de 1827; d'autres provenaient de la troupe qu'on avait désarmée dans les postes, ou des pillages exécutés chez les armuriers de Paris. Ceux qui n'avaient pas de fusils étaient armés de pistolets, sabres, fleurets, haches, faux, fourches ou bâtons ferrés. Des drapeaux noirs ou tricolores apparaissaient... »

Souvenirs d'un officier de la Grande Armée.
publiés par M. BARRÈS, son petits-fils, Plon, p. 257.

RÉSUMÉ

1. — Louis XVIII, puis Charles X, ne gouvernent pas en rois absolus. Ils sont assistés de deux assemblées où siègent des Français nobles, influents et riches.

2. — La France vaincue, humiliée et mutilée, paye l'indemnité de guerre aux vainqueurs et obtient l'évacuation de son territoire au bout de trois ans. Grâce à 15 années de paix le pays se relève de son désastre.

3. — L'union n'existe guère entre Français. Les Ultra-Royalistes se vengent contre les Républicains et les Bonapartistes : c'est la Terreur Blanche. Les luttes de partis continuent.

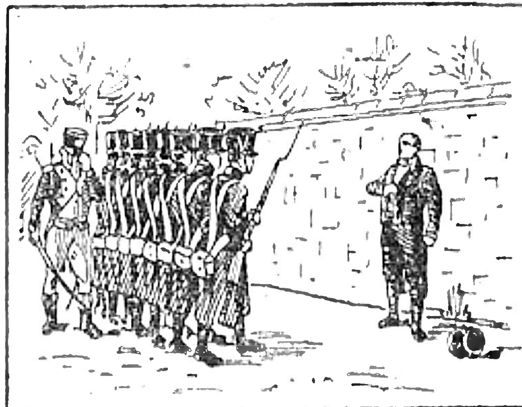
4. — Charles X refuse toute concession aux libéraux. La Révolution parisienne de juillet 1830 le force à se retirer.

Grâce à La Fayette et aux libéraux, le duc d'Orléans devient roi sous le nom de Louis-Philippe.

EXERCICES

1. — Que savez-vous de la personnalité de Louis XVIII? de Charles X?

2. — Pourquoi Louis XVIII a-t-il daté son avènement de la 19e année de son règne?
3. — Qu'est-ce que la Charte de 1814?
4. — Qu'appelle-t-on les Ultra-Royalistes?
5. — Qu'est-ce que la Terreur Blanche? Citez-en quelques épisodes. En connaissez-vous qui se sont déroulés dans votre région?
6. — Quelle est l'importance, pour la France, de la perte des trois places fortes indiquées sur la carte, page 225?
7. — Pourquoi y a-t-il eu une révolution en 1830? — Comment s'est-elle terminée?



D'UNE RÉVOLUTION A L'AUTRE
(1830-1848)

LA MONARCHIE DE JUILLET
(RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE)

I. — Une monarchie plus libérale.

On augmente le nombre des Français qui peuvent voter ou être élus. — Sous la Restauration on n'avait pas le droit d'être électeur si on payait moins de 300 francs d'impôts, et d'être candidat député si on ne payait 1.000 francs d'impôts. Désormais il suffit d'être imposé pour 200 francs et 300 francs; presque tous les Français de condition moyenne, ceux qu'on appelait les *bourgeois*, peuvent voter.



Cliche Giraudon.

LOUIS-PHILIPPE EN 1844.
Dessin de *Paul Mercury*.
Le roi est alors âgé de 71 ans.

Les députés ont le droit de proposer des lois, aussi bien que le roi. — Au temps de Louis XVIII et de Charles X, ils devaient se contenter d'exprimer une fois par an leur avis sur la situation générale du pays.

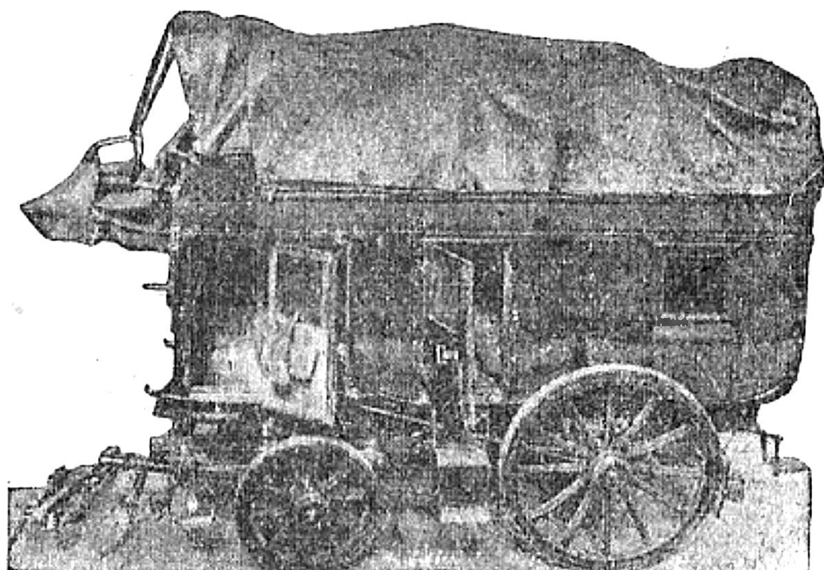
Le roi Louis-Philippe, par sa vie simple et digne, par sa bonté, s'attire d'abord la sympathie des Français. — Ecoutez le témoignage de gens qui l'ont connu (lecture n° 1). Le prince a souffert, il a connu l'exil et les privations; aussi sa cour n'a-t-elle rien du luxe de celle de ses prédécesseurs; il mène une existence

familiale, simple, sans apparat; la reine Marie-Amélie, excellente femme qui a élevé de nombreux enfants, brode, le soir, sous la lampe; le roi se promène souvent seul dans Paris, à pied, un parapluie sous le bras, liant conversation avec les gens. Ses fils ont fréquenté le collège Henri IV. Cet homme simple et bon désire travailler sincèrement au bonheur de son peuple.

Les ministres sont choisis parmi les bourgeois. — La Restauration avait été en quelque mesure le règne de l'ancienne aristocratie. La monarchie de Louis-Philippe fut, a-t-on dit, « *une monarchie bourgeoise* ». Les grands ministres sont des banquiers, des écrivains, des professeurs (*Laffitte, Casimir Périer, Thiers, Guizot*).

II. — Du travail fécond en France.

Pendant dix-huit ans, sauf les expéditions d'Algérie, la France ne connut pas de guerres. Le roi veilla personnellement à maintenir la paix.



Cliché Musée Carnavalet.

UNE DILIGENCE DES MESSAGERIES ROYALES.

C'étaient ces grandes et lourdes voitures, montées sur quatre roues, qui assuraient, avant les chemins de fer, le transport régulier des voyageurs sur les routes. En haut l'*impériale*, avec le siège du cocher, une banquette pour les voyageurs et, sous la bâche, les marchandises. Au dessous, en avant, le *coupé*, places de choix, puis l'*intérieur* et, en arrière, la *rotonde*.

Aussi, le gouvernement de Louis-Philippe, servi par des ministres capables, — Thiers et Guizot surtout, — put beaucoup travailler.

Une vaste enquête avait révélé la situation lamentable des écoles primaires, l'ignorance générale des enfants. Guizot voulut y remédier. Ecoutez-le exposer aux députés son projet de loi sur l'enseignement primaire (lecture n° 2). Désormais chaque commune ou groupe de communes devra entretenir une école primaire; les localités de plus de 6.000 habitants auront une école primaire supérieure; les familles indigentes seront dispensées de payer pour envoyer leurs enfants en classe; les instituteurs deviennent des fonctionnaires.

Retenez bien ceci : la loi Guizot de 1833 *organise pour la première fois en France, de façon sérieuse, l'enseignement populaire.*



Prise de la Smalah du camp d'Abd-el-Kader, cliché N. D.
par le duc d'Aumale, fils de Louis Philippe en 1843 (Tableau d'*Horace Vernet*).

Vers la même époque, on venait de mettre au point, en Angleterre *Stephenson* et en France *Març Seguin*, une merveilleuse invention, une machine qui se déplaçait seule, sans chevaux : la locomotive. Déjà des tronçons de voie ferrée étaient construits (lecture n° 3) : Saint-Etienne-Lyon (1828), Paris-Saint-Germain (1837), Paris-Versailles (1839). On discutait beaucoup alors sur cette invention nouvelle, dont tout le monde ne comprenait pas l'importance. Les paysans prétendaient que la fumée des trains donnerait des maladies aux plantes; Thiers lui-même affirmait que le chemin de fer ne serait jamais qu'un joujou pour les Parisiens... Néanmoins, c'est le gouvernement de Louis-Philippe qui eut le mérite, en 1842, de faire voter *une loi d'ensemble sur les chemins de fer français :* on devait construire six grandes lignes partant de Paris comme du centre d'une toile d'araignée; en 1846, les trains circulaient sur 1.814 kilomètres de lignes. Le second Empire (après 1852) accélérera ces travaux.

En même temps on creusait de nouveaux canaux de navigation, on construisait des bateaux à vapeur et de nouvelles machines pour l'industrie.

III. — Une grande œuvre coloniale : conquête et colonisation de l'Algérie.

1° *La prise d'Alger :* L'Algérie était, depuis des siècles, une province de l'Empire Turc, gouvernée par un Dey. Sur la côte, habitaient des pirates (*les Barbaresques*) qui gênaient le commerce en Méditerranée. A propos du règlement d'une fourniture de blé, des discussions s'élevèrent entre le Dey et le gouvernement de Charles X; notre Consul se plaignit d'avoir été insulté. Nous décidâmes d'agir. Une expédition organisée par le *Général Bourmont*, très bien préparée grâce aux plans relevés par un officier français sous le Ier Empire, Boutin, s'empara d'Alger (juillet 1830).

2° *L'occupation de la côte :* Un peu plus tard, les ports d'Oran, Bône, Bougie, puis la ville de Constantine furent occupés. Un traité fut conclu avec le chef arabe *Abd-el-Kader*, qui dominait l'intérieur du pays. Mais les indigènes harcelaient sans cesse nos troupes et venaient piller. Il fallait en finir.

3° *L'occupation totale : Bugeaud :* C'est cet ancien officier de l'Empire qui, par son intelligence, sa science militaire et sa ténacité, nous donna l'Algérie. (Voyez la gravure page 240 et lisez le récit n° 4). Il sut réorganiser l'armée, modifier la tactique et commencer la colonisation. Il fut aidé par un groupe d'officiers de valeur : Lamoricière, Changarnier, Cavaignac, — et deux généraux indigènes, fidèles serviteurs de la France : Mustapha Ben Ismaël et Yusuf (lectures nos 5 et 6). En quelques années, Abd-el-Kader, traqué, se vit enlever par surprise son camp *smala* en



Cliché Bulloz.

ABD-EL-KADER (1807-1883).

Un héros de la foi et du patriotisme. Passionné pour sa religion et pour son pays, il résista 8 ans à des armées modernes, très supérieures en nombre. « Il jeûnait au moins une fois par semaine, nous dit son secrétaire français, Léon Roches, qui vécut deux ans auprès de lui. Depuis 2 heures avant l'aurore jusqu'au coucher du soleil, il ne mangeait ni ne buvait ni même ne respirait aucun parfum. D'une sobriété exemplaire, il avait pour boisson du petit lait aigre ou de l'eau. Il ne parlait jamais de son père sans que ses beaux yeux ne se mouillassent de larmes; il adorait sa mère pour laquelle il professait le plus profond respect. » En 1847, il se rendit au général Lamoricière. Après 5 ans de captivité en France, il fut libéré et habita en Syrie. Il resta dès lors un fidèle ami de la France. Lors de troubles en Syrie, il sauva 12.000 chrétiens du massacre. Nos désastres de 1870-71 l'affectèrent profondément. Un jour, des étrangers s'étant permis devant lui des réflexions déplacées sur ce sujet, il sortit sans mot dire, et rentra peu après, revêtu de son grand cordon de la Légion d'Honneur...

1843; son allié, le Sultan du Maroc, fut battu sur *l'Isly* en 1844. Le chef arabe se rendit enfin en 1847.

En même temps, les soldats de Bugeaud traçaient des routes et des canaux d'irrigation; des colons venus de France se livraient à la culture et mirent en valeur la riche plaine de la Mitidja, aux portes d'Alger.

IV. — Cependant la monarchie de Juillet n'a duré que dix-huit ans (1830-1848).

Une révolution chasse Louis-Philippe comme elle avait chassé Charles X.

Les républicains avaient été déçus en 1830 : ils espéraient la République; on avait eu un roi. Ils préparent donc leur revanche; ils font contre le gouvernement de nombreux articles de journaux et des réunions publiques. D'autre part, les gros négociants et les industriels gagnent, dans cette époque de bonnes affaires, beaucoup d'argent. Mais ils continuent à payer trop peu leurs employés et ouvriers; il y a parfois aussi du chômage et de la misère. Ceux qui souffrent accusent le gouvernement et écoutent volontiers la propagande des républicains et des premiers écrivains socialistes (*Louis Blanc*).

LECTURES

1. Louis-Philippe.

1. *Témoignage de V. Hugo.* — « Il avait été proscrit, errant, pauvre. Il avait vécu de son travail. En Suisse il avait vendu un vieux cheval pour manger. A Reichenau il avait donné des leçons de mathématiques, pendant que sa sœur Adélaïde faisait de la broderie et cousait...

C'était le compagnon de Dumouriez, c'était l'ami de La Fayette; il avait été du club des Jacobins; Mirabeau lui avait frappé sur l'épaule; Danton lui avait dit : « Jeune homme! » A 24 ans, du fond d'une logette obscure de la Convention, il avait assisté au procès de Louis XVI.

L'homme est bon. Il est bon parfois jusqu'à être admirable. Souvent, au milieu des plus graves soucis, après une journée de lutte contre toute la diplomatie du continent, il rentrait le soir dans son appartement et là, épuisé de fatigue, accablé de sommeil, que faisait-il? Il prenait un dossier, et il passait sa nuit à réviser un procès criminel, trouvant que c'était quelque chose de tenir tête à l'Europe, mais que c'était une plus grande affaire encore d'arracher un homme au bourreau... Quelquefois les dossiers empilés couvraient sa table; il les examinait tous; c'était une angoisse pour lui d'abandonner ces misérables têtes condamnées...

Louis-Philippe était doux comme Louis IX et bon comme Henri IV. »

Victor Hugo, *Les Misérables.*

2. *Témoignage d'un médecin de Paris.* — « J'ai entendu souvent parler de la parcimonie, de l'avarice du roi Louis-Philippe. Je puis assurer que jamais accusation ne fut plus fausse. Appelé à visiter beaucoup de malheureux, je fus étonné des secours de toute espèce qu'ils obtinrent de la famille royale.

... Les détracteurs de Louis-Philippe l'ont appelé épicier et lui ont reproché de ne pas aimer les arts. Il suffit d'avoir eu avec lui une conversation d'une demi-heure pour se convaincre du contraire... L'hiver, Louis-Philippe vint au moins deux fois la semaine visiter les galeries du Louvre...

... Louis Philippe aimait beaucoup la vie de famille. Tout le monde autour de lui avait l'air heureux; tout respirait la paix, la concorde et l'affection la plus vive pour le roi et pour la reine.

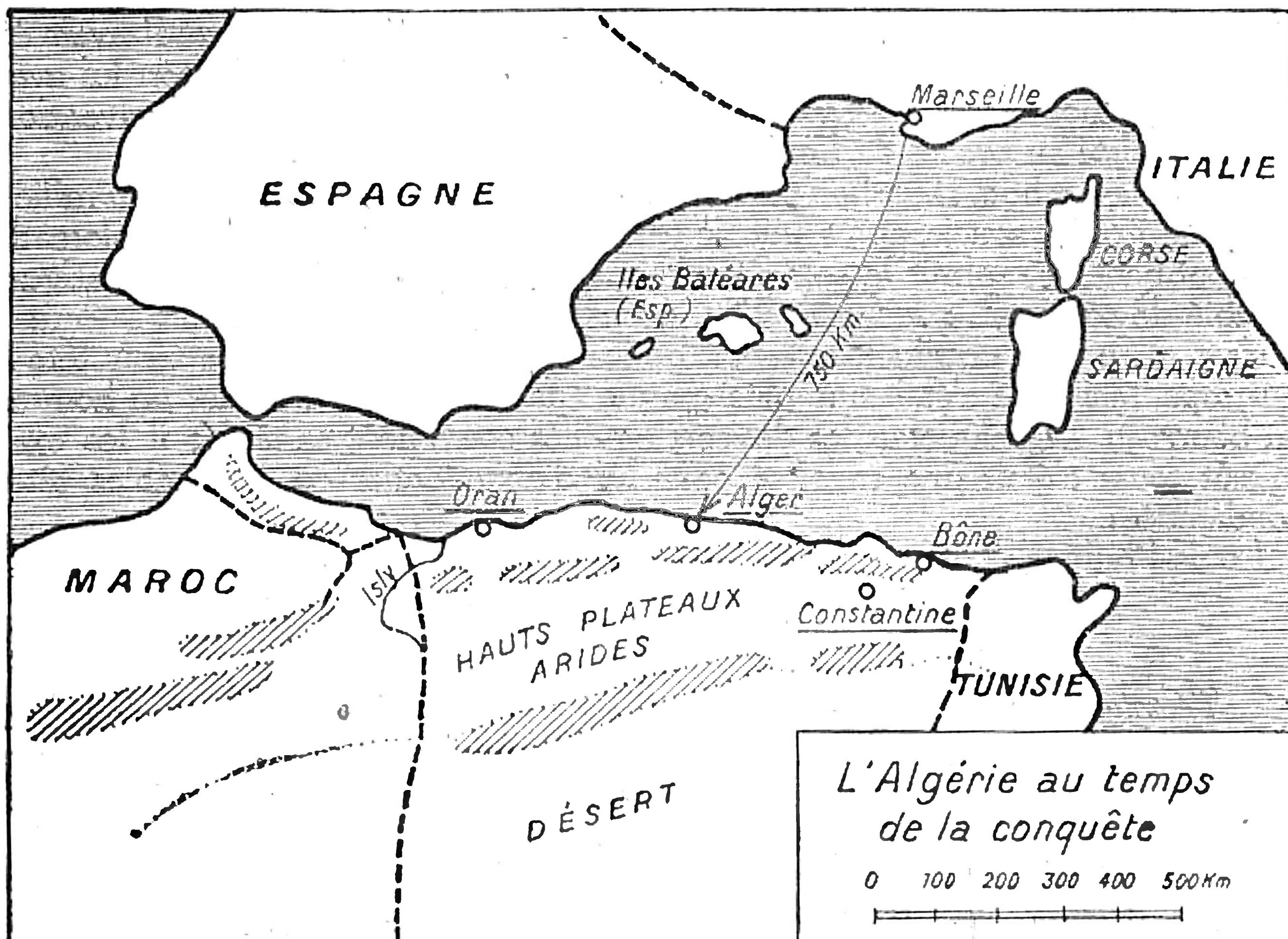
... Je tiens de M. Fouquier, son premier médecin, que plus d'une fois, il a été étonné de ses immenses connaissances. Dans sa première jeunesse, il a étudié la médecine et la chirurgie... Il portait habituellement une lancette dans sa poche; il aimait à raconter que, dans le temps de sa vie errante, cette lancette lui avait été utile dans les cas pressants.

... Il était d'une grande sobriété. Il mangeait beaucoup de soupe, d'un ou deux plats, peu ou point de dessert, ne buvant que de l'eau coupée d'un peu de vin. »

Poumiès de la Siboutie, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, Plon, p. 253 et suiv. 1910.

2. Le gouvernement de Louis-Philippe développe l'enseignement populaire.

« Ce premier degré de l'Instruction Primaire est la limite au-dessous de laquelle ne doit pas descendre la dette étroite du pays envers tous ses enfants. Ce degré d'instruction doit être commun aux campagnes et aux villes, il doit se



L'Algérie au temps de la conquête

rencontrer dans le plus humble bourg comme dans la plus grande cité, partout où il se trouve une créature humaine sur notre terre de France. Tel qu'il est constitué, vous reconnaîtrez qu'il est suffisant. Par l'enseignement de la lecture, de l'écriture et du calcul, il pourvoit aux besoins les plus essentiels de la vie; par celui du système légal des poids et mesures et de la langue française, il implante partout, accroît et répand l'esprit et l'unité de la nationalité française; enfin, par l'instruction morale et religieuse, il pourvoit déjà à un autre ordre de besoins tout aussi réels que les autres, et que la Providence a mis dans le cœur du pauvre, comme dans celui des heureux de ce monde, pour la dignité de la vie humaine et la protection de l'ordre social. »

GUIZOT.

(Exposé des motifs du projet de loi de 1833 sur l'Enseignement Primaire.)

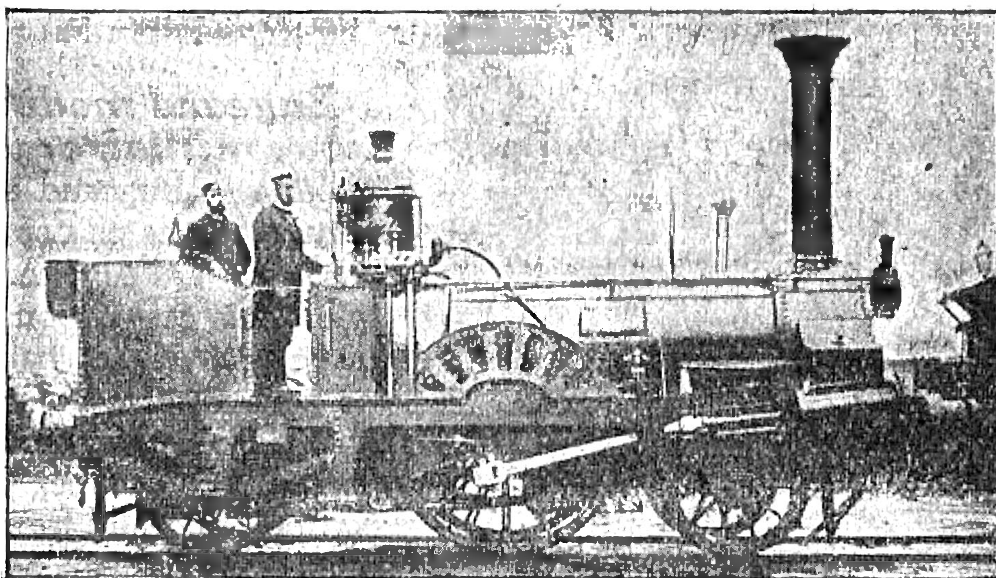
3. Les débuts des chemins de fer.

La ligne de Saint-Étienne à Lyon.

En été on part de Lyon à 5 heures du matin et on arrive à Saint-Étienne à 11 heures (58 km.). Au début, les wagons étaient tirés par des chevaux.

Des impressions de voyageurs : Le Commandant Barrès, aïeul du grand écrivain Maurice Barrès, alla, le 10 août 1834, de Lyon à Saint-Étienne, rejoignant son pays d'Auvergne à la suite de sa mise à la retraite :

« C'était la première fois que j'usais de cette manière de voyager. Je la trouvai agréable et surtout très commode, quoiqu'elle fût loin d'être aussi impétueuse



Cliché Illustration.

UNE LOCOMOTIVE EN 1844.

qu'elle est devenue depuis la vapeur. Les voitures bien suspendues, très commodes, tirées chacune par deux forts chevaux lancés au grand galop avaient une vitesse de 3 ½ à 4 lieues à l'heure. De Saint-Étienne à Givors, elles descendaient sans être attelées, la légère inclinaison qui se trouve entre les deux points suffisant pour leur donner une impulsion de 6 à 7 lieues. »

Jules Janin, critique influent et académicien, estimait au contraire que le chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne était « rechigné, renfrogné, mécontent et mal peigné », fort inexact par surcroît.

« Vous allez assez bien pendant une heure ou deux, quand, tout à coup, la machine est dételée à son tour. Cette fois un coup de poing remplace les 6 chevaux de la première étape. Vous allez ainsi l'espace de deux lieues, après quoi le convoi s'arrête encore... Le chemin de fer... nourrit pour son usage particulier dans un petit clos voisin, entre deux murailles de charbon, trois ou quatre bidets de montagne. Sur ces quatre bidets, le chemin de fer en choisit deux et voilà ces deux pauvres bêtes qui trottent entre ces deux barres de fer. Et jugez si l'on va vite... »

Les accidents : Le directeur général de la Compagnie rendait compte à la même date au Préfet du Rhône que du 1er septembre 1835 au 15 octobre 1837 il y avait eu 25 accidents mortels, dus à cette circonstance que beaucoup de gens circulaient sur la voie comme sur la route, ou que les voyageurs sautaient des voitures avant l'arrivée du convoi à la station.



Cliché Giraudon.

BUGEAUD, *le père de l'Algérie françai.* (1784-1849).

Simple soldat de la Garde Impériale en 1804, combattant d'Austerlitz, de Pologne et d'Espagne, colonel en 1815, Bugeaud fut pendant la Restauration, mis en demi-solde. Il se consacra à l'exploitation de ses propriétés en Dordogne. Il reprit du service en 1830, et fut chargé de missions en Algérie. « Agé de 52 ans, il était dans toute sa force intellectuelle et physique. De haute taille, d'allure vigoureuse, le visage un peu massif, légèrement gravé de petite vérole, le teint fortement coloré, l'œil gris clair, le nez légèrement aquilin, le front peu garni de cheveux blanchissants, il avait un aspect franc, simple et bienveillant. »

Gouverneur général de l'Algérie en 1840, c'est lui qui termina la conquête du pays et en commença la colonisation. Il mérite d'être appelé « le père de l'Algérie française ».

4. La grande œuvre de Bugeaud en Algérie.

Bugeaud modifie la tactique militaire : *les colonnes mobiles.* — Bugeaud avait combattu cinq ans en Espagne, pays analogue à l'Algérie. Il savait que dans ces régions, à cause du climat et des habitants, on ne peut faire la guerre comme chez nous. Aussi, au lieu de se contenter d'occuper des postes fortifiés, Bugeaud forma des colonnes mobiles, qui parcouraient le pays. « Que, diriez-vous d'un amiral, écrivait-il, qui, chargé de dominer la Méditerranée, amarrerait ses vaisseaux en grand nombre sur quelques points de la côte et ne bougerait pas de là? Vous avez fait la même chose. Vous avez réparti la plus grande partie de vos forces sur la côte et vous ne pouvez, de là, dominer l'intérieur. Entre l'occupation restreinte par les postes retranchés et la mobilité, il y a toute la différence qui existe entre la portée du fusil et la portée des jambes. Les postes retranchés commandent seulement à portée de fusil, tandis que la mobilité commande à 15 ou 20 lieues. »

(D'après le Général AZAN, *Les grands soldats d'Afrique*, p. 64.)

Bugeaud réorganise l'armée d'Afrique. — « Il y a vraiment de la barbarie, disait-il, je dirai même que c'est un crime de lèse-nation que de charger les soldats de 7 ou 8 jours de vivres, 60 cartouches, chemises, souliers, marmites, etc... Beaucoup succombent sous un tel poids, et les plus forts ont besoin d'être conduits avec une lenteur telle qu'il est impossible de faire de ces mouvements rapides qui, seuls, peuvent donner des succès... » Il ajoutait qu'avec 80 mulets on pouvait porter 10 jours de vivres pour 1.000 hommes; qu'en faisant prendre 4 jours de vivres par les hommes dans de petits sacs, on disposait de 14 jours de vivres, c'est-à-dire assez pour la durée normale d'une expédition.

De cette époque date la création de régiments spéciaux vêtus à la manière arabe, comme les zouaves et les spahis. C'est en Algérie que parurent pour la première fois les « chasseurs de Vincennes », devenus plus tard nos chasseurs à pied qui s'illustrèrent au célèbre combat de Sidi-Brahim; la Légion étrangère participa aussi à ces pénibles campagnes.

Bugeaud est un chef paternel et brave. — Il s'occupe de tous les détails. Il va visiter le dos des chevaux et des mulets, passe l'inspection des ceintures de flanelle, s'assure de la qualité des vivres, goûte la gamelle du troupier. Il cause familièrement avec les soldats, tout en maintenant une ferme discipline; il paye infatigablement de sa personne et donne l'exemple. Les soldats aimaient ce chef bienveillant, capable et énergique à la fois; ils l'appelaient le « père Bugeaud » (connaissez-vous l'épisode et la chanson de la « casquette »?)

Bugeaud comprend l'importance de la colonisation. — Il a été paysan, il l'est resté; il aime la terre, il sait la travailler. Il comprend que la guerre et la conquête sont stériles si elles ne s'accompagnent pas de la colonisation du pays. « Par l'épée et par la charrue », telle est sa belle devise; en Algérie quand ses soldats ne montent pas en colonnes, ils construisent des routes, défrichent le sol, labourent, font la moisson. Bugeaud va les voir, les conseille, ne craint pas de manier le fléau ou la charrue pour donner une leçon aux maladroits ou aux paresseux. Il réclame l'envoi d'agriculteurs français. « Cherchez des colons partout, s'écrie-t-il; prenez-les dans les villes, dans les campagnes, chez nos voisins, car il en faudra 150.000 dans peu d'années. On me dira : « C'est bien cher! Comment, il faut leur fournir des terres, des armes et des vivres? Oui, messieurs, vous le devez si vous voulez rester en Afrique. Et c'est beaucoup moins cher que ce que vous faites. »

5. Quelques héros français des guerres d'Algérie.

Lamoricière. — Sorti dans les premiers numéros de l'école Polytechnique, Lamoricière était, à trente-quatre ans, le plus jeune général de l'armée française. Il jouissait en Afrique d'une popularité immense parmi les officiers, les troupes et même les indigènes. « De taille moyenne, plutôt petit, large d'épaules et même un peu trapu, le visage coupé par d'épaisses moustaches noires et éclairé par des yeux charmants, à la fois profonds et pétillants d'esprit il vous

donnait au premier contact, le sentiment de sa supériorité. Il avait été le véritable organisateur des zouaves, il leur donna leur costume. Devenu général, vêtu d'une tunique sans insigne de grade, il continuait à porter la large ceinture rouge, son képi de zouave ou plus souvent la chéchia. Les Arabes l'appelaient Bou-chéchia (l'homme à la chéchia).

L'assaut de Constantine avait mis le comble à sa réputation de bravoure.

Intelligent, très cultivé, il étudiait les mœurs et la religion des Arabes. Sur la tactique et la colonisation, il avait des idées neuves, que le maréchal Bugeaud partageait et appliquait.

(D'après le Général DU BARAIL, *Mes souvenirs*, Paris, Plon, 1913, p. 106 et suiv.)

Changarnier : D'une bravoure légendaire.

En 1836, chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie légère, il commande l'arrière-garde française au cours de la fameuse retraite de Constantine. La cavalerie ennemie se précipite sur lui; il arrête son bataillon et s'écrie d'une voix forte :

« Soldats du 2e léger, regardez ces gens-là en face. Ils sont 6.000 et vous êtes 300. Vous voyez que la partie est égale ». Puis il fit former le carré.

Il eut 17 tués et plus de 40 blessés, dont lui-même. Mais il sauva l'armée.

Les fils de Louis-Philippe : Le roi Louis-Philippe s'intéressait personnellement à la conquête et à la pacification de l'Algérie. Successivement ses trois fils y participèrent comme officiers; ils s'y conduisirent brillamment et furent très populaires parmi les troupes.

L'aîné, le duc d'Orléans, participa à l'expédition de Constantine. Le duc d'Aumale chargea, avec un millier de cavaliers, l'immense camp d'Abd-el-Kader, composé de 40.000 personnes. Sa hardiesse presque téméraire nous valut une éclatante victoire.

6. Deux héros indigènes fidèles serviteurs de la France.

On oublie trop souvent qu'à côté des Lamoricière, Changarnier, Bedeau et Randon, de vaillants généraux et officiers indigènes combattirent en Algérie dans les rangs français.

Le général Yusuf : né à l'Ile d'Elbe, il participa pendant 20 ans à toutes les guerres d'Algérie, finit général de division et grand-croix de la Légion d'Honneur. Il commandait les spahis indigènes, prit une part active à beaucoup de combats célèbres, notamment à la capture de la smala d'Abd-el-Kader.

Bugeaud l'appelait « le Murat de l'armée ».

Le Général Mustapha Ben Ismaël : Dès le début il offrit ses services à la France. Il fut un cavalier incomparable, un chef de la plus haute valeur. Général de brigade en 1837, il fut tué dans un engagement près d'Oran en 1843.

Sa mort impressionna douloureusement les indigènes. Voici le poème qu'on chantait dans les provinces d'Oran : « Lorsqu'il s'élançait à la tête des goums, sur un coursier impétueux, l'animant des rênes et de la voix, les guerriers le suivaient en foule. Pleurons le plus intrépide des hommes, celui que nous avons vu si

beau sous le harnais de guerre, faisant piaffer les coursiers chamarrés d'or. Pleurons celui qui fut la gloire des cavaliers...

Qu'il était beau dans l'ivresse du triomphe, lorsque sur le noir coursier du Soudan, à la selle étincelante de dorures, il apparaissait comme le génie de la guerre sur le dragon des combats! Dieu est témoin que Mustapha Ben Ismaël fut fidèle à sa parole jusqu'à la mort et qu'il ne cessa jamais d'être le modèle des cavaliers. »

(D'après le général AZAN. *Les grands soldats d'Algérie*, p. 43 et suiv.).

RÉSUMÉ

1. — La Monarchie de Juillet est plus libérale que celle de Charles X. L'influence et le gouvernement sont entre les mains de citoyens aisés, les bourgeois.

2. — Les principaux ministres de Louis-Philippe sont Laffitte, Casimir Périer, Thiers et Guizot.

3. — Le gouvernement de Louis-Philippe organise l'enseignement primaire par la loi Guizot de 1833, et le réseau des chemins de fer français en 1842.

4. — L'Algérie est conquise au bout de 17 ans d'efforts, malgré la résistance acharnée du grand chef arabe, Abd-el-Kader. Le maréchal Bugeaud a été le principal artisan de cette grande œuvre.

EXERCICES

1. — Que savez-vous de la personnalité du roi Louis-Philippe?
2. — Pourquoi a-t-on appelé la monarchie de Juillet une monarchie bourgeoise?
3. — Citez des ministres de Louis-Philippe.
4. — Que vous rappelle le nom du ministre Guizot?
5. — Essayez de dire quelle a été l'importance de l'invention des chemins de fer? Y a-t-il une ligne assez récemment construite dans votre région? Rappelez les souvenirs des anciens à ce sujet? Quels changements la voie a-t-elle apportés dans le pays?
6. — Que savez-vous du maréchal Bugeaud? d'Abd-el-Kader?
7. — De quelle époque date la création des Zouaves? des Spahis? des Chasseurs à pied?
8. — Essayez de dire quelle fut la tactique nouvelle employée par Bugeaud en Algérie?
9. — Citez les noms de quelques généraux français ou indigènes qui se sont illustrés dans les guerres d'Algérie.
10. — Pourquoi y eut-il une nouvelle révolution en 1848?

DE LA RÉVOLUTION A L'EMPIRE (1848-1852)

LA 2e RÉPUBLIQUE DURE 4 ANS



Cliché Giraudon.

LAMARTINE A L'HOTEL DE VILLE LE 25 FÉVRIER 1848.

Le 25 février 1848, une bande armée voulut arborer le drapeau rouge à l'Hôtel de Ville. Lamartine se présenta devant elle et les émeutiers renoncèrent à leur dessein, charmés par l'éloquence de l'orateur. Écoutez ces paroles célèbres :

« Citoyens! vous pouvez faire violence au gouvernement; vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret. Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus que moi! *car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, en 91, en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie.* »

I. — Enthousiasme : La République proclamée par les vainqueurs de février 1848.

Le gouvernement de Louis-Philippe interdit un banquet et une réunion de républicains à Paris. Cela déclenche l'émeute qui finit en révolution...

24 février 1848. Une nuit d'hiver... Grand remue-ménage au Palais des Tuileries... Des crépitements de fusillade... — Que se passe-t-il? Ecoutez le récit d'un illustre contemporain, V. Hugo (lecture n° 1).

Tandis que Louis-Philippe vogue vers l'Angleterre, les chefs républicains et socialistes s'entendent pour proclamer la République et organiser un gouvernement provisoire. (Lamartine, Arago, Garnier-Pagès, Louis Blanc, l'ouvrier Albert... etc...) Les ouvriers réclament le drapeau rouge; le poète Lamartine, l'homme le plus populaire du moment, réussit à le faire écarter; regardez-le prononcer la célèbre harangue qu'il improvisa pour défendre notre glorieux drapeau tricolore (gravure et texte page 244).

Le gouvernement annonce que les journaux et les réunions seront libres, que tous les citoyens voteront, auront du travail. C'est, dans l'ensemble de la France, un enthousiasme sincère; d'autres pays d'Europe viennent aussi de chasser leurs rois. On croit qu'une époque de bonheur et de fraternité entre les pays libres va s'ouvrir enfin. Jusque dans les moindres bourgades de province, on plante des arbres de la liberté, que le clergé vient bénir, autour desquels le bon peuple danse d'allégresse...

Mais ces généreux et naïfs espoirs ne durent pas longtemps.

II. — Cruelles déceptions : la guerre civile entre les vainqueurs. Républicains et Socialistes.

Le gouvernement provisoire voulait procurer du travail à tous les ouvriers, leur assurer plus de bien-être. Louis Blanc proposait de créer des *Ateliers sociaux*, sous forme d'entreprises coopératives, où les ouvriers, groupés par professions, seraient intéressés aux bénéfices. Mais l'idée fut mal appliquée; en réalité, on occupa à Paris une masse de 150.000 hommes de tous métiers à des travaux de terrassements, sans utilité vraie. Cela coûtait très cher, n'intéressait pas la plupart des ouvriers, et encourageait la paresse. On se moquait de ces ateliers nationaux; lisez une chanson de l'époque (lecture n° 2). Bientôt l'Assemblée Constituante, composée surtout de députés hostiles aux socialistes, décide la suppression de ces chantiers. Les ouvriers exaspérés prennent les armes (21-25 juin 1848), mais les troupes les repoussent. Quelles terribles

journées! (Lecture n° 3.) Plus de 4.000 personnes périssent, dont deux généraux et Mgr Affre, archevêque de Paris, qui essayait de s'interposer; 11.000 prisonniers sont déportés en Algérie. Le parti socialiste est écrasé pour plusieurs années.

Le parti républicain, vainqueur, allait bientôt subir un sort semblable.

III. — La République gouvernée par les antirépublicains.

L'Assemblée constituante organise un gouvernement composé d'un Président de la République et d'une Assemblée chargée de voter des lois; l'un et l'autre doivent être désignés au *suffrage universel*, c'est-à-dire par tous les Français majeurs.

Les élections donnent les résultats suivants : à la présidence de la République, le prince Louis-Napoléon, neveu de Napoléon Ier (élu contre le général Cavaignac et Lamartine); à l'Assemblée, sur 750 députés, 500 sont monarchistes ou bonapartistes.

Donc la République est dirigée par des antirépublicains. La majorité des députés souhaite le retour d'un roi. Louis-Napoléon songe à devenir le seul maître de la France.

IV. — Le Président de la République devient Empereur.

Louis-Napoléon jure fidélité à la République (lecture n° 4), mais il organise une active propagande en sa faveur à travers toute la France. (Lisez le texte n° 5.) Ses nombreux amis ou partisans lui disent que sa popularité augmente rapidement. Alors, il se décide à agir.

Le matin du 2 *décembre 1851*, les Parisiens découvrent avec stupeur de petites affiches blanches placardées sur les murs au cours de la nuit. Louis-Napoléon y annonce le renvoi des députés, de nouvelles élections. On murmure que des députés et des généraux ont été arrêtés à leur domicile pendant la nuit. On aperçoit des soldats partout, dans les rues, auprès des édifices publics. Comme Bonaparte au 18 Brumaire 1799, Louis-Napoléon vient de s'emparer du pouvoir suprême par la force : il a fait un *coup d'Etat*.

A Paris, les ouvriers et les républicains résistent peu; d'ailleurs les soldats fusillent sans pitié les rassemblements, dans l'après-midi et la nuit du 4 décembre. En province, certaines petites villes ou campagnes résistent davantage. Mais Louis-Napoléon fait arrêter 20.000 personnes, dont 10.000 sont déportées en Afrique ou en Guyane : le silence se fait. Ensuite il demande aux Français de se prononcer sur le changement de gouvernement qu'il vient d'opérer. Beaucoup de gens sont las des

troubles et des émeutes; 7.439.000 répondent : oui; 646.000 : non; 1.500.000 s'abstiennent de voter.

Louis-Napoléon se proclame d'abord Président de la République pour dix ans. Mais il continue sa propagande personnelle. En octobre



Cliché Giraudon.

RENTRÉE DE NAPOLÉON BONAPARTE A PARIS, PLACE VALHUBERT, LE 16 OCTOBRE 1852, par *Larivière.*

Le Prince Président revient d'un voyage en province. On l'acclame aux cris de « Vive l'Empereur ».

1852, au retour d'un voyage en province, il est acclamé à Paris aux cris de « Vive l'Empereur ! » (Gravure ci-dessus.) Il se fait alors proclamer Empereur, et s'installe solennellement sous le nom de Napoléon III, le 2 décembre 1852. Il a oublié son serment de 1848.

LECTURES

1. 24 février 1848 : Louis-Philippe quitte Paris en toute hâte.

Lisez cette belle page dramatique, écrite par le poète V. Hugo, qui participe à ces événements de 1848 à Paris :

« On entendait au dehors la vive fusillade de la place du Palais Royal... Par moments, d'immenses clameurs montaient et couvraient la mousqueterie. Il était évident que le peuple arrivait...

M. Crémieux étendit la main vers ce bruit sinistre qui venait du dehors et répéta : »

« Sire, il faut partir. »

Le roi, sans répondre une parole, et sans quitter M. Crémieux de son regard fixe, ôta son chapeau de général qu'il tendit à quelqu'un au hasard près de lui, puis il ôta son uniforme à grosses épaulettes d'argent et dit sans se lever du large fauteuil où il était comme affaissé depuis plusieurs heures : « Un chapeau rond, une redingote. »

On lui apporta une redingote et un chapeau rond. Au bout d'un instant il n'y avait plus qu'un vieux bourgeois. Puis il cria d'une voix qui commandait à la hâte :

— Mes clefs, mes clefs.

Les clefs se firent attendre. Cependant le bruit croissait, la fusillade semblait s'approcher, la rumeur terrible grandissait. Le roi répétait : « Mes clefs, mes clefs. »

Enfin on trouva les clefs et on les lui apporta. Il en ferma un portefeuille qu'il prit dans ses bras, et un plus gros portefeuille dont un valet de pied se chargea. Il avait une sorte d'agitation fébrile. Tout se hâtait autour de lui. On entendait les princes et les valets dire : « Vite. Vite. » La reine seule était lente et fière.

On se mit en marche; on traversa les Tuileries... On arriva à la place de la Révolution. Là, le roi pâlit. Il chercha des yeux les quatre voitures qu'il avait fait demander à ses écuries. Elles n'y étaient pas. Au sortir des écuries le cocher de la première voiture avait été tué d'un coup de fusil. Et au moment où le roi les cherchait sur la place Louis XV, le peuple les brûlait sur la place du Palais Royal

Il y avait, au pied de l'obélisque, un petit fiacre à cheval arrêté. Le roi y marche rapidement, suivi de la reine.

Les coups de fusil devenaient de plus en plus terribles. On entendait le flot du peuple qui entrait aux Tuileries. Le roi monta, ou pour mieux dire se plongea dans le fiacre vide; la reine l'y suivit. Mme de Nemours monta sur la banquette de devant. Le roi avait toujours son portefeuille sous le bras. On fit entrer l'autre grand, qui était vert, dans la voiture avec peine. M. Crémieux l'y fit tomber d'un coup de poing.

— « Pars », cria le roi.

Le fiacre partit. On prit l'avenue de Neuilly.

(D'après V. Hugo, *Choses vues*, Paris. Hetzel, p. 185-187.)

2. Les ateliers nationaux.

« J'eus plusieurs fois occasion de voir les prétendus ateliers nationaux. Il y avait, et en grand nombre assurément, de braves gens, à la figure honnête, aux manières convenables, de bons ouvriers qui auraient désiré gagner le salaire qu'on leur donnait. Mais là comme ailleurs régnait la minorité turbulente, perverse, ne rêvant que le trouble et le désordre, ne travaillant pas et ne laissant pas travailler les autres. Les journées se passaient à crier, à chanter, à pérorer. Quelquefois divisés en plusieurs groupes, ils jouaient au loto, aux cartes, aux dés; ils dansaient entre eux des sortes de danses sauvages. Ils ne disaient pas les ateliers, mais les râteliers nationaux. Au refrain de l'air des Girondins :

« Mourir pour la Patrie »

ils avaient substitué :

« Nourris par la Patrie
C'est le sort le plus beau »...

Dr Poumiès : *Souvenirs d'un médecin de Paris*, Paris, Plon, 1910, p. 311.

3. Louis-Napoléon organise sa propagande personnelle.

La propagande bonapartiste se fait par tous les moyens : boîtes d'allumettes avec le portrait du Prince, médailles à son effigie, aigles impériales attachées à des rubans rouges, gravures, chansons, pièces de vers, brochures, plaquettes, des journaux aux noms significatifs : « l'Aigle républ. », le « Napol républ. », « le Napoléonien », marqué 0,20 vendu 0,05, et surtout donné, répandu par des crieurs montés sur des cabriolets; « le Bonapartiste », le « Petit Caporal », « la Redingote grise », etc...

Les bonapartistes exploitent la légende napoléonienne. Ils montrent en Napoléon l'Empereur de la paix qui a fait la guerre contraint et forcé par l'Europe. Ils se gardent bien de montrer dans le prince un prétendant au trône. L. Bonaparte veut être le dévoué défenseur des idées démocratiques.

Félix Ponteil : 1848, Colin, 1937, p. 174.

4. Serment de Charles-Louis-Napoléon Bonaparte Président de la République française, 20 décembre 1848.

« En présence de Dieu et devant le peuple français représenté par l'Assemblée nationale, je jure de rester fidèle à la République démocratique, une et indivisible, et de remplir tous les devoirs que m'impose la constitution! »

Le citoyen Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, la main levée, dit : Je le jure!... puis prononce le discours :

« Citoyens représentants, les suffrages de la nation et le serment que je viens « de prêter commandent ma conduite future. Mon devoir est tracé : je le rem- « plirai en homme d'honneur.

« Je verrai des ennemis de la patrie dans tous ceux qui tenteraient de changer, « par des voies illégales, ce que la France entière a établi...

« Nous avons... une grande mission à remplir, c'est de fonder une République « dans l'intérêt de tous... »

Bulletin des lois, série X, t. II, n° 106, p. 851.

RÉSUMÉ

1. — Le 24 et le 25 février 1848, les Républicains et les Socialistes organisent un gouvernement provisoire, proclament la République et le suffrage universel.

2. — Bientôt des conflits se produisent entre eux. Les socialistes sont écrasés dans une sanglante émeute à Paris, en juin 1848.

3. — L'Assemblée élue en 1849 est composée en majorité de députés monarchistes. Le Président de la République, élu à la fin de 1848, est le prince Louis-Napoléon.

4. — Par le coup d'État du 2 décembre 1851, Louis-Napoléon devient le seul maître de la France. Il se fait proclamer Empereur des Français sous le nom de Napoléon III, en décembre 1852.

EXERCICES

1. — Que savez-vous de Lamartine? Citez une des ses phrases célèbres concernant le drapeau tricolore.

2. — Qu'appelle-t-on ateliers nationaux en 1848?

3. — Qu'est-ce que les journées de juin 1848?

4. — Connaissez-vous des épisodes relatifs à la Révolution de 1848, à la seconde République, dans votre région? Existe-t-il encore des arbres de la liberté plantés en 1848? Vos grands-parents en ont-ils vu? Où?

5. — Racontez le coup d'État du 2 décembre 1851.

6. — Essayez de comprendre pourquoi la grande majorité des Français ont approuvé la nomination de Louis-Napoléon Bonaparte à la tête de l'État.

LE SECOND EMPIRE FRANÇAIS

I. — Un gouvernement d'abord autoritaire, puis libéral.

Pendant huit ans, de 1852 à 1860, Napoléon III gouverne en maître absolu, comme Napoléon Ier.

Les députés et les sénateurs n'ont aucun pouvoir réel; les journaux sont étroitement surveillés.

Les Français emprisonnés se comptent par centaines; les préfets et la police surveillent tout le monde. En 1858, une bombe éclate sur le passage de la calèche impériale; le coupable était un Italien, Orsini; par la loi de Sûreté générale, le gouvernement fit arrêter 2.000 personnes.

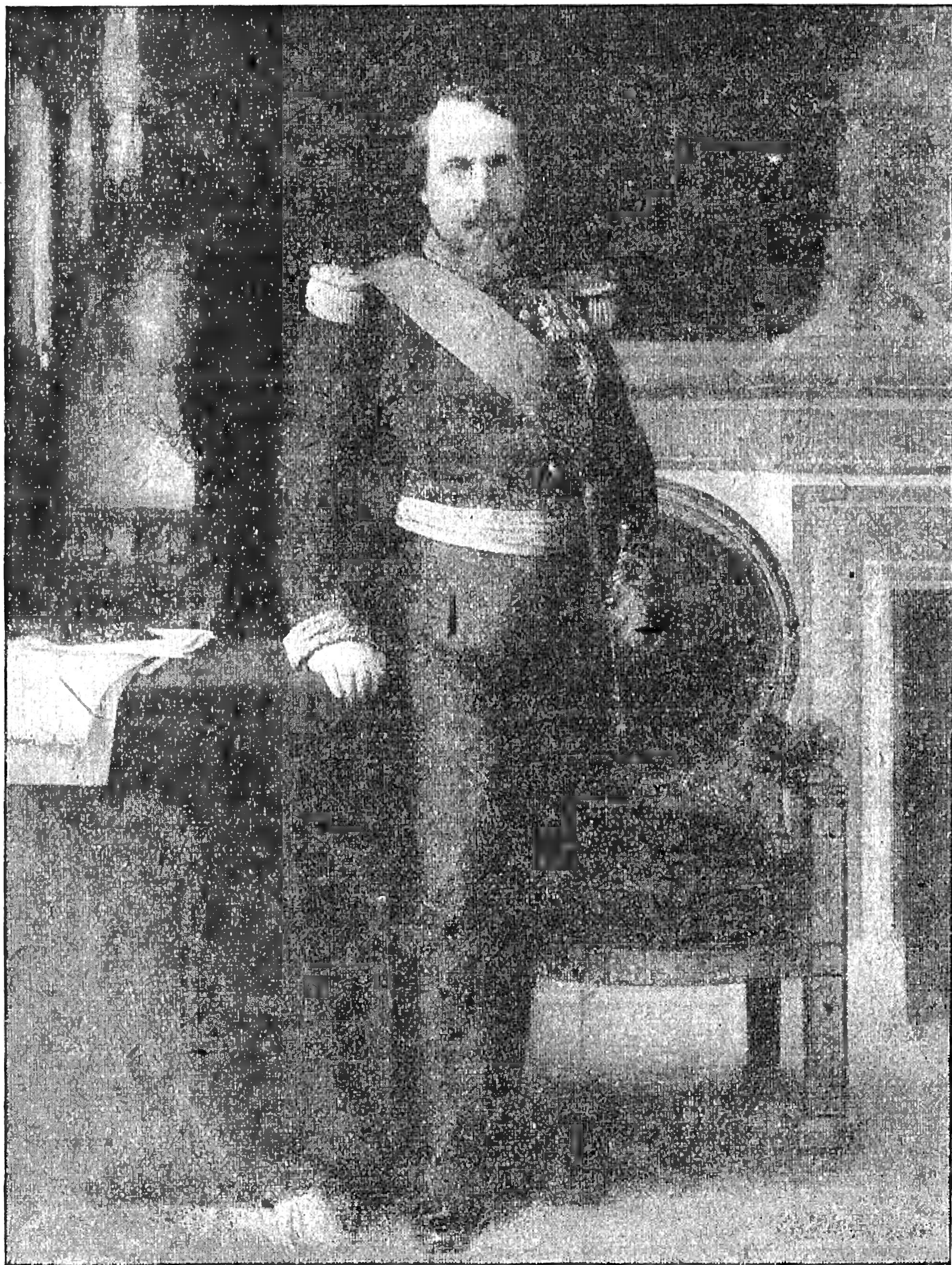
A partir de 1860, l'Empereur fait des concessions, car il s'inquiète du mécontentement de nombreux Français. Les députés ont pouvoir de discuter et de contrôler les dépenses de l'Etat. Les journaux sont plus libres, surtout à partir de 1868. Napoléon III désigne comme Ministre de l'Instruction Publique un libéral, *Victor Duruy*, qui augmente le nombre des écoles communales et développe l'enseignement des jeunes filles.

En 1870, le gouvernement est devenu très libéral. Un nouveau plébiscite approuve l'Empire ainsi transformé par 7.558.000 oui contre 1.572.000 non. Napoléon III pense que les Bonaparte régneront encore longtemps sur la France (lisez le récit n° 1).

II. — Une époque de prospérité.

I. — *La France produit davantage.* — Pendant ces dix-huit années (1852-1870) nos arrière-grands-pères ont vu construire encore des voies ferrées (il y en a dix fois plus en 1870 qu'en 1848), de belles routes qu'on commence à recouvrir de macadam, et de nombreux navires à vapeur. L'industrie française utilise cinq fois plus de machines qu'en 1850; les usines se multiplient; la population des villes augmente rapidement; les grandes cités, comme Paris et Lyon, s'embellissent de larges boulevards, de monuments, de maisons de rapport, d'immenses magasins (voir gravure page 255, et lecture n° 2). Jamais on n'avait autant construit.

L'agriculture se perfectionne aussi. Le gouvernement fait défricher



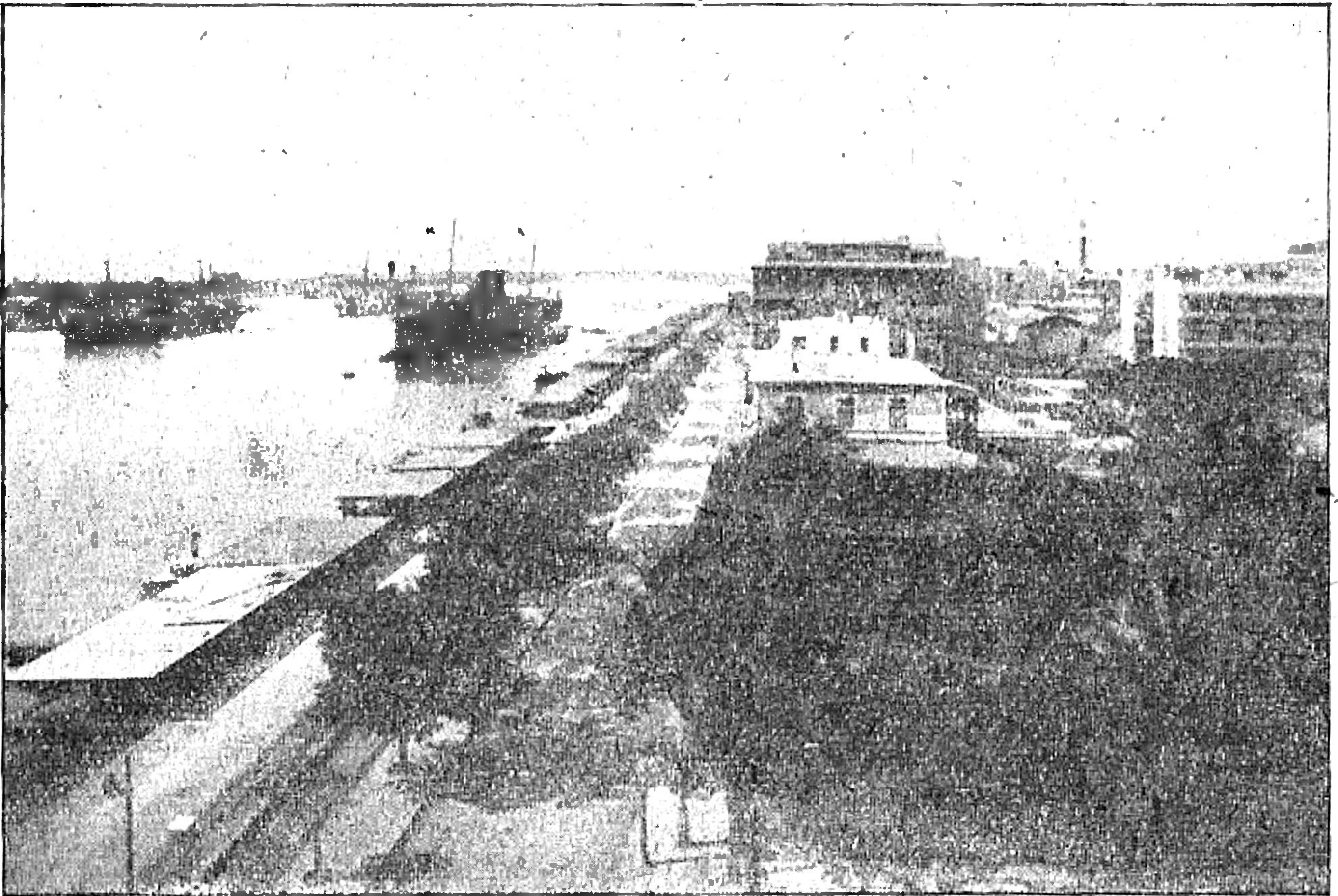
Cliché Bulloz.

NAPOLÉON III A 55 ANS (EN 1863) EN UNIFORME D'OFFICIER GÉNÉRAL, par *Flandrin.*

Napoléon III était de manières simples, savait se montrer affable et bienveillant. Il aimait sincèrement les humbles et voulait améliorer leur sort. Mais il lui manquait des qualités de chef.

les *marais de Sologne* (au sud d'Orléans), assainir *les Landes* (au sud de Bordeaux) par des plantations de pins. De riches propriétaires s'intéressent aux méthodes alors nouvelles : le chaulage des terres granitiques, l'amélioration des races de bétail, l'alternance plus logique des cultures sur un même sol. Les produits de ferme se vendent mieux et plus cher, soit aux marchés des grandes villes, soit à l'étranger.

Enfin les Français s'installent en *Cochinchine*, en *Afrique occidentale;* un Français, FERDINAND DE LESSEPS, *fait creuser le canal de Suez* (voir



Cliché N. D.

PORT-SAÏD ET L'ENTRÉE DU CANAL DE SUEZ.

gravure ci-dessus). Notre commerce par mer devient quatre fois plus important qu'au début du règne.

2. — *Les Français vivent mieux; beaucoup s'enrichissent.* — Il se fait en France, à cette époque, des fortunes énormes parmi les négociants, les industriels, les banquiers. Jamais on n'avait vu, dans les beaux quartiers des grandes villes, autant de luxe; jamais on n'avait autant acheté, autant gaspillé. Certes, nos paysans et nos ouvriers ne font pas fortune; mais, dans l'ensemble, ils vivent mieux; un petit confort s'introduit dans les modestes logis (Lecture n° 3).

L'Etat n'est pas riche. Mais les coffres-forts et les bas de laine se

remplissent. *Ce sont ces économies amassées sous le Second Empire qui permettront aux Français de s'acquitter très vite en 1871-73 de la lourde indemnité de guerre imposée par l'Allemagne.*

LECTURES

1. L'Empire consolidé.

« C'était dans l'après-midi du 9 mai 1870. Le Prince était au travail, tout était silencieux, lorsque, tout à coup, la porte s'ouvrit à deux battants, et le vieil huissier, M. Lefèvre, cria de sa plus belle voix : « L'Empereur! l'Impératrice! » En effet, les souverains s'avançaient lentement dans le salon voisin, se donnant le bras, les yeux fixés de loin sur le Prince, comme pour jouir d'avance de la joie qu'ils lui apportaient : « Tiens, Louis, dit l'Empereur, en lui tendant un papier, voilà les derniers chiffres du plébiscite! » Il y jeta les yeux et se jeta au cou de ses parents. Il y avait encore un peu de doute et de mélancolie sur la figure de l'Impératrice, mais celle de l'Empereur était rayonnante et j'y lisais clairement sa pensée : « Mon enfant, tu es sacré par ce plébiscite! L'Empire libéral, ce n'est pas moi, c'est toi! »



LA MODE EN 1860.

...Le père et le fils se regardèrent longuement comme en extase : ils croyaient la dynastie fondée, et ils n'avaient pas tort, car une seule chose pouvait renverser l'Empire, une guerre malheureuse. Or, deux mois après, nous avions la guerre, trois mois après nous étions en plein désastre. »

A. FILON : « Le Prince Impérial ». Dans la *Revue hebdomadaire*, du 18 mars 1911.

2. Napoléon III parle des embellissements de Paris.

« Il faut qu'on se plaise à Paris; je ferai de vastes parcs, bien aménagés, bien arrosés, bien percés, avec les bois embroussaillés et poussiéreux de Boulogne et

de Vincennes. Je sèmerai des squares à travers la ville et je ferai un parterre des Champs-Elysées. Je sais que l'on critiquera, que l'on se plaindra. Le paysan, dont on coupe la vigne pour faire passer une ligne de chemin de rails, pousse des cris perçants; le propriétaire parisien dont on détruit le nid à rats pour élever le Louvre gémit d'être obligé de déménager; quand mon œuvre sera achevée, on me rendra justice. »

Napoléon choisit l'homme qu'il fallait pour réaliser ses projets : l'Alsacien Haussmann, aussi têtu que méthodique. Paris s'en trouva bien.

(D'après Granier de Cassagnac. *Souvenirs du Second Empire.*)



Cliché Bulloz.

LE PREMIER DES GRANDS MAGASINS.

3. Les changements survenus dans les logis de nos arrière-grands-pères sous le Second Empire.

La fabrication en grand du sucre de betterave abaisse le prix du sucre (livré en pains, et pas encore en morceaux) et accroît, parmi le peuple, l'usage des confitures et du café; cependant beaucoup de paysans pauvres n'en consomment pas encore. Le vin et la viande deviennent moins rares dans les menus d'artisans et, parfois, d'ouvriers. La distillation de l'alcool de grains et de pomme de terre développe malheureusement la consommation de l'eau-de-vie et des liqueurs fortes...

On se met à fabriquer, grâce aux machines, des cotonnades à des prix plus bas; aussi nos arrière-grands-mères peuvent acheter, à la foire du bourg ou au grand magasin de la ville, des tissus plus légers, « plus fantaisie », que le gros drap ou la grosse toile filée à la veillée et tissée au village.

A la maison, on s'éclaire encore souvent dans les campagnes avec la chandelle de suif ou la torche de résine; mais déjà apparaît la bougie de stéarine et la lampe à huile, plus commode. Pour les rues des villes, se développe l'usage du gaz d'éclairage. De même les allumettes phosphorées qui donnent instantanément le feu ou la lumière remplacent le briquet et l'amadou d'un usage si lent.

Des gravures de l'époque représentent parfois le notaire ou le greffier avec

leur plume d'oie; cependant l'emploi des plumes d'acier, que vous utilisez, se répand déjà.

Le chemin de fer développe la mode des voyages d'agrément et des bains de mer (l'Impératrice fit la fortune du village de Biarritz en allant y séjourner).

Les diligences se font plus rares dans les régions riches et peu montagneuses; les relais routiers avec leurs vastes écuries et leurs bruyantes hostelleries sont détrônés par les stations de chemin de fer.

D'après Seignobos : *Histoire sincère de la nation française.* (Presses universitaires, éd.)

RÉSUMÉ

1. — Le Second Empire a duré 18 ans, de 1852 à 1870. Napoléon III a d'abord gouverné en maître absolu. A partir de 1860, son gouvernement est devenu plus libéral.

2. — Le Second Empire est une époque de prospérité. On construit nos grandes lignes de chemins de fer, des usines, des bateaux à vapeur. Les produits agricoles se vendent mieux. Le commerce français devient quatre fois plus important.

3. — La population de nos grandes villes augmente. Paris et Lyon s'embellissent par de larges avenues, des monuments, de vastes magasins.

4. — Les commerçants et les industriels s'enrichissent; le peuple vit un peu plus confortablement.

EXERCICES

1. — Cherchez sur une carte l'isthme de Suez. Quelle est l'importance du canal creusé à cet endroit par le Français F. de Lesseps?

2. — Pourquoi le trafic du port de Marseille se développe-t-il si rapidement après 1870?

3. — Situez sur une carte de France : la Sologne, les Landes.

4. — Quels furent, pour Paris, les avantages des grands travaux effectués sous le Second Empire?

5. — Connaissez-vous, dans votre région, des monuments, des voies de communication, des industries, des cultures remontant au Second Empire?

6. — Avez-vous des objets de famille (meubles, vêtements, photographies), des catalogues de magasins, de modes, relatifs à cette époque?

XXXe CHAPITRE

La course à l'abîme...

LES GUERRES DU SECOND EMPIRE

« L'Empire, c'est la paix », proclamait Napoléon III en 1852. En réalité, sous son règne les guerres furent nombreuses. Elles lui paraissaient nécessaires pour donner du prestige à son gouvernement, pour effacer la honte des traités de 1815, pour aider les peuples opprimés par de puissants Etats à conquérir leur indépendance.

Mais elles furent souvent menées avec maladresse, engagées parfois sans préparation suffisante; elles nous coûtèrent très cher en hommes et en argent; elles nous firent plus d'ennemis que d'amis.

I. — **Guerre contre la Russie : guerre de Crimée (1854-56).**

La Russie veut s'emparer de Constantinople, qui appartient à la Turquie, et devenir ainsi une grande puissance méditerranéenne. La France et l'Angleterre décident de l'en empêcher; alliées au Piémont, elles vont au secours de la Turquie.

La guerre a lieu surtout en Crimée, autour du port fortifié russe de *Sébastopol.* Malgré des victoires à l'Alma, à Inkermann, les alliés doivent assiéger la place pendant onze mois. Enfin un second assaut des zouaves emporte la tour de *Malakoff;* Sébastopol est prise; la Russie demande la paix. (Récits nos 1 et 2.)

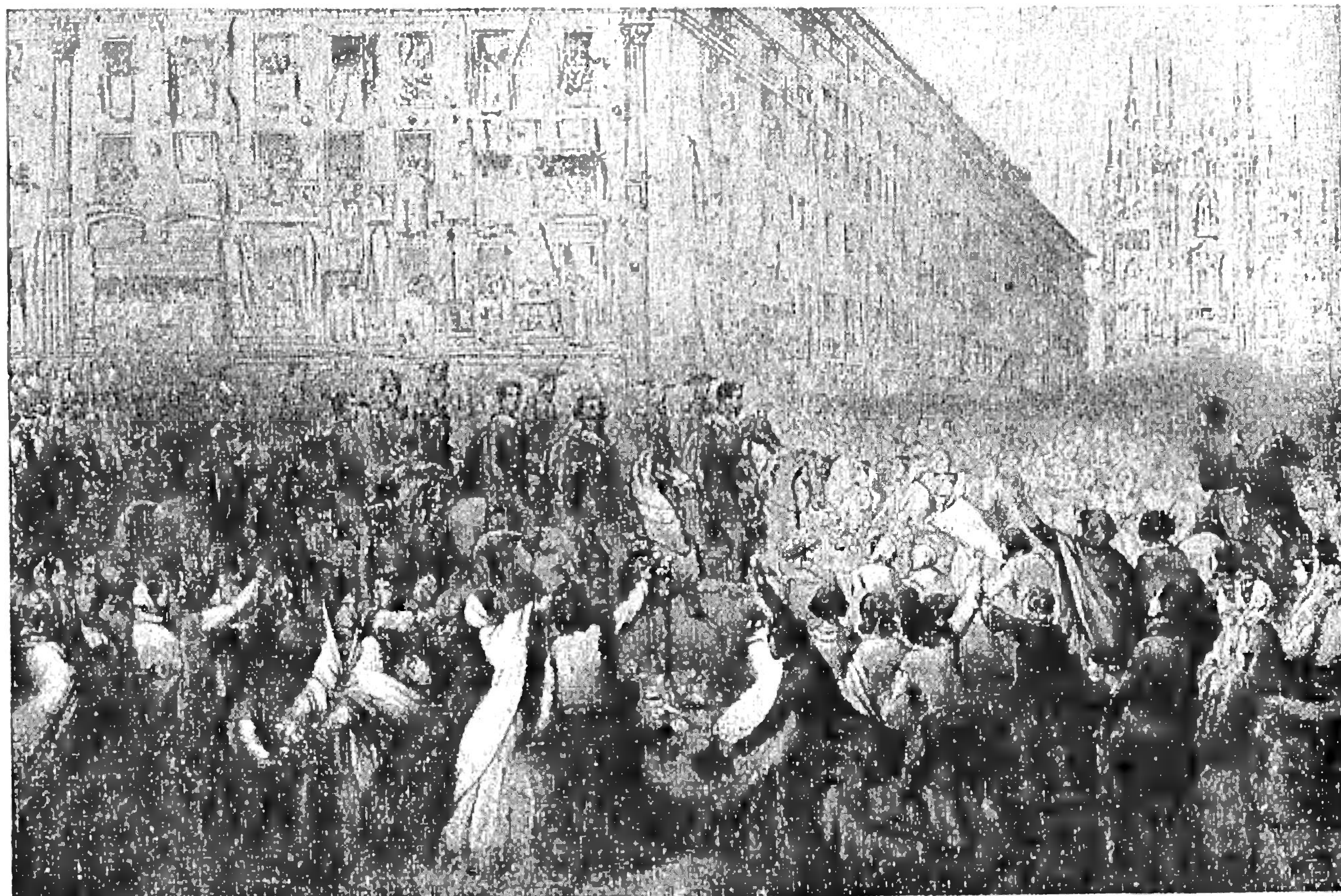
Nos soldats se sont couverts de gloire, mais ils ont chèrement payé leur victoire : 75.000 gisent sur la terre russe. Napoléon III a la satisfaction de réunir à Paris les diplomates chargés de signer la paix. (Lecture no 3.) La France semble prendre sa revanche de 1815; mais c'est à peu près le seul avantage qu'elle retire de cette guerre. *Le traité de Paris en 1856* interdit au tsar d'entretenir une flotte militaire dans la mer Noire. La France a surtout travaillé pour l'Angleterre et s'est attiré les rancunes de la Russie.

II. — **La guerre contre l'Autriche, guerre d'Italie.**

L'Italie ne formait pas comme aujourd'hui une seule puissance; elle comprenait sept Etats, dont le plus fort était le royaume de Piémont-

Savoie-Sardaigne (voir carte, page 264); la Lombardie et la Vénétie appartenaient à l'Autriche.

Beaucoup d'Italiens, et surtout de Piémontais, désiraient que l'Italie formât un seul et grand Etat; mais il fallait chasser les Autrichiens et, pour cela, ils avaient besoin de l'aide d'une grande puissance. Napoléon III promit l'appui de la France au ministre piémontais *Cavour*.



Cliché Giraudon

ENTRÉE DE NAPOLÉON III ET DE VICTOR EMMANUEL II A MILAN EN 1859.

Les Autrichiens viennent d'être battus à Magenta. La foule acclame les deux souverains.

Les troupes françaises et piémontaises, victorieuses à *Magenta*, firent une entrée triomphale à Milan, au milieu d'acclamations frénétiques (voir gravure ci-dessus). Après une nouvelle victoire, à *Solférino* (lecture n° 4), Napoléon III offrit la paix à l'Autriche à *Villafranca (1859)*. L'Autriche abandonna la Lombardie, qui fut remise au roi de Piémont; en échange, celui-ci céda à Napoléon III la *Savoie et Nice;* les populations de ces provinces, consultées par un plébiscite, votèrent à la presque unanimité leur réunion à la France (lecture n° 5).

Ainsi cette guerre nous donnait deux provinces françaises de langue et de cœur. Mais elle nous valait les rancunes de l'Autriche. Les Italiens

eux-memes étaient mécontents, parce qu'ils auraient voulu continuer la guerre et réunir au Piémont d'autres régions d'Italie.

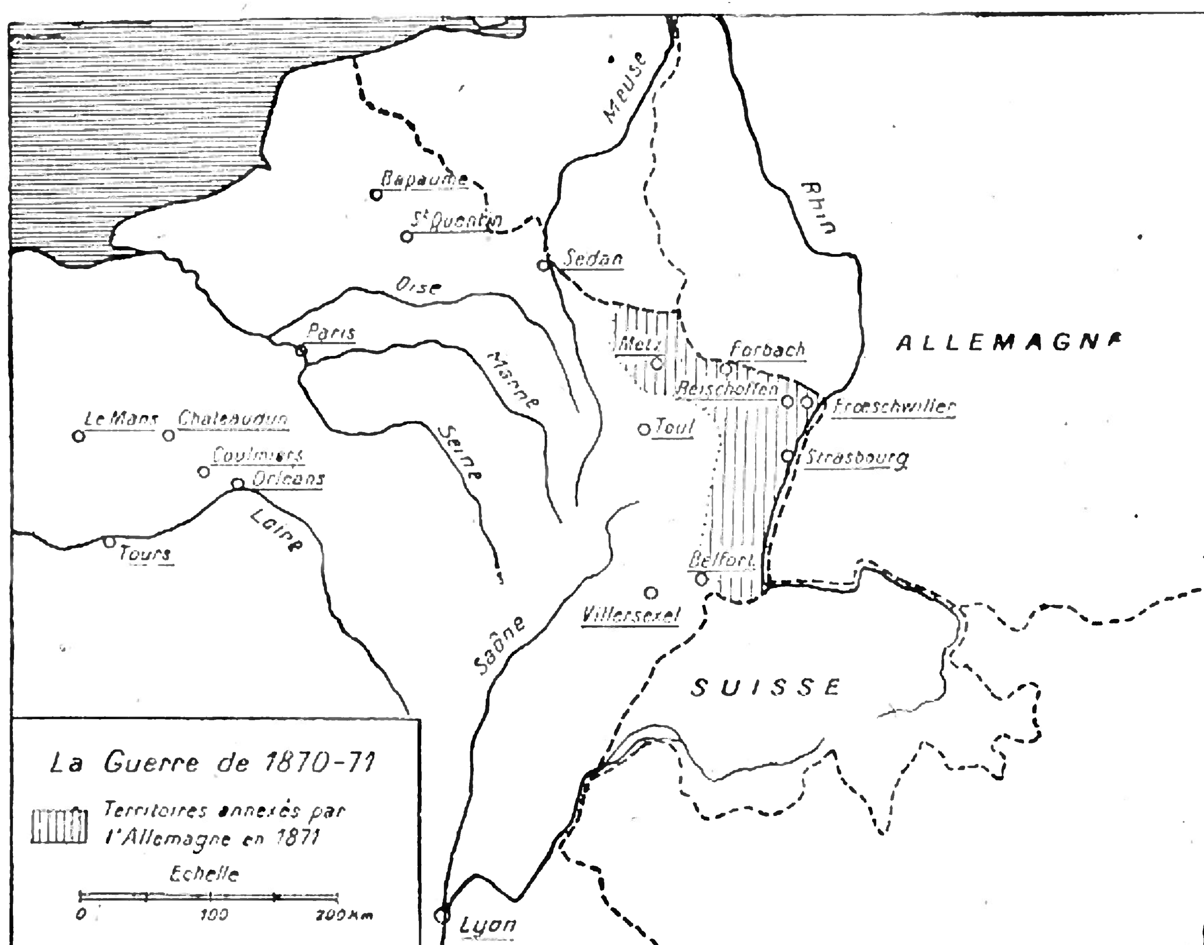
III. — La guerre du Mexique (1862-67).

Le gouvernement mexicain avait eu des discussions d'argent avec des Français. Napoléon III lui déclara la guerre, rêvant de créer là-bas un Empire catholique, dont l'Empereur serait l'archiduc *Maximilien d'Autriche*. Les troupes françaises s'emparèrent péniblement de la capitale, *Mexico;* mais la population se révolta; Napoléon III retira son armée; Maximilien fut ensuite fusillé par ses sujets.

Cette guerre nous avait coûté des hommes, du matériel et de l'argent, sans aucun profit.

IV. — Les expéditions coloniales.

Comme Louis-Philippe, Napoléon III soutient nos missionnaires. champions de la cause catholique et française. Des troupes sont



envoyées en *Syrie* pour défendre les chrétiens contre les musulmans. L'Empereur d'Annam persécutait aussi les chrétiens nouvellement convertis par nos missionnaires. Une expédition française s'empare de

la *Cochinchine*, étend notre protectorat sur le *Cambodge (1859-67)*. C'est le point de départ de la conquête de notre belle colonie d'Indochine.

En même temps le général *Faidherbe* organise la colonie du *Sénégal* et envoie des explorations vers le haut Niger.

V. — La guerre franco-allemande.

Comme l'Italie, l'Allemagne était divisée en plusieurs États; comme le Piémont, la Prusse voulait en faire une seule grande puissance : le ministre Bismarck sut réaliser ce projet. Après avoir vaincu le Danemark et l'Autriche, la Prusse voulait une guerre contre la France, « l'ennemi héréditaire ».



Cliché Musée Carnavalet.

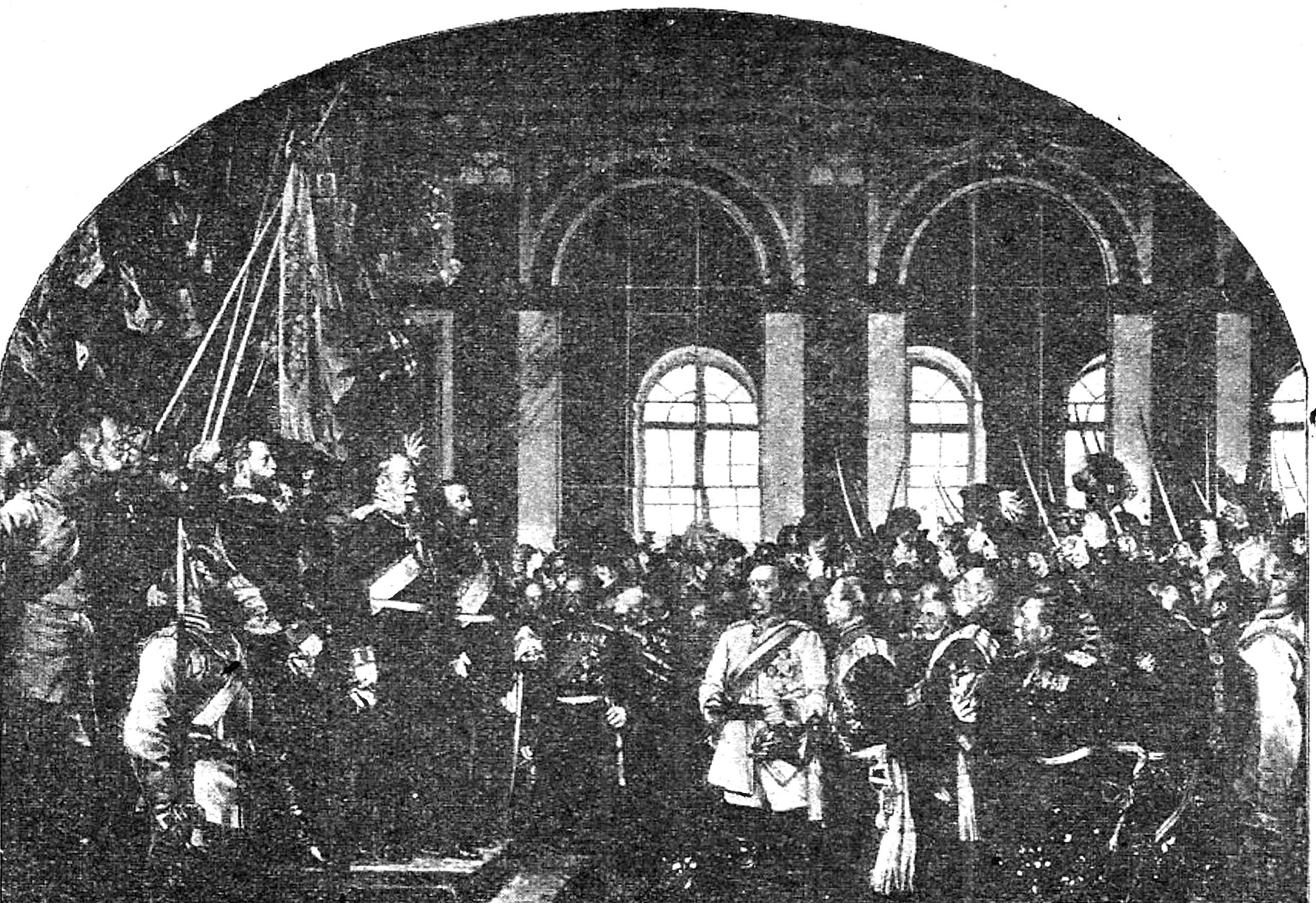
LE GÉNÉRAL FAIDHERBE
s'illustre au Sénégal, puis pendant **la guerre** de 1870.

Une folle aventure. — Napoléon III se laissa entraîner dans cette guerre par l'Impératrice, certains ministres ou généraux. Or, nous n'étions pas prêts. Nous combattîmes au début à un contre deux.

Terribles désastres. — Les premières batailles furent pour nous de graves défaites : *Wissembourg*, *Reischoffen*, *Forbach*. Le maréchal *Bazaine* se laissa enfermer, avec son armée, dans la place de *Metz*. Le maréchal de Mac-Mahon, accouru pour le délivrer, fut cerné à *Sedan*, où presque toute l'armée et l'Empereur lui-même furent faits prisonniers le 2 septembre 1870.

Ce fut l'effondrement de l'Empire; la République fut proclamée à Paris. Les Allemands assiégèrent bientôt Paris. Tout semblait perdu.

Une résistance désespérée. — Le Gouvernement provisoire (Thiers, J. Favre, Gambetta) ne céda pas. Gambetta s'échappa de Paris en ballon et organisa la résistance en province. En quelques mois, 600.000 hommes furent groupés en trois armées : l'armée du Nord avec le général *Faidherbe* que sa ténacité à s'accrocher au sol de France fit



Cliché Giraudon.

PROCLAMATION DE L'EMPIRE ALLEMAND DANS LA GALERIE DES GLACES DU CHATEAU DE VERSAILLES LE 18 JANVIER 1871.

On reconnaît, au centre, Bismarck en uniforme blanc et, sur l'estrade, l'Empereur Guillaume entouré des princes allemands.

surnommer « *le général Chiendent* »; l'armée de la Loire commandée par *Chanzy;* l'armée de l'Est sous les ordres de *Bourbaki.*

Pendant que l'armée de Paris tentait des sorties désespérées (*Champigny*), nos troupes remportaient des succès à *Bapaume*, à *Coulmiers* (carte page 259). Mais l'armée allemande de Metz accourut; Bourbaki fut rejeté en Suisse; Chanzy dut reculer au *Mans;* Faidherbe fut vaincu à *Saint-Quentin; Paris affamé capitula le* 28 *janvier* 1871 (lectures nos 7 et 8). La France épuisée, sans ressources et sans espoirs, dut demander la paix.

Le Traité de Francfort, 1871. — La France cédait à l'Allemagne l'Alsace, sauf Belfort, et une partie de la Lorraine. Elle devait verser à l'Allemagne une indemnité de guerre de cinq milliards de francs en or, somme énorme pour l'époque; les Allemands occupaient nos départements de l'Est jusqu'à paiement complet.

L'Empire allemand. — Le roi de Prusse, vainqueur, s'était fait proclamer Empereur le 18 janvier 1871, dans la Galerie des Glaces du château de Versailles (gravure page 261). Une grande puissance était née sur notre frontière de l'Est.

LECTURES

1. L'assaut de la tour de Malakoff (8 septembre 1855)
(Récit d'un officier français).

Au signal donné par une fusée aux feux tricolores, la canonnade cessa comme par enchantement. Chacun avait avec soin préparé son passage pour sortir de la tranchée; aussi, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, nous étions au-dessus de nos parapets et nous nous élancions à l'assaut au pas de course.

Le terrain que nous avions à parcourir (deux cents mètres au moins) était en pente; aussi étions-nous déjà très rapprochés de la courtine lorsque les artilleurs ennemis, qui s'étaient abrités sans doute pendant le quart d'heure de bombardement, purent nous envoyer leur première décharge. Presque tous les coups portèrent heureusement au-dessus de nos têtes, mais, par contre, atteignirent un grand nombre d'hommes de la Garde impériale qui nous servait de réserve et qui franchissait en ce moment nos tranchées.

Les susdits artilleurs n'eurent pas le temps de recharger leurs pièces; nous escaladâmes la batterie, et alors eut lieu une mêlée atroce, un combat corps à corps terrible. Chacun attaquait et se défendait avec ce qu'il avait sous la main. Les canonniers se servaient de leurs écouvillons, des pinces en fer, des outils, pioches, pelles; tout leur était bon; nos soldats faisaient de même et ne prenaient pas le temps de recharger leurs fusils. Lorsque la baïonnette refusait son office, c'était avec la crosse qu'ils brisaient la tête aux défenseurs.

Bien près de moi combattait un héros que j'ai admiré; c'était notre tambour-major qui, avec sa grosse canne à pomme d'argent, assommait un Russe à chaque coup; mais, hélas! il fut tué aussi par un coup de barre de fer qui lui fut appliqué sur la tête par un artilleur dissimulé derrière un gabion.

Celui-là je l'abattis d'un coup de mousqueton que me prêta un de nos clairons.

Que de sang répandu! quelle boucherie, grand Dieu! Les renforts arrivèrent, et nous restâmes maîtres du terrain conquis. Il en fut de même à notre gauche. Malakoff, enfin, était à nous! c'est à ce moment-là que l'héroïque général de Mac-Mahon fit cette superbe réponse à un officier du quartier général qui venait lui demander où en était le combat : « Dites au général en chef que je suis dans Malakoff et que j'y resterai! »

(Colonel Ch. DUBAN, *Souvenirs militaires d'un officier français*, 1848-1887: Plon, 1896, p. 133 et suiv.)

2. Après le combat, le champ de bataille d'Inkermann.

Lettre du capitaine Brincourt, du 3e Zouaves, resté au milieu des cadavres avec les débris de sa compagnie.

« Nous mangeons d'abord comme des affamés et des hommes pressés; puis on cause et on finit par rire. La gaieté semble se communiquer aux morts, car quelques-uns lèvent la tête. Ce sont des blessés russes qui ont jugé prudent de faire les morts. Ils joignent les mains en demandant grâce. Ceux qui peuvent attraper le pan de tunique d'un officier le baisent avec respect. On leur fait signe qu'ils n'ont rien à craindre, leur regard craintif s'épanouit. La conversation s'établit, moitié en allemand, moitié par signes. Tous se disent « Polaques » (Polonais) parce qu'ils savent que nous les aimons. On leur donne à boire, à manger, on partage en frères, on les change de position, on leur fait des oreillers avec des sacs ou des pierres, on leur fait entendre qu'ils seront transportés à l'ambulance et soignés comme des Français... Rien n'est plus éloquent que ces grosses figures dont les traits sont tirés par la souffrance ou la crainte, et qui cherchent à s'épanouir pour obtenir un sourire de ceux qui, tout à l'heure, l'œil en feu, leur traversaient le corps. Les chacals [1] sont devenus de tendres agneaux; ils ont pour eux des soins de mères, tout en décochant des plaisanteries que les Russes semblent comprendre.

(*Lettres du Général Brincourt* publiées par son fils le COMMANDANT BRINCOURT; Paris, Plon 1923, p. 88.)

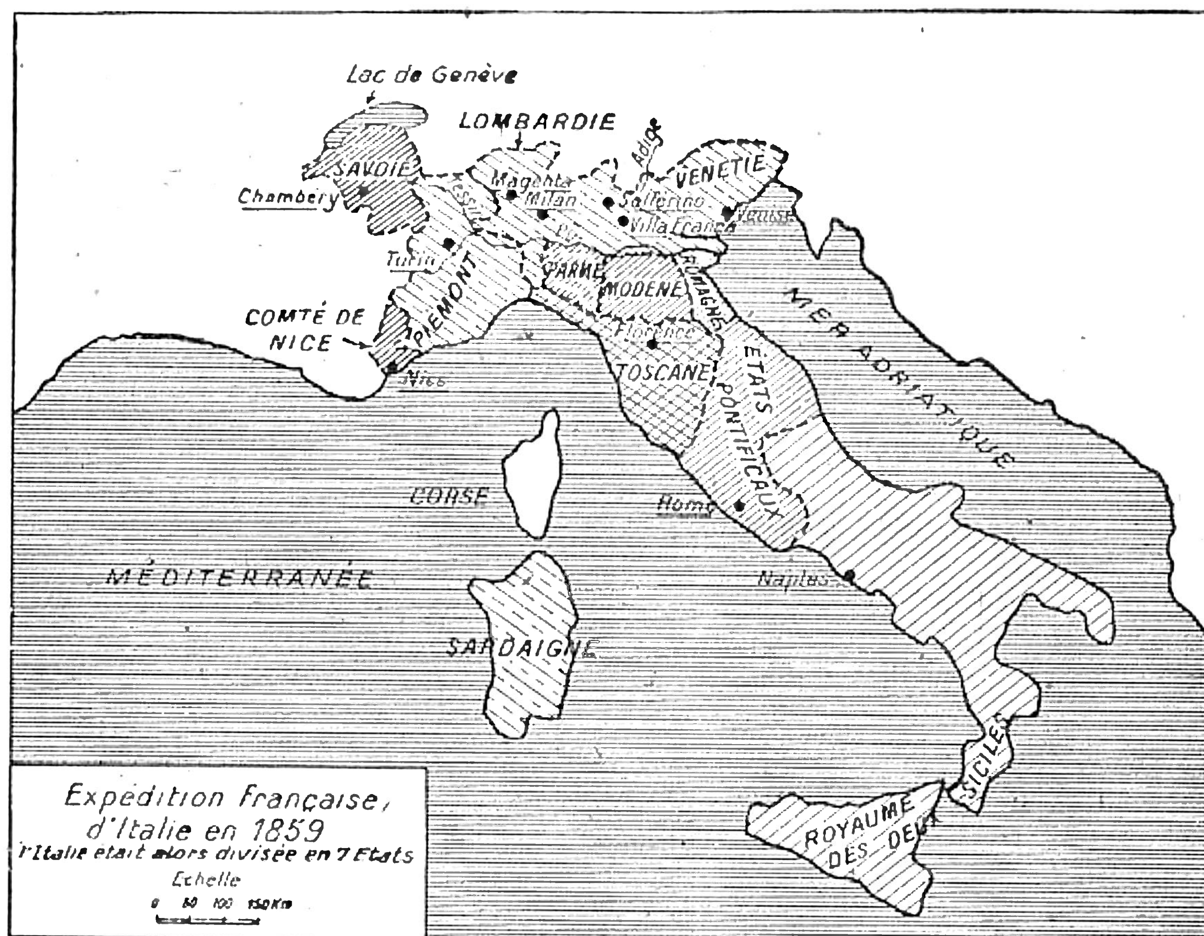
3. La paix de Paris (1856).

Dimanche 30 *mars :* Le temps est magnifique. Dans mon cabinet, j'entends les cloches de tout Paris et je vois les vieux marronniers de mon jardin agiter leurs branches, qui commencent déjà à verdir. Tout est beau et solennel. A midi

1. Surnom des zouaves.

et demi je vais chercher Buol, à l'Hôtel Bristol, dans mon carrosse de gala, pour nous rendre à l'hôtel des Affaires Etrangères. Nous y trouvons tous les plénipotentiaires, excepté les Russes qui arrivent quelques instants après nous. Tout le monde est en uniforme. Le bureau du protocole, sous la direction de M. Feuillet de Conches, avait fait préparer dans la nuit toutes les mises au net en sept exemplaires... M. Feuillet donne lecture... Ensuite, on procède à la signature avec une plume arrachée à un aigle impérial au Jardin des Plantes! elle était destinée à l'Impératrice. Ensuite nous continuons à signer avec des plumes ordinaires, ce qui prend deux heures entières. Cependant, les canons de la Bastille et des Invalides tirent des salves de cent et un coups. C'était un moment solennel. Après la signature, Clarendon propose que les membres du Congrès se rendent auprès de l'Empereur... Il y avait foule sur le quai et sur tout le parcours; tout le monde nous saluait avec effusion, et beaucoup de personnes, hommes et femmes, versaient des larmes de joie. L'Empereur nous dit : C'est une paix qui, comme, Lord Clarenton l'avait dit au Parlement, est honorable pour tous et qui n'est humiliante pour personne. »

Comte DE HÜBNER, *Neuf ans de souvenirs*, p. 412.



4. La bataille de Solférino, 24 juin 1859.
(Lettre de l'Aide de Camp de Napoléon III à sa femme.)

Cavriano, 25 juin : « Je ne puis entreprendre le récit de la grande et sublime bataille que nous avons eue hier. Je te dirai seulement que nous avons remporté

une grande victoire. Nous avons successivement chassé de position en position un ennemi acharné et plus nombreux. Dans la plaine le maréchal Niel a eu à souhait un combat extrêmement sérieux. Le roi, de son côté, a été très vigoureusement attaqué par un corps de 60.000 hommes. Il s'est battu depuis le matin cinq heures jusqu'à onze heures du soir. C'est au centre, c'est-à-dire sur la position qui fait le nœud de la bataille, que la Garde, très habilement et très opportunément engagée par l'Empereur, a décidé des résultats de la journée. Toutes les troupes ont donné chez nous et chez l'ennemi. Pendant 15 heures, près de 400.000 hommes se sont rués les uns sur les autres, et comme si le canon, la fusillade, la fumée, les bombes, ne faisaient pas assez de bruit, le tonnerre, le vent, l'orage sont venus ajouter leur horreur à ce tableau gigantesque. Le ciel, un moment, a été tellement obscurci par les flots de poussière jaune soulevés par l'ouragan, que le combat s'est arrêté. »

Général Comte FLEURY, *Souvenirs*, Paris, Plon, 1908, II, p. 75-77.

5. Le plébiscite pour la réunion de la Savoie à la France.

Voici les résultats dans un petit village savoyard. Ils furent comparables dans l'ensemble de la province.

— Procès-verbal de la votation à Aussois (Savoie) sur la question ainsi posée « La Savoie veut-elle être réunie à la France? »

Dépouillement du vote secret des 22 et 23 avril 1860 :

— Bulletins dans l'urne	:	278
oui	:	277
non	:	1
— N'ont pas voté	:	17 (dont 8 militaires absents).

6. L'entrée des Prussiens à Paris — *Récit d'un témoin.*

« Je suis descendue aux Champs-Elysées. Excepté une troupe gouailleuse de gamins, qui cherchaient à produire quelque effet et qu'on regardait avec mépris, j'ai été satisfaite de la tenue générale. Il y avait peu de monde, la plupart des maisons étaient fermées.

... Le défilé se faisait avec l'ordre et la discipline qu'exige une bonne et solide armée. Je rageais, mais je ne pouvais m'empêcher de trouver ces hommes superbes. Il n'y a rien d'étonnant à ce que, en nombre si supérieur aux nôtres, ils les aient écrasés. Leur aspect était imposant. J'ai admiré l'adresse et la dextérité avec lesquelles leur installation s'effectuait.

... Il y avait plus de monde à trois heures que le matin, mais pas de foule, pas cette foule animée de Paris; non, des gens tristes, et sentant profondément le malheur de la Patrie. Cette douleur est plus touchante et plus digne aussi. J'ai bien vu quelques individus se livrant à des injures, mais l'Allemand ne répondait rien; l'ordre avait été donné évidemment à toute la troupe d'éviter les alterca-

tions. La gloire d'entrer à Paris d'ailleurs suffisait à son orgueil. Cette entrée n'a pas eu l'aspect d'un triomphe, mais plutôt d'une occupation. Le roi — nouvel Empereur — n'a pas paru à la tête de ses troupes; il les a fait défiler à Longchamp, devant lui, puis est retourné à Versailles.

Trente à quarante mille hommes ont occupé la capitale de la France vaincue par la famine et non pas par les armes. »

Comtesse Stéphanie DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries*, tome III, p. 284-85.

7. La famine à Paris pendant le siège.

« On mangeait énormément de cheval et de chat. Il était même recommandé à ceux qui avaient des petits chats de ne pas les noyer mais de les manger. Cuits à l'étouffée avec des oignons ou en ragoût, ils avaient, paraît-il, un goût excellent.



LE SIÈGE DE PARIS 1870-1871.
La queue devant une boucherie.

En novembre, des boucheries félines et canines furent ouvertes sur différents points de Paris. Habilement préparés, proprement écoulés, cuits avec une bonne sauce, les chiens faisaient un excellent plat. Les côtelettes de chien se vendaient 2 francs pièce, un gigot de chien ne pouvait être acheté à moins de 4 francs la livre.

Le 20 décembre, les premiers rats sont vendus au prix de 75 centimes pièce.

Le 27 décembre, le prix des chats monta jusqu'à 8 francs et un ours du jardin des Plantes fut vendu 200 francs. Un paon rapporta 29 francs.

M. Bonvalet, Maire du 3e arrondissement, a conservé le menu suivant d'un dîner servi chez Peters :

BEURRE, CÉLERI, SARDINES, OLIVES
POTAGE DE SAGOU AU VIN DE BORDEAUX
SAUMON A LA BERZÉLIUS
ESCALOPE D'ÉLÉPHANT, SAUCE ÉCHALOTE
OURS A LA SAUCE TOUSSENEL
SALADE DE LÉGUMES A LA RASPAIL
POMMES, POIRES, BISCUITS.

La Revue du 15 décembre 1909, article de Frank SCHLOESSER, « Les menus du siège ».

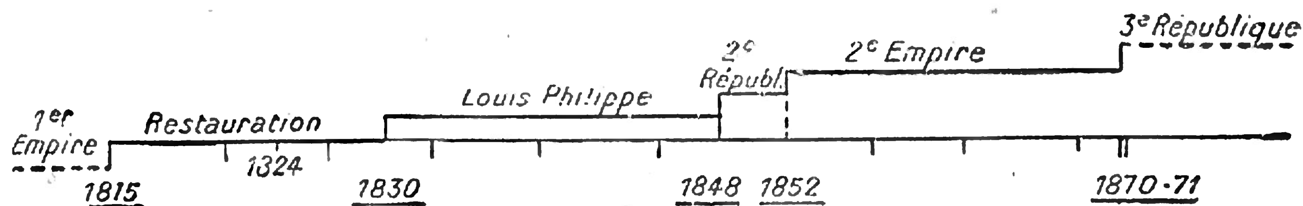
RÉSUMÉ

1. — Sous le Second Empire, les guerres furent fréquentes :
2. — En 1854, la guerre de Crimée contre la Russie, terminée victorieusement mais sans profit pour la France;
3. — En 1859, la guerre d'Italie contre l'Autriche, terminée glorieusement par la paix de Villafranca. Nice et la Savoie sont cédées à la France;
4. — De 1862 à 1867, l'expédition ruineuse du Mexique;
5. — En 1870, la Guerre franco-allemande, engagée à la légère, conduit aux désastres de Sedan, Metz, et à la chute du Second Empire. Malgré l'héroïque résistance de Paris et des armées de province organisées par Gambetta, la France doit céder, au traité de Francfort, l'Alsace, une partie de la Lorraine et une indemnité de guerre de 5 milliards-or.
L'Allemagne devient un puissant Empire.
6. — Sous le Second Empire, la Cochinchine a été conquise; la colonie du Sénégal a été organisée.

EXERCICES

1. — Cherchez sur une carte Constantinople. Quelle était l'importance de cette ville pour la Russie? Pourquoi l'Angleterre et la France s'opposent-elles à l'établissement des Russes à cet endroit?
2. — Cherchez de même la Crimée et Sébastopol.
3. — A quelle date et à la suite de quels événements la Savoie et Nice ont-elles été réunies à la France?
4. — Lisez les résultats du plébiscite dans un village savoyard. Il fut analogue pour l'ensemble de la province. Quelles conclusions en tirez-vous?
5. — Quels étaient les projets de la Prusse en engageant la guerre contre la France?
6. — Quelles furent les fautes militaires commises par la France en 1870-71?
7. — Lisez l'éloge de Gambetta par un Allemand (p. 272). Résumez-le.
8. — Cherchez sur une carte : la Cochinchine, le Sénégal, la Syrie.

IVe RÉVISION ET COMPLÉMENTS (1815-1871)



I. — Quatre changements de régime en moins de 60 ans.

Trois Révolutions : *1830, 1848 et 1870.*

Un coup d'Etat : *1851.*

Jusqu'en 1814 la France avait eu trois principaux systèmes de gouvernement : la Monarchie, la République, l'Empire. De 1814 à 1871, les Français ont hésité entre ces trois systèmes.

1814-1830. Règnes de Louis XVIII et de Charles X.

C'est la royauté avec le drapeau blanc. Le Roi gouverne avec deux assemblées (Chambre des Députés et Chambre des Pairs).

Peu de Français votent. Le Roi choisit lui-même ses ministres.

1830-1848. Règne de Louis-Philippe Ier.

C'est une royauté plus libérale, avec le drapeau tricolore. Un plus grand nombre de Français votent; les journaux sont plus libres. Ministres : Thiers, Guizot.

1848-1852. La 2e République.

D'abord gouvernement très libéral, avec suffrage universel. Mais guerre civile entre socialistes et républicains : journées de juin 1848.

Louis-Napoléon Bonaparte, élu Président de la République, s'empare du pouvoir par le coup d'Etat du 2 décembre 1851, devient Empereur en *1852.*

1852-1870. Le Second Empire. Pendant 8 ans (1852-1860), Empire autoritaire; puis gouvernement de plus en plus libéral (1860-70).

En *1870* : République.

II. — Un développement économique rapide.

Les chemins de fer. — Premières lignes construites vers *1830.*

La grande loi sur les chemins de fer français : 1842.

La construction de nos grandes lignes sous le second Empire.

Emploi des *machines* dans l'industrie. *Usines.*

Progrès de l'agriculture : assainissement de la Sologne, des Landes.

Le niveau de vie monte. — Grosses fortunes sous le Second Empire. Les villes s'accroissent et s'embellissent.

III. — Des guerres souvent stériles ou malheureuses.

Paix en Europe jusqu'en *1854*.

Guerre de Crimée, *1854* (Sébastopol). *Traité de Paris, 1856*.

Guerre d'Italie, *1859* (Magenta, Solférino). *Paix de Villafranca* (Nice et la Savoie réunies à la France).

Guerre du Mexique, *1862-67*.

Guerre franco-allemande, *1870-71* (Sedan, Metz, Capitulation de Paris). Traité de Francfort (perte de l'Alsace-Lorraine et indemnité de 5 milliards).

IV. — D'importantes conquêtes coloniales.

Sous Charles X. — Prise d'Alger (1830).

Sous Louis-Philippe. — Conquête de l'Algérie; grand animateur : *Bugeaud.* Abd-el-Kader se rend en 1847; conquête achevée en *1871*.

Sous Napoléon III. — Occupation de la *Cochinchine*. Organisation de la colonie du *Sénégal* (Faidherbe).

V. — Prestige des savants, artistes et écrivains français.

1. — ***Quelques savants français de cette époque :*** Le mathématicien *Lagrange*, l'astronome *Laplace*, les physiciens *Ampère* et *Arago* (dont les découvertes conduisirent au télégraphe électrique); les naturalistes *Lamarck* et *Cuvier*; *Champollion* déchiffre le premier l'écriture des anciens Égyptiens; *Seguin* met au point la locomotive; *Fresnel* perfectionne les phares côtiers.



VICTOR HUGO.

2. — ***Quelques écrivains :***

Les romantiques : Chateaubriand, l'auteur du « Génie du Christianisme », des « Martyrs »; *Lamartine* (« les Méditations »); *V. Hugo* (« les Orientales », « les Contemplations », « Hernani », « Ruy

Blas », « les Châtiments », « la Légende des Siècles »; *A. de Vigny ; A. de Musset.*

Des historiens : *Thiers, Guizot, Mignet, Michelet.*

Des romanciers *Balzac, George Sand.*

3. — ***Quelques artistes.***

PEINTRES : *David, Ingres, Gros, Géricault, Delacroix,* le paysagiste *Corot.*

Sculpteurs : *Rude,* qui a décoré l'Arc de triomphe de la place de l'Étoile à Paris (Voir gravure page 303).

Musiciens : *Berlioz, Gounod.*

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Depuis 1789, la Troisième République est le régime qui a duré le plus longtemps.

I. — Des débuts difficiles.

L'année terrible : ainsi parle le poète V. Hugo de l'*année 1871* qui nous apporte la guerre, l'humiliation de la défaite, l'occupation étrangère, et — comble de malheur — la guerre civile.

I. — *La guerre civile.* — Les Parisiens ont souffert du siège et de la faim ; exaspérés par la défaite, ils ne voient partout que trahison ; au mois de mars 1871, une émeute éclate contre le gouvernement installé à Versailles. Désormais, pendant deux mois, sous les yeux des Allemands, qui occupent certains forts de Paris, les troupes françaises, composées surtout de prisonniers rapatriés font un nouveau siège de Paris, contre les insurgés ou « Communards [1] ». Des combats acharnés se déroulent dans les rues, à la lueur des incendies, surtout pendant la



ADOLPHE THIERS. — Portrait par *Bonnat.*

Thiers a eu une carrière d'homme d'État longue et bien remplie. Né à Marseille en 1797, il est d'abord historien et journaliste pendant le règne de Charles X Sous Louis-Philippe, il est député et devient ministre. En 1848, il s'oppose aux socialistes, puis à la dictature de Louis-Napoléon. Député à partir de 1863, il critique la politique extérieure du Second Empire ; en juillet 1870, il s'oppose à la déclaration de guerre, malgré les injures de ses collègues et la colère de la foule qui brise les vitres de sa maison. Après nos désastres, il est chef du gouvernement, négociateur de la paix avec l'Allemagne, réorganisateur des finances et de l'armée. Partisan de la République, les monarchistes le forcent à quitter le pouvoir. Il meurt en 1877 et les républicains lui font de grandioses funérailles.

1. Ainsi appelés parce qu'ils avaient établi à l'Hôtel de Ville un gouvernement révolutionnaire de la capitale, *la Commune.*

semaine du 21 au 28 mai, « la semaine sanglante ». Les deux partis rivalisent de cruauté et de violences; des milliers de personnes périssent; les derniers combattants de la Commune sont abattus dans le cimetière du Père-Lachaise; des centaines d'autres sont déportés. Comme les journées de juin 1848, cette guerre civile parisienne laissera des rancunes tenaces entre les Français.



LÉON GAMBETTA (1838-1882).

« L'armée de la Loire, de Léon Gambetta, a bien été la meilleure armée composée de milice » qui ait jamais existé.
L'armée de l'Est se montra moins utile, mais bien meilleure que les levées analogues des époques antérieures. Le jeune dictateur n'était pas d'ailleurs un faiseur de phrases et un chercheur de popularité, comme l'avaient été beaucoup d'hommes de 1793. Il s'était toujours gardé de flatter les caprices de la populace et de prendre sans motif la défense des gardes nationaux contre leurs chefs.

Gambetta jugé par un Allemand.

2. — *L'occupation étrangère : la libération du territoire.* — En même temps, une armée allemande occupe nos départements du Nord-Est jusqu'au paiement complet des 5 milliards d'indemnité de guerre; elle vit à nos frais sur le pays. *Thiers,* chef du gouvernement, s'efforce de nous libérer le plus tôt possible. Deux emprunts sont lancés pour trouver l'argent nécessaire; le second réunit en quelques jours quatorze fois la somme demandée. Grâce au patriotisme et au bas de laine des Français, un an avant l'échéance prévue, en 1873, le dernier soldat allemand quitte notre sol. Thiers est appelé le « libérateur du territoire ».

3. — *Deux offensives royalistes.* (1873-1877). — Cependant les Français n'ont toujours qu'un gouvernement provisoire; les uns souhaitent la République, les autres le retour d'un roi. Les députés de l'Assemblée nationale sont en majorité royalistes; ils obligent Thiers, partisan de la République, à démissionner, et ils le remplacent par le

maréchal de Mac-Mahon, monarchiste convaincu. Mais le petit-fils de Charles X, le comte de Chambord, refuse d'accepter le drapeau tricolore. Le rétablissement de la royauté est donc remis à une occasion plus favorable; on se contente de nommer le maréchal de Mac-Mahon président de la République pour sept ans.

Mais ce provisoire ne pouvait durer. Deux ans plus tard, royalistes et républicains se mettent d'accord pour organiser un gouvernement régulier : c'est la *Constitution de 1875.*

En 1877, l'occasion semble de nouveau propice pour rétablir la monarchie. Le maréchal de Mac-Mahon renvoie les députés élus en 1876, dont la plupart sont républicains, et fait procéder à de nouvelles élections. Les républicains obtiennent encore la majorité; certains conseillent au maréchal de faire un coup d'État; loyalement, il s'y refuse et démissionne.



Cliché Musée Carnavalet.

RAYMOND POINCARÉ.

Né en 1860 en Lorraine, il fut député de la Meuse en 1887; plusieurs fois ministre de l'Instruction publique et des Finances à partir de 1893; président du Conseil en 1912; Président de la République pendant la Grande Guerre de 1913 à 1920; il dirigea de nouveau le ministère de 1922 à 1924 et reprit le pouvoir de 1926 à 1929. Il mourut en 1934.

II. — Le fonctionnement du régime.

Le Chef de l'État est le *Président de la République*, élu pour sept ans par les députés et les sénateurs réunis en congrès à Versailles. Il est assisté de *deux Assemblées*, la Chambre des Députés, élue au suffrage universel pour quatre ans, et le Sénat, élu au suffrage restreint pour neuf ans. Les *Ministres* sont choisis généralement dans les partis les plus nombreux des deux chambres. Si la majorité de la Chambre ou du Sénat désapprouve un projet ministériel, tous les ministres démissionnent, et il se forme un nouveau gouvernement.

C'est un *régime libéral* et *démocratique :* le gouvernement représente

en principe l'opinion de la majorité des électeurs; le droit de réunion, le droit d'imprimer existent presque sans restriction. Mais les *luttes de partis* sont trop âpres et les *gouvernements trop instables* : ils ne durent souvent que quelques mois ou quelques semaines, parfois quelques jours.

III. — Une œuvre considérable.

1. — *Œuvre militaire.* — Un des premiers soucis des chefs de la Troisième République a été la sécurité de la France. Dès 1872, une loi nous permet d'avoir une armée aussi nombreuse que l'armée allemande. En 1889, 1905 et 1913, d'autres lois rendent le service militaire obligatoire et égal pour tous. Malgré une insuffisance de mitrailleuses et de canons lourds, l'armée française, organisée par la Troisième République fera splendidement ses preuves pendant la guerre de 1914-1918.



Cliché Archives Photographiques.

GEORGES CLEMENCEAU.
Buste par le grand sculpteur *Rodin.*

Né en Vendée en 1841, docteur en médecine, G. Clemenceau est maire de Montmartre en 1870. Député en 1876, il organise le parti radical; à la Chambre on redoute ses attaques et sa fougueuse éloquence. Il est ministre de 1906 à 1909. En 1917, il est appelé à diriger le gouvernement, au moment le plus critique de la Grande Guerre. Par son autorité, son énergie, sa puissance de travail, il mérite le surnom de « Père la Victoire ». Il mourut en 1929.

2. — *Œuvre diplomatique.* — Après 1871, la France est non seulement vaincue, humiliée, mais isolée en Europe devant une Allemagne sans cesse menaçante et une Italie bientôt hostile. Très vite, nos diplomates savent gagner les sympathies du tsar de Russie (lecture n° 1), puis son alliance en 1893. En 1904, notre ministre *Delcassé* conclut une entente (*l'entente cordiale*) avec l'Angleterre : il avait déjà réconcilié la France avec l'Italie (1902).

3. — *Œuvre coloniale.* — La Troisième République

donné à la France le second empire colonial du monde: c'est son plus beau titre de gloire (Voir 32e et 33e chapitres).

4. — *Œuvre scolaire.* — Continuant les efforts de Guizot et de Duruy, le ministre J. Ferry s'applique à développer l'enseignement primaire. Avec ténacité, il fait voter par les chambres une série de lois qui rendent *l'instruction gratuite* (1881), puis *obligatoire* pour tous les enfants de 6 à 13 ans (1882). Un peu plus tard, l'enseignement primaire public est confié à un personnel *laïque*, c'est-à-dire non ecclésiastique (1886).

Un peu partout se construisent de nouvelles écoles communales, plus confortables et mieux tenues. Dans chaque département, deux *Écoles Normales* forment les futurs instituteurs et institutrices.

L'instruction des enfants du peuple s'améliore nettement, Beaucoup peuvent continuer leurs études, même si leur famille est pauvre, grâce à des bourses accordées par l'État.

5. — *Œuvre sociale.* — L'industrie et le commerce font d'énormes progrès. De nombreuses voies ferrées, des centaines d'usines sont créées. La population des villes s'accroît, mais trop souvent au détriment des campagnes.

Le gouvernement de la Troisième République s'efforce d'améliorer le sort des travailleurs.

Des enfants travaillaient depuis l'âge de huit ans, et jusqu'à 10 heures par jour dans les usines. Peu à peu, des lois interdisent ce travail avant l'âge de treize ans et en diminuent la durée journalière. De même, on interdit pour les ouvrières le travail de nuit et le travail dans les mines.

L'enseignement technique se développe; de nombreuses écoles de métiers, écoles pratiques, écoles des Arts et Métiers préparent des ouvriers qualifiés, des contremaîtres, des ingénieurs.

Les ouvriers ont désormais la liberté de se grouper en associations ou *syndicats;* il ne leur est plus interdit de se mettre en grève (1884). Ils peuvent se réunir dans les Bourses du travail, créer des caisses de secours, des bibliothèques, des cours professionnels.

Les ouvriers blessés par accidents du travail sont indemnisés (loi de 1898). Une loi sur les retraites ouvrières et paysannes (1910), puis une autre loi sur les assurances sociales (1928) améliore le sort des travailleurs malades ou âgés.

Les enfants abandonnés et les indigents sont secourus grâce à des lois d'Assistance publique.

Aucun régime n'avait autant fait que la Troisième République pour venir en aide aux humbles.

LECTURES

1. Le Tsar rassure les inquiétudes françaises.

Entretien du 12 juin 1875 à Berlin entre notre ambassadeur Gontaut-Biron et le Tsar Alexandre II.

« Je crus devoir déclarer encore une fois et très nettement à l'Empereur que nous voulions la paix, que tous les partis en France y tenaient; que par elle nous nous relevions et nous avions pu nous acquitter de notre indemnité de guerre. — Et la manière dont vous l'avez payée, dit l'Empereur d'un air convaincu, prouve la vivacité étonnante de la France. — Cela est vrai, Sire. Grâce à Dieu, la France vit, elle travaille, elle est énergique, mais il lui faut la paix, la paix qui est utile à l'Allemagne aussi. — Elle l'est à toute l'Europe, dit l'Empereur, car chacun a beaucoup à s'occuper chez soi! »

« Enfin, au moment où l'entretien tirait à sa fin, l'Empereur se leva et d'un ton ému : « Je désire vous le dire, comme je l'ai déjà dit au général Le Flô : comptez sur moi. Si vous étiez sérieusement menacés, vous seriez prévenu par moi-même, ajouta-t-il avec fermeté. » Mais il s'empressa d'ajouter gracieusement : « J'espère bien n'avoir pas à vous faire une confidence pareille. Je ne le crois pas du tout. Vous pouvez être tranquille... J'espère que la France continuera à se relever et à reprendre ses forces : c'est mon désir. J'espère que nos relations resteront ce qu'elles sont, cordiales, et qu'elles le deviendront de plus en plus. » Et il ajouta, d'un air plus significatif encore : « Nous avons des intérêts communs; nous devons rester unis! » Ces derniers mots de l'Empereur ont eu vraiment un caractère solennel. Prononcés avec un accent ferme, ils m'ont remué profondément et ont produit sur moi-même une impression que je n'oublierai pas. »

Dernières années de l'Ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron.
Ed. Dreux; Plon, 1907, p. 122.

2. Savants, écrivains, artistes français depuis 1870.

1. — Depuis 70 ans, les *sciences* ont fait d'importants progrès : l'automobile, l'aviation, le cinéma, la télégraphie sans fil, les vaccins, et une foule de découvertes en chimie et en chirurgie. Les Français ont tenu dans ces travaux une place importante : *Ader* et *Blériot* (aviation); les frères *Lumière* (cinéma); *Branly* (T. S. F.); *Claude* (chimie); *Claude Bernard* (biologie et médecine); *Pasteur* (1822-1895), qui a étudié le rôle des microbes, découvert les vaccins du charbon et de la rage, permis la découverte de vaccins pour d'autres mala-

dies; *Henri Poincaré, Painlevé* (mathématiques), *P. Curie* (découverte du radium).

2. — *Quelques artistes français :* les sculpteurs *Rodin* (le Penseur), *Bourdelle, Landowski*, etc...; les peintres *Courbet* (« Les Casseurs de pierres »), *Millet* (« les Glaneuses », « l'Angélus »), *Degas, Manet, Renoir, Monet*, etc...;



Cliché Bulloz.

PASTEUR DANS SON LABORATOIRE.
Tableau de *Edelfelt*.

les musiciens *Gounod, César Franck, Massenet, Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Cl. Debussy*, etc.

3. — *Quelques écrivains :* le poète *Leconte de Lisle;* les romanciers *Gustave Flaubert, Alphonse Daudet, Emile Zola, Anatole France, Pierre Loti, Maurice Barrès, R. Rolland, F. Mauriac*, etc.; le philosophe *Bergson;* les poètes et essayistes *Paul Claudel, Paul Valéry*, etc...; les historiens *Fustel de Coulanges, Sorel, Jullian, Hanotaux, Lavisse, Aulard, Mathiez*, etc...

RÉSUMÉ

1. — Le gouvernement dirigé par Thiers eut à combattre en 1871 une violente révolution parisienne, la Commune.

2. — Dès 1873, l'indemnité de guerre est payée et les Allemands évacuent notre territoire.

3. — Les lois de 1875 organisent en France un gouvernement républicain. Deux tentatives des royalistes pour rétablir la monarchie échouent en 1873 et en 1877.

4. — La 3e République a été un régime libéral; mais la France a souffert des violentes luttes des partis politiques et de la trop rapide succession des ministères.

La Troisième République améliore le sort des travailleurs et des humbles.

5. — L'armée nationale a été réorganisée; la France d'abord isolée a retrouvé des alliés; Jules Ferry a été le principal fondateur de l'enseignement primaire et de notre empire colonial.

EXERCICES

1. — Pourquoi V. Hugo a-t-il appelé l'année 1871 « l'année terrible »?
2. — Pourquoi Thiers a-t-il été appelé « le libérateur du territoire »?
3. — Pourquoi le comte de Chambord a-t-il refusé la couronne de France en 1873?
4. — Que savez-vous de la Constitution de 1875?
5. — Quelle a été l'œuvre essentielle du ministre J. Ferry?
6. — Quelles sont les alliances étrangères obtenues par les gouvernements de la Troisième République?
7. — Que savez-vous de G. Clemenceau? de R. Poincaré?

LA CRÉATION DE LA PLUS GRANDE FRANCE

I. — Un grand novateur et un grand Français.

Retenez bien son nom : *Jules Ferry*. Après notre défaite de 1870-71, nos dirigeants se refusaient à toute entreprise lointaine; ils estimaient que la France devait panser ses plaies, les yeux fixés sur la frontière encore saignante de l'Est. Jules Ferry eut le mérite de voir plus juste et le courage d'imposer ses idées. Il comprit que les conquêtes coloniales nous donneraient des richesses considérables, une force navale et militaire accrue, un prestige certain dans le monde, — tandis que l'inaction nous conduirait à la décadence. (Lecture n° 1). Pendant cinq ans il dut faire face aux attaques acharnées des royalistes et des radicaux, comme Clemenceau. Mais sa tenacité lorraine eut le dessus. Il parvint à donner à la France la Tunisie, l'Annam et le Tonkin; il fit commencer l'occupation de Madagascar et du Congo. Il fut ainsi *le principal fondateur de notre Empire colonial*.



Cliché Archives Photographiques.

JULES FERRY.

Un des grands fondateurs de notre Empire colonial.

Né en Lorraine à Saint-Dié en 1832, J. Ferry, d'abord avocat et journaliste, est élu député républicain de Paris en 1869 sous le Second Empire. En 1870 il est maire de Paris et il s'oppose à l'insurrection de la Commune.

De 1878 à 1885, comme ministre de l'Instruction publique et Président du Conseil, il réalise son œuvre scolaire et coloniale, malgré de violentes attaques et les pires injures. A propos de l'expédition du Tonkin, Clemenceau demande même sa mise en accusation. Les journaux se déchaînent contre lui; un fanatique le blesse d'un coup de revolver. Il meurt en 1893, peu après son élection au Sénat. Il avait écrit dans son testament : « Je désire reposer en face de cette ligne bleue des Vosges, d'où monte jusqu'à mon cœur fidèle la plainte des vaincus. »

II. — La conquête de l'Indochine (carte page 282).

Imaginez ce pays plus vaste que la France, peuplé de dix-sept millions d'habitants

(France : quarante millions); en dehors des deux plaines de Cochinchine et du bas Tonkin, s'étendaient des régions montagneuses, sans routes, couvertes de forêts difficilement pénétrables, transformées en marécages plusieurs mois chaque année par des pluies torrentielles, peuplées de tribus sauvages, et de bandes de pillards (tels les fameux « Pavillons noirs » du Haut Tonkin).

En 1871, nous possédions l'une des plaines, la Cochinchine, et notre protectorat était établi sur le Cambodge. L'essentiel restait à conquérir. Le négociant français *Jean Dupuis* avait reconnu la vallée du Fleuve Rouge en 1871-73; deux faibles expéditions militaires, commandées l'une par *Francis Garnier* (1873), l'autre par le *commandant Rivière* (1881), avaient pu occuper Hanoï, mais avaient succombé ensuite dans des embuscades.



Cliché Illustration.

FRANCIS GARNIER.

Alors J. Ferry change de méthode. Il envoie, sous le commandement du *vice-amiral Courbet*, une escadre qui bombarde Hué et oblige l'empereur d'Annam à accepter le protectorat français (1883).

Mais la Chine nous déclare la guerre; Courbet détruit la flotte chinoise, tandis qu'une expédition française débarque au Tonkin, triomphe des soldats chinois et des fameux pirates, les *Pavillons Noirs*. Malheureusement, en 1885, une de nos colonnes doit se retirer du Haut Tonkin en subissant des pertes ; alors à la Chambre française, les colères se déchaînent contre Ferry, qui doit démissionner. Toutefois la partie est gagnée : par le *traité de Tien-Tsin*, la Chine reconnaît notre protectorat sur l'Annam et sur le Tonkin. En 1893, s'y ajoute le Laos.

Il faut ensuite, pendant dix ans, vaincre les pirates de l'intérieur retirés dans des repaires fortifiés inaccessibles ; se débarrasser des pillards

venus de Chine; placer des postes militaires dans chaque vallée; tracer des routes, établir la paix française. Tout cela, sous un climat meurtrier, avec de faibles renforts envoyés au compte-goutte par des gouvernements hésitants et mal renseignés. Heureusement il s'est trouvé des chefs et des soldats d'une valeur et d'un courage admirables, tel *Gallieni* (lecture n° 2). Rendons-leur pieusement justice. Ils nous ont donné une de nos plus belles colonies.



Cliché Musée Carnavalet.

VICE-AMIRAL COURBET.

III. — La conquête et la pacification de Madagascar (1885-1905).

Dans cette grande île, plus vaste que la France, nous possédions, depuis le XVIIe siècle, quelques établissements, comme *Fort-Dauphin*. Le gouvernement des Hovas [1], encouragé par les Anglais, nous créait toutes sortes de difficultés.

En 1885, une escadre française paraît devant Majunga. Le gouvernement hova nous cède la baie de Diego-Suarez et reconnaît notre protectorat sur l'île. Mais son attitude n'est pas sincère; en 1895 une seconde expédition est nécessaire; cette fois, 15.000 soldats français, commandés par le général Duchesne, débarquent sur la côte ouest, avancent, à travers forêts et marécages, jusqu'à la capitale Tananarive, dont ils s'emparent. Puis la reine Ranavalo est détrônée. Madagascar devient une colonie française.

Mais plusieurs années sont encore nécessaires pour pacifier le pays et développer sa prospérité. Quel labeur, quel héroïsme représente cette œuvre colossale, réalisée par le général *Gallieni* et le colonel *Lyautey !* (Lectures n°s 3 et 4.)

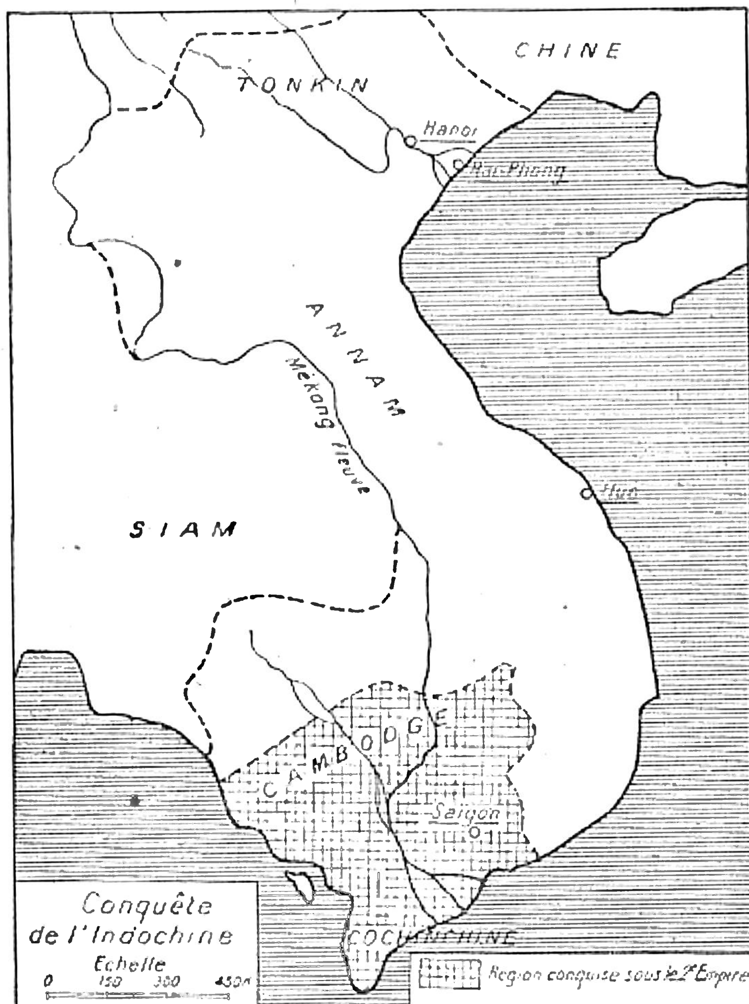
1. Prononcez : Hove. — Race qui dominait Madagascar et tenait les autres populations dans un demi-esclavage.

LECTURES

1. Jules Ferry défend la politique coloniale.

Écoutez-le s'adresser aux députés français :

« Est-ce que le recueillement qui s'impose aux nations éprouvées par de grands malheurs doit se résoudre en abdication? Et parce qu'une politique détestable, visionnaire et aveugle, a jeté la France où vous savez, est-ce que les gouvernements qui ont hérité de cette situation malheureuse se condamneront à ne plus avoir aucune politique européenne? Est-ce que, absorbés par la contemplation de cette blessure qui saignera toujours, ils laisseront tout faire autour d'eux? est-ce qu'ils laisseront aller les choses? Est-ce qu'ils laisseront d'autres que nous s'établir en Tunisie, d'autres que nous faire la police à l'embouchure du fleuve Rouge? Est-ce qu'ils laisseront d'autres se disputer les régions de l'Afrique équatoriale? Laisseront-ils aussi régler par d'autres les affaires égyptiennes qui, par tant de côtés, sont des affaires vraiment françaises?



Un navire de guerre ne peut pas porter, si parfaite que soit son organisation, plus de 14 jours de charbon, et un navire qui n'a plus de charbon est une épave sur la surface des mers, abandonnée au premier occupant. D'où la nécessité d'avoir sur les mers des rades d'approvisionnement, des abris, des ports de défense et de ravitaillement. C'est pour cela qu'il nous fallait la Tunisie; c'est pour cela qu'il nous fallait Saïgon et la Cochinchine; c'est pour cela qu'il nous faut Madagascar, et que nous sommes à Diego-Suarez et à Vohemar, et que nous ne les quitterons jamais! Messieurs, dans l'Europe telle qu'elle est faite, la politique de recueillement ou d'abstention c'est tout simplement le grand chemin de la décadence : les nations, au temps où nous sommes, ne sont grandes que par l'activité qu'elles développent.

Raisonner sans agir, sans se mêler aux affaires du monde, en regardant comme

un piège, comme une aventure toute expansion vers l'Afrique ou vers l'Orient, vivre de cette sorte, pour une grande nation, croyez-le bien, c'est abdiquer, et, dans un temps plus court que vous ne pouvez le croire, c'est descendre du premier rang au troisième et au quatrième...

J. FERRY. Discours du 28 juillet 1885 à la Chambre des députés. (*J. O.* du 29 juill. 1885.),

2. La pacification de l'Indo-Chine.

Diplomatie d'un officier français. — Le haut Tonkin était continuellement ravagé par des pirates qui venaient de Chine ou partageaient leur butin avec des Chinois. Cependant le maréchal chinois Sou avait signé avec le colonel Gallieni un traité où il promettait son appui pour traquer les pirates en commun.

Peu après, un gros coup de main des pirates a lieu en territoire français; la bande se réfugie en Chine. Gallieni télégraphie à Sou pour lui demander de faire procéder à une enquête. Au moins dix jours plus tard, Sou répond : « Enquête faite. Rien trouvé. Bande ne vient pas de Chine et n'y est pas rentrée ».

Quelques semaines s'écoulent. L'incident se renouvelle. Gallieni télégraphie encore au maréchal Sou. Mais en même temps, il ordonne à un groupe de partisans d'aller piller, de nuit, un village chinois en prenant soin de ne laisser sur le terrain ni cadavres ni fusils.

Du coup, le Chinois ne mit pas dix jours pour achever son enquête; le lendemain un télégramme affolé arrivait et Sou expliquait que la bande pillarde dont nous avions eu à souffrir venait du Tonkin et qu'elle lui avait pillé un village; à son tour, il demandait à Gallieni de procéder à une enquête.



Cliché Musée Carnavalet.

LE GÉNÉRAL GALLIENI.

Un de nos grands chefs militaires. S'illustre en Afrique occidentale, au Tonkin, à Madagascar et dans la guerre de 1914.

Le colonel laissa passer, avant de répondre, exactement dix jours, puis il télégraphia au maréchal Sou : « Enquête faite. Rien trouvé. Bande ne vient pas du Tonkin et n'y est pas rentrée ».

Ce fut le dernier incident de frontière. Le Chinois avait compris la leçon. Le maréchal Sou estimait beaucoup l'officier français. Il disait plus tard à

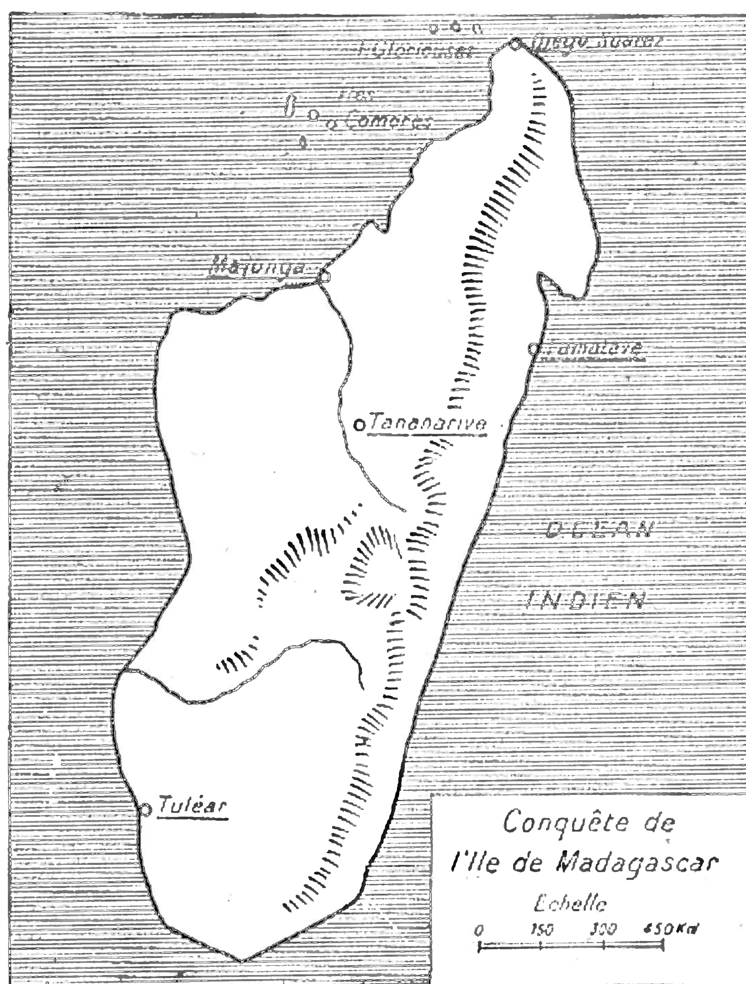
l'écrivain Claude Farrère, en lui parlant de « son ami, le général Gallieni » : « Homme bien remarquable, et qui aurait été digne de naître Chinois ».

D'après *Gallieni au Tonkin* par lui-même.
Edition Berger-Levrault, 1941, p. 182.

3. Héroïsme de nos troupes coloniales.

Un fait d'armes entre cent autres : ÉPISODE DE LA PACIFICATION DE MADAGASCAR.

« Un convoi d'argent, commandé par le sergent Bruneau de l'infanterie coloniale, et composé d'un caporal et de cinq tirailleurs sénégalais, avait été attaqué, le 5 août, par une centaine de Sakalaves qui, surgissant des hautes herbes, commencent la fusillade à courte distance. Le sergent, avec calme, abrite les porteurs de fonds, tient tête aux agresseurs, commande la première salve, mais tombe mortellement frappé d'une balle au front. Le caporal sénégalais le remplace, continue la résistance, mais un instant après est blessé d'une première balle et tué par une seconde. Cependant la première petite poignée de braves, privée de ses deux chefs, ne lâche pas pied : réduite à cinq hommes, elle redouble son feu sans reculer d'une ligne; le tirailleur de 1re classe à qui est échu le commandement reçoit une balle à la jambe; ne pouvant tenir debout, il continue de tirer à genoux, excitant ses hommes et leur donnant l'exemple. En présence de cette crâne attitude et des pertes que leur fait subir un feu nourri, les Sakalaves abandonnent la partie, et le petit détachement peut gagner enfin le poste français, emportant glorieusement les corps de ses deux gradés et le convoi d'argent intact. »



GALLIENI, *Neuf ans à Madagascar*, Paris, Hachette, 1908, p. 93.

4. Un grand colonisateur : Gallieni à Madagascar.

Les chefs de notre armée coloniale ne furent pas seulement des conquérants habiles. Pour eux la guerre n'était pas l'essentiel; ils s'efforçaient de donner aux

populations indigènes plus de sécurité et plus de bien-être; ils voulaient faire respecter et faire aimer la France.

Ecoutez le général Gallieni exposer son programme à Madagascar, où pendant *dix ans, de* 1896 à 1905, il accomplit une œuvre splendide.

Discours aux membres du gouvernement malgache à son arrivée en 1896 :

« Madagascar est désormais terre française et il ne doit subsister aucun doute à ce sujet dans l'esprit de qui que ce soit. Les Malgaches sont devenus sujets français et les couleurs françaises sont les seules qui doivent flotter désormais sur les moindres villages de la grande île. Vous pouvez annoncer au peuple que je le traiterai avec la plus grande bienveillance, comme un père traite ses enfants. Je n'aurai de sévérité que pour ceux qui, insensibles aux bons conseils, se révolteraient contre l'autorité que je représente. »

Il faut développer la prospérité du pays :

... « Chaque fois que des incidents de guerre obligent à agir contre un village ou un centre habité, on ne doit pas perdre de vue que, la soumission des habitants obtenue, le premier soin à prendre est de reconstruire le village, d'y créer un marché et d'y établir une école. — Au fur et à mesure que la pacification progresse, les cultures reprennent, les marchés se rouvrent, le commerce renaît. Le rôle du soldat passe au second plan; celui de l'administrateur commence »...

GALLIENI, *Neuf ans à Madagascar.*
Paris, Hachette, 1908, pp. 324 et 326.

RÉSUMÉ

1. — Jules Ferry a été le principal fondateur de notre nouvel Empire colonial.

2. — De 1883 à 1885, l'amiral Courbet force l'Empereur d'Annam, puis la Chine, à reconnaître notre protectorat sur l'Annam et sur le Tonkin.

3. — Deux expéditions militaires font de Madagascar un protectorat, puis une colonie française (1885-1895).

La pacification et l'organisation du pays ont été surtout l'œuvre du général Gallieni.

EXERCICES

1. — Relisez le discours de J. Ferry (lecture n° 1). Pourquoi est-il partisan des conquêtes coloniales?

2. — Lisez le programme de Gallieni à Madagascar. Ne rappelle-t-il pas celui d'un grand soldat d'Afrique, du règne de Louis-Philippe?

3. — Les régions riches et peuplées de l'Indochine sont les deux plaines de Cochinchine et du Bas Tonkin; pourquoi fallait-il cependant occuper et pacifier l'intérieur?

4. — Quelle a été la méthode de Gallieni à l'égard du maréchal chinois?

5. — Connaissez-vous des gens qui ont participé aux expéditions coloniales d'Indochine ou de Madagascar, ou qui ont simplement séjourné dans le pays? Interrogez-les; rapportez leurs souvenirs.

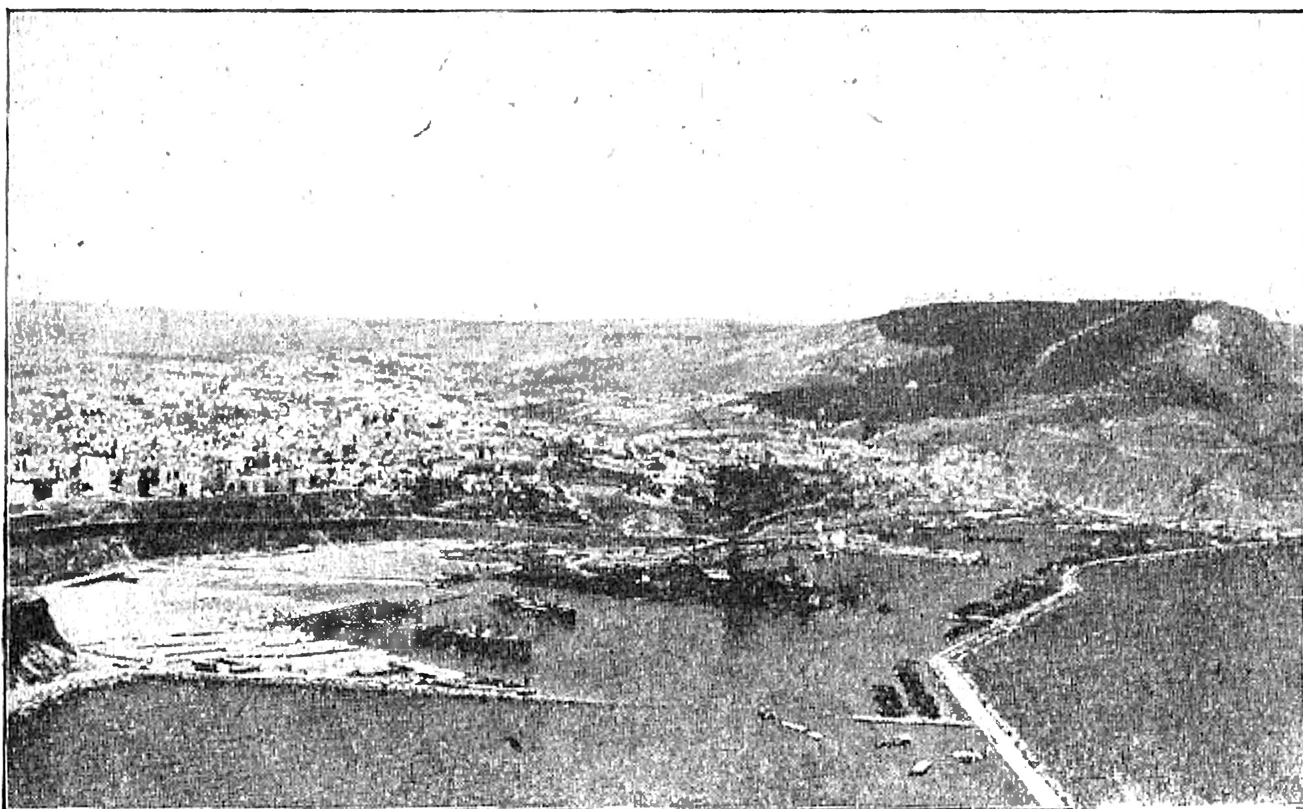
LA CRÉATION DE LA PLUS GRANDE FRANCE

(suite)

NOTRE EXPANSION EN AFRIQUE

En même temps qu'ils s'établissaient en Indochine et à Madagascar, les Français créaient plusieurs autres belles colonies sur la terre d'Afrique.

En 1871, nous possédions deux entrées sur le continent : l'Algérie, dans l'Afrique du Nord, le Sénégal, dans l'Afrique noire (voir carte page 289). La Troisième République sut élargir et compléter ces possessions; moins de cinquante ans plus tard, le pavillon tricolore flottait sur plus du tiers de la vaste Afrique. Suivons attentivement sur la carte.



Cliché Moreau.

VUE AÉRIENNE D'ORAN (ALGÉRIE).

I. — Les clefs de notre maison algérienne.

L'Algérie est encadrée, sur le continent, par la Tunisie, le Maroc et le Sahara. Des pirates venus de ces contrées allaient piller en Algérie;

si une puissance étrangère s'était installée au Maroc ou en Tunisie la sécurité de notre colonie aurait été menacée. Il fallait, selon l'expression de J. Ferry, tenir solidement « les clefs de notre maison ».

1. — ***La Tunisie.*** — En 1881, J. Ferry lance une expédition contre la Tunisie. Le Bey de Tunis, par le *traité du Bardo*, reconnaît le protectorat français. (Lecture n° 1.) L'Italie, qui convoitait ce pays, se montre très irritée contre la France.

2. — ***Le Maroc*** était la seconde clef de notre maison. En 1904 et 1905, le ministre Delcassé, malgré l'opposition de l'Empereur d'Allemagne, obtient de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Espagne le droit pour la France d'agir au Maroc, d'où des pirates viennent piller l'Algérie. En 1907, nos troupes vengent un massacre d'Européens à Casablanca en occupant cette ville, puis Fez est occupée en 1911. L'Allemagne s'oppose de nouveau à notre action; mais, moyennant la cession d'une partie du Congo, elle reconnaît le protectorat français sur le Maroc et le protectorat espagnol sur le Rif (petite région au Nord du Maroc).

La conquête du pays dure plusieurs années.

En pleine guerre de 1914-1918, le général Lyautey réduit les résistances, fait tracer des routes, développer les cultures, équiper les ports. Il accomplit une œuvre admirable de soldat et d'administrateur.



Cliché Bulloz.

LE MARÉCHAL LYAUTEY,
pacificateur et organisateur du Maroc français.

II. — La conquête de l'Afrique noire.

Au sud du Sahara, s'étendent de vastes contrées difficilement pénétrables, au climat malsain, où les populations nègres étaient tyrannisées par des despotes cruels, comme Samory, Ahmadou, Béhanzin. Malgré ces obstacles, des Français courageux explorent et conquièrent la plupart de ces territoires.

1. — ***Afrique occidentale.*** — L'exploration est menée en partant surtout du Sénégal (carte page 289). Retenez les noms de quelques-uns de ces pionniers de la grande France dont certains sont devenus illustres pendant la guerre de 1914-1918 : *Archinard, Gallieni, Joffre, Gouraud, Marchand, Dodds, Binger.* Imaginez les peines et le courage de ces hommes lancés en pleine forêt, dans un pays hostile, infesté de fièvres et de bandes pillardes, — seuls, à la tête d'une centaine d'hommes, dont quelques gradés français. — L'expédition Gallieni à travers la forêt soudanaise vous en fournit un admirable exemple. (Lecture n° 2.)

2. — ***Afrique équatoriale.*** — Ici la forêt et le climat sont plus redoutables que les indigènes. Un Italien naturalisé Français, *Savorgnan de Brazza, explore le Congo* et, sans combat, par la seule douceur, y établit la domination française. (Lecture n° 3.) Les *territoires du Tchad* sont pacifiés par trois expéditions convergentes venues d'Algérie, du Soudan et du Congo. Enfin une colonne française, la colonne Marchand, explore les territoires compris entre le Tchad et le Nil; elle atteint ce fleuve à Fachoda et y rencontre des forces anglaises. Une guerre manque d'éclater. Nous devons évacuer Fachoda, mais les territoires à l'Est du Tchad sont reconnus français.

III. — L'effort français aux colonies.

L'œuvre française ne s'est pas achevée avec la conquête du territoire. Il a fallu pacifier ces territoires lointains, les doter de routes, de voies ferrées, d'outillage; y créer des écoles, des hôpitaux; y développer l'attachement à la mère Patrie.

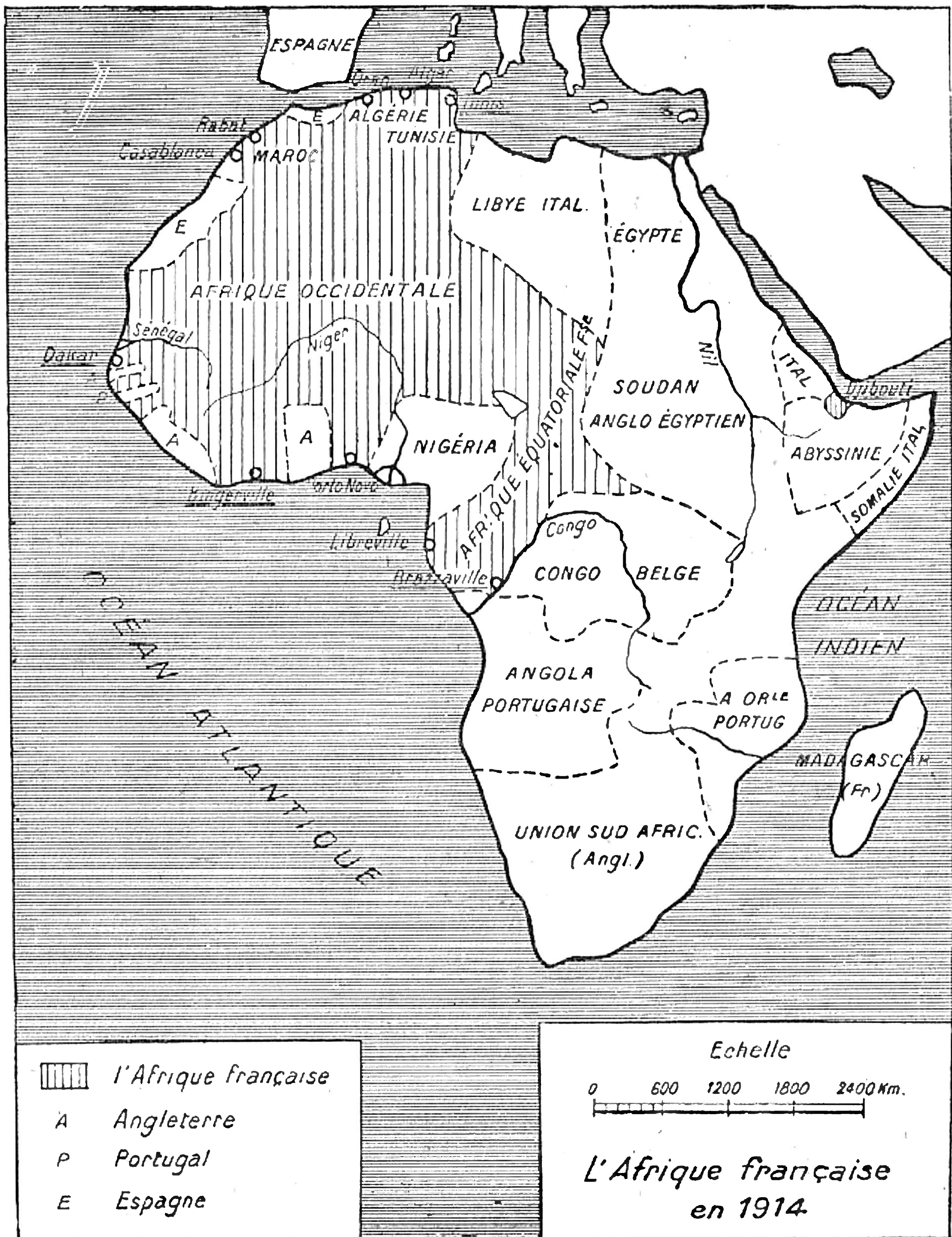
Dans cette œuvre gigantesque, sous les cieux les plus divers, partout où flotte le drapeau tricolore, des Français ont rivalisé d'ardeur et de sacrifice : soldats, missionnaires, professeurs et colons. Retenez au moins deux noms dans cette glorieuse phalange de héros : le *P. de Foucauld*, tué au Sahara, le capitaine *Henri de Bournazel*, tombé sur le sol marocain.

LECTURES

1. Traité du Bardo (12 mai 1881).

Le Protectorat français. (Extraits.)

Art. 2. — S. A. le Bey de Tunis consent à ce que l'autorité militaire française fasse occuper les points qu'elle jugera nécessaires pour assurer le rétablissement de l'ordre et la sécurité de la frontière et du littoral.



AFRIQUE FRANÇAISE EN 1914.

Art. 3. — Le gouvernement de la République Française prend l'engagement de prêter un constant appui à S. A. le Bey de Tunis contre tout danger qui menacerait la personne ou la dynastie de Son Altesse ou qui compromettrait la tranquillité de ses États.

Art. 5. — Le gouvernement de la République Française sera représenté auprès de S. A. le Bey de Tunis par un ministre résident.

Art. 6. — Les agents diplomatiques et consulaires de la France en pays étrangers seront chargés de la protection des intérêts tunisiens et des nationaux de la Régence. En retour, S. A. le Bey s'engage à ne conclure aucun acte ayant un caractère international sans en avoir donné connaissance au gouvernement de la République Française et sans s'être entendu préalablement avec lui.

2. Un épisode de l'exploration du Soudan.

Vers 1880, une expédition française partit de Médine sur le fleuve Sénégal; elle comprenait cinq officiers, quelques matelots noirs, trente cavaliers, une centaine de personnes en tout, des mulets chargés de cadeaux pour les chefs nègres : vêtements bariolés, verroterie, couteaux, miroirs, boîtes à musique; elle était dirigée par le commandant *Gallieni*, de l'infanterie de marine. Après bien des difficultés elle parvint à Nango sur le haut Niger où le chef Toucouleur Ahmadou la retint prisonnière pendant des mois interminables; elle souffrit cruellement des fièvres, de la faim et dut livrer de rudes combats. Le commandant Gallieni nous raconte une de ces embuscades en pleine forêt pendant le trajet d'aller : « Un silence de mort régnait autour de nous; le village, la forêt, le ruisseau, tout semblait désert et avait un air mystérieux. — « Tu verras, capitaine, — me dit Barka, vétéran de nos expéditions sénégalaises, — tu verras, il y aura quelque chose. »

Nous franchissons le ruisseau sans difficulté; je déploie les Spahis et nous nous enfonçons sous bois, l'œil aux aguets et le mousqueton à notre portée en travers de nos selles, le revolver dans la fonte découverte. Quelques minutes se passent; le guide, sous prétexte de tourner un passage difficile pour nos animaux, nous jette à droite du sentier, dans un terrain raviné par les eaux... Au même moment, une fusillade nourrie retentit dans la direction du ruisseau et d'affreux hurlements qui se répercutent sous les arbres de la forêt nous renseignent sur le grand nombre de nos barbares ennemis. Ceux-ci, tapis derrière les arbres et les buissons, se ruent sur nous en poussant des cris sauvages. Le bruit du am-tam de guerre se mêle à ces clameurs. Une horrible mêlée nous met pendant quelques minutes à la merci des Béléris, qui nous serrent de si près que nous pouvons difficilement faire usage de nos armes. Plusieurs de nos hommes jonchent déjà le sol »...

Dans ce combat, la petite colonne perdit une trentaine de morts et presque tous ses bagages. Elle poursuivit néanmoins sa mission.

GALLIENI, *Voyages au Soudan français*, 1879-1881.
Paris, Hachette, 1885, p. 221 et suiv.

3. Brazza chez Makoko

(Arrivé au Congo, Brazza se rend chez le roi des Batékés, Makoko, et conclut avec lui un traité, octobre 1880.)

Je suis resté vingt-cinq jours chez Makoko, et plus longtemps dans ses États; on n'y aurait pas mieux traité ses enfants que nous ne l'avons été. Je vous ferai grâce de tous les entretiens familiers que j'eus presque chaque jour avec Makoko, dont la curiosité était insatiable. Ne connaissant les blancs que par la traite des noirs et l'écho des coups de fusils tirés sur le Congo, il était resté longtemps incrédule aux récits que ses sujets lui faisaient de notre conduite. « Sans redouter la guerre plus que les blancs, me disait-il, nous préférons la paix. J'ai interrogé l'âme d'un grand sage — de mon quatrième ancêtre — et convaincu que nous n'aurions pas à lutter contre deux partis, j'ai résolu d'assurer complètement la paix en devenant l'ami de celui qui m'inspirait confiance. » Accueillies comme elles devaient l'être, ces ouvertures nous conduisirent à la conclusion d'un traité, aux termes duquel le roi plaçait ses Etats sous la protection de la France et nous accordait une concession de territoire à notre choix sur les rives du Congo. Tels sont les traits principaux de ce traité qui fut ratifié, une vingtaine de jours après mon arrivée, dans une assemblée solennelle de tous les chefs immédiats et vassaux de Makoko. L'acte étant signé, le roi et les chefs mirent un peu de terre dans une petite boîte, et, en me la présentant, le grand féticheur me dit : « Prends cette terre et porte-la au chef des blancs; elle lui rappellera que nous lui appartenons. » Et moi, plantant notre pavillon devant la case de Makoko : « Voici, leur dis-je, le signe d'amitié et de protection que je vous laisse. La France est partout où flotte cet emblème de paix, et elle fait respecter tous ceux qui s'en couvrent. » J'ajoute que, depuis cette époque, Makoko ne manque pas, matin et soir, de faire amener et hisser le pavillon sur sa case, comme il m'avait vu le faire. Il



Cliché Musée Carnavalet.

SAVORGNAN DE BRAZZA,
l'explorateur du Congo français.

fallut, non sans regret, nous séparer de lui pour aller sur le grand fleuve, où devait avoir lieu l'assemblée des chefs Oubendji.

(Cité dans GUÉNIN, *l'Épopée coloniale française racontée par les contemporains.)*

RÉSUMÉ

1. — En 1881 une expédition militaire française est faite en Tunisie. Le Bey de Tunis signe le traité du Bardo qui établit le protectorat de la France.

2. — Le protectorat français sur le Maroc est établi en 1912; la pacification du pays dure plusieurs années encore; elle est l'œuvre de Lyautey.

3. — En partant du Sénégal, Gallieni, Joffre, Gouraud, Dodds explorent et conquièrent les pays du Niger qui deviennent l'Afrique Occidentale française.

4. — L'explorateur Savorgnan de Brazza établit la domination française sur le Congo. Les territoires du Tchad sont conquis.

EXERCICES

1. — Observez la carte page 289. Retenez les noms et l'emplacement de nos principales colonies d'Afrique. Exercez-vous à reproduire ce croquis.

2. — Pourquoi J. Ferry appelait-il la Tunisie une des clefs de notre maison?

3. — D'après les conditions du traité du Bardo (lecture n° 1), essayez de dire ce qu'est un protectorat. Quelle est la différence avec une colonie?

4. — Que savez-vous de la conquête du Maroc?

5. — Quelles étaient les difficultés rencontrées par nos officiers dans l'exploration et la conquête de l'Afrique Noire?

6. — Citez quelques Français qui ont participé à la conquête de nos colonies de l'Afrique Noire.

7. — Que savez-vous de Lyautey?

LA FRANCE DANS LE MONDE AU XXe SIÈCLE

La France est une des grandes puissances du monde.
Soyez fiers d'être Français.

I. — Puissance matérielle de la France.

Par les chiffres de sa *population* (42 millions) en 1936, notre pays n'occupe que le neuvième rang; mais, si l'on tient compte des 65 millions d'habitants de nos colonies, l'Empire français est une des cinq ou six premières puissances mondiales.



Cliché Archives Photographiques.

LES VENDANGES EN BOURGOGNE, par *Daubigny*.

La *production française* tient une place honorable. D'abord par *sa quantité* : savez-vous que la France est en Europe la seconde productrice pour le minerai de fer, la troisième pour le charbon, la première pour le minerai d'aluminium (la bauxite)? Notre récolte de vin est la première du monde; celle du blé, la troisième ou la quatrième; celle de l'avoine,

la cinquième; celle de l'huile d'olive, la quatrième; celle de vanille (Madagascar), la première...

Mais c'est surtout par *leur qualité* que les produits français s'imposent à l'étranger. La terre de France et les efforts intelligents du paysan de chez nous donnent des crus de vin (Champagne, Bourgogne, Bordeaux), des primeurs, des fruits, des volailles appréciés dans le monde entier. Nos artisans et nos industriels maintiennent leur réputation de goût,



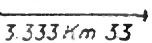
Cliché Musée Carnavalet.

LA MODE FÉMININE EN 1914.

d'élégance, de finesse, — et leurs produits font encore prime auprès de la clientèle de luxe; pour les soieries, la mode, les parfums, les bijoux, la porcelaine fine, la cristallerie, etc..., les marques françaises gardent une célébrité bien méritée.

Enfin, ce qui fait la puissance économique de la France, c'est l'équilibre entre son agriculture et son industrie; le nombre des paysans a fortement diminué chez nous depuis un siècle; mais il atteint encore près de la moitié de la population totale.

A l'encontre de la plupart des autres nations, orientées presque uniquement soit vers la culture, soit vers l'industrie, la France et son Empire pourraient, à la rigueur, se suffire à eux-mêmes. C'est un avantage considérable. Conservons-le.



CARTE DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

II. — Ce ne sont pas seulemement les marchandises françaises qui, depuis des siècles, ont fait connaître, aimer et respecter la France. Ce sont aussi nos écrivains, nos savants, nos artistes.

Dès l'époque de Philippe-Auguste et de saint Louis, les étudiants étrangers fréquentaient en foule l'Université de Paris; la France était



Cliché Giraudon.

UN ARTISAN FRANÇAIS, LE TONNELIER, par *Lacaille.*

la nation la plus connue dans le lointain Orient, car les Croisés venaient en majorité de chez nous. Plus tard pendant deux siècles (au XVIIe et XVIIIe siècles), le français fut la langue de tous les gens cultivés d'Europe; Paris semblait la capitale intellectuelle du continent; nos écrivains et nos artistes séjournaient auprès des souverains étrangers.

Ce prestige traditionnel n'a pas disparu. Sans doute le français n'est-il parlé que par 18 millions d'habitants hors de France, c'est-à-dire par trois hommes sur cent dans le monde. Mais il demeure langue d'étude pour la plupart des gens cultivés; jusqu'en 1919, il a été la seule langue diplomatique : tous les traités internationaux se rédigeaient en français.

Peu de pays ont une aussi vieille et riche littérature, une aussi belle variété de monuments et d'œuvres d'art; les étudiants étrangers continuent à affluer dans nos Universités; pour les gens vraiment cultivés il n'y a pas d'éducation complète sans un séjour en France. Beaucoup de livres français sont traduits dans toutes les langues. Les écoles, les professeurs et les missionnaires français jouissent à l'étranger d'un grand prestige. « Tout homme a deux patries, a-t-on pu dire; la sienne et puis la France. »

III. — Les faiblesses de notre Patrie.

Il ne faut pas se les dissimuler.

1. — *Une population trop peu nombreuse.* — A l'époque de Louis XIV, notre pays avait vingt millions d'habitants, autant que l'Autriche, l'Angleterre et la Hollande réunies; c'est ce qui explique en partie nos succès militaires. En 1792, la population française atteignait vingt-six millions, contre dix-huit à l'Autriche, douze à l'Angleterre, six à la Prusse; sans cette supériorité numérique, les armées de la Révolution et de l'Empire n'auraient pu tenir tête aussi longtemps à l'Europe coalisée.

Jusque vers 1840 (il y a un siècle) la France a été le pays le plus peuplé d'Europe. Depuis cette date, notre population s'est accrue (de 36 en 1836 à 42 millions en 1936). Mais beaucoup moins vite que celle des autres puissances; de sorte que nous occupions en 1936 le cinquième rang en Europe et le neuvième rang dans le monde. (Voir tableau, page 298.)

La France est un des pays où les familles sont les moins nombreuses. — En moyenne, il n'y a guère plus de deux enfants par ménage (vers 1840, il y en avait 4); les familles sans enfants, ou avec un ou deux enfants, sont trois fois plus nombreuses que celles de trois enfants ou plus. *Notre pays a le triste privilège de compter la plus forte proportion de vieillards :* le nombre des Français de plus de soixante ans est presque aussi élevé que celui des Français âgés de vingt à trente ans. En 1860, pour dix hommes de vingt à soixante ans, nous avions quatre personnes de plus de soixante ans; en 1935, nous en avions six; si les choses ne changent pas, nous en aurons huit en 1970. Représentez-vous bien ce chiffre actuel : pour dix hommes qui travaillent, six vieillards. (Tableau, page 299.)

Enfin *la France est un des pays d'Europe où la mortalité reste la plus forte* (17 décès pour 1.000 habitants, contre 15 en Angleterre, 12 en Norvège); non seulement, il meurt beaucoup de vieillards, mais aussi de trop nombreux enfants ou jeunes gens, à cause des ravages de la tuberculose, de l'alcoolisme et d'une mauvaise hygiène.

Si ces conditions désastreuses persistaient, la population française

POPULATIONS EUROPÉENNES COMPARÉES EN 1870 (EN MILLIONS D'HABITANTS).

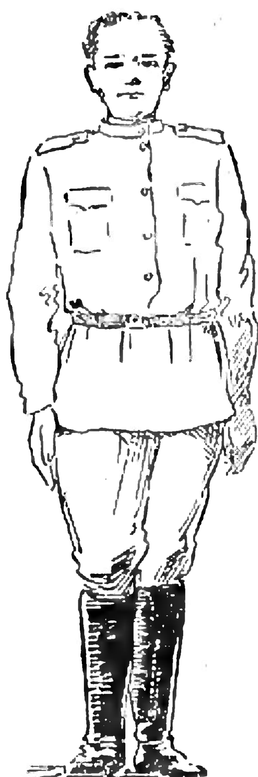

39
Allemagne


38
France

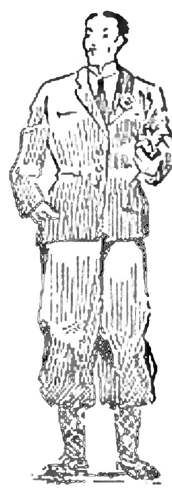

26
Grande-Bretagne


25
Italie

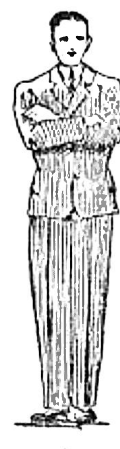
POPULATIONS EUROPÉENNES COMPARÉES EN 1935 (EN MILLIONS D'HABITANTS)


170, *Russie*
135 pour la partie européenne


67
Allemagne


48
Grande-Bretagne


43
Italie


41
France

(D'après F. Boverat : *L'Effondrement de la natalité.*
Editions de l'Alliance nationale contre la dépopulation).

POUR 10 FRANÇAIS DE 20 A 60 ANS COMBIEN DE VIEILLARDS DE PLUS DE 60 ANS?



En 1860 : 4



En 1940 : 6



En 1970 : 8 ?

(D'après F. Boverat, *L'Effondrement de la natalité.* Editions de l'Alliance nationale contre la dépopulation).

diminuerait très rapidement; depuis quelques années, elle ne se maintenait que par l'installation de travailleurs étrangers; mais en 1935, la mortalité a été plus forte que la natalité. Or, la dépopulation est un danger de mort : la main-d'œuvre manque; la production diminue, la consommation encore davantage; la défense nationale ne peut être bien assurée (de 1920 à 1939 le contingent annuel des conscrits allemands a été le double du nôtre); nos colonies ne peuvent être bien mises en valeur.

2. — *Deux terribles fléaux contribuent à dépeupler la France : l'alcoolisme et la tuberculose.* — Notre pays détient le triste privilège d'être le pays le plus alcoolique du monde. Or, vous savez quelle dégradation morale et quelle source de maladies et de tares représente l'alcoolisme. Parmi ces maladies, la tuberculose est une des plus graves; là encore la France occupe le premier rang. Chaque année meurent ainsi 150.000 Français, pour la plupart âgés de moins de quarante ans.

3. — *Encore d'autres maux qu'il faut connaître.* — Nos querelles de partis, parfois très violentes, ont souvent fait oublier l'intérêt de la France.

Les professions manuelles ont été dédaignées.

On a paru oublier enfin que nous avions un Empire, le second Empire du monde. Les carrières coloniales et maritimes n'attiraient pas assez notre jeunesse; notre marine marchande se laissait fâcheusement dépasser.

RÉSUMÉ

1. — La France avait, en 1936, 42 millions d'habitants et ses colonies 65 millions.

Par la quantité et surtout la qualité de ses produits agricoles ou fabriqués, elle occupe une place honorable en Europe.

2. — Le prestige des savants, des écrivains et des artistes français est très grand dans le monde entier depuis plusieurs siècles.

3. — La France est menacée de dépeuplement. En 1935, il y a eu chez nous plus de décès que de naissances. Si les familles françaises ne deviennent pas plus nombreuses, la Patrie et l'Empire sont en péril de mort.

4. — Deux terribles fléaux contribuent à dépeupler la France : l'alcoolisme et la tuberculose.

EXERCICES

1. — Quels sont les produits agricoles pour lesquels la France occupe les premières places?

2. — Expliquez l'avantage pour notre pays d'être à la fois agricole et industriel.

3. — Rappelez dans le passé des périodes de grand prestige intellectuel français dans le monde.

4. — Comparez la population française et celles des principales puissances d'Europe à l'époque de Louis XIV, en 1792, en 1870, aujourd'hui.

CHAPITRE XXXV

LES DEUX GUERRES MONDIALES 1914-18 et 1939-45

I. — La Guerre de 1914-1918.

1. — *C'est une guerre voulue par les empires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie.* — L'Allemagne est puissante et bien armée; elle a pour alliée l'Autriche-Hongrie tandis que la France est alliée à la Russie et à l'Angleterre.

L'orgueilleux Empereur allemand, Guillaume II, désire la guerre, car il envie en particulier la richesse et les colonies de la France. Deux fois déjà il nous a cherché querelle. En 1914, il finit par déclencher la guerre.

L'archiduc héritier d'Autriche est assassiné par un Serbe. L'Autriche, soutenue par l'Allemagne, menace la Serbie, refuse tout arrangement à l'amiable, puis lui déclare la guerre (28 juillet). Mais la Russie défend la Serbie.

L'Allemagne alors déclare la guerre à la Russie (1er août), puis à la France (3 août).

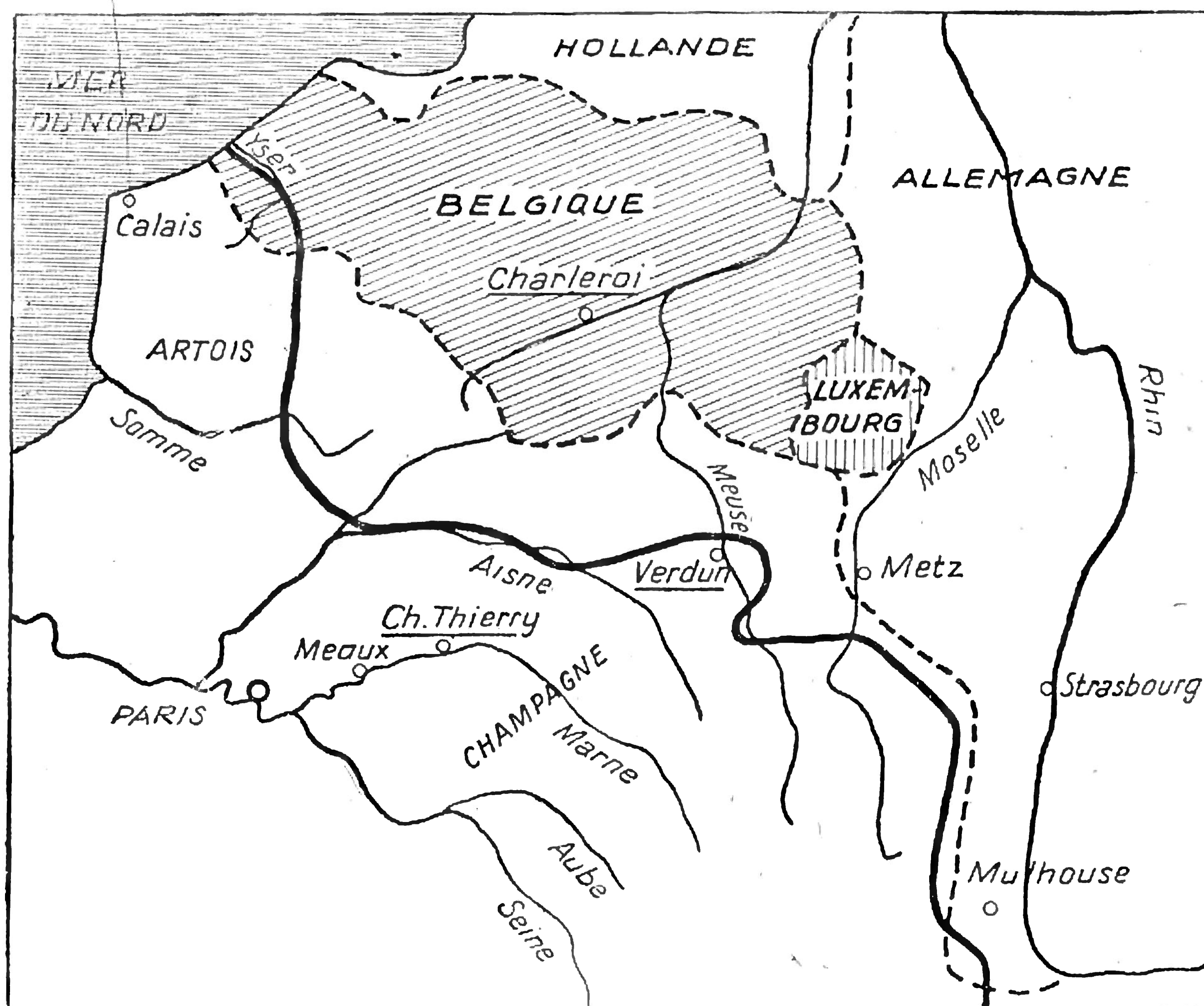
Pour surprendre l'armée française, massée face aux Vosges, les Allemands pénètrent en Belgique, pays neutre à qui, par conséquent, aucune nation ne devait faire la guerre. L'Allemagne avait reconnu cette neutralité par un traité; mais le chancelier allemand appelait ce traité « un chiffon de papier ». L'Angleterre intervient alors aux côtés de la France, de la Belgique et de la Russie.

2. — *L'Invasion allemande arrêtée sur la Marne.* — L'armée ennemie n'est guère plus nombreuse que la nôtre, mais elle possède six fois plus de mitrailleuses, deux fois plus d'avions et une puissante artillerie lourde. Les Français, commandés par le général Joffre, ne peuvent empêcher les Allemands de traverser la Belgique. Bousculés à *Charleroi* (22 août) ils doivent se replier jusqu'à la Marne. Les Allemands les poursuivent, laissant Paris sur leur droite.

Alors le général Galliéni qui commande les troupes de Paris propose d'attaquer le flanc droit de l'ennemi et Joffre ordonne une offensive générale. Nos soldats, bien qu'exténués par une pénible retraite, dans un sursaut d'énergie, au cours d'une semaine de combats acharnés, refoulent les Allemands jusqu'à l'Aisne. L'invasion est arrêtée par cette brillante *Victoire de la Marne* (5-12 sept. 1914). Mais, épuisée, manquant de munitions, notre armée ne peut poursuivre plus loin l'ennemi.

La dure bataille des Flandres (octobre-novembre 1914) empêche les Allemands d'atteindre Dunkerque et Calais.

3. — *La Guerre des tranchées 1915-1916-1917.* — Dès lors, de la mer du Nord aux Vosges et à la Suisse, les armées s'enterrent dans de profondes tranchées protégées par des fils de fer barbelés. Et la guerre continue,



La ligne du Front en 1915

épuisante et meurtrière : attaques sous le feu de barrage des canons et des mitrailleuses, combats à la grenade, à la baïonnette, au couteau, corps à corps, pour quelques mètres de terrain ; longues nuits dans le froid, la boue, la vermine... Les Allemands n'hésitent pas à lancer, malgré les conventions internationales qui l'interdisent, des gaz asphyxiants sur nos tranchées. Au début, il y eut de nombreuses victimes.

Plusieurs fois l'armée française tenta de percer les lignes allemandes. Ce furent des batailles très sanglantes et sans grand résultat : l'Artois, la Champagne (1915), la Somme (1916), l'Aisne (1917).

Les Allemands, de leur côté, s'efforcèrent de prendre Verdun. Ce fut une gigantesque bataille de 5 mois (1916). Nos troupes, d'abord surprises, résistèrent avec un héroïsme surhumain ; les Allemands ne passèrent pas.

L'année 1917 fut pour nous une année terrible. L'Italie, la Roumanie, le Portugal, les États-Unis d'Amérique étaient entrés dans la guerre à nos côtés. Mais en 1916 l'Italie subit une grave défaite et il fallut lui envoyer des renforts ; la Roumanie fut vaincue ; en 1917, la Russie s'effondra à son tour et signa la paix. Les troupes françaises supportaient le plus lourd fardeau de la lutte, et elles se lassaient. Et il fallait tenir encore quelques mois pour permettre aux soldats américains d'arriver en nombre. La France tint bon.



Cliché Bulloz.

FOCH

4. — *1918 : l'année de la victoire.* — *Les renforts américains* arrivent (ils seront 1 million en juillet 1918). La France a maintenant à sa tête un grand patriote et un homme d'énergie à toute épreuve, *Georges Clemenceau.* (V. page 274.) Enfin les troupes alliées sont commandées par un chef unique et capable, le général français *Foch.*

Les Allemands tentent un dernier effort ; en mai-juin 1918 ils avancent jusqu'à Château-Thierry. Mais Foch passe à l'attaque ; sans répit, de juillet à novembre, il refoule l'ennemi. Guillaume II, voyant venir le désastre, abdique et l'Allemagne demande l'armistice (11 novembre 1918).

Déjà de son côté l'Autriche-Hongrie s'était effondrée et l'armée alliée, partie de Salonique, avait traversé les Balkans.

5. — *Les traités de paix.* — *Le Traité de Versailles* impose aux Allemands : l'abandon de l'Alsace-Lorraine qu'ils nous avaient enlevée en 1870, l'évacuation par leurs soldats de la rive gauche du Rhin, le paiement d'indemnités de guerre en réparation des dévastations de nos régions du Nord et de l'Est, la perte de leurs colonies et de quelques territoires à l'Est de l'Allemagne.

De nouveaux États sont créés : la Pologne, la Tchécoslovaquie; d'autres sont agrandis : la Roumanie, la Serbie (devenue la Yougoslavie).

La France a été le principal vainqueur de la guerre de 1914-1918 et nos soldats, « les Poilus », ont fait l'admiration du monde; mais 1 million 700.000 sont morts, 2 millions et demi ont été blessés ou mutilés. Des milliards et des milliards ont été dépensés et nos départements du Nord et de l'Est sont couverts de ruines.

II. — **De 1918 à 1939.**

1. — L'Allemagne ne nous donne pas toutes les indemnités et les réparations que lui impose le traité de Versailles. Malgré tout, *la France se relève assez vite* des ruines causées par la grande guerre.

2. — Les horreurs de la guerre font souhaiter à beaucoup de peuples d'en éviter le retour. Un certain nombre de puissances s'engagent à faire arbitrer leurs différends par un tribunal des nations, à réduire leurs armements. Elles forment la *Société des Nations* dont les délégués se réunissent à Genève. La France joue un grand rôle dans cet effort pour faire régner la paix.

Malheureusement, toutes les nations ne font pas partie de la Société des Nations. Et celle-ci n'a pas la force nécessaire pour imposer sa volonté aux puissances belliqueuses.

3. — Dès 1933, le nouveau maître de l'Allemagne, le chef du parti national-socialiste, *Adolf Hitler*, rejette les obligations du traité de Versailles; il parle non seulement de revanche, mais de guerre et de conquêtes. Il proclame son mépris pour les démocraties, et la nécessité d'abattre la France, « l'ennemi héréditaire ». Pour lui, les Allemands sont une race supérieure qui doit dominer en Europe.

En Italie, un autre dictateur, *Mussolini*, partage les mêmes idées de conquêtes. Il prétend s'emparer des territoires français de Nice, de la Savoie, de la Corse, de la Tunisie. Il devient l'allié d'Hitler.

La guerre menace ainsi de nouveau l'Europe.

III. — **La seconde guerre mondiale (1939-45)**

1. — *Les Causes de la Guerre.* — La volonté de conquêtes d'Hitler provoque une seconde et terrible guerre générale, 25 ans après la première.

En mars 1938, l'Allemagne occupe militairement l'Autriche et l'annexe. Puis elle s'empare de la Tchécoslovaquie (septembre 1938 et mars 1939). Enfin elle s'en prend à la Pologne et se refuse à tout arbitrage.

Ayant signé un accord avec la Russie, elle lance ses troupes contre

la Pologne (1er septembre 1939). L'Angleterre et la France alliées à la Pologne doivent intervenir (3 septembre 1939).

2. — *La ruée allemande de 1939-40.* — La Pologne, attaquée la première, résiste héroïquement, mais elle est vaincue en quelques semaines. Après un hiver calme, le 10 mai 1940, les troupes allemandes pénètrent, comme en 1914 au mépris des traités, dans les territoires neutres de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg; elles contournent ainsi notre frontière fortifiée, la ligne Maginot, établie de Sedan jusqu'au Rhin. L'armée française ne réussit pas à arrêter le flot ennemi pourvu d'un abondant matériel en chars et en avions. Nos troupes, refoulées en Belgique, se défendent héroïquement; mais la plupart sont faites prisonnières. L'invasion ne peut être davantage arrêtée sur la Somme et sur l'Aisne. Les Allemands parviennent jusqu'à Clermont-Ferrand et à Vienne. Dix-huit cent mille de nos soldats sont prisonniers. Depuis le 10 juin, l'Italie nous a déclaré la guerre, mais elle n'a pu forcer la frontière des Alpes.



DE GAULLE.

Notre ministre de la guerre, le général de Gaulle, s'était rendu en Angleterre. Dès le 18 juin, il disait aux Français : « la France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre; la lutte continue ». Et il exhortait à poursuivre la guerre avec notre flotte intacte, notre aviation, nos troupes stationnées en Angleterre, en Syrie, en Afrique.

Mais quelques jours plus tard, le Maréchal Pétain signait un armistice avec Hitler : c'était l'occupation des 2/3 de la France, une écrasante indemnité de guerre à payer, un véritable esclavage pour notre pays (25 juin).

3. — *Le martyre de la France occupée.* — Les Allemands occupent d'abord la moitié Nord de la France et tout le littoral Atlantique; puis, à partir de novembre 1942, le territoire entier. Ils s'y comportent en maîtres despotiques. Ils s'emparent des vivres, des produits industriels,

des objets précieux. Les Français des villes, réduits à un rationnement très strict, souffrent de la faim.

Nos ouvriers, nos jeunes gens sont requis pour travailler dans les usines d'Allemagne. La police d'Hitler emprisonne, persécute, torture, tue des milliers et des milliers de Français. (Plus de 130.000 victimes.)

4. — *La résistance française.* — Le gouvernement Pétain-Laval installé à Vichy, puis à Paris, dit aux Français qu'il faut s'entendre avec les Allemands et même les aider à faire la guerre. Mais peu de Français



Cl. Information américaine.

CHAR AMÉRICAIN.

suivent ce conseil! Ils écoutent leur patriotisme : un peu partout, au péril de leur vie, des hommes passent en Angleterre ou en Afrique pour rejoindre les troupes du général de Gaulle. D'autres organisent la résistance en France même. Cachés dans les bois et les montagnes, mal ravitaillés, mal vêtus, à peine armés, ils attaquent les convois allemands, font sauter les trains, recueillent les Français qui fuient la déportation en Allemagne, se préparent pour l'insurrection finale contre l'occupant. C'est l'héroïque armée des « Forces Françaises de l'intérieur (ou armée du maquis »).

5. — *La guerre en 1941 et 1942.* — Pendant un an l'Angleterre poursuit seule la lutte. En 1941, deux grandes puissances se joignent à elle: la Russie, puis les Etats-Unis d'Amérique, tandis que le Japon fait cause commune avec l'Allemagne et l'Italie. Cependant, encore long-

temps, l'Allemagne remporte des succès: elle occupe l'Europe Centrale et les Balkans; elle envahit de vastes territoires russes. Une de ses armées s'avance, par la Tripolitaine et la Libye, jusqu'aux portes de l'Egypte; mais les Anglais, secondés par des troupes françaises, qui se sont illustrées à Bir-Hackeim et à Koufra, repoussent l'ennemi et le poursuivent jusqu'en Tunisie.

6. — *1943: L'année tournante.* — Dès novembre 1942, Anglais et Américains débarquent en Afrique du Nord. Les Allemands sont chassés de Tunisie, et l'Italie, envahie à son tour, capitule (8 sept. 1943).

L'armée française du général de Gaulle, sans cesse plus nombreuse, a participé à la lutte; les Russes, de leur côté, qui ont supporté tout le poids des armées allemandes, font un effort gigantesque, infligent aux Allemands de graves défaites, dont la plus célèbre est celle de Stalingrad, et libèrent peu à peu leur pays.

7. — 1944 : La libération. — Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. Après deux mois de durs combats, ils approchent de Paris. Les « Résistants » de Paris se soulèvent contre les Allemands. Pendant une semaine, « la semaine glorieuse » (19-25 août), ils luttent sur les barricades avec des armes enlevées à l'ennemi. Enfin, dans la nuit du 24 au 25 août, les soldats français de la division Leclerc pénètrent dans la ville, tandis que les cloches sonnent à toute volée. Le général de Gaulle s'installe à Paris comme chef du Gouvernement provisoire de la République rétablie.

Cependant, le 15 août, une autre armée alliée avait débarqué en Provence. En quelques jours, elle atteint Grenoble et Lyon. Le 23 novembre, les Français entrent à Strasbourg. Partout, les combattants du « maquis », sortis de leurs forêts, ont traqué les Allemands et grandement facilité la tâche des soldats alliés. Après 4 ans d'esclavage, la France retrouve sa liberté et son indépendance.

8. — 1945 : La victoire. — Les armées russes à l'Est, américaines, anglaises et françaises à l'Ouest, envahissent l'Allemagne qui subit une défaite complète et capitule sans conditions le 7 mai 1945. La guerre continue contre le Japon, allié de l'Allemagne, qui s'est emparé de colonies anglaises, hollandaises et de l'Indochine française.

Les Américains infligent de dures défaites aux Japonais ; puis ils utilisent une arme nouvelle, terrifiante : la bombe atomique. Alors le Japon capitule à son tour (août 1945) ; il est occupé par les soldats Américains.

Résumé

1. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie provoquent la guerre de 1914-1918. Contre elles, se battent la France, l'Angleterre, la Belgique, la Russie et, plus tard, la Roumanie, l'Italie, puis les États-Unis d'Amérique.

2. — Les Allemands envahissent la France en passant par la Belgique. La victoire française de la Marne les arrête (sept. 1914).

3. — En 1915, 1916 et 1917, c'est la guerre des tranchées. Les principales batailles sont celles de Champagne, d'Artois, de Verdun (1916), de la Somme, de l'Aisne.

4. — En 1918, grâce à de nombreux renforts américains, à l'énergie de Clemenceau et à la valeur du général Foch, les Allemands sont vaincus. Un armistice est signé le 11 novembre 1918.

5. — Par le traité de Versailles, en 1919, la France reprend l'Alsace-Lorraine, occupe militairement la rive gauche du Rhin, doit recevoir des indemnités de guerre de l'Allemagne.

6. — Après 1919, la Société des Nations s'efforce d'éviter le retour de la guerre entre les peuples. Mais la folie de conquêtes du chef de l'Allemagne, Hitler, provoque en 1939 une seconde guerre mondiale. L'Allemagne est alliée à l'Italie et au Japon. La France et l'Angleterre reçoivent l'aide de la Russie et des Etats-Unis d'Amérique.

7. — En 1940, la France est envahie. Durant 4 années, elle subit les tortures de l'occupation allemande. Pendant ce temps, le général de Gaulle organise une armée française et continue la lutte aux côtés des Alliés. A l'intérieur du pays, la résistance des patriotes se développe.

8. — En 1944, la France est libérée par les troupes alliées et par les forces françaises de l'intérieur. En 1945, l'Allemagne, envahie par les armées russes, américaines, anglaises et françaises, subit une défaite complète. Le Japon capitule à son tour en août 1945.

EXERCICES

1. Comment éclata la 1re guerre mondiale ? — **2.** Quelle est l'importance de la Victoire de la Marne en 1914 ? — **3.** Décrivez la guerre des tranchées. — **4.** Citez quelques grandes batailles en France en 1915, 1916, 1917. — **5.** Quelle est la grande puissance qui vint à notre aide en 1917 ? — **6.** Que savez-vous de Foch ? de Clemenceau ? — **7.** Que vous rappelle cette date : 11 novembre 1918 ? — **8.** Quelles sont les clauses du traité de Versailles ? — **9.** Qu'est-ce que la Société des Nations. — **10.** Comment éclata la 2e guerre mondiale ? — **11.** Pourquoi Clemenceau et le général de Gaulle peuvent-ils être appelés « Sauveurs de la Patrie » ? — **12.** Traces et souvenirs laissés par les deux guerres mondiales dans votre région. Souvenirs de ceux qui y ont participé.

XXXVIe CHAPITRE

CONTINUITÉ DE L'EFFORT FRANÇAIS A TRAVERS LES SIÈCLES

Enfants,

Vous venez de lire les principaux épisodes de la vie de la France. Semblable à une existence humaine, elle a connu des époques radieuses comme un beau matin d'été, des traverses sombres et terrifiantes comme une tempête de novembre, les lendemains d'espérance suaves comme le renouveau d'avril après les neiges de l'hiver.

Feuilletons une fois encore ce riche passé; il nous donne de fortes leçons et nous permet de regarder l'avenir avec confiance.

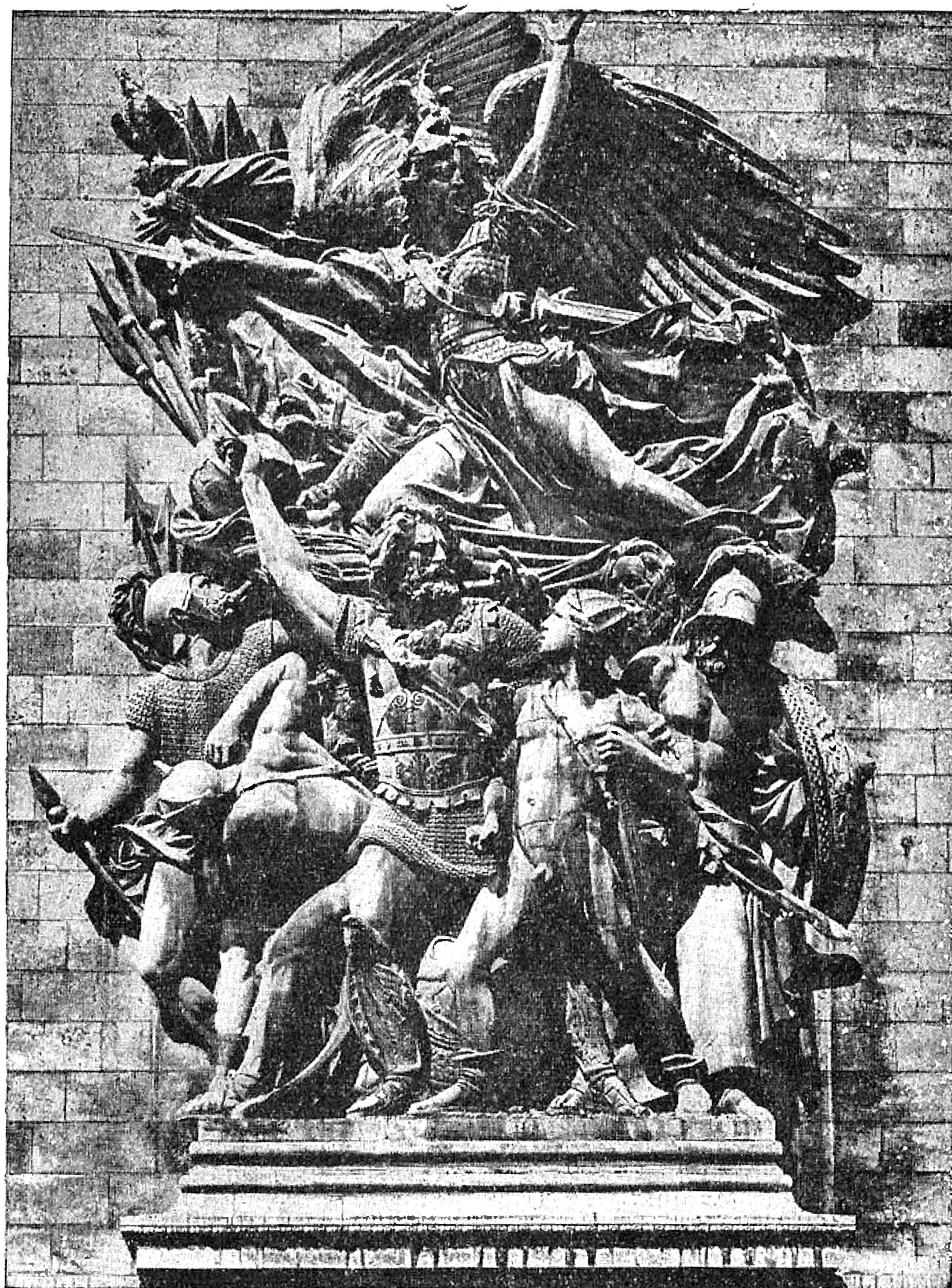
Vous habitez un des plus beaux pays du monde. Soyez-en fiers. Vous avez appris à en dessiner la carte; son visage vous est familier. Regardez sa forme élégante, équilibrée; suivez l'harmonieuse articulation de ses montagnes et de ses plaines, le tracé de ses fleuves et de ses côtes. Parcourez-le à pied, à bicyclette, d'étape en étape; chaque soir vous établirez votre campement dans une région différente; nul pays n'est plus nuancé, plus varié d'aspects.

Mais ce pays, sculpté avec tant de finesse, est aussi l'œuvre des Français. Il représente des siècles et des siècles d'efforts, de luttes, de labeurs obscurs, de sacrifices sublimes. Il faut que vous le sachiez bien.

I. — L'œuvre continue de nos chefs pour étendre, organiser et conserver la France.

1. — *Au Moyen Age : ceux qui, pendant dix siècles, ont ébauché la France.*

D'abord *Clovis*, le premier roi de France, celui qui a fait de notre pays un Etat catholique indépendant; puis, *Charlemagne*, l'Empereur chrétien des Francs; nos *rois capétiens*, les grands rassembleurs du sol de France. Comme des paysans amoureux de bonne terre, les rois ont agrandi peu à peu le domaine de leurs ancêtres; gloire à celui qui ajoutait un fleuron de plus à la couronne fleurdelysée. Tantôt par ruse, tantôt par un contrat de mariage ou un achat habile, souvent par les armes, l'épée au poing, ils ont arraché aux seigneurs féodaux, une à une, nos belles provinces. Ils s'appellent Louis VI le Gros, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, Louis XI. Ils ont su égale-



Cliché N. D.

LA MARSEILLAISE, par *Rude* (Arc de Triomphe de l'Étoile).

ment défendre cette terre chèrement acquise : chevaliers et gens du peuple ont combattu sous les bannières blanches avec Philippe-Auguste à Bouvines, avec Du Guesclin, avec Jeanne d'Arc. A une des époques les plus sombres de notre histoire, *Jeanne d'Arc* a sauvé la Patrie de la domination étrangère; elle a rendu la France à elle-même et à son roi.

2. — ***Temps modernes : pendant trois siècles les Rois consolident la France.***

Ils étendent patiemment son territoire : *Metz, Toul et Verdun* (Henri II); l'*Artois*, l'*Alsace*, le *Roussillon* (Louis XIII et Mazarin); la *Flandre* et la *Franche-Comté* (Louis XIV); la *Lorraine* et la *Corse* (Louis XV).

En même temps s'organise l'unité dans le gouvernement et l'administration. *François Ier et Henri II* créent des tribunaux royaux, des gouverneurs de provinces; ils deviennent les seuls maîtres du royaume. *Henri IV et Sully* réconcilient et regroupent les Français autour du panache blanc; ils rétablissent la prospérité française. *Richelieu* recrée l'unité française compromise par quatorze années de troubles. *Louis XIV* porte le pouvoir royal à son apogée; *Colbert* essaie d'organiser le travail; *Louvois* et *Vauban*, la force militaire.

Dès cette époque lointaine se constitue notre premier Empire colonial : le Canada et la Louisiane (sous Henri IV, Louis XIII, Louis XIV); l'Inde (sous Louis XV). Les noms de Dupleix, de Montcalm vous sont familiers. Vous savez aussi comment furent perdues ces belles colonies par l'incurie du gouvernement de Louis XV et l'ignorance de la plupart des Français.

3. — ***Révolution et Empire : les premières gloires du drapeau tricolore.***

Comme les rois, les gouvernements de la Révolution et de l'Empire ont le souci de la grandeur française. Le sol de la Patrie est magnifiquement défendu par les Volontaires de 1792 et les soldats de l'an II, ceux de Valmy, de Jemmapes, de Wattignies. Conduits par des chefs jeunes et ardents, les soldats français portent les trois couleurs et l'écho de la « Marseillaise » en Egypte et dans l'Europe entière, au cours d'une prodigieuse série de victoires. L'Empire tombe en 1814, mais la renommée de l'armée française a fait le tour du monde.

Au cours de cette glorieuse période, les dirigeants français ont, certes, comme d'ailleurs jadis les rois, commis ou laissé commettre des excès et des fautes. Mais ils ont voulu faire régner plus de liberté et plus de justice; ils ont souvent amélioré l'administration et poursuivi la centralisation commencée par la monarchie : les Préfets de Napoléon ne sont-ils pas les continuateurs des Intendants de Louis XIV et de Louis XV?

4. — *1814-1914 : des gouvernements divers, une œuvre française commune.*

En un siècle, la France a connu cinq régimes différents; mais sa puissance s'est accrue. Après 1815 comme après 1871, la rapidité de son relèvement a étonné ses ennemis de la veille.

Pendant cette période, sa prospérité et sa richesse ont augmenté. Surtout elle s'est constitué un nouvel Empire colonial, le second du monde. La conquête, commencée sous Charles X, s'est poursuivie sous Louis-Philippe, Napoléon III et la Troisième République. Celle-ci avec les Jules Ferry, Francis Garnier, Galliéni, Lyautey, s'est acquis une gloire impérissable.

Soixante-cinq millions d'indigènes travaillent à l'ombre du drapeau tricolore; des milliers d'entre eux sont morts pour le défendre.

II. — Le labeur tenace et obscur de cinquante générations de Français.

Quand vous traversez nos campagnes et nos villes, rappelez-vous l'ancienne Gaule couverte de forêts. Songez à ce qu'il a fallu de peine pour faire un champ, pour créer un cru de vignoble, une variété de fruit; pour obtenir une forêt de beaux arbres, ou seulement tracer le réseau délicat des petits canaux d'arrosage ou des chemins qui relient fermes, champs et villages; pour construire un pont, discipliner une rivière; pour tracer une de ces belles routes royales, orgueil de la vieille France; pour bâtir une cathédrale, gigantesque joyau ciselé dans la pierre; pour établir une ligne de chemin de fer, percer un boulevard, édifier un hôpital dans nos vastes cités modernes; pour défricher, pacifier, coloniser nos possessions lointaines...

Que de sueurs, que de larmes, que de sang français ont arrosé la terre de France et de son Empire, pour en faire ce qu'elle est! Aussi, quand un lambeau nous est enlevé, n'est-ce pas comme si on taillait dans la chair de chaque Français?

III. — Une chaîne continue de grandes œuvres et de grands dévouements.

Ce sont les œuvres de nos écrivains, de nos artistes, de nos savants. Peu de pays au monde peuvent être fiers d'un tel ensemble de noms célèbres. Notre belle langue fut aux XVIIe et XVIIIe siècles la plus employée en Europe parmi les gens cultivés; elle a été jusqu'au XXe siècle la langue unique des traités et de la diplomatie.

Les traditions morales de la France ne sont pas moins belles : tradition chrétienne, tradition de liberté et de générosité. Quel pays offre l'équi-

valent de notre Jeanne d'Arc? De Godefroy de Bouillon aux héros des deux guerres mondiales, en passant par Jeanne d'Arc, Bayard, saint Vincent de Paul, Marceau, Guynemer, quelle série de héros et de saints! Les Français furent les premiers aux croisades, les premiers à proclamer la tolérance religieuse, les premiers à répandre un idéal de liberté humaine. Sur cette terre, les gens savent mourir pour une idée généreuse.

IV. — En moins de 30 ans, la France a soutenu deux terribles guerres pour défendre sa liberté et la liberté dans le monde. Elle en sort glorieuse mais profondément meurtrie.

Aux 1.700.000 morts et aux dévastations de 1914-18, s'ajoute l'effroyable bilan de la seconde guerre mondiale :

des centaines de milliers de soldats ou de civils sont morts; plus de 2 millions de prisonniers et de déportés ont souffert en Allemagne; plus de 2 millions de personnes sont sinistrées ou dépouillées de leurs biens; combien de villes, de villages, de fermes, de ponts, d'usines, de ports sont à rebâtir!

Les Français doivent travailler durement, tous ensemble, pour relever ces ruines, pour une Patrie libre et forte, pour empêcher le retour de l'envahissenr qui 3 fois en 70 ans, est venu saccager notre pays.

DATES A RETENIR

50 avant J.-Ch. — La Gaule est conquise par les Romains.
511 après J.-Ch. — Mort du ro Clovis.
800. — Charlemagne devient Empereur des Francs.
1096. — Première Croisade.
1214. — Victoire française de Bouvines (roi Philippe Auguste).
1270. — Mort du roi saint Louis.
1431. — Mort de Jeanne d'Arc.
1483. — Mort de Louis XI.
1492. — 1er voyage de Christophe Colomb.
1515. — Début du règne de François Ier.
1559. — Mort de Henri II et Traités du Cateau-Cambrésis.
1572. — Massacre de la Saint-Barthélemy.
1598. — Edit de Nantes.
1610. — Mort de Henri IV.
1642-43. — Morts de Richelieu et de Louis XIII.
1648. — Traités de Westphalie.
1661. — Début du règne personnel de Louis XIV.
1685. — Révocation de l'Edit de Nantes.
1713. — Traité d'Utrecht.
1763. — Traité de Paris. Pertes de notre Empire colonial.
1789-91. — L'Assemblée Constituante.
5 mai 1789 : réunion des Etats Généraux.
14 juillet 1789 : prise de la Bastille.
4 août 1789 : abandon des privilèges du clergé, de la noblesse.
14 juillet 1790 : fête de la Fédération.
1791-92. — Assemblée Législative.
10 août 1792 : chute de la royauté.
21 septembre 1792 : victoire de Valmy et proclamation de la République
1792-95. — La Convention nationale.
1795-99. — Le Directoire.
1799-1804. — Le Consulat.
1804-1814. — Le Premier Empire.
1812. — La campagne de Russie.
1815. — Les Cent jours. Waterloo.
1830. — Révolution. Avènement de Louis-Philippe. Prise d'Alger.
1848. — Révolution. Deuxième République.
1852-1870. — Second Empire.
1871. — Traité de Francfort.
1875. — Lois constitutionnelles organisant la Troisième République.
1881-1886. — Protectorat français sur la Tunisie. Début de la conquête de l'Indochine, de Madagascar et de l'Afrique noire. Lois scolaires de Jules Ferry.
1914-1918. — Première grande guerre mondiale.
1919. — Traité de Versailles.
1939-45. — Seconde guerre mondiale.
1944. — Libération de la France.
7 mai 1945. — Capitulation de l'Allemagne.
Août 1945. — Capitulation du Japon.

TABLE DES CHAPITRES ET DES LECTURES

LES TEMPS ANCIENS

LES TEMPS MODERNES

PLANCHES HORS TEXTE

IMPRIMERIE DELAGRAVE
PARIS-FRANCE - 23.996-9-47

No Éditeur 591
Dépôt légal : 2e trimestre 1947 — Dépôt antérieur : 13-2-43